

L'Atavisme de Lazare

Ou le creuset de l'Ogre

Roman

Thierry TE DUNNE



Mention Légale

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, les œuvres publiées sur le Blog Post-scriptum sont protégées.

Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Avant d'utiliser les informations contenues dans mes livres, il est de votre responsabilité de les faire vérifier par des professionnels compétents. Je ne peux être tenu pour responsable de l'utilisation ni de l'usage de ces informations. De plus, je ne peux être tenu pour responsable ni être accusé d'une quelconque responsabilité par rapport à l'usage ou l'utilisation d'aucun produit, marques déposées ou noms de produits cités dans mes ouvrages.

Au-delà de cette mention légale, je vous remercie de votre honnêteté et de me contacter

<http://post-scriptum.eklablog.com/contact>

pour tous projets en rapport avec l'utilisation de mes œuvres, ceci afin de pouvoir continuer à les distribuer gratuitement.

© 2010 – Thierry TE DUNNE

Tous droits réservés – Reproduction interdite sans autorisation de l'auteur.

Œuvre protégée par signature IDDN

Signature MD5 : 2EC0CBCCAD28A6A97B7EBC8133C0F6F

De nombreuses sources sont issues du net et notamment de

<http://fr.wikipedia.org>

Du même auteur :

Le Monde Métamorphe d'Othilie Rheum Pha Gustavia

Sous les jupes des filles

Sale Injustice d'aimer

Le Chant des deux vies

Les Micocènes

Contact :

ttd@orange.fr

<http://post-scriptum.eklablog.com>

© 2010 – Thierry TE DUNNE

Tous droits réservés – Reproduction interdite sans autorisation de l'auteur



Remerciements à :

Merci à tous ces “*Copeau*”, ces chefs qui ont jalonné ma carrière et m’ont offert cet amour du métier.

André. V qui officiait comme professeur de cuisine dans un petit lycée hôtelier du 91 où je fis mes premières armes.

Expression favorite : En cuisine, on ne croit pas, on s’assure.

Paul. B qui officiait comme professeur de pâtisserie dans un petit lycée hôtelier du 91 où je fis mes premières armes.

Expression favorite : Le feuilletage, c’est comme les jupes plissées des filles l’ouverture est toujours à droite.

Rémy. B mon premier vrai chef en tant qu’ouvrier, du temps où les sociétés de restauration n’avaient pour objectif que le cœur du métier.

Expression favorite : Alors Mon Petit Chef on a besoin du Vieux pour savoir comment on fait.

Dom, l’un de mes compagnons d’armes et qui a fondé l’association des anciens élèves d’Étiolles et qui fût le premier lecteur et correcteur de ce livre.

Carole, Emilie, membres de mon panel pour ce livre.

Préface :

Allez à table ! je vous invite au banquet de l'Ogre. Je sais que c'est très impoli de lire en mangeant, mais ici loin des convenances, je ne vous laisse pas le choix. Allez ouvrez vos sens, affûtez vos papilles, ça va pétiller sur les bourgeons gustatifs de votre langue. L'Ogre n'est pas toujours celui qu'on nous a dépeint dans la langue des nourrices, il sait aimer, si je vous l'assure, aimer à se faire péter la sous-ventrière, à se faire exploser le cœur, dans la quête d'un bonheur éternel, aux tables de son banquet. Ainsi, l'Ogre sera votre hôte, j'espère que vous aurez assez d'appétit, pour dévorer les lignes de ce livre et une fois fini, vous sentir repu, à moins que vous ne soyez comme lui insatiables, alors il vous faudra vous mettre au fourneau et découvrir le secret de l'Osmazôme, le St Graal des cuisiniers. Celui qui fait du trépas de la vie, du noble une succulence, de l'ordinaire une merveille, du quotidien une fête. Si par chance, vous avez le don des Ogres, cultivez plus avant votre amour pour les gens, en leur disant en riant, *je vais te manger*, à moins qu'en victime consentante, vous n'alliez déclarer dans un moment d'égarément *mange-moi*. Je vous laisse maintenant, vous souhaitant un bon appétit. L'Ogre sera votre guide, sur les routes de sa

lignée et vous cheminerez jusqu'à Auguste Clampin le dernier de cette parentèle, apeuré comme lui sûrement d'éveiller celui qui sommeille en vous.

L'œuvre au noir.

C'est dans le noir que s'anoblit la chair
trépassée.
Carne rassise, mortifiée, en son coulis s'extrait.
Une faim pour un commencement.

Moi Syrahs, je suis avec l'homme qui marche et que les autres nomment l'Itinérant. Je le suis sur sa remontée de St Jaques de Compostelle depuis trois mois maintenant et je l'aime. Lui seul me donne l'absolution étanchant mon âme assoiffée du sang amère des vainqueurs Français et Sardes. Eux que j'ai trucidés pour survivre en me libérant du charnier de Solferino village lombard que les zouaves ont prient d'assaut en cette année de 1859, me rendant déserteur et heimatlos de mon Autriche natale. Sans question, il a juste posé un œil distrait sur mon livret d'ouvrier cuisinier¹, me prenant à son service, ignorant que celui à qui je l'ai emprunté, couinait comme goret sous ma lame, me suppliant d'épargner sa vie. Mais ça avait été si accessible pour moi qui fut pour mon régiment, un bon agent de liaison. En maîtrisant si bien la langue de ses cochons de bonapartiste, je faisais oublier à mes supérieurs

¹ 1803 Création du livret ouvrier. Celui-ci détermine que tout ouvrier doit posséder un livret, qui lui sera délivré par la police ou par la municipalité du lieu où il réside. Ce livret sera à la disposition du patron chez lequel travaille l'ouvrier et aussi longtemps que celui-ci sera à son service. Tous les emplois successifs devront y être mentionnés. L'ouvrier qui change de résidence doit impérativement être muni de son passeport et de ce livret. Tout ouvrier dépourvu de ces documents sera considéré comme un vagabond et encourra une peine de six mois de prison. Ce livret ne sera aboli qu'en 1890.

l'ignominie d'avoir pour ancêtre une aristocratique grand-mère vendéenne qui fuyant sous la révolution alla rejoindre son hussard d'amant, emportant avec elle à Vienne ma mère. Un mariage arrangé, la laissa veuve et dévote à ses vingt-trois ans. En mère digne, fortement attachée à ses racines, elle m'apprit patiemment sa langue maternelle et sans que je devienne un grand érudit, à lire et à compter, en officiant comme drapière à Weimar, métier et ville de feu son époux mort durant l'épidémie de choléra à Paris en 1832. Le choléra fera me dit ma mère jusqu'à mille morts par jour à Paris, ville où mon père était allé faire commerce. En 1852, une chute d'un rayonnement, lui fit contracter une infection qui lui rongea l'os de la hanche et l'emporta, me laissant orphelin et cossu. Riche pour peu de temps, les filles et les cartes, passe-temps de mes vingt ans eurent raison de mon bien et me poussèrent criblé de dettes dans les bras ouverts et armés de ma patrie. Alors, comme je le fis maintes fois pour obtenir des renseignements, il m'a suffi de cheminer avec lui, partageant le pain et le vin dans les tavernes frontalières alpines pour gagner sa confiance. Il buvait et parlait trop, me racontant ses histoires de commis à La Galanterie bâti près du marché d'Aligre entre le faubourg St Antoine et la rue de Charenton. Où la population du faubourg constituée

principalement d'artisans de l'ébénisterie venait se *tailler la gouge*, appréciant sa cuisine populaire et ouvrière. Me donnant ainsi mon alibi, un soir, je l'ai trucidé et ai jeté son cadavre dans une ravine proche, endossant son identité sans vergogne, me procurant ainsi le précieux sésame qui me permettrait de voyager jusqu'en nouvelle France. Telle avait été mon intention, partir vers la Louisiane pour y faire fortune. Louis, son prénom tout comme celui de l'usurpateur était trop lourd de conséquences, ainsi au péril d'être découvert j'ai faussaire, gratté l'encre et ai rectifié la vilénie en y apposant le mien, polissant la feuille sur l'écorce d'un sapin pour effacer les traces de mon subterfuge. Je dors peut et ainsi veille pendant que le Maître se repose la tête sur sa besace près du feu. Pauvre insomniaque que je suis, l'âme tourmentée des désirs de sang, alors pour faire taire mes démons, j'écris confessionnal à la lueur des flammes par peur de ne pouvoir répondre à mes questions...

Nous allons bientôt achever le tour, atteignant enfin en cent jours Ostabat dans les Pyrénées, empruntant par moments la via Turonensis, une des voies qui passe par Tours pour aller à St Jacques de Compostelle, m'a expliqué mon seigneur quand je m'étonnais en chemin de voir autant de

pèlerins, sac sur le dos et bourdon en main, dont nous quitions souvent la compagnie.

Il y a quatre voies possibles longues de plus ou moins 344 lieues, m'apprit-il, et nous n'emprunterons dans notre quotidien que trois d'entre elles à tour de rôle. La via Podiensis qui tire son nom du Puy-en-Velay, ville de rassemblement du pèlerin. La via Lemovicensis, qui passe par Limoges et débute à Vézelay. La via Turonensis, dont le pèlerin est parti de l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie à Paris. Nous ne sommes pas des pèlerins, j'ignore encore ce que nous sommes vraiment. Pourtant à midi au niveau du « Carrefour de Gibraltar » sans canne, ni bourdon en main, nous nous sommes adjoints avec distance à ceux qui circulent sur ces trois chemins. D'après lui, nous traverserons ainsi en sécurité avec des guides, les agressions n'y étant pas rares, la frontière par le col de Roncevaux en empruntant cette fois la Camino Navarro jusqu'à Puente la Reina. Après laissant le pèlerin courir en amont, comme m'a dit mon seigneur, nous suivrons la Camino Frances jusqu'à St Jacques de Compostelle la destination finale de celui qui marche et dont moi Syrachs, j'apprends...

Cette nuit, j'ai dû tuer pour protéger celui que j'aime et dont j'emprunte le pas. Moi Syrahs, j'ai égorgé un de nos guides qui a voulu occire mon Maître. Mon seigneur pour réchauffer l'assemblée disloquée en groupe campant pour la nuit dans le froid, avait simplement fait une de ses soupes, y mêlant par son savoir des plantes qui poussaient non loin de là. Quand il servit l'un nos guides, celui-ci avant que je comprenne, sans crié gare, sortant une lame de son fourreau, se précipita sur lui en brailant en italien "Non mangiare questa zuppa del diavolo...Ammazzare quest'orco"²

l'accusant d'avoir tué sa mère avec ses soupes. Instinctif, j'ai tendu mon avant bras pour parer le coup qui visait le ventre de mon Maître, ne ressentant aucune douleur quand celle-ci s'enfonça dans ma chair. Pivotant, dégainant ma lame, d'une clé de bras au cou j'ai voulu arrêter l'homme en le menaçant de l'égorger s'il avançait encore. Mon Maître pacifiste, dans sa langue l'exhortait au calme, mais lui dément hurlait plus fort et se débattait au point où sans que je réalise je lui fis une entaille profonde de la pointe à la carotide. Médusée, l'assemblée a regardé s'effondrer le

² Manger pas cette soupe du diable... Tuer cet ogre (merci Didou pour la traduction).

corps de notre guide à mes pieds, dont je maintenais le col de sa chemise d'une main ensanglantée, l'ouvrant en la déchirant sous sa chute. Un homme s'est mis à hurler voyant s'échapper le butin du torse débraillé de notre guide, reconnaissant sa montre. Providence qui tua toutes questions, tant notre habile guide avait détroussé l'assemblée, rapinant à qui sa montre, une pièce ou encore une écume de mère et son tabac. L'autre guide un Français cette fois, accourant, alerté par les clameurs, maudissant cette racaille de voleurs Italiens, qui, sous couvert de cette profession honorable, pille le pèlerin, se chargea de la besogne. Rendant à chacun son bien, en chrétien, loin de toute civilisation enterra après avoir récupéré ses papiers l'homme, arguant aux fébriles du groupe que ce n'est pas, hélas, la seule tombe que nous verrions en chemin. On me soigna le bras et après chacun s'en retourna vers son couchage. J'essayais d'apprendre de mon Maître le pourquoi des paroles du guide, mais il prétextait la fatigue pour éluder ma question. Obéissant, je mis en veille et passa une partie de la nuit à écouter les histoires du guide qui, fière d'avoir capté un auditoire, narrait les vols, voir les meurtres dont sont victimes le pèlerin trop confiant en un guide peu cher, laissant le repos à mon Maître, pour qui moi Syrachs, je donnerais ma vie...

Je ne m'en suis pas ouvert depuis à mon Maître, mais je devine qu'il sait le plaisir que j'ai de tuer. Sur le chemin, pour arrivé ici à St Jacques de Compostelle, longuement, il m'a enseigné la théorie des humeurs fondamentales, me conseillant de son œil expert d'éviter de manger les aliments qui me font monter la bile noire. Depuis que je le fais, je vois qu'il m'accorde plus de liberté, m'octroyant même la possibilité de sortir le soir quand nos pas nous font séjourner dans quelques lieux d'habitation. Mais je ne vais jamais loin, mes nuits sont courtes et longuement, dès l'aurore je l'assiste, récupérant au passage les aliments que gens nous laissent sur un coin de fenêtre, au détour d'un chemin, sentant l'heure proche de notre venue. Pour lui j'égorge, plume, taille, débite, porc, volaille, raves et bois pour alimenter les feux sacrificiels de la cérémonie du partage. Là où mon Maître se donne par amour dans une bolée sur fond de pater noster et ils sont nombreux, à venir se régaler de lui et de sa soupe. Je les hais, ils prennent chiasseux cet amour, sans rien offrir à ce saint homme, si ce n'est l'opprobre superstitieuse de leur âme falote pour les plus pauvres et leurs yeux inquisiteurs qui scrutent sans arrêt la porte de la grange, où mon seigneur officie généralement pour voir si la maréchaussée n'entre pas pour

les nantis. Couvert de hardes ou cousu d'or, je les abhorre, leur offrant ainsi comme me l'enseigne mon Maître l'équité du sentiment. Des profiteurs, voilà ce qu'ils sont tous et qui depuis longtemps en troupeau paissent sur l'herbe grasse de la république et il est temps que le loup entre dans la bergerie. Demain, nous repartons pour la France, mais ce n'est pas ici sur cette terre sainte pour mon Maître que je me ferais les crocs. Ici, ils ont la peau bien trop cuite et leur régime est bien trop riche en sucre qui vous empoisse la bouche et la sous-ventrière et surtout vous gatte la dent. Un loup carrier n'inspirait pas la terreur. Car c'est ainsi que moi Syrahs, je vais effacer l'hypocrisie des faciès qui profitent de l'amour de celui qui marche, me volant impunément mon héritage...

Moi Syrahs, aujourd'hui j'ai tué pour l'amour de mon Maître. Elle était la dernière et quémandait auprès de mon seigneur du rabe à sa corpulence, lui au fait de sa science, le lui refusait prêchant justement une modération salutaire pour son embonpoint immoral. Lui recommandant une soupe aux choux pour tout jeûne, qui faciliterait l'élimination de cette graisse. Mais la rombière s'acharnait et j'ai dû faire fit de la nature pacifiste de mon Maître et agrippant la femme par les tétons, la flanquer au dehors,

patientant jusqu'à ce qu'elle se décide à renoncer. La bougresse continua à persifler et je dus lui donner la chasse, ce qui eut pour effet d'attiser mes appétits. Ainsi je la poursuivis sur plus d'une lieue avant que le loup éveillé ne puisse plus être refoulé. Sortant mon couteau, je fondais sur elle cherchant le flanc sous le coton de son gilet noir corseté. Mais la gaillarde avait de la force et d'un coup de poitrine en pivotant me fit manquer mon coup, me désarmant dans ma chute. Elle se gaussait de ma maladresse, proférant que si je n'étais pas plus habile avec mon braquemart, qu'un moine avec un goupillon, elle ne risquait rien. C'en était assez, encerclant de mes mains son cou bovin, je serrais de ma poigne jusqu'à ce qu'elle exorbite sa prunelle. Mais elle ne voulait pas mourir, ricanant sous la douleur, ainsi le loup que je suis n'eut d'autre choix que de mordre. Arrachant sa pomme d'Adam de mes crocs, je fis enfin taire à jamais cette mégère. Visage et corps en sang, je dus déliter la grognasse en six parties pour la transporter jusqu'à une soue proche, attendant que les porcs achèvent l'office pour les gaver à nouveau. Seule la tête resta, trop laide qu'était sa propriétaire pour n'être ni culbutée par le porcher, ni mangée par ses porcelets. À moins qu'ayant reconnu leur mère dans ce dernier morceau, cela leur coupa tous signes

d'appétit. Quoi qu'il en soit, entassant nippes et tête, je fis un ballot et parti enterrer le tout dans le limon de la rivière, profitant de l'onde glaciale pour calmer mes sueurs et me refaire une mise avant de rentrer pour retrouver mon Maître. Innocemment, il devisait avec le clergé local, apportant ses remèdes à la goutte de celui-ci. Sous l'œil bienveillant de mon seigneur, pliant mon paletot en hâte, je l'offris à sa seigneurie pour qu'elle reposât son pied fiévreux. Quoi qu'eut pu dire la mégère, l'église reconnaît toujours ses fils vertueux et chastes par l'abnégation et la charité qu'ils témoignent. Ainsi, celle-ci, dans sa bonté, m'accorda sa bénédiction, absolvant mon crime...

Moi Syrahs, cela fait maintenant trois ans que je suis avec lui, que nous marchons donnant aux hommes l'amour de notre Seigneur par le biais des soupes de mon Maître. J'ouvre maintenant un nouveau chapitre à mon livre, mes carnets de voyage sont devenus trop petits pour y consigner mon quotidien et les comptes de mon seigneur. Ainsi pour lui, je note les offrandes de chaque village et les dates de nos passages dans mes carnets, bien que mon Maître n'y attache aucune importance, pour lui chacun donne ce qu'il peut, seul compte la communion et le partage. Mais pas pour moi, le monde ouvrier se révolte et le patronna

tremble et je sens en la diminution des rations et dans les articles des journaux qui enveloppent souvent les victuailles les préparatifs d'une guerre et j'ai peur pour mon Maître. Les pas de mon seigneur nous permettent de voyager avec sérénité, mais je ne reste pas insensible aux choses du monde que nous traversons et qu'il me montre. Je les note dans mon livre surtout celles qui font pleurer mon Maître que je ne peux protéger. Tout comme le massacre de chrétiens à Damas par la communauté Druze l'année de notre rencontre et qui a saigné à blanc son cœur, lui qui en homme universel avait là-bas des amis dans les deux camps. Longuement, il me parla de l'ignominie de la haine et je prie note à la veillée de son enseignement, apprenant la force du pacifisme, sans vraiment la comprendre. Moi qui suis une bête à tuer Autrichienne, c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour étancher sa peine, ne pouvant prendre les armes pour les contraindre à s'aimer au nom de son amour. Jour après jour, il essaie de m'inculquer la voie de sa sagesse individuelle et universelle, mais je ne saisis pas tout, j'essaie de toute mon âme pourtant. Une seule chose me fit m'émouvoir aux larmes en tant qu'individu c'est le roman de M. Jules Verne, Cinq semaines en ballon. Mon seigneur s'en est réjoui après me l'avoir offert pour célébrer notre rencontre

en me disant qu'au moins les armes et la guerre n'avaient pas effacé toutes traces de mon enfance et que tout espoir était permis. Ainsi mon Maître me la dit, moi Syrachs un jour je serais son fils, chaque nuit, je note et j'apprends ce qu'il me dit, jusqu'à ce qu'enfin je puisse l'appeler père...

Moi Syrachs, j'ai vu mon Maître pleurer de ne pouvoir l'aider. Elle était si fragile, souffrant dans son mal. La bile noire suintait déjà trop de sa rate l'emportant depuis trop longtemps dans la mélancolie et mon seigneur, ne pouvait plus rien pour elle. D'aucun au village, lui avait sûrement assuré qu'une jeune veuve, se doit de subir les affres de ce mal et dans sa naïveté, elle l'avait crue. Oublieuse des désirs de femmes que suscite le galant de St Jean s'empressant au giron, comme me l'a dit mon Maître à qui je demandais qu'elle était donc la nature de sa maladie. Elle avait refermé moraliste, la fleur entre ses cuisses, protégeant des feux d'un soleil amoureux la pâle corolle de celle-ci d'un linceul de crinolines ténébreuses, en vivant dans nuit éternelle. Impuissant, laissant mon seigneur à son chagrin, je l'ai suivi à distance. Pourtant touché par sa détresse, je n'osais lui parler. Elle marchait somnambule en fin de cortège, isolée des autres qui en procession remontaient vers le village après la cérémonie du partage.

Obliquant sur la gauche, elle prit, la direction du bois proche, laissant les chœurs quantiques se taire dans le lointain. Je la vis alors fouiller dans les broussailles et extirper de ceux-là une corde en chanvre grossier. Puis, ignorant ma présence, elle la lança, peinant sous l'effort, sur une des branches basses d'un chêne dont elle attachât court l'extrémité au tronc, laissant lanterner sinistre la cravate du pendu dans le vide. S'agrippant aux esquilles saillantes de l'yeuse, résultant du temps et du glanage des gueux, elle monta gamine jusqu'à la branche, où elle s'assit à califourchon sur elle. Lentement, elle fit remonter la corde et passa le collet autour de sa gorge dénudée et dans un sourire, se jeta dans le vide. Témoignant par son acte, de l'espoir infondé qu'elle avait mis dans la science de mon Maître. Elle se balançait, le corps soubresauté, urinant une dernière fois sur le sol, comme je m'approchais. Son visage d'ange, reflétait dans sa peau violacée, ses yeux exorbités et sa langue pendante l'acrimonie envers cette vie que la morale puritaine lui a fait endurer. J'éprouvais de la pitié pour elle, comprenant le désespoir qui l'eu habitée. J'ai tranché la corde et l'ai délestée de son crime pour qu'aucun au village ne puisse dire ce qu'elle avait fait. Lui accordant moi Syrachs ainsi la rédemption de leur cœur de pierre qui sous couvert du suicide interdit par l'église, lui auraient

refusé les honneurs de la tombe. Pour avoir trop vu la mort dans les charniers de la guerre, je maquillais son corps et son visage du fard de celle-ci. Je devins violence et cisailais ses vêtements de mon surin. Troussant ses jupons, je dégageais en lanière sa culotte fendue, offrant son sexe brun et dru au souffle du vent. D'une poigne virile, je fis mine de la violenter, déversant mon foutre sur ses poils et son ventre. Maquillé son visage et son cou, fût plus compliqué. Le chanvre avait laissé dans sa chair, une marque indélébile, alors pour parfaire mon subterfuge, je griffais sa face et ses seins, arrachait un de ses tétins d'un coup de dent et coupant la corde sur deux coudées, j'enserrais son cou malingre laissant en place la boucle autour de lui. Puis satisfait, je ramassais le restant de corde, frottais le tronc du chêne avec de la terre pour effacer la trace de ses pas, balayais les feuilles alentour en piétinant sur elles, imitant une sorte de lutte dans le cas où un érudit serait venu fouiner par là et la laissant dans sa virginale horreur je m'en retournai rejoindre mon Maître. Mon cœur se pinça quand de retour, je vis la maréchaussée à la porte de la grange. Mais mon crime était trop frais pour qu'elle soit déjà informée. Les gendarmes étaient là pour vérifier nos papiers, leur jeune lieutenant pestant contre son incapacité à interdire la cérémonie du partage, qu'il jugeait

pourtant tribale. Mais mon Maître ayant soulagé plus d'une fois les maux de ses pairs au cours de ses pèlerinages, bénéficiait d'une sorte de passe droit moral, tant que celle-ci ne devenait pas un sabbat. Un sabbat ! comme si l'amour de mon Maître pouvait s'apparenter à l'adoration du malin. Blasphème qui laisserait entendre que notre seigneur Jésus est un démon en appelant les apôtres à la cène, disant : “mangez ceci c'est mon corps, buvez ceci c'est mon sang”, offrant par amour le pain et le vin, comme l'a expliqué mon Maître à la jeunesse ignorante du lieutenant, qui tint absolument à nous voir partir promptement, ce que nous fîmes escorter par deux gendarmes...

Il est venu sur le trimard à l'aube de ses dix-sept ans et moi Syrahs je ne l'aime pas, même si mon Maître semble lui accorder son affection. Il a un nom de jeune fille, de ces pucelles d'avant la révolution que les nobles libidineux culbutaient dans les jardins à la Le Nôtre qui bordent décadent leurs gentilhommières, je suis sûr que sa mère était une de ses catins là. Lui Henri de la Tourtenlière. Il est maniéré comme une jouvencelle, porte le cheveu long, a les mains fines d'une sage-femme, il n'est qu'une offense de ma personne, moi qui l'ai court comme en usage dans notre

profession et des paluches comme des battoires. Le Maître ne lui dit rien, au contraire, il semble l'écouter comme s'il recevait de lui un quelconque enseignement. Qu'a pu lire mon seigneur en lui que je ne possède pas. Je l'ignore, mais comme mon Maître l'aime, je lui fais bonne figure. Tel le loup guettant sa proie, j'observe cet oiseau-là, cachant mes canines sous mes babines en de lippe sirupeuse. Mais le moment venu, il sentira la morsure glacée de ma griffe d'acier lui donnant le coup de grâce, j'en fais le serment et ainsi tout reprendra sa place et je mettrai à nouveau le pas dans celui qui marche, sans qu'une ombre ne vienne ternir ma vision de son dos...

J'ai tué cette nuit, j'ai tué sciemment par jalousie préparant mon crime. Pour punir Henri de ses rapines, tous ces moments où le Maître est à lui, où moi Syrachs je n'existe plus. C'est un à un jour de marche de via Pondiensis, Le chemin du Puy, l'itinéraire originel du pèlerin vers Compostelle. Mon Maître l'emprunte une fois sur trois pour rejoindre en longeant La Nu l'abbaye dans laquelle parmi les pères il a grandi comme convers et y faire halte pour soulager son corps dans les boues de cette rivière qu'ils exploitent.

Elle était une fille des Simples et vendait aux religieux les plantes du jardin carré qu'elle cultivait et c'est là qu'Henri l'a vu. Jouvenceaux, il supplia le Maître de prolonger la pause plus que de raison pour compter fleurette à la belle et mon seigneur acceptât. Sous le prétexte de quérir les offrandes pour la prochaine cérémonie du partage, laissant mon Maître à sa cure aux bons soins des pères. Je les ai suivis jusqu'au lieu dit le Bidet des Céladons, une mare au pied d'un grand roc blanc immaculé, sur lequel ils ont gravé comme le veut la tradition leurs noms, avant d'emprunter le chemin qui monte à son faite pour y prononcer leurs vœux d'hyménées. Caché dans une faille des rochers plats qui bordent l'endroit, sous le couvert d'un taillis de genêt, je les ai observés longuement timide et malhabile se donner du plaisir dans le soir. Puis, sûr du pouvoir de ses plantes, au lieu de proposer à Henri de lui gitonner le postface ce qui évite la venue des niards et procure quand même du plaisir, elle saisit le vit de celui-ci et lui offrit le verni de sa conque. Les laissant s'emporter dans leur vertigo, j'attendis mon moment dans la lumière déclinante. Celui-ci ne tarda pas, tant ce puceau d'Henri, ne savait y faire.

D'un geste d'objurgation, atrabilaire, elle lui demanda de la laisser seule. Au lieu de la gamahucher à nouveau, lui

apportant ainsi la jouissance qu'elle lui demandait et à coup sûr aurait fait bander cet âne d'Henri de la Tourtenlière, ce benêt, en idiot, le fit, la laissant seule.

Jupons relevés jusqu'à la taille, elle descendit jusqu'à la mare et se lava. Je profitais de l'instant pour surgir de ma cache. J'aurais pu me contenter de l'affront que venait de subir Henri, sachant son ignorance sur le beau sexe, j'aurais ainsi pus l'attiger sur ses prouesses devant d'autres et le confondre, lui rivant ainsi son clou. Mais j'en voulais plus, il semblait tenir à la belle et l'accusation de meurtre, l'aurait conduit à voir le père Guillotin, me débarrassant à jamais de lui. La tuer fut si facile, m'emparant d'une grosse pierre proche, je lui lançais sur le crâne. Elle s'écroula face dans l'eau, un Ô de surprise sur les lèvres, tandis que coulait un sillon carmin sur sa tempe et sa joue. La saisissant, je la retournais pour constater la besogne, mais ma vision troublée, me fit voir le visage d'Henri dans ses traits féminins. Perclus de rancœur, soudainement, fondant mon esprit dans la haine, irréfléchi, j'attrapais le cadavre. Peinant sous le poids et l'effort je gravis avec mon amante moribonde jusqu'en haut du grand rocher blanc, où là, la faisant passer par-dessus tête, je prononçais avec elle nos vœux d'hyménées ad patres. Son corps se disloqua sous le choc et rebondit sur le sol, pantin il roula un instant.

L'homme avait vaincu Henri, mais pas le loup. Agile sous son esprit, je sautai dans le vide et me rétablis non loin de l'exuvie. J'empoignais ma lame et lacérais vêtements et chair, évidant la poupée de son. D'une main, j'arrachais son cœur et comme ses peuplades décrites par M. de La Pérouse dans ses voyages, je le mangeais à cru, ainsi que foie et reins, tant mon appétit de vengeance était grand. Puis repu, le loup me quitta et redevenant moi-même, je me lavais à la mare et m'en retournais.

Tôt ce matin la maréchaussée alertée a déployé ses forces et mené l'enquête, interrogeant Henri. À mon grand mécontentement, bien qu'il avouât son rapport galant avec la victime, il ne fut pas inquiet plus avenant. Le père prieur assurant au lieutenant qu'il avait reçu en confession, ce pauvre jeune homme bien avant les vêpres et que celui-ci en pénitence de son péché de chair, dû faire la lecture aux moines durant le repas du soir. Heure supposée, du meurtre. Quant à moi, ayant regagné l'abbaye à la pointe du jour, sous les yeux ensommeillés du frère portier, les bras chargés de victuailles que j'avais pris soin de collecter la veille, je fus d'emblée amnistié. La maréchaussée cossarde dans l'âme ne voulant pas engager de frais pour une fille des simples conclut donc à l'agression d'une quelconque bête sauvage. Mais au village, les langues se

délièrent et déjà l'étrange histoire d'un ogre circulait, au vu des organes prélevés chez la malheureuse et dont on n'avait pas retrouvé la trace. Les érudits du bourg arguant que c'est un fait avéré dans la langue des nourrices retranscrite en partie dans le livre de contes populaire de la mère l'Oye de M. Charles Perrault. Qu'ici, après la grande famine de 1693, l'on su leur présence parmi les hommes et leur mode opératoire...

Aujourd'hui moi Syrahs, j'ai achevé mon dernier tour, je le sais, je le sens. Le Maître se fatigue vite et pour l'aider, j'ai fabriqué une chaise, où Henri et moi nous le portons quand il faiblit. De plus, mon seigneur parle de plus en plus de faire d'Henri son fils. Il m'a expliqué qu'en lui, il voit sa descendance, que ce freluquet qui s'est un peu charpenté sous l'effort de la route, à un don spécifique que je n'aurais jamais. Henri voit des choses au travers des gens et la peur est montée en moi. Ce pourrait-il qu'il devine ma nature, qu'il sache que celui que les gens appellent l'ogre c'est moi. Le loup, en moi, s'enorgueillit d'être ainsi reconnu et de susciter autant de peur, respectant ainsi le serment que je me suis fait. Mais je le réfrène, ne tuant plus les gens, mais quelques animaux avec sauvagerie pour entretenir la légende. Cela suffit amplement, car dans les tavernes où je

traîne, la populace s'émeut et tremble de chiasse. Le bruit court que la bête de Jean Chastel³ ayant dormit cent dix ans s'était éveillée à nouveau. Le Maître m'a rassuré, en m'apprenant qu'en faite Henri a une vision plus aigüe des humeurs et m'a fait promettre de le servir aussi fidèlement que lui, si jamais le Père le rappelait à lui. Du bout des lèvres j'ai acquiescé, mais mon seigneur m'a fait jurer sur la croix qu'il portait à son cou, avant de me la donner. Depuis que je l'ai sur ma poitrine, je sens comme un rempart qui me protège des visions d'Henri, cadeau d'un père à un fils non des moins méritant. Ainsi c'est dit quand mon Maître marchera dans les verts pâturages, je deviendrais le laquais de ce nobliau d'Henri, mais tant que prendra la croix de mon Maître sur mon sein, il ne verra rien de la nature du vrai Syrahs qui avance dans les pas de celui qui marche et que l'on nomme l'itinérant...

Dans la nuit, nous avons couru, portant le Maître sur sa chaise. Henri à bout de souffle voulait renoncer, alors j'ai

³ Le 19 juin 1767, au cours d'une battue dans les bois de la Ténazeyre, au lieu-dit la Sogne d'Auvers, c'est Jean Chastel, un homme du hameau de la Besseyre-Saint-Mary, qui abat un animal ressemblant à un loup d'une taille très importante. Des récits ultérieurs relatèrent l'histoire, disant cet homme étrange et le soupçonnant de sorcellerie, lui faisant employer une balle bénite. Il est, en revanche, avéré que les agressions de la bête du Gévaudan cessèrent à compter de cette date

pris le corps de mon seigneur dans mes bras, et j'ai continué, laissant Henri à la traîne. J'ai tambouriné sur la porte close de l'Abbaye et ai confié mon Maître à ses pairs et j'ai veillé au pied de son lit.

La marche a usé ses os m'a dit le père médecin, me demandant de laisser mon seigneur reposer, prétextant qu'une chambre était prête pour Henri qui enfin arrivé s'empressait auprès du Maître et moi. Mais je suis resté à son pied, écoutant sa respiration de veille homme mollir sous les quintes de toux, puis à matines reprendre du coffre et s'apaiser, m'assurant ainsi qu'il était sauvé.

Depuis, nous nous sommes installés là, dans la veille grange avec Henri, mon Maître à l'abbaye suit sa cure et nous l'attendons pour reprendre la chemine. Henri s'est mis à apprendre les simples, mais sans culbuter en puceau qu'il est leurs filles. Pour gagner le gîte, nous officions dorénavant en qualité de cuisinier gras aux cuisines de l'abbaye, travail pénible tant leur appétit est féroce et leurs désirs de subsistance luxueux. Des fêtes dionysiaques se livrent régulièrement qui alertent le cellérier et le pitancier qui s'en ouvrent dès qu'ils le peuvent à l'abbé, qui les ignore. Celui-ci, je ne l'aime pas, une tête de fouine sous un corps malingre qui en abbé baronnie mène grand train, dilapidant le trésor de la communauté riche de ses cures.

Loin de préceptes de l'encyclique Rerum Novarum⁴ enseignés par notre Pape Léon XIII, qui condamnent la misère et la pauvreté des petites gens, comme me l'a appris mon Maître qui en instruit lit beaucoup de ces livres que nous achetons dans les grandes villes, où nous n'officions jamais. Exténuée sous la tâche et la veille de mon Maître, tant ma fatigue est grande le loup ne peut sortir et c'est un mieux. Pourtant il faudra que je me décide à tuer quelques bêtes pour relancer la légende que je le sens s'épuise, emporter par les premiers succès contre la rage de M. Louis Pasteur. Mon seigneur m'ayant toujours dit et je comprends sa raison, que l'homme dans sa modernisation se détourne de la voix naturelle du créateur. C'est donc à moi Syrahs de lui redonner le goût des choses simple...

Elle est moche pour eux, mais elle me plaît à moi Syrahs, je l'ai rencontré au marché des simples. Mon Maître tout a sa cure lui a réservé le bon accueil et nous a souhaité le bonheur quand je lui ai présenté quoique personne n'en veuille surtout les moines sous prétexte qu'elle porte le mauvais œil. Elle s'est La Mandragonne, une catin aux cheveux châains de dix ans ma cadette, une fille à soldat et

⁴ Les choses nouvelles, publiée en 1891 par le pape Léon XIII

c'est pour cela que je l'aime. Mais aux yeux de tous, elle est surtout celle qui travaille avec les simples maudits, de ceux qui vous font virer le lait d'une nourrice, ou partir en sang les fautes d'un soir. On s'est acoquiné et j'ai enfin pu quitter la compagnie pédante d'Henri. Vivre avec elle n'est pas de tout repos, après l'office en cuisine, c'est entre ses cuisses que je besogne plus de trois fois par nuit tant son appétence pour mon objet de chair est grande.

C'est une dévergondée, certes, qui se trimbale souvent le jupon relevé, mais surtout une érudite impatiente qui se fait prendre de dos pour mieux écrire les recettes dans ses livres, partager par les deux amours de sa vie, moi et les simples. C'est une malpropre d'après les jaloux, alors qu'il n'en est rien, nous prenons le bain chaque soir. Elle additionne l'eau d'arômes et de senteurs enivrantes qui donnent à sa peau suivant son humeur, le goût de l'Amandé pour les nuits câlines. Ce temps où mère nature la rend inféconde, laissant le sang matriciel s'écouler et où la bougresse profite de mon vit en le glottinant. Ou encore pour décupler notre envie de chair hors de cette saison, celui du citronnier de l'infante ou du mandarinier parfum des filles des îles de France et Bourbon. Mais c'est une mégère aussi, acariâtre, irascible, insolente avec une gouaille de filles à bordel et le port altier d'une reine quand

elle le veut. Je ne sais pas si je suis heureux, du moins j'essaie de l'être, profitant d'elle et de la vie. Mon seigneur semble allé un peu mieux de jour en jour, mais ses genoux roides ne se plient plus, même pour la génuflexion. Nous faisons encore la cérémonie du partage quand sa santé le lui permet, mais il a perdu de sa grandeur en officiant assis sur sa chaise. Diminution de cet homme que j'ai du mal à supporter tant mon amour pour lui est aussi grand que celle que je voue aux seins de La Mandragonne...

Le Maître est mort ce matin d'hivers glacial de 1870, seul, loin de moi. Lui qui l'avait si grand et généreux bâti pour battre mille années, son cœur en lâche, a flanché, l'emportant vers un ailleurs où je ne peux poser le pas, du moins pas encore. J'ai failli attenter à mes jours, que faire si c'est pour vivre sans lui, sans son amour comme manteau, ai-je dit à La Mandragonne qui in extrémiste a retenu la main qui tenait ma lame sur mon cœur. Pour punir celui qui l'a tué pardi, m'a-t-elle appris. Je sais qu'elle aimait mon seigneur, voyant en lui l'homme quelle aurait voulu être et c'est pourquoi, elle est allé voir sa dépouille, pour lui faire sa toilette de mort et l'oindre de ses plantes secrètes qui prolongent l'apparence de la vie sur le masque figée déposée par la Faucheuse. On a fait baiser le Gants de

Notre-Dame à ton seigneur m'a-t-elle apprise, a Digitalis Purpurea Linné⁵ voilà ce qui l'a tué. Une simple hautement mortelle prise nature et encore très dangereuse en distilla, m'assura-t-elle encore. Le mystère, d'après ses dires, c'est qu'elle est la seule au pays à oser utiliser une telle plante et elle n'est rien responsable de la mort de cet homme qu'elle aimait.

Alors qui ? Henri peut probable, le Maître l'a fait son héritier devant le notaire et j'ai été le témoin de l'acte, même si cela m'a déchiré l'âme, j'ai promis au Maître et il est de ses hommes à qui l'on se doit de tenir sa parole. Et puis malgré mon aversion pour lui, je dois admettre qu'il aime mon seigneur autant que moi. Alors qui foutre dieu est responsable de cette infamie ? Mais moi Syrachs sur la dépouille de mon Maître je fais le serment de trouver le coupable et alors je laisserais parler le loup que La Mandragonne a assoupi, en le dévorant jusqu'à l'os...

⁵ La digitale pourpre (Digitalis purpurea L.) est une grande digitale bisannuelle ou vivace, cultivée comme plante ornementale. Elle est très toxique car elle contient notamment des sucres complexes (hétérosides) dont la digitoxine, la gitixoside, la digitaloside, la sapogénine, la digitonine, la digitoflavine. Ces substances ralentissent et renforcent les battements des muscles cardiaques.

Je m'en suis ouvert à Henri, moi Syrachs faisant fit de mes rancœurs, devant la tombe de mon Maître, je lui dis ce que La Mandragonne, m'avait appris. D'après elle, seule un ancien nobliau nostalgique de La Voisin⁶ peut avoir utilisé se procéder bien connu à la cour du roi Louis XIV, tant il était aisé, d'empoisonner habits, papiers avec la Digitalis Purpurea Linné.

La Mandragonne m'a montré une petite fiole contenant une fleur de digitale, m'expliquant qu'elle ne l'utilisait que très rarement et avec précaution pour renforcer les muscles et calmer les battements du cœur de certain. Incrédule, Henri a d'abord rejeté mes dires, ne trouvant en la mort du Maître aucune raison de vengeance, me rappelant qu'il était aimé de tous. Mais moi j'ai vu le visage et les cris de dément du guide voulant cadavérer mon Maître et excédé, je lui relatais l'évènement antérieur à sa venue sur le trimard. Il m'écouta attentif et se décidât. Son éducation, lui permettant d'approcher plus aisément des nantis, il me promit d'enquêter discrètement en ce sens. Tandis que La Mandragonne et moi, irions ratisser les tavernes et marchés alentour pour apprendre les rumeurs de l'indigent...

⁶ Voir l'affaire des poisons de La Voisin et la marquise de Brinvilliers sous le règne de Louis XIV.

Voilà cinq mois que moi Syrahs, je l'épie, mais j'attends la confirmation de son geste, une volonté d'Henri pour que l'homme soit jugé avec impartialité. Le fou, je ne nourris pas ce désir-là, je suis de l'ordre du talion et pour moi, un œil de mon Maître vos les deux siens. Il vit près de moi et si l'herboriste de l'abbaye, ne s'en était pas ouvert à La Mandragonne, je n'en aurai rien su. En catin arrondissant son pécule pour nos épousailles, elle se laisse faire le postillon par ce moine impuissant quand l'alcool de betterave le ramène dans les rues de la petite France de son alsace natale. Quand ses doigts en « trou-du-cutière » s'amuse avec ses orifices, elle le laisse fragile divaguer, écoutant charmeuse les histoires de lit de son ancienne femme qui se laissait trop souvent postillonner par quelques galants, avant qu'il ne devienne moine par chagrin d'être cocufié. C'est ainsi qu'elle apprit, qu'un des flacons contenant une fleur de digitale en paraffine pour mieux la conserver, avait disparu de son herbier et qu'un seul à l'abbaye pouvait avoir le double de la clé.

Je savais que je ne l'aimais pas et j'aurais dû reconnaître au premier coup d'œil que c'était lui l'Abbé, l'assassin de mon Maître. Mais comme me tempère La Mandragonne, il faut attendre pour savoir le pourquoi de l'affaire, passant

ainsi d'un crime à une vindicte quand je l'aurais occis en secret...

Y'a des gros sous la dessous, c'est ce que m' a appris Henri. L'abbé est au bord de la ruine et s'en étant ouvert à mon Maître, il pensait obtenir de lui quelques faveurs, voir un don conséquent. Mon Maître était donc si riche que cela, c'est du moins ce que prêtant Henri, qui en héritier, c'est rapprocher du notaire Mon seigneur, originaire du Périgord était de famille noble, qui, sous la révolution, devinrent patrons gabarrier en s'installant à Bordeaux. Je comprends maintenant cette joie dans les yeux de mon Maître, quand assis sur les berges de la Dordogne, nous rêvassions en regardant naviguer les gabares transportant leurs marchandises et surtout cette érudition intarissable sur cette embarcation construite à clins⁷, dont le fret se composait parfois de minerai et de produits agricoles. Mais surtout de bois destiné à la tonnellerie comme il me l'expliqua longuement. Ce bois d'Auvergne indispensable pour la tonnellerie bordelaise descendait par la Dordogne et se troquait contre le sel de l'Atlantique, que les gabarriers acheminaient pour le Nord Quercy et l'Auvergne à la

⁷ Les planches qui constituent la coque sont superposées les unes par rapport aux autres et chevillées par des pièces de bois.

remontée. Henri m'apprit aussi que mon seigneur était le dernier de sa lignée depuis plus de trente ans et qu'enfant cagneux, on n'avait pas pu faire de lui un capitaine gabarier, mais un convers ici, à l'abbaye contre une somme rondelette versée à l'année. Voilà donc le mobile... la concupiscence. D'après une supposition d'Henri, l'abbé profitant de la faiblesse du Maître aurait pu lui faire signer une reconnaissance de dette devenant caduc à la mort du créancier, légitimant ainsi son acte. Le Maître étant en traitement à l'abbaye depuis fort longtemps, il est donc évidant que la santé de celui-ci soit fragile, rendante vaine toutes tentatives de prouver sa duperie. Drôle de charité chrétienne envers celui qui fut si généreux avec le monde et moi Syrahs ne renonçant pas, je pense qu'il est temps que le loup frappe pour savoir si notre abbé en bon catholique va tendre l'autre joue...

Henri résigné, commence à faire affaire avec les notables et cherche à s'installer, mais moi seul, je veille. La Mandragonne et moi on s'est pris en épousailles en cet an de 1871. Simple cérémonie devant l'acrimonie de ceux du village qui tournaient le dos sur le passage de notre cortège. Seules les filles de la maison de tolérance, où La Mandragonne officie pour faire passer les maladies

honteuses et les polichinelles nous ont fêtés, faisant rougir Henri, à croire qu'il n'y a que dans la fange qu'on trouve de la compassion. Une chose à faillit me faire renoncer à mon projet, une chose encore insignifiante qui couve dans le ventre de La Mandragonne et qui va faire de moi un père. J'ai longuement hésité, mais elle a toujours su lire en moi et par amour La Mandragonne m'a assurée qu'elle préférerait me voir mort que de subir le tourment de mon âme insatisfaite.

“Tu es un loup, m'a-t-elle dit et l'on garde jamais captive une bête sauvage. Va et fait ta besogne après nous verrons”.

Ainsi depuis un mois, je vis seul ayant abandonné, Henri, La Mandragonne et mon travail pour me réfugier dans le “Malvaceae” le dernier des séchoirs à simple en haut de la colline. Dès l'aube je pars surveiller les faits et gestes de ma proie, ne regagnant ma tanière que quand celle-ci se couche, découvrant souvent un panier laissé par La Mandragonne, avec un mot sur les nouvelles du village. Mon ombre commence à s'effacer des têtes et c'est en cela que réside la réussite de mon plan. Pour eux, ayant mis la Mandragonne pleine j'ai fui sous mes obligations, c'est du moins ce qu'elle s'ingénue à faire croire en déambulant le ventre gros, pestant contre l'ardeur de mon vit à qui veut

l'entendre, singeant des malaises aux étales du marché et d'après ses dires, même Henri y croit. Souvent je vais me recueillir sur la tombe du Maître et c'est là que cette nuit, j'ai vu la chance me sourire en invite. Il était là, le gros abbé dont l'appétence de la chair avait fait gonfler son corps malingre, penché sur la terre, décelant une pierre à la base de celle qui sert d'épithaphe. Peinant sous l'effort, je le vis sous le couvert de la lune pleine comme mon épouse, se réjouir en extirpant une cassette. Anxieux, ce rat remonta les allées vers la sortie, se cachant dans l'ombre des mausolées. C'est quand il l'atteint que je lui donnais la chasse, le poussant vers le bois au Nord, l'aiguillonnant de mes cris. La peur se lisait sur son visage à chaque fois qu'il se détournait, vérifiant s'il m'avait semé, mais moi cacher par les taillis, je sifflais l'hallali l'emmenant au plus loin. C'est quand il arriva à la pierre blanche, où quelques années plutôt j'ai trucidé la jeune fille d'Henri, que je sortis du couvert. Nul avait été mon intention de l'amener jusque-là, mais dans sa fuite froussarde, ses pas l'avaient guidés ici et ainsi c'était dit. Le tuer ne fût en rien compliqué tant il pleurait de peur. Me prenant pour n'importe quel maraud, il suppliait d'épargner sa vie, tendant la cassette en récompense. C'est voyant enfin mon visage, me reconnaissant qu'il sut que la mort venait

réclamer son dû et l'homme sa vengeance. Je l'avais tant rêvé que mes gestes devinrent d'une sûreté extrême. D'une lanière, soulevant sa bure, je lui nouais les gonades et l'émasculais comme taurillon en foire, me régaland de ses hurlements. Puis enfonçant le bas de ses frocs en bouche, pour faire taire ses plaintes, je fis un petit feu, pas assez fort pour alerter le village mais brûlant pour que ses flammes lèchent de leurs baisers de braises ses pieds lui faisant souffrir les affres que des générations d'inquisiteur de son espèce ont fait subir aux sœurs de la Mandragone dont elle conte les histoires, sous de prétexte de sorcellerie. Leurs âmes vengeresses, me remercièrent en faisant se lever des gros nuages noirs cachant la lune et mes méfaits aux yeux du monde, nous offrant ainsi l'abbé et moi une intimité particulière, que je mis à partie en dément. Démoniaque, tel aurait été le qualificatif d'un quidam relatant la scène pour peu qu'il en ait un, mon corps en tremble encore. Le loup s'étant levé, l'homme s'effaçât, d'un coup de patte rageuse, il éventra la panse de l'abbé, puis longuement fourailla à l'intérieur extrayant les vicaires une à une, les exposant sur le sol rougi de sang du pleutre. Puis savourant le fumet du cœur de l'homme d'église qui pourtant en tuant mon Maître fit preuve qu'il n'en avait pas, il patienta de sa cuisson sur les braises en dénudant et

écartelant aux piquets avec des lanières de cuir l'homme. Enfin macabre, il dévora avide la chair noircie et odorante, savourant sous chaque bouchée la vengeance d'un frère loup pour son chef de meute. Repu, il s'en alla et je m'éveillais, étourdis je me mis à nu et plongeai dans la marre, lavant mon corps sanguinolent et mon âme fiévreuse échafaudant un plan. Propre, je me saisis de la casette et rebroussant chemin, je rejoignis l'abbaye. Tambourinant sur la porte, j'alertais le veilleur et tendant la casette en guise de ma vile bonne fois, j'avisais le monde du drame que moi Syrahs de retour au pays, j'avais découvert. En file indienne, torche en main, maréchaussée en tête, nous remontâmes jusqu'à la pierre sous une pluie battante qui venait de s'é mouvoir salvatrice, détrempant rapidement la terre et les hommes. Des cris d'horreurs s'étranglèrent dans les gorges en découvrant le carnage mortifié par les zébrures des éclairs du tonner grondant. Scrutatrice la maréchaussée fit le tour de la scène cherchant les indices dont le sol détrempé refusait d'en livrer les secrets tandis que dans la populace, devant la sinistre « cène » le nom de l'ogre se prononçait à voix basse. Indécis, on m'arrêta, malgré les protestations d'Henri, plaidant mon innocence auprès du lieutenant. Soudain, un cri d'alarme mit fin à cette indécision. L'abbaye frappée par la foudre flambait

après une explosion au niveau du quartier des apothicaires. De ma cellule, je vis les hommes lutter frénétiquement contre le feu qui se propageait inexorablement et matin venu de l'abbaye et son abbé, il ne restait rien et moi Syrahs, je souriais...

Ils m'ont relâché, moi Syrahs l'innocent. Henri fût mon défenseur, bénit soit sa noblesse de cœur et son éloquence. Longuement, la maréchessée m'a interrogé, sur le pourquoi de mon départ et mon retour si impromptu. Mais la Mandragonne et moi avions si bien joué la scène en cas où je serais pris, que mon histoire était rodée. Ainsi j'avais quitté femme et logis pour faire un dernier pèlerinage en mémoire de mon Maître, porter son chapelet en terre de Saint-Jacques, comme une promesse à un mourant, je connaissais si bien le trimard qu'il m'était facile de fournir une foule de détails connus seulement de ceux qui ont fait le voyage. Au village, ils étaient nombreux à connaître cet amour que je portais à mon seigneur, qu'une fois interrogé, ils ont tous accredité cette histoire. Surtout le forgeron à qui deux jours avant de partir, j'avais cassé une dent dans une rixe à l'auberge, sous prétexte qu'il avait, sous l'ivresse, manqué de respect à la mémoire de mon Maître en disant simplement qu'enfant mon seigneur était un sacré

buveur. Même s'il me présentât au lieutenant comme un homme au tempérament violent, nul ne trouva à redire sur le fait que je veuille garder intact l'honneur de mon seigneur. La Mandragonne, elle joua son rôle à la perfection exhibant son ventre gros, argumentant sous sa réputation, que c'était en elle que je dépensais mes ardeurs et non pas dans les bouges et que si parfois je levais la main sur elle, ce qui n'a jamais été le cas, c'est qu'elle ne montrait pas assez de docilité envers son homme et qu'elle le méritait. Les moines rescapés de l'incendie attestèrent quant à eux, que j'étais un ouvrier bourru, mais besogneux et que l'abbé m'avait en sympathie et ventait souvent mes louanges de cuisinier gras. Mais c'est surtout Henri qui remporta les suffrages en arguant que si j'avais été un voleur, j'aurais gardé la cassette, qui une fois ouverte recelait une fortune de 1 000 francs or et diverses créances à recouvrir, mais aucune trace de celle hypothétique de mon Maître, m'est avis que notre abbé avait décidé de s'enfuir avec le butin. Bien au contraire argumenta Henri, j'avais remis le coffret au portier en le prévenant du drame. Ainsi faute de preuve, on m'a relâché, laissant l'imagination populaire contre tous efforts de rationalité de la maréchaussée impuissante à opposer un coupable

humain ou animal à s'inventer un ogre en responsable qui était venu quérir l'abbé dans son lit, lui volant sa fortune.

Henri, me redonna les affaires que la maréchaussée m'ayant mise à nu, m'avait retiré et enfermé dans une enveloppe cachetée. Puis serrant l'épaule de La Mandragonne, je m'en rentrai chez- nous...

Le bonheur, moi Syrahs, je l'ai connu souvent avec mon Maître sur les routes qui nous emmenait vers les cérémonies du partage, dans les bras de mon épouse parfois. Mais pas ici, dans ce village, j'aurai dû m'en douter qu'il savait, mais que complice, il n'a rien dit, sans doute trouva-t-il plus simple un instant d'y croire, que ma justice avait été la meilleure. Mais, me sachant seul, La Mandragonne étant parti dans sa famille pour accoucher de notre fille, elle est persuadé que c'est une pisseuse, il est venue me trouver pour m'avouer que depuis l'affaire il ne dort plus et qu'entendre tout un village parlé d'un ogre, lui était insupportable, sachant ma culpabilité. « La croix » m'a-t-il dit, désignant le cadeau de mon Maître, devant mon silence, « tu l'as oublié sur une pierre devant la mare et je l'ai ramassé avant qu'un gendarme ne la trouve ». Voilà l'aveu qu'il avait à me faire, ainsi il savait et malgré tout, en parjure, il m'avait soustrait à la justice et cela le taraudait au tréfonds de son âme. Que pouvais-je répondre,

l'homme en moi comprenait Henri, mais pas le loup. D'un bond il surgit et se jeta sur lui, cherchant sa gorge. Sans un cri, Henri s'offrit aux crocs et fit reculer le loup. Je me vis moi Syrahs les mains enserrant le coup de celui dont j'avais promis au Maître de protéger l'existence. Le dilemme emporta ma raison et lâchant Henri, je m'enfuis...

Moi Henri Clampin, je reprends en ce janvier de 1872 cet écrit. L'homme qui m'a précédé sur ses pages et qui marchait dans les pas de celui qu'on nommait l'Itinérant est mort pendu. Je l'ai trouvé accrocher à une corde passée sur les branches d'un chêne en bordure de la Nu. Je ne pardonne en rien son geste tant l'horreur de ce que j'ai lu m'est insupportable. Mais j'y ai trouvé de l'amour aussi, un amour incommensurable pour celui qu'il appelait son Maître, Lazare mon père adoptif et je sais maintenant ce qu'il a toujours voulu me dire et que je ne comprenais pas alors sur la nature de Syrahs. Comme essayasse de me le démontrer mon père, nul, ne pourra, blâmer cet homme, bien que ses nombreux crimes fussent atroces. Il était l'enfant des guerres de notre société, un loup sanguinaire issu de notre république qui par amour à tuer. Piètres excuses pour ses victimes mais dans les bras d'une catin, il devint un amant attentionné, pour l'amour dans le cœur

d'un homme, il se fit apôtre, pour ne pas avoir à se parjurer il se donna la mort. Ce qui prouve comme l'enseignât mon père qu'en des temps différents, il aurait pu en trente-neuf ans d'existence devenir un homme, un mari, un père. Mais cela établit aussi l'insuffisance de la théorie des humeurs de mon père Lazare, car malgré le régime strict qu'il lui servait, la bête qu'il nommait lui-même le loup sortait et ravageait le bonheur qu'il engendrait. Ce postulat n'est donc qu'une base qu'il me faut développer. J'aurais pu pardonner ses crimes, ignorant certains, me référant à sa vision de son amour pour son maître, à sa haine envers moi, à la loi du talion pour celui de l'abbé, mais pas la sauvagerie dont il fit preuve. Malgré tout ce fut à mon tour d'honorer une promesse faite à mon père peu de temps avant sa mort, comme si dans sa clairvoyance de mourant, il savait. Ainsi, j'ai décroché le corps de celui que l'on nomme l'ogre et je l'ai enterré la croix de son maître dans ses mains dans un reg que j'ai acquis dernièrement. J'ai gravé Syrahs sur une petite pierre plate pour marquer l'emplacement, lui offrant les honneurs de la tombe, afin que dans la mort, il soit encore traité en homme comme mon père l'a fait pour lui tout au long de sa vie, lui faisant le serment de prendre soin de son épouse et de l'enfant à naître, car qui se souviendra de lui...

L'Ogre cale son pas sur le tien.
Court gamin pour ne pas connaître l'horrible
destin.
Tel le lapin, tu finiras au thym ou noyé dans le
vin.
L'Ogre a faim court gamin.

Le chant de l'Ogre de Clampin Théodore.

— Et s'il partait ?

Les visages soucieux de Bougnat, La Boulange, Cloporte et Cachet le notaire, se tournent en bout de table vers La Brosse. Qui pusillanime d'avoir proféré sans doute une incongruité, cache sa gêne en portant d'une main vacillante son verre de blanc à ses lèvres.

— Qu'est que tu racontes le vieux, alors je paie le verre chez moi en la mémoire de l'Ogre et toi s'emporte Bougnat levant les bras au ciel.

— Oui, mais peut-être que La Brosse a raison reprend narquois Cachet pour contrer comme à son habitude le maire.

— Oh notaire, tu vas pas t'y mettre non plus reprend Bougnat, l'Ogre, a toujours fait partie de Meunerie point. Toi t'es pas d'ici... Bougnat réfléchit et balbutie dans sa

précipitation... l'état civil communal, préfère nommer les gens par la fonction, leur tare, leur penchant, plutôt que par le nom de baptême, ici on a une appartenance.

— Je sais cela je passe mon temps à rectifier les actes notariaux de mon prédécesseur, s'insurge le notaire, chacun ici était « Le ou La » de quelque chose, ou de je ne sais quoi !

— On est pas à la ville ici monsieur ! Jusqu'à l'âge adulte, reprend Bougnat d'un ton doc, les enfants sont le « Le ou La » du père, ainsi Célestin Couperet, notre enfant du village qu'il n'a jamais quitté lui, souligne Bougnat en jetant un regard noir au notaire, était Le Célestin d'Isidore son père, avant de devenir La Brosse au vu de son honorable fonction de cantonnier au village.

— C'est vrai ça, insiste le vieux tout sourire.

— Mais pour les Clampin, c'est différent, continu imperturbable Bougnat trop heureux de donner une leçon au notaire. Leur famille remonte à la nuit des temps de Meunerie et ils sont à part. Sachez Monsieur Cachet insiste Bougnat en accentuant le M, que certains prétendent que c'est parce que leur famille remonte à Gilles de Rai. Un type qu'on appelait Barbe bleue et qui

trucidait ses femmes dans le bocage vendéen qu'on les a appelés l'Ogre.

— Je connais mon histoire, s'emporte le notaire irrité d'être ainsi rabroué.

— Mais non c'est à cause de leur lignée, rectifie La Boulange, tous descendant de bourreau ma grand-mère disait, même qu'un de leurs ancêtres, fondateurs de Meunerie, tueur dans les abattoirs aujourd'hui transformés en école, aurait tué des soldats allemands et des réfugiés pour nourrir sa famille pendant la 1er guerre.

— Quoiqu'il en soit l'Ogre et sa maison a toujours été là, affirme, colérique Bougnat dit leur toi Cloporte.

— C'est pas tout à fait exact affirme calmement le croque mort. Comme vous le savez tous, Meunerie bourg est installé au centre des grands jardins médicaux carrés, qui datent du moyen-âge, avant, où se sont installés les Ogres, près du pont qui enjambe la Nu dans cet ancien moulin transformé en auberge en 1870. Il y avait une abbaye, où les pères exploitaient déjà la boue pour soigner les rhumatismes. Mais ça fait seulement quatre générations que les Ogres se succèdent. De père en fil, voir en fille je vous le rappelle, car en 1917 l'Ogre

en titre eu Blandine Clampin qu'on appela quand même l'Ogrion puis l'Ogre et qui par chance échappa à la guerre, reçu en cadeau d'un G.I deux jumeaux à la libération Théodore et Ernest Clampin le père d'Auguste. Malgré ses vingt-huit ans, elle les éleva seule en fille mère, sans que personne ne s'avise à dire quelques choses.

— Ernest entra dans la marine marchande et parcouru le monde, ajoute La Brosse pour alimenter la conversation reprenant la parole et ses esprits. Vers ses quarante ans avant de périr en mer, il épousa une fille du bourg de vingt ans sa cadette, une de mes cousines, la Denise Couperet, qui donna naissance à Auguste Clampin avant de mourir en couche, c'est pour dire que l'Ogrion il est de la famille.

— Théodore quant à lui paix à son âme, reprend Cloporte impassible est entré dans le compagnonnage comme tout le monde le sait à treize ans, il apprit sous la férule de divers Maîtres le métier de cuisinier et après trois tours de France, il reprit l'auberge en 1974 à la mort de Blandine sa mère âgée de cinquante-sept ans et éleva Auguste comme son fils.

— Donc !

— Donc Cachet t’y connaît rien et c’est pas la peine de dire que...

— Mais mon cher La Brosse, c’est vous qui avez dit qu’il va partir.

— Mais pas du tout, rétorque le vieux de mauvaise fois, j’ai dit que...

— Si l’Ogrion ne reprend pas l’auberge, Meunerie et nous avec allons perdre gros assure Mr Bidnons.

— Ouais Cloporte a raison, le pèlerin, il vient pour l’auberge et ses recettes à base de plantes et du coup, ça fait marcher le commerce, ajoute pragmatique Bougnat.

— Je reconnais bien là votre sens de l’économie, critique Cachet.

— Les élections ne sont pas pour demain assure La Boulange le regard noir toisant le notaire, défendant le maire.

— Messieurs du calme ! Invective Cloporte, cela nous mènera à rien, force est de constater que La Brosse et Cachet ont peut-être raison. Notre village vit grâce à l’exploitation des plantes médicinales et de ce que les Ogres successifs en ont fait en les employant comme

ingrédients culinaires. Imaginés que si le premier Ogre Lazare Clampin n'avait pas été un théoricien des humeurs fondamentales et appliquées celle-ci à nos plantes, nous n'aurions rien.

— Et de la Nue, ajoute La Boulange, c'est sa boue qui fait aussi venir le pèlerin.

— Si vous voulez, reprend Cloporte en fustigeant du regard le boulanger. Tout le monde sait bien qu'avec Bougnat, vous êtes les principaux actionnaires de l'exploitation de la boue d'ailleurs à force de lui caresser les côtes, les berges de notre rivière sont toutes désolées, elle porte bien son nom maintenant la pauvre, ajoute-t-il d'un air fataliste.

— Oh Cloporte, tu ne vas pas nous refaire ton écolo, rétorque La Boulange. Ce n'est pas de m'a faute si ton vieux, il n'a pas su saisir sa chance quand on a vendu la concession d'exploitation.

— Oui, mais à force de lui peler le cul, b'en un jour y'aurait plus rien à tirer d'elle, affirme La Brosse, prenant la défense du croque-mort.

— Messieurs ! Messieurs du calme les invites Cachet comme m'a dit tout à l'heure La Boulange, les élections

ne sont pas pour tout de suite et l'on en était au départ de l'Ogre.

— Partir ! l'Ogre Partir ! Faut pas dire des choses ça Cachet ça porte malheur ! le fustige Bougnat. Tiens je préfère boire un coup que de croire à ses balivernes, malgré-t-il en servant une tournée, pour conjurer le sort.

— Oui mais le Théodore et lui, il était bien fâchés non ? Questionne chignon dressé la Léonie vénéneuse, qui jusque-là s'était tue.

— C'est à cause d'elle qu'il s'est séparé du Petit. Souffle La Brosse importuné par la réflexion de la Léonie, faites confiance aux femmes pour mettre le doigt là où ça fait mal, pense le vieux en recommandant d'un signe de tête à La Boulange de faire taire son épouse.

— J'savais bien qu'il y avait une femme la dessous, jubile la boulangère.

— Foutre dieu ! Tait toi donc la Léonie, t'y connais rien la rabroue La Brosse. Son mari ayant ignoré son avertissement gestuel. L'Ogre était mon ami, s'est lui qui a appris le métier au Petit et quand son examen en poche, il a manifesté le désir d'aller travailler en collectivité, dans la nouvelle cuisine centrale qui venait de se

construire à 50 kilomètres de là, il n'a pas pu le supporter.

— Laisse tomber La Brosse, pour lui il était un cuistot, un tambouillard, qui ne méritait plus qu'il lui adresse la parole, le coupe la Boulange, touché dans sa fierté de voir un autre river son clou à sa femme.

— Ce n'est pas vrai, explose La Brosse. Au début peut être, mais pour lui il était son fils, j'étais un des seuls à aller le voir et je peux te dire qu'il lui manquait le Petit.

Sous une colère incoercible, la lèvre supérieure de La Brosse tremble en dessous ses moustaches à la Pétain, le chagrin transperce dans ses yeux délavés et larmoyants.

— Je vais vous dire un secret vous autres, annonce-t-il. Chaque semaine, l'Ogre m'obligeait à aller voler le menu de la cantine scolaire dans le bureau de la secrétaire de Mairie de Surmeunerie.

L'étonnement luit dans les prunelles de l'assemblée et arrache un sourire à La Brosse.

— Je vous jure que c'est vrai. L'Henriette, elle a un faible pour moi et ce n'est pas de ma faute si là-bas, les gosses à la cantine mangent le rata à la jonction froide comme ils disent les technocrates.

— On dit liaison froide et tu faisais 15 bornes pour ça, récrie Bougnat.

— Pas étonnant que nos rues soient sales, ajoute Léonie d'un air pincé.

— Et alors, j'te demande ce que tu fais de tes gâteaux rassis toi ? Se renfrogne le vieux.

— Oh suffit laissez La Brosse continuer, déclare Cachet amusé par les révélations.

— Euh ! Oui, je lui portais tous les vendredis à la coupure. Il me servait un canon et il s'asseyait sur le coin d'une table et l'étudiait longuement. Parfois il soliloquait sur le mode préparatoire, espérait que le Petit n'oublierait pas la pointe de muscade ou la cuillère de crème nécessaire pour rehausser les saveurs ou le goût. Il me disait, le Petit, il a de l'or dans les doigts et je hais cette collectivité qui me l'a volée. Il voyait la cuisine centrale comme une femme qui sous le couvert de promesses d'un repos dominical et d'une routine mensuelle lui avait ravi pour l'enfermer dans son sérail. Il l'aimait bien plus qu'on ne peut l'imaginer, mais il était un vieux con têtu et... jamais il ne s'est résolu à aller le chercher. Pourtant il lui manquait, à en crever, je vous le jure.

— Et bien faut lui dire alors et tout sera réglé, exulte Cachet.

— Tu crois que c'est facile toi M. Cachet. À l'Ogre, on ne dit rien. Ils sont plus têtus qu'une mule les Clampin. Y'a qu'à laisser Cloporte organiser les funérailles, propose La Brosse.

— Oui, et Léonie, elle viendra avec sa bande de pleureuses, Hein Léonie ? comme ça il verra qu'on tient à lui, assure La Boulange, en toisant sa femme, qui gesticule embarrassé.

— Et moi je paierais le verre après et l'on demandera au Petit ce qu'il compte faire comme cela l'on sera fixé, propose Bougnat.

Expectatifs par les paroles de chacun, ils sirotent leur fond de vin blanc espérant fermement que tout restera comme avant. Puis sous l'injonction de Bougnat voulant fermer, payant leur consommation, ils se séparent et regagnent leur maison sommeillante dans la nuit d'avril bruineux, non sans jeter un regard angoissé vers l'auberge en soupirant.

L'Ogre a faim et n'y peut rien.
Qu'il mange du pain et il verra demain !
Mais le boulanger, il l'a déjà mangé et cela ne
l'a pas calé.

Le chant de l'Ogre de Clampin Théodore.

À peine troublée par les bruits de pas de l'Ogrion glissant sur les marches carrelées, la cuisine de l'Ogre repose dans les odeurs d'aromates et de désinfectants mêlés. Ordree, sagement endormie, elle patiente.

Avortant son geste, laissant ses doigts quitter l'interrupteur sans l'actionner, Clampin plisse les yeux pour distinguer les ombres projetées par la lumière des soupiraux latéraux. Devant la haie d'étuves, sous l'antique chapiteau en cuivre martelé de sa hotte ourlée de chêne massif et dans lequel est sculpté *ILLA EDERE MEORUM SOMNIORUM CORPUS*⁸ la devise de l'Ogre qu'il n'a jamais comprise, le piano refroidit aux inox rayés patinés à l'huile, calaminés par les années, luit dans la faible nitescence. Sur son tablier de fonte déformé, mis à nu par la paille de fer, le cercueil noirci,

⁸ *ILLA EDERE MEORUM SOMNIORUM CORPUS* : traduction en latin de « Mangez ceci est le corps de mes rêves ».

violacé par les mille coups de feu vécus, cour sur la longueur du maître fourneau. Comme une rivière de diamants, une ribambelle de pochons , de pelles, de fourchettes, orne de leurs luminances métalliques, les poignées d'une noria ventrue chargée de la fine porcelaine bleutée d'assiettes hexagonale, orgueil de son oncle. Émut, Clampin contemple le laraire de l'Ogre, cérémonieusement, il en fait le tour, communiant avec chaque élément qui le meuble. Longuement, il passe ses mains sur l'autel des sacrifices, vieux billot en bois savamment raclé, blanchit par les applications quotidiennes d'eau de javel et dont le tiroir entrouvert laisse apparaître la poignée annelée d'une feuille couchée dans l'écrin d'un torchon de toile bis. Près du bac à légumes, non loin d'une étagère, les russes , rondeaux, sautoirs, sauteuses, plaques à rôtir ou à débarrassé et divers moules s'empilent sciemment sériés. Clampin glisse sa main et fait tourner le rugueux plateau du manège de l'Ogre, grêlé de fécule. Cette vieille parmentière où son oncle faisait tourner à l'infini carottes et pommes de terre jusqu'à ce qu'elles deviennent de petites billes rigolotes, qu'il lui donnait pour jouer. À

deux pas d'Ogre, face à elle, Clampin retrouve, le gros batteur-mélangeur toujours adossé au muret. Coiffé de son antique cuve, levier levé en invite, l'histrion attend quelques bonnes pâtes pour s'élancer joyeusement dans une rumba. Clampin le contourne et s'appuie sur la large table de travail en marbre rose.

La planche à découper est là, à sa place, à trois doigts du bord droit. Devant elle s'allonge langoureusement le serpent aux épices. Chaîne ininterrompue de pot en grès sans couvercle et chargé de trésors en poudre, pétales, graines et grains des saveurs du monde. Sous l'orgue odoriférant de son oncle, Clampin retrouve le coffre de l'Ogre.

Méticuleux, l'Ogrion dénoue les liens de cuir et soulève le lourd couvercle du coffre en ébène, un cadeau d'Ernest son frère, comme l'atteste l'inscription finement gravée sur une plaque de cuivre. Silencieusement celui-ci pivote sur ses charnières et cogne sur les anneaux du serpent aux épices. Cérémonieux, un à un, la gorge serrée par l'émotion, Clampin sort les couteaux qu'il contient étalant les vraies richesses du cuisinier que fût son oncle. Il éprouve au contact de leur lame glacée la propension

de l'ouvrier envers ses outils. L'usure de l'acier, du talon témoigne de l'affection particulière qu'avait son oncle envers certains. Le travail du fil, l'érosion du manche indiquent la façon qu'il avait de les utiliser. Nostalgique, il se revoit ici même... gamin prêt pour l'apprentissage, intimidé devant une mallette de cuire fauve que vient de déposer l'Ogre dans un sourire. Son émerveillement devant les lames rutilantes et neuves au moment de l'ouverture.

Clampin passe doucement son pouce sur le tranchant d'un tranche-lard et en professionnel en éprouve le fil. À nouveau, les mots de l'Ogre se mettent à résonner et instinctivement, Clampin regarde sa main droite et se souvient.

— Demain nous irons chez le coutelier pour faire mettre les manches à ta main. Mais avant tout, il nous faut les baptiser, assure l'Ogre d'un ton doc.

— Les baptiser ? Demande Clampin intimidé devant la peur atavique qu'engendrent à présent la mallette et son contenu.

— Oui, le sacrement du sang pour qu'ils ne te coupent pas sans arrêt.

Joignant les gestes aux mots, l'Ogre avait sans hésitation entaillé l'index de Clampin et versé une goutte de sang sur la lame de l'éminceur, de l'office, du filet de soles, puis avait essuyé celles-ci d'un coup de torchon.

— Voilà, s'est fait, maintenant, ces couteaux sont à toi, ne les prête jamais, respecte les comme tu respectes ton métier.

La coupure superficielle, n'avait pas laissé de cicatrice, mais l'Ogrion ressent comme une étrange démangeaison sur l'index. Même si son poste en cuisine centrale ne lui donne plus beaucoup l'occasion de les utiliser, respectant la coutume, il a continué le baptême du sang à chaque nouvelle lame qui entrait dans sa mallette, unissant sa vie d'ouvrier à l'acier comme le lui avait enseigné son oncle. Dans le fond du coffre de l'Ogre, il trouve, trois autres couteaux emballés dans du papier gras...

— Ha ! Tu as trouvé ton héritage, murmure La Brosse sur le seuil de la cuisine.

L'Ogrion tressaille surpris.

— Oui... Entre !

La Brosse s'approche et affectueusement pose sa grosse main sur l'épaule de Clampin.

— Ouvre-les, ils sont les tiens maintenant, l'encourage le vieux.

L'Ogrion s'exécute et déballe un à un les trois lames et les dépose sur le marbre.

— Le premier est celui de Lazare Clampin, déclare La Brosse en désignant le couteau brut de forge aux initiales L.C tracées à la pointe sur le manche cru. La lame de piètre qualité, tachée par les années revoit des éclairs sombres lorsque l'Ogrion la regarde.

Le second, continu La Brosse appartenait à Henri Clampin, en indiquant un surin à manche corbin, malhabilement gravé au fer rouge d'un H et d'un C entremêlés sur le manche en hêtre fendillé.

— C'est celui de ma grand-mère, je présume, demande l'Ogrion en nommant une lame magnifiquement ouvragée et dont la mitre ciselée porte les initiales B.C.

— Oui... Ton oncle m'a dit qu'il est en acier Damas, sûrement une coquetterie de femmes d'après lui.

Comme hypnotisé, l'Ogrion fait jouer dans la clarté la lame qui semble faite d'une mosaïque d'écailles due au procédé de forge empreint de magique qu'est le Damas, ce mélange plus ou moins intime de fer et d'acier disposés de manière à obtenir, des dessins variés par l'effet des teintes différentes que prennent les deux métaux.

— Il ne te reste plus qu'à ajouter celui de ton Oncle, reprend La Brosse tirant Clampin de sa rêverie.

— Oui, j'y penserais, répond l'Ogrion ému.

Une larme, puis une autre coule sur ses joues et sans retenue, les deux hommes tombent dans les bras l'un de l'autre et pleurent.

— Il me manque, tu sais.

— Je sais... à moi aussi Petit, assure La Brosse en essayant de le reconforter.

Ils restent un long moment silencieux enfermés l'un et l'autre dans la douleur et le vide de l'absence de l'Ogre.

Puis La Brosse se mouche bruyamment dans sa manche et regardant Clampin dans les yeux, annonce.

— Il me reste encore quelque chose...c'est aussi pour cela que je suis venu. L'Ogre m'avait dit depuis longtemps que le jour où... enfin tu vois, je devrais me radiner... Tiens...La clé... Euh... La Brosse hésite, gêné.

— Quoi qu'a-t-elle de si spéciale, s'étonne Clampin devant ses réticences en regardant le vieux ouvrir sa chemise et dégrafer de son cou, une chaîne en argent avec comme pendentif une petite clé.

Le visage de La Brosse se crispe, comme si ce qu'il devait dire lui fendait le cœur. Il prend bruyamment sa respiration, puis lâche d'un ton monocorde, en la laissant tomber dans la paume de l'Ogrion.

— Voilà, elle ouvre le secrétaire de ton oncle, dans le bureau au grenier.

— Le bureau du grenier...

La Brosse fait un signe affirmatif de la tête, puis en serrant l'épaule de Clampin, ajoute.

— Je te laisse Petit, j'ai respecté la mémoire de ton oncle..., ... il faut que je parte.

— Mais... Où vas-tu ? Demande l'Ogrion le visage tiré par les sanglots.

Clampin veut le retenir, mais la détresse et la fatigue qu'il lit dans le regard de La Brosse l'en dissuadent.

— Tu dois continuer seul maintenant, assure le vieux en sortant, laissant Clampin avec en main, une petite clé qui semble peser une tonne.

Lentement Clampin grimpe les échelons en bois qui grincent sous ses pas, tâtonne, trouve sur le mur à sa droite l'interrupteur et le presse. Les appliques murales en forme de chandelles s'illuminent d'un coup, éclairant faiblement le palier et deux portes en vis-à-vis. Clampin hésite à nouveau. La petite clé, semble lui brûler la paume de la main gauche pourtant moite. Indicible, il sent une peur naître et tétaniser son corps. À droite c'est la chambre de son oncle et l'autre donne sur le bureau. L'autre de l'Ogre, cette salle interdite au gamin qu'il était.

Petit, il avait vainement essayé d'en percer le secret, espionnant souvent celui-ci pour découvrir les merveilles entreposées derrière cette porte anonyme. Des souvenirs

de gosses affluent dans son esprit, effrayé, il presse sur la clenche et pousse du pied au bas de celle-ci, comme le faisait son oncle. En silence, la porte dérive sur ses gonds et s'échoue sur le dossier d'un énorme fauteuil. Tournant effrontément le dos au monde, esseulé dans cette pièce mansardée, aux murs nus, le trône de l'Ogre attend devant son comparse un secrétaire en noyer. Clampin entre cérémonieux. La clé glisse dans le trou béant de la serrure et libère la tablette qui glisse le long de ses crémaillères, ouvrant l'espace sur l'opulence bleu nuit du sous-main en feutre. Entre deux piles de documents administratifs, sur la couverture anthracite d'un livre relié, un porte-plume en acajou repose sur la gouttière d'un encrier en argent ternie. Clampin s'assoit, apprécie le confort de l'antique fauteuil, puis farfouille pour satisfaire sa curiosité. Ouvrant une à une les chemises annotées de la main de son oncle, il trouve l'existence bureaucratique du restaurant, décliné en factures, reçus, déclarations mensuel de T.V.A, bilans comptable. Délaissant ce fatras formaliste, il s'empare du livre en repoussant précautionneusement l'encrier. Tirant sur une chaînette pendante devant lui, il allume la lampe de

bureau astucieusement camouflée dans un des montants du secrétaire. Il tourne et retourne le quadrilatère de cuir entre ses doigts. Sur la tranche et la couverture de pleine peau, aucune inscription ne vient trahir son office. Seule sa taille unique et la minutie du travail de reliures font comprendre à Clampin, que ce livre a été fait sur mesure par un artisan. Interloqué, il se décide à l'ouvrir. Les pages se tournent une à une, égrainant la vie de ses ancêtres au fil des écritures, petites, serrées, rondes, déliées. S'installant plus confortablement, Clampin se met à lire l'étrange journal de bord des Ogres successifs et l'horreur grandit à chaque paragraphe.

L'Ogre a faim et n'y peut rien.
Il bat le pavé de ses bottes à ferrures d'acier.
Court marmot, va te réfugier dans la nichée.
Ne traîne pas dans le sentier pour ne pas être
son gibier.

Le chant de l'Ogre de Clampin Théodore.

Le lendemain Meunerie s'éveille sur le jour de foire, matinal Bougnat ouvre son bistrot au contingent de vendeurs ambulants venus se rincer avant le rush de 8h. Ça et là les rues placides se sont ornées de leurs étales coutumières multicolores. Fruits et légumes habilement disposés aguichent déjà le chaland matinal tandis que les caravanes de breloques tentatrices se placent sous la férule d'un La Brosse résolu, qui intègre carnet à souches en main encaisse les redevances pour les emplacements, s'emportant souvent contre le chantage des bonimenteurs quémandant un meilleur voisinage. La Léonie douairières en tablier cramoisi orné de dentelle chignon sur tête et brioche en devanture commère déjà avec ses ouailles sur les opportunités de la braderie, tandis que son mari cerné de bannetons lame d'un geste auguste chaque miche pour qu'elles aient une belle grigne avant de les

enfourner dans son four à sole en brique en sifflotant. L'Apôtre, les genoux roides de ses gnuflexions vigiles, ouvre son église et s'apprête pour les confessions erratiques des repenties ducasses (comme il aime à les nommer à son évêque). Ceux qui sont à ses yeux son fond de commerce et qui s'offrant la grâce de ses fonts baptismaux viennent chercher l'absolution en garnissant généreusement ses troncs. L'Apothicaire, table de camping sur le trottoir dispose les marronniers de sa profession, jour de foire ses dames à la sortie de l'hiver repensent par coquetterie à leur ligne. En gélules ou en poudre les élixirs garantis 100 % minceur forment un château branlant et cette année, il est bien décidé à augmenter son chiffre d'affaires. Effervescence dans les rues s'accroît d'heure en heure, La Brosse en beuglant discipline tant bien que mal le flux de chaland, oppose son autorité municipale au parking sauvage, aux gosses en liesse qui espiègles font péter leurs pétards dans les caniveaux, aux deux roues motorisés ou non qui resquilleurs veulent forcer les barrières de sécurité. La cloche sonne les onze heures, imperceptiblement, une lame de fond se forme dans le flux des acheteurs,

lentement elle converge vers la périphérie de la place du marché. Machinal La Brosse regarde sa montre, dans une heure s'est plié pense-t-il. La bouche sèche il se dirige vers l'auberge dont les volets semblent fermés Arrivé devant celle-ci, il se bute sur la porte close. Il tambourine un moment sur celle-ci, n'obtient aucune réponse, alarmé, il court vers le café, y entre et dans un souffle expire.

— Il est parti ! Le Petit, il est parti !

Si l'Ogre dormait en chacun de nous ?
Que ferions- nous du sang sur nos mains ?

l'Ogre de Clampin Théodore.

Maintenant qu'il marche. Son cœur se calme un peu...
Avant il a couru dans la nuit pluvieuse, combien de temps, il l'ignore, mais il a couru en larmes, remontant le lit de la rivière qui baigne son village, jusqu'à ce que ses poumons en feu éclatent, qu'une douleur lui vrille les côtes et que ses mollets soient brûlant d'efforts, alors vaincu, à contre cœur il s'est mis à marcher.

Il trébuche dans les ornières d'un champ couvert de brume matinale, mais il ne peut s'arrêter, il faut qu'il avance, que la distance entre lui et eux soit incommensurable, même pour un pas d'Ogre. Eux ses ancêtres, ce village, cette vie. Il a fermé cette maudite auberge avant de partir, pour que nul n'entre et ne prenne sa place. Il est le dernier, le dernier des Ogres et il se refuse à le devenir. Maintenant qu'il sait, il a peur et fuir est la seule solution tout comme son père avant lui. Ernest Clampin son géniteur, ce papa si terriblement absent dans sa vie d'enfant, qui a préféré la marine et la

noyade plutôt que devenir l'un d'eux il en est persuadé et cela sans qu'il le comprenne, efface enfin les chagrins de son enfance.

Dans son dos, ils tapent, mais ils ne sortiront pas. Il les a ficelés dans un sac à dos avec quelques affaires. Tout entravés qu'ils sont, les maîtres couteaux ne peuvent plus nuire, boire le sang de leur victime, taillé, couper, trancher la chair pour que sa parentèle se repaisse. Mais ils sont lourds de culpabilité et ils lui scient les épaules. Il grince des dents, réajuste les bretelles de son sac et avance. Pentacle vivant protégeant le monde de leur volonté de sang. Il lui semble sentir des soubresauts dans son havresac. Il s'arrête, reprend son souffle, réajuste ses sangles. Déterminé il repart, accélérant le pas malgré la douleur qui fait hurler ses muscles. Marcher, marcher, oublier, s'oublier, mais la fatigue le gagne ...

Dans la cohue, le maire essaye de faire entendre sa voix, ils se sont tous réunis les douze membres en une réunion du conseil municipal extraordinaire au bar de Bougnat.

— L'Ogrion est parti et qu'allons nous faire, hurle Bougnat, voilà la question.

— Ouais, sans l'auberge plus de pèlerins, affirme La Boulange, en écho du maire .

Le brouhaha s'amplifie de plus belle, des remarques, des idées fusent de toutes parts, incoercibles. Le désarroi se lit sur le visage de certains, d'autres renfrognées cherchent la solution au fond de leur verre de blanc.

— La Boulange, l'a qu'à reprendre le restaurant !
Annonce un vieux.

— J'suis boulanger moi pas cuisinier, rétorque celui-ci.

— B'en tu fais bien cuire les dindes à la Noël,
l'admoneste La Brosse.

— Oui, t'as qu'à faire de la dinde toute la saison, reprend goguenard le vieux.

— Pour sûr mais avec la tête de La Léonie en serveuse, le pèlerin va avoir une indigestion et une ardoise salée,
ricane un compère.

— Quoi La Léonie ! aboie La Boulange, qu'est qu'elle a ma femme ?

— B'en on sait tous qu'en plus de sa tronche de carême,
elle surtaxe la pesée, rétorque le vieux badin.

— Allons ! Allons ! C'est pas une solution, reprend paternaliste Le Bougnat, cessons ce pugilat, je crois que j'ai la solution. La Brosse.

— La Brosse ?

— Quoi ? S'étonne l'intéressé.

— L'Ogre est bien de votre famille, le nargue Cachet.

— Oui, toi, tu as toujours aidé l'Ogre durant la saison, assure Bougnat, ignorant la remarque du notaire.

— B'en oui mais... Bégaie le vieux cantonnier.

— Voilà, tu vas reprendre le restaurant pour la saison, tu as moins de travail dans les rues durant cette période, l'affaire est classée, atteste triomphale Bougnat.

Seul un Ogre peut en découvrir un autre.

l'Ogre de Clampin Théodore.

Elle quitte le lit de ses amours éphémères et appelle Virginie sur son portable. La communication dure, puis Rosie raccroche et marche vers le point de rendez-vous. Le bâtiment délabré de l'ancienne M.J.C. apparaît enfin. Couvert de bombages et de graffitis, il ressemble à un vieux blockhaus abandonné aux murs à demi dévorés par le lierre. Perplexe Rosie observe les lieux. Des matelas éventrés jonchent le sol et tracent une espèce d'itinéraire pour traverser la place sans tomber sur des débris divers, seringues ou préservatifs jetés après usage. Elle relève, les stigmates de foyers aux cendres noirâtres largement piétinées qui forment d'étranges arabesques signalant la présence d'anciens squatteurs. Anxieuse, elle regarde furtivement du pas de la porte. Ce lieu est réputé dans la cité pour être le théâtre d'affrontement violent. Les traces de sang séché et délavé d'anciennes victimes considérées comme innocentes en témoignent ici et là sur le béton nu et gris. Rosie ne peut les ignorer. Mais c'est ici qu'elle a rencardé avec Virginie et le ciel morne

presque dépressif annonçant un crachin proche finit de la convaincre d'attendre ici plutôt que de rentrer chez elle en éveillant les soupçons. Balayant de la main une marche, elle s'assoit et allume une cigarette pour patienter, ressentant l'inconfort de l'humidité transpercer sa robe.

— Y a longtemps que t'es là... Alors raconte cette super baise de ce matin.

Rosie sursaute et tourne la tête, elle regarde son amie qui se tient derrière elle.

— Virginie ! Tu m'as fait peur, assure Rosie en faisant la moue.

— Quoi ? Je suis à la bourre ? T'as vu... style asiatique ! Déclare la jeune femme menue aux cheveux brun coupés à la garçonne, en ignorant la remarque de Rosie.

Virginie pivote sur elle-même en faisant admirer sa nouvelle robe noire ornée de dragon or.

— Elle est superbe !

— Oui, je l'ai acheté sur le marché, le black était cool, il m'a fait un prix.

Rosie n'en doute pas, les yeux verts et le joli minois de Virginie font merveille auprès de la jante masculine.

— Alors et toi, demande Virginie débonnaire.

— Moi, rien de...

— Ça n'a duré que dix minutes comme d'hab, ajoute Rosie amère dans un soupir.

— C'est toujours comme ça chez les mecs, mais que pouvais-tu faire d'autre... la console Virginie.

— Je sais... Sinon, il aurait essayé de draguer ailleurs, enfin de l'autre côté du périmètre... là-bas dans les beaux quartiers Ouest et même si ce que tu dis est vrai, que la bourgeoisie ne s'encanaille plus. Qu'ils ont beau avoir le style... pour ces filles, ils ne sont que des bouffons et qu'elles ne sont pas comme nous, qu'elles veulent être aimées pour coucher, je n'aurais pas supporté, affirme Rosie en allumant une autre cigarette.

Elles restent silencieuses un long moment, assises l'une auprès de l'autre. Rosie savourant le doux contact du bras de son amie autour de ses épaules, laissant le souvenir saumâtre s'envoler dans les volutes grises de la fumée de sa cigarette.

— Pourtant, j'avais simplement espéré qu'avec lui ce serait différent, renâcle Rosie. Qu'enfin ce visage aux traits fins, légèrement féminin me témoignerait de la tendresse. Que ces mains, ces lèvres épaisses caresseraient éternellement mon corps de braise. Qu'au moment de jouir, je me noierais dans le gris de ses yeux et puis qu'après...

— T'inquiètes pas ma vieille, y'en a bien des comme ça, assure Virginie en souriant.

— Tu crois ? Souffle Rosie dépitée

— C'est fini Rosie, allé n'y pense plus, la secoue Virginie, je te jure qu'un jour on le trouvera notre mec, un qui nous fera mouiller le string comme une folle, avant de nous le péter, un avec une grosse queue et qui pourtant sera tendre comme un agneau.

— Oh Virginie, rougit Rosie.

— B'en quoi ? Faut bien ça pour te faire revenir ma vieille, ajoute son amie espiègle. Puis je l'ai lu dans « Girl's » alors ... Allez paie ton clope.

Elles se rassoient et en fumant silencieuse, elles aperçoivent, un jeune homme qui marchent déterminé sac à dos sur l'épaule vers le centre de la cité.

Le jeune homme croise une bande de gamins qui s'amuse avec de vieux pneus dans le bosquet d'arbres près du grand bâtiment de la cuisine centrale, il s'arrête un instant pour les regarder jouer, puis reprend son chemin. Subitement, elles s'ennuient,

— Toutes façons, je m'en fou, à la rentrée, je pars pour Trouduculville, apprendre Le Métier, maugrée Rosie.

— Tu veux dire celui de ton vieux.

— Oui, Virginie, le Métier mon petit y'a que ça de vrai, assure Rosie en imitant la voix rocailleuse de son père.

— B'en c'est toujours mieux que champouineuse chez Beauté Fatale au centre commercial, ajoute Virginie d'une élocution précieuse.

Les deux jeunes femmes se mettent à rire. Il y a longtemps qu'elles se refusent à imaginer leur vie dans la cité. Leurs rêves se sont envolés un peu plus chaque année dans une nouvelle classe de soutient.

— Moi, vivement que j'ai mon appart, déclare Virginie pour changer de sujet.

— Hein ! Avec quoi tu vas le payer pauvre pomme, demande Rosie blasée.

— B'en quand je serais shampouineuse chez Beauté Fatale pardi, brocarde Virginie.

— Qu'elle bel avenir ! objecte Rosie avec malice.

— Je sais, mais que veux-tu qu'on devienne ici, à part se marier et faire des niars, y a pas le choix, je ne veux pas finir comme ma sœur moi, avec un veau dans mon pieu qui beugle devant le foot.

— Ouais t'as raison, souffle Rosie, mais...

— Toi au moins, tu feras peut-être autre chose, si ça se trouve, tu vas aimer Trouducville, assure Virginie d'une voix sincère.

— C'est malin... Rosie marque une pause, le doute s'installe, elle repense aux prédictions que lui a fait Fatima sa voisine de palier dans le marc de café, qui sait en tout cas, ça m'évitera de me faire massacrer les cheveux par toi, surenchérit-elle, le cœur pincé. Allez viens, c'est trop glauque ici, puis j'ai mal au cul à force de rester assise, on va fêter ça chez Mac do, je t'invite.

— Cool ! et après je rentre.

Dans le lointain, les parkings surchargés de véhicules accrochent un soleil intimidé de s’être levé à midi, faisant reluire l’édifice de sa splendeur urbaine qui les guide. Se tenant par la main, elles traversent en évitant soigneusement les ornières le terrain vague qui borde le périphérique et mettent le cap sur le centre commercial maintenant proche.

Enfant, il est le Petit de l'Ogre, ou tout simplement Petit.

Il est et le restera jusqu'à ce que l'Ogre en titre cède sa place au nouvel Ogrion.

Jusqu'à devenir enfin l'Ogre pour tous, mais après de longues années ...

Comme une sorte de droit d'aïnesse.

Les origines de l'Ogre par Alcyon Bidnons

“Fait-divers, la police enquête sur le phénomène des tournants qui s'organisent dans les caves des citées Françaises...”

Assis devant la table de sa cuisine, La Brosse écoute à demi les informations que relais sa minuscule radio posée sur le dessus de son réfrigérateur. Devant lui étalés sur l'antique nappe en toile cirée à carreaux un monceau de livres de cuisine retient son attention. Tôt ce matin, il est passé à l'auberge et les a trouvés dans le bureau de l'Ogre.

Méticuleux, porte-plume en main, il prend des notes, s'appliquant à former les pointes et les déliés évitant les pâtés sur les pages d'un cahier d'écolier.

Petit, où tu es, marmonne le vieux en recopiant le bon d'économat de la sauce béchamel.

- Alors mon cher La Brosse, ça avance ses cours de rattrapage, lance le croque mort ironique en entrant.
- Hein ! Euh ! sursaute le vieux, Alcyon c'est vous ?
- Oui, mon cher qui voulez-vous que ce soit, je pensais bien vous trouver ici.
- Je fais de mon mieux, assure le vieux gêné.
- Mais que ferez-vous quand les pèlerins seront là, demande tout de go Alcyon, le visage fermé.
- B'en j'ai vu plus de cent fois l'Ogre préparer les soupes alors je pense que...
- J'en doute mon cher, vous savez autant que moi ce qui différencie les Ogres de nous.
- Oui, mais je suis de la famille et...
- Balivernes et vous le savez, ne cédez pas au maire, il n'entend rien en... enfin, vous savez quoi...
- Oui, mais l'avenir du village et...
- Et le Petit, vous en faites quoi, rien ne nous prouve qu'il a le don !
- Mais c'est atavique, il l'a forcément, réplique le vieux, c'est le fils de l'Ogre.
- Le neveu, rectifie, le croque-mort, pour son père on a jamais su.

— Peut-être mais je suis sûr qu'il l'a, Théodore me l'a dit.

— Sans doute seul un Ogre peut en voir un autre et j'espère que vous avez raison.

— Je dis ce que je dis et maintenant je dois continuer, en attendant que le Petit revienne.

— S'il revient, rétorque Alcyon soucieux.

— Nous verrons bien, répond le vieux en retournant à ses écritures, mais je sais qu'il reviendra, affirme-t-il en guise de salut.

Le sang coule sur la terre, l'Ogre s'est mis à moissonner.

Le Maître couteau comme fléau, il bat le grain humain.

Pour en extraire les trésors cachés, les tendres saveurs de l'humanité.

Le chant de l'Ogre de Clampin Théodore.

Assise sur les marches de l'entrée d'un immeuble, Virginie en fumant attend son rendez-vous. La batterie de son portable est faible et pourtant, elle appelle Rosie.

— Allo, devine qui t'appelle ?

— B'en toi pauvre pomme, répond Rosie, on s'est vu au bahut et alors ?

— B'en j'ai plus de batterie et en plus la grande nouvelle c'est que cette nuit ma vieille, je retrouve Teck.

— Teck, tu sors avec ce mec ?

— B'en oui, il me l'a demandé... je t'ai rien dit aujourd'hui car je voulais être sûr, on va faire la fête au squat, ajoute Virginie dans un sourire malicieux.

— T'es folle ! S'alarme Rosie en pensant aux histoires sur la bande de Teck.

— T'inquiètes, je sais ce que je fais, ça bip à demain je te raconterais.

Le portable expire. Une petite pluie fine commence à tomber. Et comme Teck tarde, Virginie contemple l'immense immeuble en béton gris qui s'élève devant elle, dont la base est rayée par les marqueurs des tagueurs. Malgré les bruits de basses qui résonnent des caves, les gens dorment déjà. Les vieux, ça gueule contre le bruit, mais ça dort toujours, ça n'a pas le choix... Le lendemain, ça va au boulot, pense-t-elle subitement. Elle se décide et pénètre dans le hall, machinalement elle plisse le nez assaillit par l'odeur de l'urine et du désinfectant. La veilleuse asthmatique éclaire l'entrée des caves. Sans hésité, elle empreinte la porte défoncée et pénètre dans le long couloir, balisé par les portes à claire voie des box. La plupart non plus de cadenas, il n'y a plus rien à voler ici. Elle remonte le corridor et débouche dans la salle qui sert de garage à vélo enfin d'atelier pour les bricolos de la cité et ne trouve personne. Dépitée, Virginie sort par le local à poubelle. Pourtant à deux pas d'elle la fête bat son plein et elle n'y prête pas attention,

et ignorante rentre chez-elle en passant devant le soupirail d'une cave où Teck entre.

— Alors les potes !

— Salut chef !

— On l'a shooté un peu au GHB pour qu'elle soit plus docile et ne se souvienne de rien, les Toxis m'ont échanger ça contre de la Beuh et du trichlo, déclare fièrement Kam, un grand rouquin aux yeux chiasseux.

— OK ! les mecs, approuve Teck.

Elle est là, raide comme figée en terre, les autres l'entourent. Teck se penche vers elle et l'embrasse. Elle ne bouge pas, elle ressemble à une petite fille déguisée en femme. Petite, blonde, les yeux soulignés de khôl, les lèvres peintes d'un rose fuchsia, les joues trop fardées. Le corps, moulé dans un dos nu et une jupe très courte, laissant voir la naissance de ces bas *DIM'up*. Juché sur des échasses à semelles expansées.

— À poil !

L'ordre claque comme un coup de fouet, Teck vient de le lancer et tout s'affole autour d'elle. Elle devient une poupée de chiffons ballottée par de drôles de

marionnettistes qui tirent sur ses fils et la soumettent aux caprices de leurs volontés débiles. Devant tant d'absurdité, son cerveau à renoncer à comprendre, prostré, blotti pour ne pas mourir, il attend...

— Hé ! Kam, va me chercher le même nécro, il faut qu'il s'initie.

— T'es sûr Teck, il n'a que douze ans.

— Hé alors, faut bien qu'il commence.

— Oui, mais...

— Quoi Youde, tu discutes ?

— Euh ! Non, c'est... C'est toi le chef.

Affolé, Youde recule devant l'air renfrogné de son chef, les poings de celui-ci se sont fermés et une ombre de peur le saisit. Il se reculotte et sort. Il revient quelques minutes plus tard, précédé d'un gosse dépenaillé.

— Hé ! Le même s'est Noël pour toi aujourd'hui.

— Salut les gars, lance le mioche d'un air assuré.

— Tu veux baiser mon pote, lui demande Teck en souriant.

— Euh !

— Quoi, t'as peur, c'est de la pute de première. T'es puceau ou quoi ?

— Euh, non, j'lais déjà fait.

— Avec ta main, oui c'est tout, raillent les autres.

— Non, avec ma copine, assure le même rageur.

— Alors va y, elle est à toi, sort ta nouille et fourre.

Le gosse hésite, incrédule, il regarde le corps inanimé de la jeune fille, des bleus apparaissent à l'aîne, ses seins sont couverts de traces de spermes, ainsi que ses cheveux.

— Tu veux te la taper en privé, demande Kam.

— Euh !

— Aller les mecs, on la met au box, pour que le même, il puisse jouir seul, faut que ça lui fasse un souvenir.

On la ballote de nouveaux, ce coup si, les marionnettistes ont tiré violemment sur les fils et elle s'est dressée. Lentement de sa démarche traînante de pantin, elle suit docilement les montreurs. On la pousse et elle tombe sur le ventre. Des mains la surélèvent et la force à dresser ses fesses.

— Tiens le même en levrette, tu verras, c'est meilleur, d'abord un coup dans le con, puis dans cul, on te laisse, ordonne Teck.

Elle sent juste un battement de cœur dans son dos, une main délicatement lui caresse le dos, une voix parle.

— Euh, je... je sais pas, sont les autres qu'ont dit que... s'excuse le gamin.

Timidement le même s'approche, il sait que Teck l'observe dans la cave d'à côté, s'il ne le fait pas, il sera traité comme un merde. Lentement, il baisse son pantalon et son slip, sa petite verge pubère s'est dressée malgré lui, il s'approche de cette croupe offerte aux poils pubiens collés. Ça pu le sperme, l'odeur acide le répugne. Elle ne bouge pas, il lui murmure des excuses et force et plonge en elle. Rien, il ne sent rien, c'est trop nouveau, trop humide et bouillant, c'est humiliant. La porte s'ouvre en grand et ils sont là à frapper dans leurs mains en scandant :

— Mets lui dans le cul, le même va-y, elle aime ça.

Il a honte et pourtant, il s'exécute et rapidement éjacule en elle, se détourne, la nausée au bord des lèvres.

— Bravo p'tit, s'exclame Teck, t'es du genre pas causant mais t'es un homme maintenant.

On lui tend une canette et il avale une gorgée pour noyer haine. Le cul nu, ils le portent en triomphe et grisé par l'euphorie, il se laisse faire. Ils l'ont reconnu comme l'un des leurs et ça vaut toutes les putes du monde. Au diable les sentiments, l'amour, c'est ça la baise avec les potes. Ils partent, laissant la jeune fille dans l'autre box. Le sol est jonché de canettes et la vidéo tourne encore, emplissant l'air de roucoulements tapageurs. Elle hurle. Son cerveau libéré des effets de la drogue regagne le contrôle de ce corps couvert d'ecchymoses, souillé, avilit. Les larmes coulent, évacuant le stress, la douleur, le dégoût. Elle se replie sur elle-même pour essayer de se réchauffer. Son être amnésique ignore ce qu'elle fait là, pourquoi elle est nue, ce qu'il s'est passé. Elle reste ainsi prostrée, puis se déplie et se relève, sort du box et trouve dans la salle ses vêtements. Elle les amasse, les serre contre elle et s'effondre sur le canapé. En vain, elle

cherche des brides de souvenirs, mais il n'y a rien que le vide laiteux d'un écran blanc sur lequel, son esprit ne peut que projeter...

“ce soir rendez-vous dans la cave, je t'aime Teck”.

Le chant de l'Ogre un jour s'est tu.
Des prés aux bois, son rire n'est plus.
Courrez marmots, séchez vos sanglots.
Des prés aux bois, résonne enfin le bruit de
vos sabots.

Le chant de l'Ogre de Clampin Théodore.

Sirènes éteintes, en file indienne, les véhicules remontent les allées, bloquant les accès stratégiques de cet univers vertical. Les radios de bords volume réduit crachotent leurs ordres. Les éclaires des gyrophares se reflètent dans les baies vitrées des portes d'entrée, illuminant par intermittence les halls d'immeubles. Projetant la laideur des façades couvertes de graffitis sur les visières des casques policés. La Z.U.P. se met à résonner, sous les pas familiers et traînants de ceux qui vont à l'embauche.

Les portières claquent livrant passage à des contingentes armées et disciplinées. Les pelotons se scindent les uns après les autres et se dirigent rapidement vers leurs points d'intervention disséminés dans ce que l'on considérait hier encore comme la Zone Urbaine de Population. Une œuvre d'art dotée d'une troisième dimension pour son architecte. Un monument aux couleurs de la croissance

par la mairie. Le symbole du modernisme dévoué enfin à leur bien-être par ses occupants. Devenu aujourd'hui Zone Urbaine à Problèmes, « cité forteresse » bétonnée. Logements pour défavorisés indésirables ou étrangers. Chiourme ouvrant ses yeux de verre sous les gestes déprimés d'esclaves dès les premières lueurs de l'aube. L'esprit embrumé, cafardeux, amnésique, les habitants se retrouvent interdits, nez à nez avec des agents cuirassés, armés de « Flash Ball » et accompagnés de chiens, qui procèdent sans menace, mais avec détermination à leur contrôle d'identité.

Ayant pour seul espoir de ne pas rater le bus, en file indienne, ils subissent résignés cet état de siège. Certain, le regard fataliste dévisage leurs voisins, énonçant du bout des lèvres, en guise d'excuse ou de reproche leur ultime conviction : Ça devait arriver, tôt ou tard, ça devait arriver, je vous l'avais prédit.

Nerveux, ils assistent à l'arrestation des autres, ceux dont ils feignaient l'existence. Les rats sans papiers, extirpés des caves, des sous-sols qu'ils squattent impunément, ils sont sans ménagement embarqués dans les cars bleus et blancs puis transférés vers le central.

À intervalles réguliers, ils entendent, les radios transmettent leurs rapports. Codifiée, implacable, la répression, assiège, dénonce, épure chaque centimètre carré de leur cité la transformant en une Zone Urbaine Policée.

Derrière un cordon de sécurité au pied des pelouses, attroupées avec d'autres gens, elles se sont retrouvées comme tous les matins pour prendre le bus. Des rumeurs fusent déjà sur une tournante et l'arrestation des protagonistes. Rosie et Virginie suivent l'événement, c'est comme une cinéscénie, irréaliste violente.

Une fumée noire et âcre monte des pneus en train de se consumer. Sur le parking, quelques véhicules comme de gros scarabées morts sont retournés et sur les ventres desquels des gosses sautent en hurlant. Ils sont une centaine plus ou moins jeune regroupée aux pieds des immeubles. Marquant leur territoire à coups de bombes de peintures. Scandant des slogans antipoliciers. Luttant de leur voix contre l'occupation autoritarisme. Condamnant l'entrée de la Z.U.P. à toutes personnes extérieures.

Stoïques, armés d'hygiaphones, des policiers les intimement au calme. Mais ils répondent par la violence d'un index levé ou par des jets de pierres, de boulons, de canettes. Ils hurlent, rient, comme les enfants qu'ils sont, ivres d'une colère irraisonnée. Entraînant dans leurs sillages de plus jeunes qu'eux qui n'y voient là qu'un simple jeu. Aux fenêtres et balcons, les plus vieux attristés contemplent le désastre. Eux qui ont établi l'ordre et l'harmonie dans les maigres mètres carrés qu'ils se paient avec leur salaire, ignorent tout de cette haine et pourquoi, elle est arrivée ici dans la Z.U.P. Ils pensent tous que c'est bien triste pour les jeunes, mais c'est comme cela. Dehors, après la porte d'entrée, c'est le monde, dans lequel, ils ne peuvent interagir.

Quoiqu'ils l'aient inculqué et fait entrer dans la chair de leur progéniture à coups de ceinturons, d'interdictions, de supplications, de prières. Sous leurs yeux impuissants, ce sont leurs enfants qui bafouent l'autorité et se mettent en péril.

Pour qui ? Des petits branleurs qui jouent au caïd terrorisant la cité, ruinant les espoirs de certains, encourageant le vice d'autres, humiliant leur famille par

leurs méfaits. Ou pour un ami, un compagnon de jeu, un
amant, un frère, ils l'ignorent et ils ont peur.
Légitimement peur et les yeux dans le vide, ils essaient
d'apercevoir leurs rejetons pour leur ordonner de rentrer.
Ainsi quand la porte sera condamnée de tous ses verrous,
il ne se passera plus rien. L'oubli filtrera les mémoires et
tout sera comme avant, hideux, dangereux, mais familier.
Les services d'ordre se renforcent, ils sont maintenant sur
trois rangs. Les canons à eau attendent en batterie l'ordre
de la charge. Rosie aperçoit les voitures officielles du
préfet du maire. La foule silencieuse se masse un peu
plus essayant de voir ce que les casques et boucliers de
Plexiglas leur cachent. Les rangs des jeunes se
clairsement. Pour les plus petits, c'est l'heure de rentrer.
Pour les autres, l'inaction pèse. Les hygiaphones
annoncent que les autorités sont prêtées à dialoguer avec
les représentants. Mais qui sont-ils ? Les jeunes se
dévisagent, cherchant dans leur mémoire qui a lancé
l'invective, la première pierre.

Ce fut si spontané, les pompiers, le brancard, la
couverture recouvrant le visage, des jeunes encadrés par
un peloton. La supplique d'une mère griffant le pare-

brise de l'ambulance. Les mains qui l'écartent. Puis ... Le silence ... Et une rumeur inchoative sous le premier porche, exprimée dans un « *ç'aurait pu être moi* » ou « *c'est de leur faute si on* »... Elle s'enfle aux suivants et voilà l'étrange anatexie de leurs peurs et de leurs convictions, qui engendre un magma de violence. Réussissant là, où des années de réformes politiques et leurs programmes ont échoué, il coule dans la cité brûlante. Unissant, mobilisant ces jeunes d'ethnies, de confessions différentes, les ralliant sous le panache de son utopique légitimité. Tels des Néron modernes, ils pillent, cassent et incendient leur ville, l'illuminant à la face du monde, le forçant à contempler sa laideur.

Nasillards, les hygiaphones énoncent à nouveau les prémisses d'une négociation.

Ils ne sont plus qu'une vingtaine. Statufiés, l'esprit englué dans cette violence magmatique, ils se regardent.

Que doivent-ils répondre ? Qui doit prendre la parole ?

Ils l'ignorent...

L'air surchargé des effluves d'hydrocarbures et de caoutchoucs brûlés leur pique les yeux et appesantit leur silence. Les rangs des policiers se resserrent, les moteurs

des véhicules armés de canon à eau vrombissent. L'assaut est pour bientôt. Dans la foule, certains s'indignent du stoïcisme des pouvoirs publics. Ça et là Rosie et Virginie entendent :

— Mais que fait la police, ils ne sont plus qu'une poignée.

— J'te les mettrais au pas moi, tous ces branleurs, dans les camps de travail que je te les foutrais, ouais !

— C'est encore des beurres qui foutent le bordel, de toutes les façons, ils sont partout.

— On est plus chez nous.

Plusieurs fois, il détourne la tête pour apercevoir l'auteur de ses réflexions, mais en vain, la foule est trop dense. Plusieurs policiers se retournent scrutateurs et cela suffit à mettre un terme temporairement aux quolibets et à ces réflexions à l'emporte-pièce.

Il y a trop de personnes ici, Rosie et Virginie s'éloignent légèrement, leur sympathie s'envole naturellement vers ses jeunes qui...

Ça bouge devant, des silhouettes avancent se dessinent au travers des boucliers. L'assaut est donné. Les dragons

d'aciers sous pression, crachent leur eau et balayent violemment les rangs dispersés des jeunes suffocants sous le choc. Les matraques comme une clameur claquent sur le Plexiglas et s'élancent, décrivent un arc de cercle parfait et s'abattent sur les bras, les dos. Le temps d'un battement de cil, l'action est menée. Le temps d'un battement de cœur, les chairs juvéniles sont mutilés. L'ordre de repli est donné et les contingents disciplinés se regroupent. Pendant que les civières ramassent les blessés, qu'on éteint les incendies, on plaque les survivants valides contre le mur du bâtiment. Par groupe de quatre, ils attendent sous bonne garde, l'arrivée des fourgons. Le maire et le préfet félicitent les chefs d'état-major, puis se détournent vers la presse pour faire leur déclaration.

Isolées de la foule, Rosie et Véronique observent le remue ménage.

— Vos papiers !

L'ordre émane d'un jeune homme engoncé dans son uniforme et flanqué de deux acolytes tenant fermement leur chien. Nonchalantes, elles obtempèrent. Le policier

s'éloigne légèrement et baragouine dans sa radio, puis satisfait hoche la tête et leur redonne leur carte à chacune. D'un « Circuler ! » il les congédie. Sans demander leur reste, habitué d'être ainsi rabrouée, Rosie et Virginie s'éloignent vers l'Arrêts d'autobus, sous l'œil circonspect des forces de l'ordre.

Ce mêlant à l'effervescence sous l'Abribus, elles écoutent l'étrange histoire qui s'est jouée.

— C'est Rosemonde une fille de 1er Techno qui aurait été violée dans une tournante organisée hier au soir par Teck et sa bande, raconte Fatia.

Entendant cela, Virginie mal à l'aise, comprend l'absence de Teck à leur rendez-vous et réalise soudainement, devant le regard étonné de Rosie que serait pu être elle si...

— Ils auraient même forcé le même nécro à participer, ajoute Fatia avec hargne.

— Le même nécro ? Demande Sandrine, une nouvelle venue.

— Oui, c'est un gamin qui passe son temps à photographier les cloches dans la rue, répond Rosie machinalement.

— Ouais un tordu, qui venait mater les filles au gymnase, s'empresse jalousement d'ajouter Fatia pour reconquérir son auditoire horrifié.

Rosie en tirant nerveusement sur une cigarette, écoute en silence essayant de se remémorer le visage de Rosemonde sans y parvenir. Juste celui de Benjamin s'imprime devant ses yeux. Une trogne de gosse au regard sombre, chargé de haine et d'incompréhension. Les images de leur rencontre, semble flotter dans les volutes de fumée de sa cigarette à demi consumée.

Froid ! cette pensée se cristallise dans son esprit et Rosie se souvient...

Furtivement, d'une main gantée, il a soulevé légèrement et écarté le pan de carton détrem pé couvert de givre qui cache son visage. Le froid mordant avait planté ses flèches de glaces dans les épais sourcils, sous les yeux mi-clos, le gros nez violacé par le mauvais vin laissait apparaître de minuscules veinures sclérosées. Les joues amaigries à la barbe éparse encadraient ses minces lèvres violacées entrouvertes.

Un ridicule instant, il a perçu une lueur éblouissante et se sentait comme réchauffer par cette incandescence. L'éclaire en déchirant le gris de la nuit a transmuté sur la carte mémoire d'un appareil numérique, l'extase de l'homme qui après dix ans dans la rue sa terre d'asile est mort devant les yeux indifférents de Rosie, assise sur un banc pour fumée.

— *Whoua ! Une de plus pour ma colec, s'était exclamé Benjamin.*

Puis, en s'essuyant de la morve d'un revers de manche, il avait enfourné l'appareil dans la poche de son blouson et Rosie, l'avait regardé s'éloigner en pensant.

*Drôle de môme, qui prend son pied avec de la nécro, putain !
Après ce sera quoi ? La dope ?*

— Il s'appelait Benjamin ! Souffle Rosie.

— Qui ? Demande Sandrine.

— Le même nécro, il s'appelait Benjamin, insiste Rosie.

— Ouais b'en qu'importe, car ce matin, il a balancé tout le monde aux flics, continue Fatia ignorant volontairement la remarque de Rosie et tout ça avant de se jeter de la tour H, voilà pourquoi, ils sont venu et que c'est le bordel.

— Et alors, tu voulais quoi... qu'on en reste là, s'emporte Virginie, laissant libre court à une colère salvatrice.

— Mon père y dit qu'on n'a pas fini d'en chier, maintenant que les flics sont venus, lui répond du tac au tac Fatia.

— Oh t'es trop conne pour comprendre que serait pu être l'une de nous dans les caves, explose Virginie libérant ses peurs.

— Toi, c'est sûr, mais pas moi, j'suis pas pour eux, moi rétorque hautaine Fatia.

— C'est ça, toi tu feras comme tes vieux disent, tu épouseras un de ta race, ajoute Virginie en poussant violemment Fatia.

— On se clame les filles, hurle Rosie en saisissant Virginie par le bras pour l'entraîner à l'écart.

— C'est ça cassez-vous les pétasses, n'empêche que la Rosemonde, elle va partir, ce matin ... surenchérit Fatia.

— Et alors, revient Virginie.

— Alors, on s'en fou... viens, rajoute Rosie en l'entraînant de nouveau.

En tirant Virginie par le bras, Rosie l’emmène au loin. Dans leur dos, elles entendent Fatia qui continue à déblatérer devant un public captivé. Les lèvres tremblantes, Virginie maugrée, puis d’un coup, éclate en sanglot.

— Serait pu être moi, pleure-t-elle dans le cou de son amie.

— Je sais, mais ce n’était pas toi, répond gênée Rosie, ne sachant que dire de plus.

— Ouais mais ma mère et... Virginie ne finit pas sa phrase, les mots se noient dans les larmes, la main de Rosie caresse les cheveux de sa camarade, essayant de l’apaiser. Le bus arrive et emporte Fatia et ses congénères, les laissant elles seules, à deux pas de l’Atribus. Pour la première fois de sa petite vie, Rosie comprend l’acharnement de ses parents et leur vigilance, cédant sous les larmes de Virginie, elle se fait la promesse d’essayer de réussir ceux qu’ils veulent et ailleurs que dans cette cité et tant pis si c’est à Trouduculville.

L'ogre et sa maison ont toujours été là.
L'Ogre a toujours fait partie de moi.
Ni toi ni moi ne pourront changer cela

Le chant de l'Ogre de Clampin Théodore.

Suivant l'itinéraire de son enfance, Clampin est monté le plus haut possible sur la colline et s'est réfugié dans la vieille ruine du « Malvaceae » l'un des tout premiers séchoirs du village, abandonné depuis plus de quarante ans sur ses terres en jachères. Les murs en briquettes rouges et le toit ajouré de genets tressés se sont effondrés un peu plus que dans son souvenir, mais il retrouve nostalgique le sentiment de sécurité et d'apaisement qu'il ressentait enfant quand il venait jouer dans ces murs. Assis replié sur lui-même, le menton sur ses genoux serrés, gamin, oublieux de la faim et de la fatigue qui le tenaille, il observe en contre bas l'heure de la débauche des ouvriers, qui vident un à un les carrés de simples de leurs jardiniers, le laissant bientôt seul souverain de cet étrange domaine ancestral. De son observatoire, il croise du regard les lignes rectilignes des jardins qui s'étagent à flanc de colline. Plantées et classées par les mains anarchiques de l'homme en fonctions de leurs vertus

thérapeutiques, les plantes, arbres, arbustes lui offrent une étrange symphonie visuelle. Du regard, passant de carrés en carré Clampin tourne les pages de cet étrange glossaire végétal, qui en serre, pleine terre ou bac telles des boîtes de Pandore offrent, non pas les maux de la terre mais leurs remèdes. Clampin en reconnaît quelques-unes comme les buissons de Millepertuis. Herbacé vivace, un peu buissonnant, qui fréquentait indigente les bords des chemins de Meunerie et maintenant sociabilisée, attendant de livrer son huile essentielle que son oncle appelait « Le Boutefeu des cuisiniers » car ses propriétés antiprurigineuses et cicatrisantes calmait rapidement, les coupures et brûlures. Ou bien encore Les Rocacéesfermenoeils, fleur de la simple aubépine qu'il lui faisait boire en infusion, lorsque enfant, excité, il ne voulait pas dormir après avoir exploré le monde en tenant la main de ce grand homme. La Ballote Noire qu'ici au village, on appelle La Taclatoux pour ses effets sédatifs et antitussifs, ballerine, danse légère sur ses longues tiges carrées à poils appliqués dans son tutu de feuilles opposées et dentées. Ici encore, l'Aunée, née d'après la légende d'une des larmes d'Hélène de Troie. Géante

verte à fleur jaune ligulée dont on village, on nomme le rhizome « La Racine de l'Ogre » traditionnellement utilisée pour faciliter les fonctions d'éliminations rénales et digestives et que son oncle faisait macérer en fond de cave. Reconnaisant un carré de Grande Camomille, Clampin sourit. La Lagrandeca ou « l'herbe à Léonie » dont la femme du boulanger use et abuse pour ses migraines rageuses. Son Oncle disait toujours en riant que ce n'était pas à la Léonie qu'il fallait donner l'infusion mais à ceux qui étaient obligés de l'écouter geindre à longueur de temps. Ici encore, La décoction des jeunes filles qui n'est autre que l'Armoise et dont les tisanes aident à faire passer les douleurs menstruelles. Remarquant la facétie d'un jardinier, Clampin pouffe nerveusement. Celui-ci ayant planté dans des carrés adjacents séparés par les blocs sanitaires, la Bourdaine dont on tire Lafange de son écorce et ses tiges, réputé pour être un très bon laxatif et son opposé la fleur de Salicaire prénommée Ladéfange au village. Son regard s'attarde sur toutes ces plantes que son oncle et l'instituteur lui ont apprises durant de longues balades ou sous le couvert de classe verte. Puis sa vision dévalant

jusqu'au bord de la Nu s'attarde et longe la grande rangée de saule dont on fait avec l'écorce La Saulinette décoction contre les rhumatismes, les douleurs et les fièvres et que l'Ogre préparait à la coupure. La nuit descend lentement, couvrant les jardins de son linceul. Le froid commence à percer ses vêtements et il se résigne à se lever. Esseulé, il reprend son sac et sentant le poids des maîtres couteaux, recède à la colère qui en lame de fond sape le peu de sérénité que lui ait apporté la contemplation des jardins et les souvenirs de son oncle. Un bref instant, il a oublié ce qu'ils sont, eux, ceux du village qui hypocrite pour s'enrichir par les recettes de l'Ogre, ont fermé les yeux sur les meurtres perpétrés et sa parenté d'assassin, qui sous le couvert du pèlerinage devait se servir sur le cheptel souffreteux impuissant. D'un coup, il a envi de brûler tout cela, ruiner le village en incendiant les jardins pour sa forfaiture, détruire l'auberge, la matrice de sa dynastie. Dément, Clampin se met à dévaler la colline et l'envie survient, s'imposant comme une évidence pour se libérer de ce passé. Dans un appentis, il trouve une masse oubliée par l'étourderie d'un quelconque ouvrier. Ainsi armé, il court à travers les

rues désertées du village jusqu'au cimetière. Inefficace, le premier coup résonne sur la dalle de marbre et se répercute en ondes douloureuses dans ses muscles mais la masse s'élève à nouveau mû par la volonté de Clampin, pour écacher ce nid d'assassin, cette parentèle d'anthropophages.

Des pans entiers de ces écrits maudits, papillonnent devant ses yeux enfiévrés de haine. La Madeleine à la peau fraîche d'une pêche et la chair tendre et généreuse des cochons de lait du Père Maturnelin... Alice fondante en bouche, suave comme une poire...L'Allemand a l'aigret du chou macéré, avec ce rien d'acidulé de pomme piqué aux clous de girofle, trois pas plus, aux fesses potelées comme des jambons. Sarcastique réalité d'Ogre, au surnom non usurpé et dont le village complice n'a rien dénoncé. Générations gloutonnes ferventes admiratrices de femmes, d'hommes et même d'enfants, comme ce petit Grégoire et que son oncle a trop bien connu. Clampin sent revenir la nausée qui l'a submergé à la lecture des appréciations de l'Ogre...Roux et sucré comme un roudou, jouflu comme une meringue, ha ! Délicieux Grégoire.

La masse retombe et ébrèche le bord du caveau en dérapant et s'enfonce dans la terre aux pieds de l'Ogrion. Les larmes coulent et brouillent la vue de Clampin, qui tente à nouveau d'ébranler la stèle. Mais son geste reste suspendu. Une force extérieure retient le manche de la masse pendu dans les airs.

— Calme-toi Auguste, calme-toi mon petit !

La voix murmure et Clampin ne la reconnaît pas, basse et rassurante, elle souffle des mots d'apaisement.

— Calme-toi cela ne sert à rien, ajoute la voix.

— Mais, ce sont des assassins, hurle l'Ogrion, luttant pour frapper.

— Non... Petit, ce n'est pas ce que tu crois, assure la voix.

— Si j'ai lu le livre... Tout est écrit, des Ogres... Oui... Des cannibales et je suis des leurs, s'affole Clampin.

— Écoute-moi bougre d'idiot, tu n'as rien lu, rien compris.

La claque retentie et assomme à demi l'Ogrion, qui lâche la masse, le ramenant à la réalité. Une lampe de poche éclaire un visage et Clampin le reconnaît enfin.

— M. Bidnons !

— Oui Auguste, ça va mieux ?

— Mais...

— Allez viens, on a à parler.

Péremptoire M. Bidnons entraîne Clampin dans son magasin jouxtant le cimetière. Puis il invite Clampin à entrer dans ses appartements au-dessus du funérarium.

— Assieds-toi, je vais nous servir un verre.

M. Bidnons, passe dans la cuisine, l'Ogrion l'esprit embrumé par la colère, se laisse tomber sur un petit canapé en rotin campé sur un épais tapis de laine, devant une cheminée en tufeau. L'atmosphère étrangement feutrée, le rassérène peu à peu malgré lui. Il examine les vieilles photos en noir et blanc accrochées soigneusement aux murs entre des rayonnages surchargés de livres d'anatomie, de médecine, de poésie ou de philosophie. Légèrement jaunies par le temps, elles représentent les aïeux de son hôte œuvrant pour le bien-être post-mortel de l'humanité dans ce qui semble être le funérarium à différente époque. Somme toute en déduit Clampin, M.

Bidnons n'a eu de choix que d'épouser la carrière de ce métier ancestral.

— Ha ! Tu regardes ma collection, s'exclame M.

Bidnons en entrant avec en main un plateau garni de charcuterie, d'une bouteille de cognac et de deux verres.

— M. Bidnons... Je...

— Appelle-moi Alcyon, assure son hôte en faisant apparaître en un tour de passe-passe des pieds au plateau le transformant en petite table basse.

— Euh ! Alcyon...

— Oui, je sais, ça fait rire, mais c'est mon prénom, une lubie de ma pauvre mère, je présume... Alors... Je suppose qu'un verre de cognac s'impose... un cadeau de votre oncle qui plus est... cela, vous tente ?

Sans attendre la réponse de Clampin, Alcyon s'empare de la bouteille et verse l'ambre sombre dans les verres ballons et en tend un à son invité.

— Alors mon cher Auguste par quoi commencer, entame Alcyon en guise de préambule.

— Je... Bredouille Clampin. M. Bidnons l'arrête d'une main levée.

— Oui, je sais, vous avez lu le livre et qu'en avez-vous déduit ?

— Que ce sont des monstres... L'Ogrion réfléchi... Il y avait tant de crimes dans...

— Non, mon cher Auguste, vous faites fausse route, jamais, vous m'entendez... jamais... aucun des vôtres n'a trucidés puis mangé qui que ce soit. La légende de l'Ogre est ailleurs et nous sommes plus que deux en ce monde à la connaître.

— Comment ! S'étouffe Clampin.

— Et bien oui, La Brosse et moi-même, si je compte bien cela fait deux, s'amuse Alcyon, devant la perplexité de Clampin.

— La Brosse ?

— Oui, mon cher laissez-moi vous expliquer. Votre oncle se doutait bien qu'il vous serait difficile de faire la part des choses, il vous aimait...

Clampin baisse le nez devant l'évocation de cet amour, il se sent honteux sans le comprendre d'avoir voulu profaner la sépulture familiale.

— Bref, continu Alcyon, le livre que vous avez découvert, n'est qu'une partie du puzzle, j'ai ici la

seconde, M.Bidnons sort de sa poche intérieure un carnet en cuir noir et l'exhibe à la vue de Clampin et La Brosse en a la dernière.

— Je n'y comprends rien, s'insurge Auguste.

— Je m'en doute, mais je vous demande de m'écouter attentivement, car ce que j'ai à vous dire est à mes yeux le plus grand secret de l'univers, pontifie Alcyon.

Incrédule, Clampin dévisage, l'homme empourpré par l'enthousiasme assit à ses côtés, essayant de comprendre la folie qui l'habite. Se demandant, s'il ne sait pas de lui-même jeté dans la marmite de l'Ogre.

— Il était une fois... Pardonnez-moi ce trait d'humour mon cher Auguste, mais, dans mon métier, on est un rien baladin. Donc où en étais-je... Tenez prenez du saucisson... Un autre verre peut-être....

Clampin accepte osant à peine troubler la concentration de son hôte, qui semble avoir tout oublié, ou pire encore inventer au fur et à mesure. Délicatement, il prend deux tranches de cochonnailles et une petite lampée de cognac, attendant la suite. Puis comme si, Alcyon avait eu

confirmation de sa vigilance ou de ses doutes, il commence d'une voix grave, captivante.

— Nous étions trois gamins à l'époque, La Brosse, votre oncle Théodore et moi-même. Comme tous les gosses, nous jouons souvent ensemble près du moulin, je veux dire... du restaurant. Blandine, votre grand-mère était l'Ogre en chef et souvent nous allions en fin de journée quémander un biscuit. Mais ce que nous affectionnons par-dessus tout, c'était de la regarder cuisiner. Il y avait une grâce intemporelle dans chacun de ses mouvements et une force redoutable aussi. Elle était capable de fendre en deux le crâne d'un veau d'un coup de feuille, je le sais je l'ai vu. Mais son secret résidait dans l'amour qu'elle avait de son métier. Un amour fusionnel qui la maintenait debout de l'aurore au couchant et la forçait à être si généreuse avec les autres. Longuement, nous restions le nez collé aux soupiraux, essayant de comprendre ce qu'elle marmonnait au-dessus de ses russes ou ses rondeaux. Souvent, elle restait des heures entières à regarder une personne en particulier puis d'un coup se mettait au fourneau et enfin quand elle était satisfaite,

elle s’installait dans la salle et écrivait de longues pages dans un carnet. Je sais ce que vous allez me dire mon cher Auguste... Mais ce n’est pas celui que vous avez lu... Enfin en parti, éludant les questions éventuelles dans un geste de la main, il ajoute, ...mais nous y reviendrons plus tard.

Dubitatif, l’Ogrion regarde M. Bidnons qui parti dans ses souvenirs, mécaniquement s’humecte la langue avec le fond de son verre.

— Un jour, reprend-il, nous avons réussi à le lire, profitant qu’elle fût partie au lavoir et comme vous... Alcyon sourit à Clampin, nous aussi nous avons été horrifiés. Blandine dit l’Ogre en était donc une... une vraie. Des semaines durant, nous essayâmes de découvrir les restes de ses victimes. Nous avons remué la terre du potager, fouillé de fond en comble la maison sans ne rien découvrir.

— Mais où était mon père ? Demande Clampin à brûle-pourpoint essayant de confondre son interlocuteur.

— Ton père était placé la plupart du temps chez les pères. Il n’était pas facile, un bagarreur de première

ordre, mais de ce fait je l'ai peu connu, ils étaient jumeaux et pourtant si différent, lui répond Alcyon sans se troubler.

Vaincu par la sincérité de la réponse, accrédité par les dires de l'Ogre quand il lui parlait de son père et de sa triste enfance chez les pères, qui avait fait de lui un militaire bien avant l'âge, Clampin écoute avec plus d'intérêt.

— Dépités, nous avons interrogé les anciens en quête de renseignements, mais personne ne savait rien et l'on nous envoyait systématiquement jouer ailleurs. Tirillés par notre découverte et l'amour pour nos proches, nous étions presque convaincus que tout le village était complice et nous envisagions de déguerpir au plus vite. Un jour que nous étions dans la cave à conspirer, Blandine, nous est tombées dessus et contre toute attente, en nous asseyant dans la salle commune, en nous offrant un goûter digne des grands jours, elle se mit à nous raconter son histoire...

On frappe à la porte et Alcyon, se lève interrompant son récit. Il revient en compagnie de La Brosse qui sourit penaud à Clampin.

— Un cognac, je présume, mon cher La Brosse.

— Merci mon cher Alcyon.

— Tu l’as apporté, demande-t-il en posant le verre.

— Oui, répond La Brosse.

— Bien... Bien... j’en étais au passage ou Blandine, nous a tout raconté.

— Moi qui avais peur d’être en retard s’inquiète La Brosse, heureux que tu sois revenu Petit.

— Oui, ce ne fut qu’une simple incartade, ajoute Mr Bidnons pour éluder toutes questions sur l’absence de Clampin.

Encadré par les deux hommes, Clampin, ne sait quelle attitude adopter, il hésite à nouveau... Sont-ils fous ?

— Pardonne-moi toutes ses cachotteries Petit, mais il est impératif que tu nous croies sur parole, du moins pour l’instant, après, je te promets qu’on te donnera toutes les preuves de cette histoire, déclare solennel La Brosse en réponse à ses inquiétudes.

— Donc vous disais-je, reprend Alcyon, imaginez-nous, mon cher Auguste, tous trois angoissés assis devant elle, croquant dans un sacristain. Elle sortit de dessous son tablier, le livre et le déposa devant nous. Vous l'avez lu, je le sais, mais qu'avez-vous compris, nous demanda-t-elle.

— Que veux-tu que nous répondions, déclare La Brosse en souriant au souvenir.

— Nous ne pouvions pas déceimment traiter d'anthropophage, une femme aussi avenante surenchérit Alcyon. Alors, nous sommes restés silencieux attendant la révélation. Longuement, elle nous parla de Lazare Clampin, qui fut le premier Ogre aux yeux de ceux du village. Par ce que le Christ avait dit « Prenez ceci c'est mon corps », ce croyant profond, proche du dévot fanatique, passa le plus clair de sa vie à offrir aux gens le meilleur de son art sur fond de Pater noster. Il voulait dans sa communion unir la chair et l'esprit, s'appliquant à réunir ses ouailles au fond de sa marmite. À contre-courant des pensées médicales de son siècle, cet érudit pensait que les gens pouvaient être classés par leurs quatre humeurs. Humeurs fondamentales qui étaient

supposées exister dans le corps humain, et dont le juste tempérament constituait la santé. Ces humeurs comme il l'a énoncé dans son cahier, étaient le sang, le phlegme ou pituite, la bile et la bile noire ou mélancolie ou atrabile. La santé de ses concitoyens était donc dans leur assiette, il suffisait de mélanger dans le creuset de Dieu les éléments puisés dans la nature et de les offrir généreusement pour que les maux se guérissent par simple rééquilibre. En bon apothicaire, il consigna ses expériences culinaires dans un livre, dont il ne reste que quelques pages que j'ai retranscrit dans ce carnet, indique Alcyon en tapotant la couverture. C'est à lui que nous devons la fameuse recette de la poularde aux orties et au miel, qui d'après ses dires remet sur pied en un temps-record une femme en couche et évite les consommations maternelles. Ce prosélyte entièrement dédié à son pensum, ne se maria jamais et heureusement pour nous, prit un certain Henri de la Tourtenlière comme commis en 1862. Ce fils délégitime d'une noblesse abolie, fût adopté par Lazare et devient de ce fait son descendant direct. Bercé par la doctrine paternelle, il peaufina les recettes et fonda en 1904, avec mon grand-père

Ferdinand Bidnos et Marcelin Couperet l'unique société secrète de bourg Meunerie.

ILLA EDERE MEORUM SOMNIORUM CORPUS.

Abasourdit, Clampin, regarde tour à tour les deux hommes, des foules de questions lui brûlent les lèvres, mais il n'ose les poser.

— Mon grand-père était le médecin du village à cette époque, ajoute fièrement La Brosse.

— Oui, et l'on peut dire sans modestie, surenchérit Alcyon, que nos ancêtres respectifs ont contribué largement à l'élaboration des recettes les plus subtiles. De par leur profession et l'amour de la table, ils permirent à Henri et plus tard à Blandine, d'appréhender plus avant la nature humaine. Car voyez-vous mon cher Auguste, Ferdinand officia jusqu'en 1940, année du décès d'Henri et en humaniste, consacra sa vie à l'élaboration d'un procédé de distillerie des parfums humains. Son rêve était d'offrir aux héritiers un flacon d'essence de leur défunt, afin qu'en cas de chagrin, ils puissent repenser aux jours heureux qu'ils avaient

partagé avec lui, mais, hélas, la guerre l'emporta lui et son projet sous les décombres du funérarium.

— Je sais que s'est Marcelin qui, en 1950, aida à mettre au point la fameuse salade Nandine. On suppose dans la famille qu'il était secrètement amoureux d'elle, mais rien ne permet de le vérifier, apostille La Brosse joyeusement, avant de comprendre qu'il en a trop dit.

— Oui... Mais... Bon... mon cher La Brosse, revenons à nos explications Auguste est ignorant des ragots conjugaux, le tance gentiment Alcyon. Donc Blandine reçut en héritage le savoir de ses paires, sa condition féminine, permit à l'I.E.M.S.C de mûrir. Elle était si imaginative et surtout très procédurière, elle consignait tout et réussit à rénover ainsi certains procédés d'Henri. La pénurie d'après guerre l'obligea à trouver des substituts aux composants de certaines recettes, mais au lieu de les appauvrir, cela les remit aux goûts du jour. Blandine était une artiste croyez-moi. Mais son talent était loin d'égaliser celui de Théodore, votre oncle. Son compagnonnage lui donna la richesse et la rigueur du métier, son esprit rompu à tant de techniques, lui permit de s'approcher de la Dêité, tant espérée par Lazare, son

seul défaut était cette incapacité qu'il avait de tenir son carnet à jour. L'enfance nous avait fait partager le secret et s'est tout naturellement que La Brosse et moi-même sommes devenus les scribes de ce roi. Il œuvrait, La Brosse observait et je consignais les recettes et modes opératoires. Voilà la vérité mon cher Auguste, il n'y a pas de mangeur d'homme dans votre famille du moins au sens propre du terme.

— Mais je ne comprends plus rien, s'effondre Clampin.

— Tout sera plus clair quand vous aurez lu les recettes et surtout quand vous les aurez essayés, votre oncle avec ses facultés à passer sa vie à retranscrire en goût les gens. Pour lui les aimer c'était les cuisiniers, les décliner en mets et les offrir à ses paires.

— Mais pourquoi l'Ogre ? Demande Clampin.

Le mythe est né pour deux raisons, lui explique Alcyon, la première est que tous au village ont eu recourt aux offices de Lazare et de ses descendants. Je vous l'ai dit certaine recette permettent de soulager...

— Voir de guérir, affirme La Brosse, en ajoutant que la médecine moderne ne faisait pas mieux que la soupe de l'Ogre.

— Oui, cela reste à prouver... En tant que scientifique, j'é mets certaines réserves... la preuve, c'est que manger aussi bien, fini par vous faire grossir et c'est pourquoi on a appelé la famille Clampin les Ogres, car même en cas de pénuries, ils n'ont jamais perdu un gramme, ce qui a suscitées certaines jalousies et fait fabuler les gens sur leur approvisionnement, s'emporte Alcyon.

— Tout de même, vous avouerez que la soupe de marron dinde à la sauge fait merveille sur les maux de la circulation. Tricotin, la veille couturière ne jurait que par elle et cela l'a fait vivre jusqu'à cent dix ans.

— Balivernes mon cher La Brosse,

Sans ne plus prendre conscience de la présence de Clampin, les deux congénères s'admonestent gentiment. À l'inflexion de leur voix Clampin en déduit que ses querelles sont devenues des joutes coutumières dans lesquelles aucun des deux ne sort vainqueur. Puis la conversation s'arrête net et les deux hommes se retournent vers Clampin médusé.

— Voici pour vous mon cher Auguste, déclame Alcyon en lui tendant les deux carnets. Le mode d'emploi est

simple, dans celui de votre oncle, vous trouverez le nom des recettes, dans celui de La Brosse les bons d'économat et dans le mien les procédures à suivre. Il va de soit que nous récupérerons notre bien disons... d'ici un moi, qu'en pensez-vous mon cher La Brosse.

— Un moi c'est bien et puis y a tout ce qu'il faut au restaurant et si le Petit a besoin, je suis là.

— Alors c'est entendu, je propose de clore cette première réunion de l'I.E.M.S.C et d'aller nous coucher non sans avoir rendu un dernier hommage à votre oncle, le voulez-vous mon cher Auguste ?

Clampin hésite, il n'avait pas pensé qu'il était parti si peu de temps et réalise combien la situation lui à échappé.

— J'ai gardé le corps de votre oncle, je pensais que...

Les paroles d'Alcyon se perdent, Clampin sent venir le malaise qui le ramène à l'annonce, il y a 72 heures à peine. Cet hier où il entendit...

— L'Ogre est mort ce matin !

Inexorable, le souvenir vient et se superpose à la réalité et en observateur de son propre vécu, Clampin se revoit à cet instant-là...

Ahuries, trois paires d'yeux se tournent vers l'homme qui vient d'entrer... puis instinctivement vers un jeune homme frêle accoudé au comptoir.

Silencieusement, Clampin Auguste essaye en vain de soutenir ces regards. Mais lentement ses épaules s'affaissent, ses genoux flagellent.

— L'Ogre est mort que vas-tu faire petit ? Demande Bougnat le patron de bar et Maire de Meunerie en roulant de sa façon habituelle les r.

— Dit ! Tu vas reprendre le flambeau, hein ! Ajoute anxieux La Boulange le premier adjoint qui jusque-là, sirotait son blanc près de lui, en surveillant du coin de l'œil la pendule pour ne pas être en retard pour sa prochaine fournée devant son mutisme.

Cette question était tombée nette et franche comme il le redoutait. Tranchant toutes traces de peine ou attermoiement sur le deuil qui vient de le frapper au profit de la survie économique du village. Clampin les reconnaît bien ainsi, toujours pragmatiques dans l'effort et le commerce, tout comme l'était l'Ogre mon oncle d'ailleurs reconnaît-il mentalement.

— T'es bien cuisinier ? surenchérit Bougnat.

Sans répondre, Auguste dévisage l'homme sec au teint gris, qui nerveusement essuie le zinc rayé de son comptoir.

— *Alors... Il faut que tu reprennes le restaurant... après tout c'est ton bien, même si l'Ogre et toi vous étiez brouillé, tu restes son seul héritier, reprend Bournat péremptoire.*

— *Puis tu le sais bien, on fera comme pour les autres, une belle cérémonie, avec les ouailles à La Léonie, ajoute La Boulange affable comme pour finir de le convaincre, en lui pressant légèrement l'épaule.*

Clampin les regarde à nouveau, essayant de comprendre l'absurdité de l'instant. Il était venu comme tous les jours pour boire son café, avant de prendre son poste à la cuisine centrale, rien de plus et la nouvelle était tombée...

Le vertige s'estompe progressivement, Clampin regarde La Brosse et M. Bidnons, il a eu peur de s'être évanoui.

— Vous voulez le voir mon cher Auguste ? Lui redemande Alcyon.

— Oui... Merci, expire Clampin.

— Alors venez...

Ils descendent une volée de marches qui les amènent dans le laboratoire d'Alcyon, doucement le visage exsangue de Clampin reprend des couleurs.

— Votre oncle, Théodore Clampin, avait pris ses dispositions depuis longtemps. J'ai pratiquement achevé

la mise en bière, explique le croque-mort en ouvrant une porte, il ne reste plus qu'à remettre le cercueil à niveau, si je puis dire. L'Ogre ses dernières années avait pris de l'embonpoint assure-t-il d'un sourire franc.

Clampin spontanément partage ce trait d'humour rabelaisien. Outre son caractère emporté, son oncle était aussi connu pour son obésité notoire. La Brosse en guise d'épithète se fend d'une anecdote en faveur du défunt. Le trio se met à rire incongrûment en entrant sous l'invité de M. Bidnons, troublant le silence mortellement protocolaire du funérarium.

Sur la table, l'Ogre endimanché repose tête nue. Tel un monstre repu, il sommeille sur le dos, son costume trois pièces de laine vierge anthracite tendue à l'extrême par l'opulence de ses rondeurs.

Comme les poucets d'une fable, le trio s'approche en catimini du corps et l'observe.

Habilement scotchés par M. Bidnons, les yeux clos de l'Ogre n'ouvrent plus avec gourmandise l'émeraude de leur prunelle sur le monde. Maquillées avec soin pour dissimuler les veinules sclérosées, les ailettes de son nez

charnu ne palpitent plus sous les fumets capiteux de la création. Seule sous la moustache finement taillée, figé sur son masque mortuaire, un sourire avenant accrédite la bonne humeur de ceux qu'il considérait comme ses vraies amies.

— Merci M. Bidnons, il est tel qu'il a toujours été, assure Clampin les larmes aux yeux.

— J'ai fait de mon mieux, sa crise cardiaque avait fait des ravages, souffle celui-ci à son oreille, comme s'il voulait éviter de remémorer ce souvenir affreux au défunt.

— Tout de même Cloporte t'es un As. Il est tellement beau, que le bon dieu, l'a pu qu'à le recevoir avec tous les égards dus à un prince, assure La Brosse en pressant affectueusement l'épaule du thanatopracteur.

— Merci La Brosse, mais je lui devais bien cela, s'excuse celui-ci en reprenant sa constance. Auguste, il faudrait que tu signes les papiers, j'ai encore du travail et...

— Je comprends répond Clampin avec empressement.

Le trio sort de la pièce et gagne le bureau. Auguste signe les formulaires. Puis La Brosse et lui prennent congé. M. Bidnons les raccompagne.

— Tu vas reprendre le restaurant Auguste ? Lui demande M. Bidnons à brûle-pourpoint en serrant sa main.

— Je ne sais pas encore...

— Ne le fait pas pour eux, ajoute M. Bidnons en désignant d'un regard noir le village, mais pour lui, sa tête se tourne vers le ciel. Il était l'Ogre et toi l'Ogrion, eux ne savent pas ce que c'est, mais toi...

Soudainement M. Bidnons se tait comme s'il présumait d'en avoir trop dit. Dans le dos de Clampin, La Brosse s'impatiente et le fustige du regard. Sans autre forme de procès La Brosse et l'Ogrion se retrouvent dans la rue et ensemble, ils prennent le chemin de l'auberge.

— Tu peux venir dormir à la maison si tu veux Petit.

— Merci La Brosse, mais je vais dormir ici, tout est bousculé dans ma tête et j'ai besoin de comprendre.

— Pas de problèmes, si tu as besoin... demande nous.

La Brosse prend congé, après une dizaine de pas, il se retourne et lance à Clampin resté sur le pas de la porte.

— Content que tu reprennes le flambeau, car le village sans Ogre b'en... gêner de n'avoir pas trouvé ses mots, il termine par... Bonne nuit Petit.

— À toi aussi La Brosse, répond Clampin, émut malgré lui par la déclaration du vieux.

Il était le meilleur d'entre nous...
Mais quel goût avait-il ?

Épitaphe de Clampin Théodore.

Péremptoire, sa génitrice entre dans sa chambre et lui tend une vareuse blanche et un pantalon pied-de-poule. Interloquée Rosie regarde les vêtements puis sa mère, dans les bruits de sa stéréo à fond, elle ne les a pas entendue rentrer.

— Ha ! Te voilà, tiens essaye ça.

— C'est quoi ça ?

— Tes affaires de cuisine, pendant que tu étais en cours, ton père et moi, on est allé les acheter et puis arrête-moi cette musique de dingue !

Rosie s'exécute.

— Mais c'est pour la rentrée, s'emporte Rosie étonnée de s'entendre crier en balançant le tout sur son lit.

— Oui, mais faut te préparer, j'ai un cadeau pour toi.

Rosie se détourne avec inquiétude en entendant la voix de son père. Échevelé comme à son habitude, il se tient

en chaussons, jeans et Marcelle devant elle. Ses bras nouveaux se tendent, lui offrant fièrement une mallette.

— C'est quoi encore ce bin's, je vais pas à l'université, ajoute Rosie aux abois.

— Ouvre et tu verras et puis cesses de beugler, s'emporte sa mère, tu nous fatigues.

Son père l'invite dans le salon et dépose sur la table en Formica vert claire, l'étrange mallette noire. Sa mère la pousse dans la pièce en entrant avec la tenue de cuisinier dans les bras. Puis sans autre explication, s'installe dans son fauteuil et sort son nécessaire à couture puis commence à coudre une languette brodée portant son nom au col de la vareuse.

— Alors ouvre-la, s'impatiente son père.

Boudeuse, Rosie s'exécute, les fermoirs résistent et elle manque de se casser un ongle, puis ils claquent sèchement en cédant d'un coup. D'une main, elle soulève le couvercle et découvre rangé dans un écrin de mousse grise trois couteaux de taille différente, un fusil, une spatule.

— Tu me dois une pièce, déclare son père joyeux, sinon ça coupe l'amitié.

— Et sa porte malheure, ajoute sa mère en se levant, Allez enlève ton pull et essaye ta veste.

Cédant sous l'euphorie parentale, Rosie renonce à lutter. Le sort semble s'être acharné contre elle et elle n'y peut rien. Résignée, aidée de sa mère, sans pudeur, elle passe la vareuse et le pantalon de cuisinier.

— Que tu es belle ma fille, s'extase son père.

— Oui, elle est mignonne, mais je dois te faire un ourlet et reprendre ici aussi, ajoute sa mère en tirant sur le tissu. Bouges pas ! D'une main experte, elle pique ici et là des épingles, puis ordonne à Rosie. C'est bon tu défais, que je finisse.

Rosie s'exécute et en sous-vêtement regagne sa chambre en maugréant et s'habille. Elle aurait bien profité de la liesse pour demander s'il elle pouvait sortir ce soir, mais peu de temps après son père frappe à la porte, sans un mot, il tend la main. Excédée, Rosie fouille dans sa poche et en sort une pièce et la dépose en soufflant dans la paume parentèle qui s'enfuit en sifflotant. Y a des jours,

où tout est merdique... pense-t-elle en composant le numéro de portable de Virginie qui ne répond pas pour annoncer les nouvelles. Son père l'appelle pour passer à table. Traînant des pieds, elle s'exécute et sur fond d'info, elle avale son repas et aide sa mère à faire la vaisselle en écoutant exaspérer son père lui parlé de ce merveilleux avenir que va lui offrir le Métier. De retour dans sa chambre, elle essaye à nouveau de joindre son amie, toujours sans succès. Y a des jours, où tout est vraiment merdique... s'insurge Rosie, en se résignant à se coucher.

Voici le texte d'Hippocrate :

Le corps de l'homme a en lui sang, pituite, bile jaune et noire ; c'est là ce qui en constitue la nature et ce qui y crée la maladie et la santé. Il y a essentiellement santé quand ces principes sont dans un juste rapport de force et de quantité, et que le mélange en est parfait ; il y a maladie quand un de ces principes est soit en défaut soit en excès, ou, s'isolant dans le corps, n'est pas combiné avec tout le reste.

Nécessairement, en effet, quand un de ces principes s'isole et cesse de se subordonner, non seulement le lieu qu'il a quitté s'affecte, mais celui où il s'épanche s'engorge et cause douleur et travail. Si quelque humeur flue hors du corps plus que ne le veut la surabondance, cette évacuation engendre la souffrance. Si, au contraire, c'est en dedans que se font l'évacuation, la métastase, la séparation d'avec les autres humeurs, on a fort à craindre, suivant ce qui a été dit, une double souffrance, savoir au lieu quitté et au lieu engorgé ».

Extrait du traité De la nature de l'homme d'après les traductions d'E.Littré : Oeuvres complètes d'Hippocrate, 10 Vol., 1839— 1861, Paris, Baillière.

Enfin seul... Clampin savoure cet instant avec une réelle gourmandise. Les funérailles ont eu lieu ce matin en présence de tout Meunerie. Comme promis par La Boulange, sa femme Léonie et son clan de pleureuses, en

robe noire et carré Hermès sur la tête ont fait leur grand numéro de l'église au cimetière. Les six hommes nécessaires pour porter le corps, n'ont pas faibli et sans à-coup sous les ordres de Cloporte, ont fait glisser le long des cordes, le pesant cercueil dans le caveau familial.

Répondant à l'invitation de Bougnat le Maire, ils sont allés dans son établissement boire un verre à la santé du cher disparu. Il avait dressé pour la circonstance, dans la salle, un buffet garni de pains surprises, offerts par La Boulange.

Puis, fidèle à lui-même, après les condoléances d'usage, profitant de ce que ses administrés soient enfin tous réunis. Bougnat avait glissé à leurs oreilles attentives les nouvelles améliorations de la commune pour garantir sa réélection et passer ainsi les frais du vin d'honneur sous la rubrique budgétaires manifestations communales.

Ensuite, ils s'étaient retirés, laissant Clampin à son chagrin, non sans l'avoir comme le veut la tradition tribale du village, affublé de son nouveau surnom « l'Ogrion ». Celui-ci se change et entre dans la cuisine et redonne vie à l'univers et ouvrant les carnets il se met à l'ouvrage...

Colérique, l'Ogrion envoie tout valser. Le cul-de-poule comme un glas résonne sur le sol en égayant la mousseline de volaille qu'il contenait. La tête dans les mains, il relit les carnets.

Pourtant tout est là, alors pourquoi ? Hurle-t-il aux limbes, comme si son oncle pouvait lui répondre.

Son pied dérape sur une flaque de mixtion et Clampin se rattrape in extrémiste au bord de la table. L'adrénaline se répand dans ses veines, une violente douleur lui déchire le mollet. Les lèvres pincées pour ne pas crier, Auguste regarde le sol maculé et boueux de ses essais infructueux. Au bord des larmes, il a envie de céder à la tentation de tout laisser tomber, de claquer la porte et de partir loin d'ici, oublier ce maudit village. Mais induit par la douleur, il lui semble entendre retentir à ses oreilles le rire tonitruant de son oncle. Ce ricanement gras qu'il expectorait quand Clampin petit, la langue pointée pestait contre sa maladresse et ses maudites lignes que l'Ogre lui faisait écrire sur de la nougatine, avec pour crayon un cornet, triangle de papier sulfuriser enroulé sur lui-même et emplit de chocolat.

Je dois ranger ma chambre, copié plus de cinquante fois en une punition plus que méritée qui lui a permis d'apprendre à écrire correctement un mercredi après-midi au cancre qu'il était. Clampin l'atteste mentalement espérant faire taire la douleur. Puis il sourit en pensant qu'aucun écolier ne peut se targuer d'avoir dévoré en riant sa pénitence avec son précepteur, après l'approbation de celui-ci. Ce souvenir, le fait réagir, en massant son muscle lésé, il ramasse le cul-de-poule et l'emporte à la plonge. Tirant de l'eau chaude et s'armant d'une éponge et d'un balai-brosse, il entreprend de nettoyer son gâchis. Au bout d'une heure, il y parvient enfin. Exténué, il s'assoit sur le banc de pierre devant l'auberge et regarde distraitement les habitants qui se pressent. Une légère brise souffle, balayant le parvis de l'église, emportant l'odeur acidulée des brioches de La Boulange. Nous sommes mardi et il est quatre heures pense l'Ogrion en percevant l'odeur, dans quelques minutes, la Léonie va mettre ses têtes dorées et joufflues en vitrine. Clampin a à peine pensé cela, qu'il voit la femme du boulanger se pencher dans sa devanture, pour y déposer une corbeille d'osier garnie de rondeurs

mordorées et parfaitement levées. L'Ogrion hésite puis cède à un étrange sentiment, non c'est plus que cela, les mots d'une recette explosent aux frontières de sa cognition comme soufflés par un autre. Clampin devenu subitement intuitif, ressent en lui l'image de Léonie. Vision bien plus pure que celle de ses yeux. Il perçoit plus qu'il ne voit la chaleur, la succulence, les rondeurs de cette femme. Elle devient un spectre odoriférant, une palette de goût qui agace ses sens et le force à les associer. Il se précipite en cuisine et sans ouvrir les carnets, se met à travailler. Empoignant une jeune canette dans le frigo, il en lève habilement les magrets qu'il dégraisse, puis confectionne un bouillon clair avec la carcasse en mêlant diverses épices dans sa clarification. Patiemment, il observe le long cheminement du liquide qui remonte le long des parois du faitout en inox, avant de replonger en plein cœur de l'excavation créée par la douce ébullition du fond blanc, abandonnant au passage dans le tapis de légumes lié au blanc d'œuf ses impuretés microscopiques. Puis jugeant le résultat satisfaisant, l'Ogrion, en prélève une partie et y plonge les deux magrets long et tendre et les fait gentiment pocher en

écumant régulièrement. Pendant ce temps, il dilue six feuilles de gélatine dans le fond restant et le met à sangler au réfrigérateur. Avec dextérité, il taille une brunoise de légumes qu'il met à cuire avec les filets de canettes et divers éléments de décoration. Puis il sort et achète à Léonie, deux belles brioches à tête et rentre. Il égoutte sa brunoise, décante ses filets de canette qu'il émince à chaud en fine lamelle. Évidant, ses brioches, il en chemise l'intérieur d'un fond de brunoise et alterne en rosace les lames d'une truffe blanche et celle de la canette. Puis s'assurant de la parfaite prise de sa gelée, il en fait fondre et entreprend la décoration des chapeaux des brioches. Savamment, il dessine sur eux une parfaite rose des vents pour remercier le fils d'Éole de cette révélation. Enfin, il taille de petits dés de gelée, qu'il dépose délicatement sur la rosace et referme les brioches. Sortant de sa transe, il regarde le résultat et avec appréhension compose le numéro de La Brosse et lui demande de venir tout de suite avec Alcyon. Obéissants, ils retrouvent quelques minutes plus tard, Clampin dans la salle, assis à une table.

— Alors mon cher Auguste, que nous vaut cette convocation, s'enquière Alcyon de son air débonnaire coutumier.

— Ceci, répond Clampin.

Déclochant un plat, il montre sa production aux deux compères, qui d'un œil expert, observe la finition.

— Qu'est-ce ? Demande Alcyon.

— À vous de me le dire, répond Clampin impassible.

— Il nous faut goûter alors, s'impatiente La Brosse.

Ils prennent place l'un en face de l'autre, le plat d'argent entre eux. L'Ogrion saisit un couteau et tranche en deux la première brioche. La fine croûte cède sans résister sous le fil de la lame, libérant des fragrances fugaces. Alcyon admire la géométrie que forment les couches de brunoise, de truffe et de canettes que la gelée fait briller. Puis cérémonieux, La Brosse et lui s'emparent de leurs couverts et sectionnent une première bouchée. Ils mastiquent amplement, laissant leurs papilles s'imprégner des arômes, des parfums, des bouquets, broyant sous leurs dents les chairs tendrement délicates

qui composent ce mets. Silencieusement, ils déglutissent. La Brosse reprend une bouchée. Clampin attend.

— Alors mon cher Auguste, c'est novateur, j'avoue que ce mélange salé sucré est étonnant, commence Alcyon en pesant ses mots.

— L'acidulé de la levure, ajouté aux épices contenues dans la gelée provoquent d'étranges sensations, surenchérit La Brosse.

— Mais encore, questionne Clampin, commençant à perdre sa contenance.

Alcyon reste un long moment silencieux, le nez plongé dans le plat, pendant que La Brosse par gourmandise se ressert.

— Léonie, cette réponse vous convient-elle mon cher Auguste.

— Comment articule péniblement Clampin surprit.

— Ton oncle a pris le même sujet d'étude, s'esclaffe La Brosse.

— Quoi ? s'emporte l'Ogrion vexé.

— Allons mon cher Auguste calmez-vous, l'interromps Alcyon. Cela n'enlève rien à cette splendeur. Ce que veut

dire La Brosse, c'est que cette femme semble éveiller en nous tous... disons une certaine gourmandise.

— Mais pas du tout, s'offusque Clampin, ce n'est pas...

— Calme-toi petit, je dois te dire que ta Léonie est vraiment... Euh ! Une réussite, ajoute précipitamment La Brosse, mais vois-tu pour tous les hommes du village, elle est en quelque sorte la réincarnation Aphrodite.

— Et laissez-moi, vous dire que vous êtes le seul à vous êtes approché si près de cette vérité, continue Alcyon.

L'image que je ressens en dégustant ce plat est vraiment d'une netteté proche de l'absolue. Tout y est, ses parfums, ses rondeurs, son charisme. Il me suffit de fermer les yeux pour retrouver ces petits détails qui font d'elle ce qu'elle est à mes yeux.

— C'est vrai petit, Alcyon a raison, la seule chose qu'il manque c'est son fichu caractère, car ça vois-tu, je ne pense pas qu'on puisse le codifier en goût ou en bouquet, ironise La Brosse.

— Alors j'essayerais, affirme Clampin crâne, heureux d'avoir réussi.

— Comme vous y allez mon cher Auguste, l'apostrophe Alcyon, jamais à l'I.E.M.S.C, nous n'avons envisagé cela.

— J'ai dit que j'essaierais le coupe l'Ogrion, pas que je réussirais.

— Alors je crois mon cher La Brosse, que l'Ogre est revenu au village.

— Du moins Alcyon, ses débuts son prometteur, j'ai hâte de découvrir la suite... réplique le cantonnier en attaquant l'autre brioche.

Les sanguins sont les plus délicats, jovials,
trop parfois.

Pour cela l'Ogre est leur ami, ami de table
évidemment.

Les oreilles en lumignon indiquent souvent
trop tardivement qu'il fallait les traiter.

Extrait de Dans le creuset de dieu par Lazare
Clampin.

Assise sur les marches du perron de son immeuble, Rosie s'ennuie. Les cours terminés, Virginie est partie en mai, sa mère comme tant d'autres dans la cité, inquiète, a profité de l'arrivée des vacances d'été pour l'envoyer chez une tante qui tient une superette dans le nord de la France.

Depuis l'incursion policière, le visage de la cité a changé, du moins en apparence. Ça fait presque deux mois que le gamin est mort, que ses obsèques se sont déroulées à demi-mot dans la plus stricte intimité. La bande de Teck a été arrêtée, mais on ignore si Rosemonde a portée plainte, aucun adulte n'a abordé le sujet. Nier l'évidence s'est se protéger et dans la cité, on fait comme si, rien n'était arrivé.

Pourtant dans le cadre d'un plan d'urgence de réhabilitation, les plus petits sont partis en colo. Encadrés par de jeunes monos, engagés à la hâte par les services sociaux et mis sous la tutelle de l'ancien directeur de la M.J.C, ils sont montés un matin dans la navette intercommunale. Piaillant, brayant, étonnés, ils sont partis camper sous le regard envieux de quelques gosses trop vieux aux yeux des autorités et qui passent leur temps à jouer calmement au foot sur les pelouses, hautement surveillé par la police municipale soudainement renforcée.

L'atmosphère est devenue tellement explosive dans l'appartement, transformé en salon d'essayage, qu'elle se réfugie le plus souvent possible ici sur ce perron fumant et comptant les buts et les passages des municipaux, attendant enfin l'heure de la rentrée.

Rosie à l'impression que sa mère lui bâtit un trousseau de mariage, tant le nombre de torchons et de tabliers augmente sur leur pile. Journallement, elle a droit à une heure de mannequina. Affublée d'une vareuse et d'un pantalon pied-de-poule, elle déambule devant sa mère,

qui épingle en bouche grommelle en piquant les ourlets
et les reprises de taille.

Son père hier au soir, armé d'un fer à souder, a tracé un R
sur le manche de ses couteaux et demain, il l'emmène en
ville acheter ses livres de cuisine. Rosie souffle,
cafardeuse, allume une nouvelle cigarette, essayant
d'imaginer sa vie là-bas avec tout ce fatras.

L'Ogre et la braise se sont éteints.
Jamais plus ne monteront les bruits du
chaudron.
Les fumets odoriférants de marjolaine et de
thym.
Les glouglous odorants qui ouvraient l'appétit
du Glouton.

Le chant de l'Ogre de Clampin Théodore.

Il est venu à la boutique et elle en est tombé éperdument
amoureuse. Je vais en crever, c'est sûr pense-t-elle,
allongée sur le ventre dans son lit, le corps enclavé par
les pots de confiture, les brioches, et les tablettes de
chocolat. Elle Géraldine vingt-cinq ans de gourmandise,
des couettes et des formes plus que rondes, que l'on
surnomme La Simple.

Fille du pays, petite fille d'herborisatrice, qui a repris
depuis peu l'officine de sa grand-mère au bourg, connue
et reconnue par la profession pour son mémoire sur les
origines de l'utilisation des plantes médicinales de
Meunerie. Il ne m'a pas reconnu mais moi si... Elle se
secoue, le chasse de ses pensées, s'extirpe bruyamment
de son lit en faisant tinter le verre des pots de confiture et
craquer les emballages des viennoiseries. Puis s'installant

devant son ordinateur, elle lance son programme de traitement de texte. Lentement, elle fait descendre les lignes qui relatent par le menu, l'histoire de Lazare et d'Henri Clampin en réponse à l'étrange commande de Bougnat le maire.

Géraldine observe les gravures qu'elle a dessinées, numérisées et incérées pour illustrer ces faits et le texte qui les légende en un épisode la vie de Lazare Clampin le premier ogre et de son premier commis aujourd'hui oublié, Syrahs. Elle a retrouvé les traces de celui-ci en consultant les archives des pères de l'abbaye qui exploitaient la boue de la Nu pour soulager les rhumatismes, dans la bibliothèque de sa tante. Attentionnée, Géraldine se relit.

Meunerie Bourg 1860.

Sur ce terrain rendu boueux par la pluie incessante, il est là insensible, léthargique sur son trésor à l'écart des autres serrés pour se réchauffer autour d'un maigre feu de bois vert, humide qui fume plus qu'il ne chauffe. Durant huit jours, il a marché en priant le seigneur, accompagné de Syrahs son commis pour arriver jusqu'ici. Laisant Syrahs

chaparder, marauder en route ce dont il a besoin, sans que nul ne trouve à redire, à l'Ogre on ne dit rien.

Dans le troupeau, ça tousse, ça ronfle, ça se trémousse inconfortable, mais lui ne bouge pas. Ses yeux mi-clos sous ses sourcils broussailleux observent ce cheptel humain. Seules ses narines semblent frémir, incommodées ou réjouies par la puanteur qui émane de ses corps malingres, qui sentent l'oignon, le cuir rance, le lait caillé. L'ombre d'un sourire s'esquisse, sans apporter de jovialité à son visage émacié. Matines sonnent au clocher du bourg, mécanique, ses fines lèvres exsangues ânonnent un « Notre père ». Il se lève, donne un coup de pied à Syrahs pour qu'il s'éveille. Puis sans écouter les grognements de son commis, il ouvre la bâche sur laquelle, il reposait. Lentement, il sort des fagots de bois et les empile en quatre tas. Syrahs les chapote chacun d'un trépider auquel, il accroche une chaîne et enfin un petit chaudron noirci. D'un geste l'Ogre ordonne et Syrahs sort cruche en main et court puiser de l'eau à la rivière proche. Inlassablement il répète son geste jusqu'à ce que les marmites soient pleines. Les autres s'agitent, mais nul n'ose se lever. Du coin de l'œil quelques téméraires osent regarder l'Ogre s'affairer, mais sont vite réprimandés à mots couverts par des chiasseux. De l'Ogre on ne voit rien.

D'un geste magistral, l'Ogre sort son couteau brut de forge aux initiales L.C tracées à la pointe sur le manche cru. La lame de piètre qualité tachée par les années revoit des éclairs sombres et les impudents ferment les yeux apeurés. Économe, L'Ogre épluche, pèle, taille, carottes, céleris, raves, haricots secs, pommes et pomme de terre. Sanguinaire, il égorge, éviscère, plume, tranche, trousse, volailles, lapins et porcins. Puis en bénissant d'un pater noster chaque chaudron, il y dépose légumes et viandes en les sériant avec science et Syrahs ritualiste, allume les feux. Enfin s'asseyant sur le sol et sortant un livre, l'Ogre entame sa lecture à haute voix. Aux échos des glouglous émanant des chaudrons sa voix de ténor appelle les fidèles au prêche. Religieusement, les autres se lèvent, s'agenouillent et entrent en confession, aider en cela par les doux fumets s'échappant des marmites et la tiédeur des feux et des coups de pied de Syrahs. Quand l'Ogre parle, on ne dit rien.

— Panis angelicus fit panis hominum: dat panis caelicus figuris terminum : ô res mirabilis ! manducat dominum pauper, servus et humilis⁹, énonce l'Ogre.

Longuement L'Ogre discourt, dans les rangs les autres s'agitent autant que les chaudrons qui débagoulent d'écume de senteurs en attisant leur gourmandise, mais Syrahs et sa badine veille et les rappelle à l'ordre.

— Panem nostrum quotidianum da nobis hodie et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo. Amen¹⁰.

L'ogre termine sa prière et les autres se lèvent instamment, fouillant dans leur sac, ils sortent qui son écuelle, son gobelet et s'avance en file indienne devant l'Ogre. Celui-ci les toise un bref instant et en murmurant les marques d'un

⁹ La manne, Pain céleste, devient le Pain des Hommes. Le Pain venu du ciel remplace ses symboles. Ô prodige inouï ! Dieu se donne à manger au pauvre, à l'esclave, au petit.

¹⁰ Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour. Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. Et ne soumets pas à la tentation, mais délivre-nous du mal. Car c'est à toi qu'appartiennent, le règne, la puissance et la gloire dans les siècles des siècles. Amen

signe sur la poitrine qui leur indique un chaudron. Sans rechigner, ils s'avancent collationnés par Syrachs et puisent à même la bouche béante la précieuse manne, avant de s'éclipser vers un coin sombre pour manger en paix.

Satisfaite, attentive, Géraldine, continue sa lecture.

Henri, reprenant les bases de la théorie des humeurs de Lazare Clampin fut le premier herboriste de Meunerie. Oubliant l'impasse des préceptes paternalistes abolis par le courant médical de son époque, substitua pour mieux les reformuler les plantes et leurs principes actifs à certains ingrédients des soupes et des pratiques abusives de la saignée, des ventouses, en vigueur autrefois. Créant ainsi de nouvelles recettes, inchangé à ce jour et régulièrement servies à l'auberge de Meunerie.

La lecture de ce paragraphe la ramène à sa préoccupation sous-jacente et elle y cède. Délaisant, ses écrits, elle tire d'un tiroir proche son carnet de croquis et s'armant de ses crayons pastel, exquise les traits énamourés de ses pensées.

Ses mains asynchrones tirent sur le Vélin bis, le buisson d'épis roux que forme sa chevelure désordonnée en

surmontant son visage rond. Humectant d'un baiser passionnel une pastelle émeraude, elle dépose par touche le vert intense de ses yeux embrumés de tristesse sous la broussaille de ses sourcils fauve. Puis contraste le tout en dessinant la mine naturellement enjouée qu'expriment ses bajoues couvertes de taches de rousseur et son nez légèrement empâté. Enfin, à traits fins, Géraldine achève les lèvres replètes légèrement rosées affichant la moue mélancolique de son sourire. Portrait d'un homme en demi teinte, loin du garçonnet qu'elle a connu à la communale et dont elle est tombée amoureuse dès le premier regard. Lui Auguste Clampin fils d'ogre.

L'Ogre et le Maître couteau sont unis.
Par le sang ils se sont liés.
Pour que plus jamais l'acier ne morde les
doigts amis.
Le labeur peut enfin commencer.

Le chant de l'Ogre de Clampin Théodore.

Clampin, sortant d'une nouvelle crise mystique, ouvre en grand, portes et fenêtres de l'auberge, devant le regard abruti de La Brosse, venu aux nouvelles.

— Petit, comment va, demande le cantonnier d'un air faussement débonnaire.

— J'ai fini, réplique Clampin exténué, le teint blafard, en s'accoudant au rebord d'une fenêtre.

— Quoi ? Interroge le vieux, en le regardant de biais.

— Les carnets, tu peux les récupérer et redonner le sien à Alcyon.

— Tu... Tu veux dire que tu as réalisé toutes les recettes, bredouille La Brosse éberlué.

— Oui, toutes, répond l'Ogrion .

— Attends ! Attends ! Petit, ça fait à peine... que...

— Oh ! Le vieux, je te dis que j'ai fini, le coupe
Clampin...et puis ce n'est pas ce que vous vouliez,
insiste l'Ogrion, en se redressant.

— Mais... Regarde- toi Petit... Tu es...

— Quoi s'emporte Auguste, je suis fatigué et alors...

— Alors c'est de la folie, nous on voulait pas... enfin pas
comme ça... aussi vite, bafouille La Brosse le visage tiré
d'inquiétude.

— Tu ne comprends donc pas s'irrite Clampin, s'est
devenu si facile d'un coup depuis Léonie. Vous aviez
raison Alcyon et toi, tout est inscrit là, ajoute l'Ogrion en
montrant les carnets et je ne l'avais pas vu.

— Ouais, bon... mais... le cantonnier réfléchit...
maintenant, tu vas me faire le plaisir d'aller te reposer, je
passe chez L'Apothicaire pour qu'il vienne t'occulter et
ensuite chez Alcyon. Allez zou Petit au lit te dis- je.

Joignant le geste à la parole, La Brosse entre et pousse
l'Ogrion dolant, jusqu'à sa chambre, puis dans son lit et
ressort en fermant la porte à clé, laissant Clampin seul
couché tout habillé. Il redescend l'escalier et entre dans
la cuisine. Celle-ci ordonnée, repose dans les effluves de

curcumine, le piano et les fours sont encore tièdes. Dans une chambre réfrigérée, il découvre les reliefs de différents plats. Luttant contre sa gourmandise, il sort de l'auberge et court rejoindre Alcyon. Ils reviennent peu de temps après et laissant l'Apothicaire s'occuper de l'Ogrion, inquisiteurs, ils explorent la chambre froide.

— C'est incroyable Alcyon, s'étonne La Brosse en goûtant avidement le premier plat.

— Oui, mon cher, mais ce qui l'est encore plus, c'est toute cette production en si peu de temps, c'est presque de la folie.

— Peut-être, mais je peux vous assurer que le Petit est doué, très doué à ce propos, Alcyon, vous devriez goûter cette magnifique salade Nandine, assure La Brosse, la bouche pleine.

— Comme Théodore, assure le croque-mort en soupirant.

— Bien plus... force est de l'admettre... Tenez prenez une bouchée.

— Ha ! Mon cher La Brosse... Vous êtes là !

— Alors qu'elles sont les nouvelles, s'inquiète Alcyon en s'essuyant les mains sur son mouchoir.

— Surmenage, rien de grave... mais je recommande du repos et un petit régime.

— Merci mon cher Apothicaire, La Brosse et moi, nous veillerons sur lui.

— Je vois ça, déclare, le médecin en lorgnant le cantonnier devant la porte ouverte de la chambre froide... au moins vous ne mourrez pas de faim, insiste-t-il... D'ailleurs, à ce propos, je pense que...

— Oui, oui, l'Apothicaire, je sais, un petit régime... déclare Alcyon en prenant l'homme par l'épaule, ... je connais le soin que vous portez à mes artères, ajoute-t-il en le poussant sous le regard amusé de La Brosse gentiment dans la salle, ... attention à la marche... mais l'heure n'est pas au débat... assure Alcyon en raccompagnant le médecin à la porte.

Puis en lui glissant un billet de 20 €, dans la poche, il lui claque fermement la porte sur le nez et s'en retourne en cuisine. Il retrouve La Brosse s'activant à la réchauffe d'un ragoût sur un coin de fourneau. Dépité, devant tant de gloutonneries, il renonce. En soufflant, il gravit les escaliers, frappe à la porte de l'Ogrion et entre.

— Alors mon cher Auguste comment vous sentez-vous ?
Demande-t-il à la silhouette couchée dans la peine
ombre.

La langue pâteuse, Clampin se racle la gorge, ses yeux
chiasseux papillonnent en observant son visiteur. Ses
cheveux détrempés de sueur collent à son front et d'une
main indolente, il les balaye. Puis exténué, d'un sourire
las, il accueille son visiteur.

— Fatigué d'après l'Apothicaire.

— Certes, on le serait à moins, il tance doucement
Alcyon.

— C'était si facile, si vous saviez...

— Faciles... mais dangereux, mon cher Auguste... nous
touchons là un sujet sensible, accuse le Thanatopracteur.
Conscrit Clampin, regarde entre ses yeux bouffis de
fatigue, l'homme à tête d'épingle, essayant de le jauger.
Sait-il ce que je ressens ? Se demande l'Ogrion.

— Une joie immense suivit d'une détresse infinie...

Surprit, Clampin se demande si dans son délire, il n'a pas
pensé tout haut devant la réponse franche d'Alcyon.

— Ha ! Mon cher Auguste, continue Alcyon d'une voix presque murmurante, croyez-vous être le seul à ressentir cette... (L'homme cherche ses mots)... Magie, si cela en est une. Comme vous j'aborde le vivant par la mort.

Brusquement Alcyon se tait, un masque d'ascétisme, tombe sur son visage, sa voix devient conspiratrice, il regarde l'Ogrion droit dans les yeux, cherchant en eux les stigmates d'une appartenance clanique.

Timidement, Clampin grimace de ses lèvres asséchées un maigre sourire. Subitement son être s'ouvre à l'aura étrange d'Alcyon. Une vague douleur enserre son cœur. Une inexplicable chaleur remonte le long de sa colonne vertébrale et ébranle sa chair. Une autre vision s'ouvre et il perçoit la géhenne de l'âme assise près de lui. Terrifié, il lutte et peu à peu reprend pied, dépasse le champ de douleur et s'approche d'une incompréhensible lueur. Soudainement, la main fraîche d'Alcyon, caressant son front brûlant, le tire de sa catalepsie.

— Je vois que nous nous comprenons, assure Alcyon, avec une gentillesse extrême dans la voix.

— J'ai...

— Je sais..., vous n'êtes parti que quelques secondes, le rassure le Thanatologue d'un air entendu. Je vous disais donc, que nous abordions le vivant par la mort. Moi, je lui donne l'apparence de la vie mais vous, vous la transformez. Je me contente de lui donner un masque acceptable, tandis que vous Auguste, vous la chemisez, la moulez, l'élaborez. Une simple volaille morte devient succulente. Un légume, si benêt soit il, se pare sous votre lame meurtrière, d'un goût, d'une saveur exaltante. Je suis un tricheur, je farde, j'embellis, je déguise, rendant l'être plus beau qu'il n'était tandis que vous, vous le révélez. Mais cela n'est pas gratuit, le prix à payer est lourd, comprendre ce qui est, sous la rigidité cadavérique, exhumer les charmes, exhausser les saveurs, exprimer les appétences, demande que l'on ose se perdre, que l'on accepte une dilution de son ego pour trouver les vérités.

Clampin, dévisage Alcyon. Il sait... Cette certitude, revigore son corps endolori. Il ressent à nouveau la peur et l'étrange exaltation de la découverte suivit par une prise de conscience vertigineuse qui le tétanise tant son esprit essaye de trouver les mots pour exprimer ce qu'il a

vécu. Comme devinant son désarroi, Alcyon lui prend la main et continue.

— Nous sommes proches des chiromanciens, vous savez. Comme pour eux l'avenir est un passé qui engendre un présent. Je soulève le voile de la mort et je peins la vie, vous tranchez, cuisez pour éveiller la métamorphose, eux suivent les traces et regardent un devenir. Comme eux, nous laissons des jalons pour pouvoir retrouver notre chemin et ne jamais s'égarer. Mais que sont-ils, si ce n'est des petits morceaux de nous qui perçoivent l'autre.

— Mais c'est si fascinant, insiste Clampin fiévreux, ne comprenant pas tout.

— C'est pour cela qu'il vous faudra dorénavant mon cher Auguste, apprendre à fermer les portes de votre âme. À trop cheminer, on finit par s'égarer. Je connais le bonheur qu'engendre la réussite, mais je vous mets en garde. Toutes ses vies ne sont pas la nôtre, nous ne pouvons que voir et tenter vainement de comprendre, ce qui est, a été, sera. Rien de plus, il n'y a pas de magie, juste une sorte de prédisposition à... et il est impératif que vous appreniez à vous ménager.

On frappe à la porte. D'une voix irritée, Alcyon s'écrit.

— Entrez ! Mon cher La Brosse, nous vous attendions, bénit soit les âmes falotes, plasmodie le croque-mort entre ses dents à l'adresse de Clampin.

— Je venais aux nouvelles, annonce le cantonnier en guise d'excuses.

— Voyez mon cher Auguste, que nous ne sommes pas tous égaux devant le... appelons le... le don. Notre brave La Brosse, ici présent, en est dépourvu et pourtant, son âme nourrie au contact de la nature, peut percevoir de manière innée, ce que nous nous efforçons d'appréhender.

— Je suis un goûteur oisif, comme le dit si bien Alcyon, surenchéri fièrement le vieux, les lèvres frissonnantes d'une joie interne sous son énorme moustache à la Pétain.

— Doubé d'un glouton, ajoute Clampin en riant. Tu as de la sauce plein ta chemise, je vois que tu as découvert, mon ragoût Camille.

— Euh ! Oui, s'empourpre le cantonnier, cette senteur de serpolet est un vrai régal, Petit. Avec tes petits navets

tournés et tes pommes fondantes, tu m'as fait un plaisir inouï.

— Du ragoût Camille, il en reste, interroge Alcyon.

— Ho ! Oui, je venais justement voir, si vous n'aviez pas une petite faim, ajoute précipitamment La Brosse.

— Je crois que oui, répond Clampin en se levant. Il me reste une bouteille de rosé au frais pour l'accompagner.

— Alors qu'attendons-nous, s'exclame La Brosse.

— Que vous vous poussiez de devant cette maudite porte, répond Alcyon d'un air faussement irrité.

Soutenant Clampin, ils descendent en salle et l'installent. Baigné dans l'odeur du ragoût qui réchauffe en cuisine, L'Ogrion, écoute, les commentaires d'Alcyon qui sermonne La Brosse sur la manière de faire. Amusé, il laisse enfin son âme goûter l'étrange paix qui règne en lui et sourit.

Mes contemporains sont autant de grains de blé à moissonner.
C'est à moi en bon meunier qu'il appartient de séparer.
Le bon grain de l'ivraie.

Préambule du « Dans le creuset de dieu » par
Lazare Clampin.

La saison a commencé doucement, mais les juilletistes de la quinzaine sont arrivés recherchant le beau temps sur une carte de France maussade. Le bourg de Meunerie souffre à demi asphyxier par la canicule et les gaz d'échappements touristiques. L'auberge de l'Ogrion ne désemplissant pas. Bougnat en qualité de maire et lui ont passés un accord.

La Brosse est détaché en renfort pour aider au service et en plonge et ainsi, la mairie peut, utiliser les infrastructures de M. Clampin pour alimenter la petite buvette sur les bords de la rivière en vins et en frites, du moins c'est comme cela que Bougnat a présenté la chose au conseil municipal. Mais tout le monde savait au village, que c'est surtout par souci d'économie pour lui et La Boulange.

Depuis quatre ans, il est impossible de trouver du personnel pour travailler à la ginguette et ils ont dû s'y coller, les obligeant ainsi à fermer, le bar et La Boulangerie en demi-journée durant l'été et perdre « un sacré bon dieu chiffre d'affaires ».

La Brosse tout à la joie de travaillé avec Auguste, fait de son mieux pour contenter sa nièce Rosemonde, embauchée comme serveuse et responsable de la buvette et l'Ogrion croulant sous les demandes de cornets de frites, de fouaces et de chichis.

— Ha ces mômes de la ville, ça a le feu au cul...

S'emporte le cantonnier exténué en entrant en trombe dans la cuisine.

— Qui y a-t-il ! demande Clampin en égouttant soigneusement une tournée de frites justes blanchies.

— B'en vl'a que je vais pas assez vite, j'te jure que si j'avais su, b'en j'aurai pas accepter la proposition de ma sœur.

— Tu dis ça sous la colère le vieux, tu sais bien que tu aurais incapable de faire fonctionner le bar et la plonge

en même temps et Bougnat tu crois qu'il aurait dit quoi ?

Déclare Clampin en riant.

— B'en Bougnat, il a qu'à venir porté ses frites, répond

La Brosse en grimaçant.

— Allez assieds-toi un moment, les touristes attendront, les frites sont sur la côte en train de bronzer dans un bain d'huile, ordonne gentiment Clampin. Puis temps que tu y es sert nous un verre, un gentleman nous a laissé du Cheverais Chambertin, ce midi.

— B'en y a encore des gens qui savent vivre Petit.

— Sûrement le Vieux, il a dû se dire que t'aurais une petite soif avec toutes ses patates à transborder, ironise l'Ogrion.

— Tout de même Rosemonde, quelle énergie cette jeunesse, déclare La Brosse, après avoir savouré une gorgée. Elle a pas l'air aimable, mais elle est bosseuse. J'te jure que les gars, il moufle pas avec elle. On dirait qu'elle en veut à toute la gente masculine.

— Elle veut pas se faire enquiquer c'est tout, répond distraitement Clampin en brassant sa tournée de frites.

— B'en ça va nuire au commerce à la longue, les pt'gars, ils sont là pour le sourire de la serveuse, m'étonnes pas

qu'en ville, ils soient tous névrosés, si tu vas au bistrot pour avoir la bobine.

— Parce que tu crois que la bobine de Bougnat, elle est mieux, s'esclaffe l'Ogrion.

— B'en, je dois dire que non, avec lui on sait quand les affaires sont mauvaises, il pisse vinaigre autant que sa piquette, brocarde le cantonnier.

— Tiens c'est prêt, allez ! je t'accompagne, je lui en toucherais deux mots.

— Merci Petit, alors en route.

Clampin, emmaillote son plat dans du papier aluminium, et emboîte le pas de La Brosse, qui pousse son vélomoteur à la main. En chemin, ils croisent la colo, qui marche deux par deux, main dans la main vers leur camp et la plage aménagée, pour profiter d'un bain de fin de journée. La dernière innovation de Bougnat et de son staff municipal, qui ont prêté un bout de terrain, rebaptisé pour l'occasion, le camping des petits Minotiers, établi à la hâte par La Brosse afin que la bande de gamins de la ville, puisse venir camper.

Rosemonde, les accueille avec le sourire et s'empare du plat pour servir ses derniers clients attendant patiemment sur la terrasse devant une menthe à l'eau.

— On va bientôt fermer, assure La Brosse en regardant sa montre.

— Oui et c'est tant mieux, j'en peux plus, répond Rosemonde en enfournant une tournée dans le Lave verre.

— Tu veux que je te range les bouteilles, demande le vieux à sa nièce.

— Laisse ! répond Clampin, je vais finir avec Rosemonde, va plutôt voir Bougnat pour qu'il livre demain.

— La liste est sur la caisse enregistreuse, ajoute Rosemonde en essuyant ses verres.

La Brosse s'en empare et la fourre dans sa poche, puis en les saluant de la main, il prend congé, monte sur son vélomoteur et démarre. Silencieux, ils finissent de ranger le comptoir et de débarrasser les dernières tables de la terrasse maintenant désertée. Rosemonde clôture enfin sa caisse, le Z s'imprime dans des cliquetis sonores,

pendant que l'Ogrion ferme les lourds volets de la guignette.

— Alors, tu te plais ici, demande Clampin en invitant Rosemonde à s'asseoir à une table.

Mentalement, elle maudit son oncle, se doutant qu'il a dû se plaindre, résignée, elle le rejoint et s'assoit en face de lui.

— C'est l'oncle qui s'est plaint, affirme Rosemonde farouchement.

Clampin ne répond pas et regarde intensément la jeune femme. Celle-ci essaye de soutenir son regard et peu à peu elle cède. Il y a quelque chose qui la dérange dans les prunelles assurées de Clampin. Elle baisse les yeux.

Ce jeune rouquin, rondouillard que son oncle appelle l'Ogrion, l'achale tant il émane de lui une sympathie naturelle qui la rassérène et la fait replonger aux racines de son enfance. Des images fugaces traversent son esprit et subitement, la tétanisent, forçant les traits de son visage à se durcir involontairement. Honteuse, Rosemonde, cache se masque dans ses mains.

Silencieux, Clampin la fixe, ses vies ne sont pas la nôtre, nous ne pouvons que voir et tenter vainement de comprendre, ce qui est, a été et sera, murmure la voix d'Alcyon dans sa tête. Il hausse les épaules, se lève et après s'être dévêtu, s'assoit au bord du ponton qui sert d'appontement aux locations de barques et de Pédalos, face à la plage. La violence qu'il a perçue en Rosemonde lui a enflammé le corps, sans qu'il ne puisse lui parler plus avant... il vous faut apprendre à fermer les portes de votre esprit, l'incite à nouveau la voix onirique d'Alcyon. Sur sa droite, un chant de veillée monte de la colonie cachée derrière la frondaison de sapin. Le reconnaissant, Auguste, ignorant la présence de la jeune femme, se concentre et en susurre le couplet pour désarmer la brusque colère qui l'a envahie. Son corps tressaille et il force son esprit à observer les embarcations abouliques qui dérivent au gré du lent courant en tirant langoureusement sur leurs chaînes et anneaux et ainsi il commence à se détendre lentement.

Le soleil disparaît graduellement loin derrière la rangée de vieux saules qui bordent la plage, la plongeant, elle et la guinguette dans une peine ombre cendrée. Confondue,

le visage dans les mains, Rosemonde observe Clampin à la dérobee.

Lui tournant le dos, les épaules légèrement tombantes, les flancs replets, les pieds ballants au-dessus de l'eau nonchalante, il a l'air d'un Bouddha esseulé assis sur le bord du monde. Il l'attend... du moins lui semble-t-elle. Oui... Il t'attend, lui souffle une pensée. Tout comme cette statuette Sâkyamuni, que tu as contemplé dans la vitrine de cette boutique dans la galerie marchande durant la semaine asiatique, continue en lui remémorant l'instant l'étrange voix familière de sa conscience. Ses mains retombent mollement sur ses genoux et Rosemonde se souvient de la gentillesse dans les yeux plissés et le sourire benoît qu'il affichait aux passants, comme s'il était au-delà de leur indifférence et ne pouvait être appréhendée que par ceux qui le désiraient vraiment. Interdite, plissant les yeux pour mieux l'apercevoir la jeune femme se demande si c'est ce qu'espère Clampin ainsi.

En s'installant pour la nuit, la terre alourdie restitue la chaleur emmagasinée durant la journée surchargeant l'air d'une moiteur estivale, l'emplissant des effluves

sauvages des haies de caprifoliacées proches. Rosemonde frissonne sous la sueur qui empoisse peu à peu ses aisselles et son dos, auréolant sa robe. Une gerbe d'eau s'élève, Clampin a disparu. Rosemonde toujours assise à la table subitement l'envie. Esprit et corps encore immobilisés par l'incertitude, elle le regarde jalousement nager... puis se décide. D'une démarche mal assurée, elle gagne le ponton, ôte ses vêtements et plonge en sous-vêtements rejoindre Clampin. Celui-ci sourit simplement en la voyant. Puis d'une chiquenaude, l'asperge en riant et une bataille s'engage ...

Frissonnant de bonheur, ils s'allongent dans l'herbe rêche, la plage est à plus d'une centaine de mètres sur leur droite. Comme des fous, ils se sont lancé, pari sur pari, prolongeant la souffrance de leurs muscles endoloris par l'effort. Gamins, ils reprennent leur souffle en riant, exhibant fièrement leurs phalanges blanchies et leur peau plissée par l'eau.

Exsudant dans la moiteur nocturne, ils écoutent longuement les bruits de la nuit, puis sans comprendre, ils osent. Maladroits, ils se touchent et caressent naïvement le corps de l'autre. L'excitation noie peu à peu

leur esprit et ils succombent, roulent enlacés, s'engluent dans la bouche de l'autre, mêlent leur langue en de longs baisers langoureux, goûtent insatiables les saveurs vives sur la peau, s'émeuvent des arômes de l'autre, ce corps effervescent, aux accents humains et limoneux délicatement mêlés par leur bain.

Le tissu imbibé de leurs sous-vêtements clapote à chaque roulade et les fait rire, colle à leur peau fiévreuse ne dissimulant plus rien de leur anatomie, aimantant sur leur passage la moindre brindille et finit par être une gêne à leur appétence.

Étourdie, la bouche acidulée, la tête ouateuse de cet instant juvénile, Rosemonde se lève, reprend son souffle et d'un geste naturel ôte son soutien-gorge et sa culotte de coton beige et les suspends à une branche basse, puis se retournant, se présentant nue, devant Clampin.

— De toutes les façons, on voit tout au travers, s'excuse-t-elle mutine.

Elle se rapproche de Clampin qui la dévore des yeux.

— Ça me rappelle, quand j'étais gamine, raconte Rosemonde, pour le taquiner. Avec les copines, on allait

se baigner dans un étang près de chez-nous et après, on se faisait sécher nue au soleil... et toi ?

Crâne, Clampin se relève et fait de même, jette négligemment son caleçon sur une pierre et se rallonge en l'invitant d'une main tendue.

— Avant, j'étais moins ronde s'excuse-t-elle, subitement gênée par leur promesse cuitée. Une ombre souvenir passe et obscurcit ses traits, évanouissant subitement le désir.

— Moi aussi, ironise Auguste dans un sourire charmeur, en malaxant sa bedaine, chassant négligemment au passage des ramilles.

Embarrassée d'avoir aperçu l'excitation naissante sous l'embonpoint de l'Ogrion, Rosemonde s'assoit en tailleur et fixe un point loin devant elle pour éviter de croiser son regard. Son être se déchire lentement devant le paradoxe de ses sentiments.

Il a l'air si doux...oui, mais les autres... tu es nue devant lui ma vieille et tu voudrais quoi... tu n'as pas envie-toi....

Ses mains se mettent à trembler sous la crise interne et elle les cache pour ne pas qu'il les voit.

Clampin spleenétique, examine la jeune femme assise à son côté. Son visage rond, avenant, aux traits communs, exprime maintenant, une amphigourique sévérité. Ses longs cheveux bruns encore mouillés, plaqués par l'eau dégouttent sur ses épaules charnues couvertes d'éphélides. Elle a croisé ses bras sous sa poitrine comme pour se protéger et dissimulée ses mains sous ses aisselles. Suivant le staccato de sa respiration, ses seins aux aréoles et mamelons brunis se soulèvent délicatement. Son pubis dru forme sous son ventre mafflu au nombril percé, une anarchique démarcation brune entre ses cuisses potelées.

— Ça ne fait pas longtemps que je ne me suis pas occupé de moi, se justifie-t-elle depuis que je suis devenue... gro... grosse, crache-t-elle mal à l'aise.

Ça y est tu l'as dit ma vieille et il ne s'est pas enfuit... alors t'es grosse et après...

Les mots coulent comme une averse de ses lèvres exsangues répondant à son insidieuse conscience et Clampin se concentre, oubliant l'excitation suscitée par la nudité de Rosemonde.

Elle parle... lui parle, dit la vie insignifiante d'une petite fille née dans la cité. Elle veut mettre à nu son esprit, comme elle l'a fait malgré tout, pour ce corps devenu disgracieux à ses yeux. Avec lui, je sais que je peux... alors... Rosemonde lui raconte impersonnel, l'étrange nuit où par amour...du moins je le croyais, elle s'est offert rosière à Teck dans le hall de son immeuble sous la cage d'escalier malodorante. Elle se tait un instant, guettant une approbation, une remarque, mais Clampin, ne dit toujours rien. Il plonge son regard dans le sien, l'invitant simplement à continuer.

J'aime ce silence en lui...

Une violente douleur glacée lui enserre soudainement le cœur. La gorge nouée, Rosemonde, saisissant la main de Clampin, continue son récit expectorant de son âme, les images embrumées de drogue de la tournante. Machinalement, elle passe sa dextre sur sa vulve comme pour essuyer une vieille douleur. Ce geste n'échappe pas à Clampin, serrant plus fort la main de Rosemonde, il l'encourage. Les mots se font violence et mollardent la haine devant l'incompréhension apitoyée de la police, dépeignent l'exécration dans les yeux de sa mère quand

elle l'a découverte ensanglantée sous la douche brûlante, une bouteille de détergent ammoniacé vide à ses pieds, le sexe glabre, tailladé dans la précipitation, la peau rougit par l'abrasion du tampon à récurer, qui servait habituellement au décrassage de la baignoire. Suivit de la résignation et de la honte jusqu'à l'exil pour cette ici anonyme. Le flot se tarit comme si elle avait simplement fermé les robinets. Le temps d'une dizaine de battements de cœur, ils restent ainsi, main dans la main, perdus dans le silence de la nuit... Lento, leurs lèvres se cherchent à nouveau, leurs langues se mêlent en un renouveau. Ils roulent encore dans l'herbe jaunie, enchevêtrant maladroitement leur corps pour ne faire qu'un. Rosemonde sent l'érection de Clampin contre sa cuisse et le plaque dos au sol. Sans réfléchir, elle s'empare de cette virilité et l'enfourche en jouissant instantanément. Clampin, ne bouge pas. Il sent la violence qui couve dans le bas-ventre de la jeune femme. Il se contraint à suspendre tous gestes de tendresse. Les seins pointant de Rosemonde l'appellent, mais il refoule ce désir.

Il n'est pas temps, assure sa conscience... Ils sont enfin là, à ma merci, comme dans ses rêves et elle va pouvoir se

venger. Rosemonde pithiatique, contracte son périnée et resserre ses muscles vaginaux. *Il ne faut pas qu'ils s'échappent cette fois.* Elle ferme les yeux et mécaniquement, son corps s'active et son esprit savoure longuement la jouissance teintée de malveillance qu'elle déclenche. Je vais les tuer, les castrer pour ce qu'il mon fait, je suis enfin le maître du jeu et jamais cela n'existera. Une main enserre son sein et le presse amoureuxment, en agace savamment le tétin et soudain... tout chavire.

Un à un les fils reviennent, entravent ses pieds et ses mains.

Non ! Le marionnettiste est de nouveau là.

Elle sent la présence des fils qui guident ses gestes, l'obligent, la contraignent. Elle râle sous le plaisir et en luttant, griffe la chair devant elle. Mais tout est si rond, gras, généreux, doux, plaisant, tendre. Perdue, elle ouvre les yeux et regarde effarée, le ventre ballotant sous ses coups de boutoir, le torse imberbe à la peau rosée, zébré par ses serres. Des gouttes de sang perlent sous les striures fraîches et inconsciemment, elle se penche et les lèche.

Qu'ai-je fait ?

Un goût d'acier emplit sa bouche, lui donnant la nausée, secouant son corps de soubresauts incoercibles effilochant les fils, qui cèdent et elle s'effondre comme un pantin désarticulé contre l'oreiller de chair.

Chaud... Rassurant.

Les mots émergent de sa conscience pendant que des bras puissants l'entourent, caressent amoureusement ses cheveux et la jouissance l'emporte à nouveau, une joie brute, sincère, réelle, dépossédée de la haine.

— Quel magicien es-tu ? demande la jeune femme essoufflée.

Rosemonde regarde Clampin, qui simplement l'attire à lui et l'embrasse. Elle sent la verge de son amant rétrécir et à regret, elle soulève son bassin pour l'expulser. Dans un dernier baiser, Clampin toujours muet, la relève et la prenant par la main, l'entraîne dans l'eau. Oubliant leur sous-vêtement, ils rebroussent chemin jusqu'au ponton, sortent, se vêtent et regagnent l'auberge où ils entrent. Clampin, allume les lumières, monte à l'étage et redescend rapidement une serviette-éponge à la main,

qu'il tend à la jeune femme. Puis, il l'invite à entrer dans la cuisine. Sous les yeux de Rosemonde, silencieux, il s'affaire. Sur un coin de fourneaux, il fait chauffer du lait et rapidement, lui offre dans un sourire de concupiscence une tasse de chocolat. Du vrai chocolat qui grumelle sur la surface laiteuse, libérant de puissants arômes quand elle presse malicieusement les petites boules brunes sur les rebords de sa tasse. Elle s'assoit sur un coin de table pour savourer le breuvage et il approuve d'un hochement de tête. Clampin se détourne à nouveau d'elle. Dans un bruit d'acier, deux petites russes se posent sur la plaque coupe-feu. Dans l'une l'Ogrion fait fondre du sucre, du moins, lui semble-t-elle en voyant la fine pluie blanche tomber du sac. Dans l'autre, après s'être penché dans une armoire et y avoir pris une boîte hermétique, il dépose des cuillerées d'une pâte étrange à l'odeur acidulée. Longuement, sans se détourner, il touille le contenu de ses russes avec une spatule en bois, ajoutant avec parcimonie quelques gouttes d'eau. Penché sur son fourneau, il écoute les frémissements, comme s'il faisait plus confiance à son oreille, qu'à ses yeux. Satisfait, il se retourne et dépose sur le bord d'une plaque de marbre,

ses russes. Dans l'une, il verse une rasade d'incarnat et répand rapidement sur le marbre huilé le mélange rutilant. Devant les yeux émerveillés de Rosemonde, Clampin, brasse à la spatule la mixtion jusqu'à obtenir un ruban rouge cerise. Puis en saisissant à pleines mains sans souffrir de la chaleur, l'Ogrion replie et étire la masse qui peu à peu se satine. Jugeant le résultat satisfaisant, en étirant du pouce et de l'index une infime partie du bord, il l'effile. À plusieurs reprises, il procède ainsi, formant les sépales d'une étrange fleur carmin, qu'il assemble sur un cure-dent et dans un sourire l'offre à Rosemonde. Émue, elle reçoit ce joyau sucré, la fleur en refroidissant arbore ses couleurs définitives, carmin en plein cœur s'atténuant entre le rouge cerise et le rose sur la périphérie.

— C'est magnifique, murmure-t-elle, les larmes aux yeux.

Fidèle à lui-même, Clampin, muet, continue son œuvre. Il débarrasse la masse de sucre et s'empare de la deuxième russe, rapidement, il remet la casserole à chauffer, touillant adroitement son contenu, jusqu'à

obtention d'un ruban brun orangé. Satisfait, il court vers une autre armoire et revient aussi vite cachant dans sa main gauche quelque chose. Il fouille dans réfrigérateur sous le marbre et sort deux petites boules de pâte, dans lesquelles, il écrase deux coquillages vides, où il verse la pâte frémissante. Il puise dans les pots devant lui, d'infimes pincées d'épices qu'il ajoute habilement à chaque couche. Lentement le mélange durci sous les yeux de Rosemonde. Dans un sourire de triomphe, Clampin décolle un des coquillages de sa fange et le tend à la jeune femme.

Roudoudou, le mot résonne dans sa tête, délicatement, de la pointe de la langue, Rosemonde goûte l'étrange mélange. Une explosion acidulée, embrase celle-ci, et ses papilles. Instantanément, des images excitent son cerveau. Dans un feu d'artifice de goûts et d'odeurs, elle replonge vers un lieu oublié. Sa mémoire s'éveille et elle redevient cette petite fille qui une sucette en bouche, jouait à l'élastique au pied de son immeuble avec ses copines.

Sous le sucré de la vanille, elle se revoit, le soir venu, devant l'œil attendri de ses parents encore unis, plongée

dans un bain de mousses truffé de figurines en plastiques flottants au gré de ses tempêtes ludiques.

Un arrière-goût de bergamote, transfigure le souvenir des baisers dévorant de sa mère, fana de ce parfum d'agrumes.

Rosemonde grisée sourit et ferme intensément les yeux.

Le piquant de la menthe l'emporte vers son premier baiser, volé dans les vestiaires de la piscine, un pari entre fille, elle s'appelait Nolwen et fumait en cachette dans les caves, du haut de ses dix ans des cigarettes mentholées.

En un triptyque, trois essences se succèdent sur sa langue et l'enveloppe comme les bras aux muscles oblongs de Victor son premier grand amour. D'abord une touche de cannelle inattendue, proche des saveurs de sa peau savourée la tête nichée dans son cou, assis ensemble sur le banc de l'Abribus devant le lycée après les cours. Puis la brûlure du gingembre confit, similaire au goût séminal de Victor sur ses lèvres écœurées, la veille de son départ. Espérant dans leur quatorzaine naïve, emportée à jamais le souvenir de l'autre, allongés dans le noir sur la moquette d'une chambre vide, avec pour linceul à leur amour, leur nubile nudité, ils se sont risqués à devenir grands. Gauchement, ils ont essayé des caresses pour la

première fois, mais... Enfin, une pointe de sel, identique aux larmes versées quand il est reparti pour ses Antilles natales la laissant derrière lui en femme inachevée.

Les gencives agacées, la langue râpeuse, Rosemonde déglutit péniblement pour chasser l'acrimonie de ses instants. Insidieusement, la suavité écœurante du caramel empoisse sa bouche, les synapses de son cerveau s'enkystent dans le sucre, paralysant toute information. Comme des fantômes des silhouettes s'extirpent de la fange de son esprit. Un à un ils déambulent, refont à l'inverse les gestes de la tournante. Curieusement, elle n'a pas peur et observe les golems qui se transforment, sous la douceur de l'amande et la fraîcheur de l'anis en une ribambelle de bonshommes en pain d'épice. Rosemonde mentalement croque à pleine dent une à une les têtes de ses persécuteurs. En les voyants errer, aveugles et sourds, d'une impulsion, elle crée une marre dans laquelle ils tombent et se dissolvent lentement. L'imago panse définitivement ses blessures et elle rit et sa conscience s'ébroue. Sa langue bute sur le fond du coquillage, son roudoudou est terminé. Dépitée, elle

ouvre les yeux et plonge son regard dans celui de Clampin.

— Merci, dit elle simplement.

— Tiens ! Clampin lui tend l'autre roudoudou.

Rosemonde le prend dans sa main. Une foule de questions se pressent au bord de ses lèvres. Clampin lui souri timidement et elle descend de la table, s'approche de lui et l'embrasse fougueusement, osant cette seule réponse à ses interrogations. Longuement l'Ogrion déguste son œuvre sur les lèvres, dans la bouche de Rosemonde, appréciant les nouvelles symbioses que la salive de la jeune femme a formées. Puis en se tenant par la main, ils gravissent les marches jusqu'à la chambre de Clampin.

Les Humeurs fondamentales dont le juste tempérament constitue la santé sont autant de girouettes pour l'humanité.

Elles se tournent au vent dominant et prédisent le temps du changement.

Pèlerin mon frère sur le chemin du suaire, apprend à bien manger.

Pour le voyageur au ventre creux ce sentier est périlleux.

Extrait de Dans le creuset de dieu par Lazare Clampin.

Elle ne voulait pas, mais ils l'ont fait. Rouge de honte, après les vacances insipides dans l'appartement, Rosie attend son train, en compagnie de ses parents. La veille, fébriles comme des adolescents, sans qu'elle ne puisse rien dire, sa mère a engouffré l'attirail de sa nouvelle vie dans deux valises et son père lui a noté son nom sur une étiquette, au cas où, elle perdrait l'une d'elles. Puis comme une gamine, ils l'ont obligé à aller se coucher dès 20h, supprimant même son portable et sa télé, afin qu'elle soit en forme pour son départ. À potron-minet, 3h avant son envol, sous le couvert du petit-déjeuner, ils l'ont gavé de brioches et de chocolat, puis après avoir choisi ses sous-vêtements, sa robe et chaussures, sa mère

l'a houspillée pour qu'elle se dépêche à s'apprêter. Enfin, ils l'ont traîné jusqu'ici sur ce quai encore désert. Rosie n'en peut plus de tant d'amour...

Elle a envie de s'en griller une, qu'ils partent et la laissent enfin seule. Mais son regard croise celui larmoyant de ses parents et elle craque.

— Pleure pas ma fille, la console sa mère en la prenant dans ses bras.

— Ça me rappelle quand je suis parti pour la première fois chez les compagnons, j'étais plus jeune que toi tu sais, affirme son père. Moi aussi j'étais triste, mais je te jure que tu vas vivre des choses exaltantes et puis tu reviens nous voir dans un mois. C'est rien quatre semaines.

— Ton père a raison, allez soit forte, je suis sûr qu'au lycée hôtelier, ils sont tous très gentils, ajoute sa mère d'une voix ferme.

Rosie ne dit rien et refoule ses larmes. Ils n'ont rien compris...

Le train entre en gare et avec les rares voyageurs, ils se dirigent vers l'un des deux wagons tractés par une vieille

micHELINe pOUSSIVe. Son père s'empresse de déposer ses bagages sur l'étagère métallique, tandis que sa mère la guide vers une banquette vide. Après un milliard de baisers, pas moins, de ses parents, ils descendent de l'omnibus et s'obstinent à rester sur le quai. Le train s'ébranle et d'un dernier regard, Rosie les voit encore, seuls sur le quai agitant bêtement la main en un dernier adieu. Rosie souffle, libéré et se calle sur la banquette. Un jeune homme assis à sa gauche lui sourit timidement. Rosie, le rouge aux joues se détourne vers la fenêtre, persuadé qu'il a remarqué le manège de ses parents. Le paysage mélancolique, défile lentement, s'illuminant parfois de tons mordorés du soleil matinal, troué par les nappes de brouillards courants sur le flot nonchalant d'une rivière ou sur des pâturages encore humides. Deux heures et vingt minutes et six arrêts l'emportent à destination. La voix nasillarde du contrôleur annonce le terminus du train et l'heure du prochain départ. Rosie extirpe ses valises et en peinant, les dépose sur l'unique quai gris goudronné. Bienvenue à Trouduculville, pense-t-elle, en remontant du regard le ruban d'asphalte.

Les sanguins sont les plus délicats, jovials,
trop parfois.

Pour cela l'Ogre est leur ami, ami de table
évidemment.

Les oreilles en lumignon indiquent
souvent trop tardivement qu'il fallait les
traiter.

Extrait de Dans le creuset de dieu par Lazare
Clampin.

La saison est vraiment fini et bien malgré lui, Auguste migraineux, regarde s'éloigner le car qui emporte Rosemonde et ses amours pantagruélique, tant ils ont partagé de rendez-vous charnel et gastronomique. Il n'a rien tenté pour la garder. Depuis sa naissance, c'est quelque chose qu'il porte en lui, cet instinct du silence. Il sait sans l'expliquer qu'elle se devait de partir et que rien surtout pas lui ne pourrait changer ça. Alcyon lui a expliqué que c'est une des formes de son d'empathie. Empathie, un mot étrangement ambigu lui a-t-il dit, comme si la langue française pour éluder ses peurs en les nommant, avait jeté ce mot dessus comme une vieille couverture pour cacher à la face du monde cette théurgie et d'après lui il est préférable de parler d'empathie cognitive. Des mots encore des mots, sans grandes

importances et de longs débats en perspective, pour rien, concentrez-vous sur ce que vous ressentez sans essayer de l'expliquer, lui avait recommandé Alcyon. Ce n'est ni un don, ni une malédiction, juste qu'on ne sait pas et seul, vous devez apprendre à l'utiliser à bon escient, ça fait partie de vous c'est tout. Le car a disparu et il est seul avec en lui les parfums de Rosemonde qu'il a volontairement sublimé pour mieux la préserver en souvenir, pour garder à jamais le sourire malicieux de La Brosse quand il les a surprit s'aimant dans la cuisine de l'auberge et ses airs de conspirateurs lorsqu'il les voyait ensemble. Puis il sait qu'il peut la retrouver à tout moment grâce à son don, du moins l'espère-t-il. Machinalement, il remonte la grande rue, adresse un signe de la main en guise de bonjour à La Simple qui balaye devant son officine et inconsciemment apprécie le sourire franc et radieux qu'elle lui adresse en retour, dans un fugace moment, il se souvient d'elle et un prénom s'imprime dans son esprit Géraldine. L'envie soudaine de lui parler s'impose à lui, mu par quelques ressemblances physiques avec Rosemonde. Il esquivé un pas vers elle, mais se ravise, se détourne et sous les yeux

mélancoliques de Géraldine, Clampin gougeât, entre dans le bar de Bougnat proche pour noyer sa peine et la migraine qui frappe à ses tempes.

— B'en l'Ogrion t'a pas l'air dans ton assiette, assure Bougnat derrière son comptoir.

— Non... ça va malgré Clampin en se massant les tempes.

— Je vois... Tiens bois ça, c'est un truc de ton oncle, La Brosse m'a dit que tu reprenais le flambeau, mais qu'il fallait te laisser le temps de t'installer.

Les yeux larmoyants de douleur, Clampin observe le petit verre à pied posé devant lui. Une légère odeur de caramel s'en échappe.

— C'est la dose prescrite, tu peux y aller, ça va pas te tuer, l'encourage Bougnat.

D'une main tremblante, Clampin saisit le verre et le porte à ses lèvres. Le goût suave du caramel lui anesthésie les papilles et d'un trait il lève le contenu. L'épais liquide lui fait ressentir une légère sensation de brûlure au niveau de la trachée. Inconsciemment, son esprit répertorie les

ingrédients et une recette tirée des carnets s'impose à lui. Saulinette, cette décoction à base d'écorce de saule.

— Allez t'as pu qu'a attendre un peu et ça ira mieux, lui assure Bougnat en souriant.

— Merci, murmure Clampin.

— Pas de quoi, mais entre nous, dépêche-toi de t'y mettre, c'est ma dernière bouteille.

Clampin, irrité de ressentir sa migraine refoulée, ne dit rien. Bougnat s'éloigne satisfait. Peu à peu l'Ogrion reprend ses esprits. Il sort le nouveau carnet que lui a donné Alcyon de sa poche intérieure et se met à lire fébrilement.

— Ha te voilà ! S'exclame La Brosse en entrant dans le café, je te cherchais.

— B'en tu m'a trouvé, répond renfrogné L'Ogrion sans lever le nez de son carnet l'esprit absorbé par ce qu'il lit.

Le vieux s'approche et zieute par-dessus l'épaule de Clampin pour voir ce qu'il lit.

— Je vois qu'Alcyon t'a donné le livre, souffle conspirateur La Brosse, il a bien fait le pèlerinage approche et...

— Je sais, je m'y mets, assure Clampin.

— Qu'est-ce qui ne va pas Petit, c'est Rosemonde ?

— Ce n'est pas tes oignons, souffle Clampin, agacé à l'évocation du prénom.

Le vieux se tait, passe paternaliste la main sur l'épaule de Clampin. Bougnat revenant, lui sert un verre et le vieux le remercie d'un hochement de tête.

— Bon on fait comment pour le pèlerin alors, demande Clampin abruptement pour changer de sujet, regrettant son accès d'humeur.

— Puisque vous en parlez, s'incrute Bougnat, j'ai deux ou trois idées pour moderniser le pèlerin.

Le vieux et l'Ogrion se consultent du regard et d'un air entendu sourient, en écoutant longuement Bougnat leur expliquer ce qu'est la modernité, conscient que cela va encore leur donner du travail supplémentaire.

Les pituites, fils des froids hivers.
Leur esprit enrhumé ne fait qu'éternuer leur
vie.
Au banquet de l'Ogre, les pieds viennent se
réchauffer par peur d'oser.

Extrait de Dans le creuset de dieu par Lazare
Clampin.

Sept heures sonne à son radio-réveil et Rosie s'éveille dans sa chambre de l'internat du lycée hôtelier section Éducation Familiale et Sociale.

Trois mois que je suis incarcérée dans la geôle du bagné hôtelier et j'ai pas fini ma peine, encore quinze jours et c'est les vacances, pense-t-elle en enfilant en chemise de nuit et trousse de toilette en main le long couloir qui mène aux douches collectives.

Rien sur la brochure ne faisait paraître cette promesse cuitée. L'image du vieux château style renaissance qui orne la première page du prospectus masquait la vétusté des locaux. Ici rien n'a changé depuis la seconde guerre mondiale. Les Allemands avaient construit un hôpital derrière la façade et c'est resté tel quel, juste les fonctions des pièces ont changé dans ce bâtiment longiligne, cloisonnées en chambres réservées à l'internat, au

premier étage, salles de classe et bureaux administratif au rez-de-chaussée, cuisines d'application et réserves au sous-sol.

Elle avait bien tenté d'en parler à ses parents, mais la gratuité des cours était l'atout majeur qui leur avait aidé dans le choix. Cela et le fait que ledit lycée se trouve en raz campagne à quinze kilomètres de toute civilisation. Ici même les portables ne passent pas et les seules nouvelles qu'elle a de Virginie, c'est quand elle rentre en permission chez ses parents. D'ailleurs, elle n'est pas mieux lotie qu'elle puisque sa mère l'a envoyée chez une tante qui tient un salon de coiffure. Depuis la descente de flics et l'histoire de la tournante, sa mère a eu peur et depuis elle vit là-bas à faire des couleurs et des mises en plis aux vieilles rombières d'une bourgade des Charentes. Elle se met nue et entre sous le flot tiède de la douche collective, bien vite rejointe par des congénères, ici les lève tôt on droit à l'eau chaude et l'on oublie vite toute forme de pudeur pour gagner les précieuses minutes de chaleur aquatique.

— On est toute pareille et y ‘a pas de garçon ici, lui avait dit Catherine une des dernières années dans un accent créole, quand elle et d’autres essayaient de se cacher réticentes, lors de la première douche.

Ici il n’y a pas de garçons, juste des filles apprenant la vie à l’ancienne le MRC.

Le Ménage. Repassage. Cuisine. Les trois piliers d’une vie saine et généreuse, leur avait énoncée mademoiselle la directrice en guise d’accueille. Rosie n’en peu plus et a écrit à ses parents, argumentant que ce n’était pas là l’image qu’elle s’était fait du métier, espérant ainsi faire vibrer la fibre paternelle. Elle avait confié la lettre hier à une des rares filles qui ne couchait pas à l’internat, pour éviter comme elle le soupçonne que mademoiselle lise son courrier et depuis, elle a hâte de rentrer pour savoir la réponse de son père. La cloche sonne annonçant le petit déjeuner. Se séchant en s’habillant en hâte, elle descend au réfectoire. Encore quinze jours si tout va bien, se reconforte-t-elle en s’humectant les lèvres de son café chicorée.

Les bilieux fils d'ennui.
L'esprit noyé dans les monomanies.
Au banquet de l'Ogre, la vérité viennent
chercher, pour enfin s'en faire à volonté.

Extrait de Dans le creuset de dieu par Lazare
Clampin.

Bienvenue au Pèlerin annonce la banderole dès la descente du train. Emportés par la foule, ils remontent le quai, luttant, bousculant des coudes pour rester ensemble, le souffle court, s'embuant sous le froid matinal d'un novembre radieux.

— J'te l'avais bien dit que ça existait encore, la rassure Copeau en embrassant sa femme sur la joue, ivre de joie.

— Tout ce monde tout de même, s'inquiète Adèle en serrant la main de son mari un peu plus fort pour calmer un accès incontrôlé d'agoraphobie.

— Viens de mémoire l'auberge n'est pas de très loin.

Prenant sa femme par le bras, il l'emporte vers la sortie de la gare. Un flot de souvenir remonte et machinalement, il suit la piste qu'il trace dans son esprit pour les guider. Ils suivent un moment la foule, puis apercevant l'auberge au loin, Copeau bifurque, entraînant

sa femme dans un sentier malaisé, qui longe la rivière. Celle-ci bougonne en glissant sur la boue laissée par les pluies d'automne.

— On va avoir l'air de quoi en arrivant avec toute cette bouillasse, tu ne crois pas qu'il aurait mieux valu rester avec les autres.

— T'inquiète Adèle, par ici c'est plus court et l'on verra l'Ogre rondement, et l'on sera fixé pour notre Rosie. Regarde cette verdure et sent moi ce bon air, elle va être bien notre fille ici. Puis le Théodore, il est bourru mais juste...

Tout en marchant, il lui parle de l'Ogre et de ses années d'apprentissage avec lui lors des compagnons. Elle écoute à demi, connaissant par cœur ces histoires qui l'irritent parfois, s'avouant qu'à cette instant, elle les rassure.

— Nous y sommes, annonce Copeau, qui sans plus attendre frappe à la porte close, tandis que sa femme remet de l'ordre dans sa tenue.

Aucune réponse. Copeau frappe à nouveau, toujours rien, un masque d'appréhension tombe sur son visage, ses espoirs s'étiolent, pour lui c'est Théodore ou rien.

— Il est peut-être à la fête le rassure sa femme.

— Oui, on va aller voir, répond Copeau angoissé.

Ils remontent silencieux la route qui mène au village.

— Le voilà, j'te l'avait bien dit qu'il était encore en vie, s'exclame Copeau en pressant le pas, voyant deux silhouettes venir à leur rencontre.

Il va pour esquisser un salut et suspend son geste, l'un est bien trop jeune pour...

— Copeau, b'en ça alors si m'attendait, s'exclame La Brosse en reconnaissant le visage du père de Rosie.

— Célestin, comment... les paroles s'étranglent dans sa gorge, l'homme près de La Brosse ressemble comme deux gouttes d'eau à Théodore mais en plus jeune.

— B'en ça pour une surprise, continu La Brosse inconscient du dilemme qui se joue dans la tête de Copeau. Et vous, vous devez être...

— Adèle, répond la mère de Rosie en tendant la main.

— J’vous fait la bise, la femme d’un ami c’est comme qui dirait de la famille, assure La Brosse en lui claquant deux bécots sonores sur les joues.

— Vous êtes... demande Copeau, redoutant la réponse en regardant le jeune homme près de La Brosse.

— C’est l’Ogrion, s’exclame La Brosse, c’est vrai t’as pas su pour Théodore, il est décédé en début d’année.

Décédé, le mot tourne dans sa tête ravageant les espoirs pour sa fille, Copeau vacille sous la force de ses émotions contradictoires. Pourtant le jeune homme est en tenue de cuisinier si... Un nouveau projet porteur d’espoir naît.

— T’es venu pour le pèlerin, demande La Brosse à brûle pour point.

— Euh ! pas vraiment, répond Adèle, confondu par le mutisme de son mari.

— Venez ! on va boire un café, les invite Clampin, ayant perçu dans le couple une étrange peur.

— Bonne idée, on a le temps avant les festivités, s’exclame joyeux La Brosse. C’est la première fois que vous venez à Meunerie Madame Adèle, continu le vieux sans attendre de réponse en les entraînant vers l’auberge.

Ils entrent, s'installent et la Brosse fait le service.

— Alors, je crois comprendre que vous avez bien connu mon oncle, demande Clampin, ressentant que c'est à lui de commencer la conversation. Il sent en ce couple, une étrange appréhension teintée d'espoir et puis d'instinct Copeau lui plaît.

— C'était un compagnon du devoir comme ton oncle, assure la Brosse joyeux derrière le bar, je souviens même que...

— Oh le vieux si tu laissais nos invités parler l'admoneste gentiment Clampin.

Serrant la main de sa femme, Copeau expire et lâche.

— C'est rapport à notre Rosie, qu'on est venu voir l'Théodore, dit il les lèvres tremblantes d'émotion.

— Parce qu'il faut qu'on vous dise, surenchérit ça femme, que...

Longuement désespérés, ils racontent leur vie, la cité, l'affaire, le lycée. Clampin, bien vite rejoint par La Brosse, écoute attentif.

— Vous voulez que je la prenne en apprentissage ? leur demande Clampin.

— B'en on avait pensé que oui, souffle plein d'espoir Copeau, ou alors comme commis, elle est pas doué pour les études la môme, elle y entend rien avec les livres et les cahiers, alors on s'était dit qu'elle pourrait apprendre sur le tas, comme d'en le temps.

— C'est d'accord, déclare l'Ogrion sans réfléchir, je la prends comme commis, j'ai bien assez de travail pour deux.

— Merci M. Clampin, assure Adèle soulagée en lui serrant la main.

— Mon oncle l'aurait fait ainsi, puis ça me changera de la trogne du vieux, assure Clampin en glissant une œillade malicieuse à Copeau, qui s'offusque complice.

— Bon b'en on boit un coup alors pour fêter ça et puis après on va faire la fête, assure goguenard La Brosse.

— On bosse nous le vieux, laisse donc M. et Me Copeau goûter les délices du pèlerin, le reprend l'Ogrion.

— On peut vous donner la main si vous voulez, assure Copeau sans consulter sa femme.

Clampin lit une lueur d'envie dans les yeux de Copeau et accepte en trinquant.

Les atrabiles fils d'algarades.
Leur esprit en lambeaux poussé par les vents
d'ires. Au banquet de l'Ogre, s'échouent
portés par les larmes de leur mélancolie.

Extrait de Dans le creuset de dieu par Lazare
Clampin.

Il ne pouvait pas la faire tenir en un plat s'arrondissant un peu plus sous chacun de ses essais, là avait été longuement son erreur et il venait de le réaliser. Trop d'essences à marier, de goûts à mêler, d'odeurs à enchâsser. Elle sa Rosemonde si complexe de beauté. Seul, assit dans la salle de l'auberge en villégiature, il a hâte de commencer l'étonnant repas. Suivant scrupuleux l'itinéraire de cette carte gastronomique qu'il a nommé Rosemonde, il caresse de l'index la rondeur du blanc-manger à base de mousseline de sol et de corail de St Jacques cuit dans une réduction de fumet de turbot qui dérive devant lui langoureusement sur une couche de crème mousseline vanillée. Le blanc cuit à la perfection exprime la fermeté et la douceur naturelle. Lentement sous la pression de l'index de Clampin, qui par jeu cherche à le faire céder, sa structure ploie sans se briser.

La luisance laiteuse, étrangement satinée de sa surface grenelée contraste avec le léger voile circulaire de paprika sur son dôme, flatte son œil gourmand formulant l'allégorie des mamelons aux larges aréoles cupriques des seins de son amour. Comme un amant, délaissant un moment le blanc mangé, il tourne sa concupiscence vers un carré d'agneau des prés salés, cuit à la fleur de camomille. Longuement, il a cherché dans les bestiaires culinaires, un morceau noble qui ne soit pas une injure, qui apprécierait d'être comparé à une tranche de bifteck ou une poularde. En lisant et relisant les cahiers des orges précédents, il s'est aperçu que le vivant est un tout et ce n'est pas le morceau, ni la garniture qui n'est là qu'un exhausteur mais la contexture de la recette qui va être primordiale. Il faut qu'elle exprime un ressenti dans les éléments qui la composent et ceci par un jeu subtil d'analogies de couleurs, de sons, d'odeurs, de goûts.

Languissant sur son lit sylvestre de morilles, de girolles et de cèpes crémé à la basilique avec une pointe de moutarde en grains. Tentateur il attend Clampin. Ainsi ce petit carré d'agneau à la couleur rose de ses joues, le bombé de ses formes légèrement potelées, la finesse

texturale de ses membres oblongs, la tendresse et le « goût » au palais de la peau de Rosemonde. Agacé, inassouvi, Auguste se tourne vers ce qu'il considère être l'apothéose. Tout ce que Rosemonde aime est là. Finement décorée de sucre filé légèrement bruni pour évoquer la douce frondaison broussailleuse, aérienne et fragilement soyeuse de sa toison. En un écrin deux fines tuiles de croquant nougatine parfumée à la bergamote couvent une perle de chocolat noir légèrement amère au cœur de ganache à la menthe.

Doucement pour ne pas en renverser, délicatement, Clampin puise dans l'assiette et d'une bouche avide tête le blanc-manger et un peu de crème. Les yeux clos, il laisse ses papilles s'imprégner de cette théurgie qui lentement transmute les goûts en un souvenir palpitant. Furtivement, il se revoit sous la douche, embrassant à pleine bouche les seins ruisselant d'eau de Rosemonde, s'abreuvant des myriades de gouttelettes légèrement salées, chargées de l'arôme éthéré du gel douche aux saveurs des îles qu'elle affectionne tant. Grisé, il mord dans la fragilité du blanc.

D'un coup ça explose, pétille sur les bourgeons gustatifs de sa langue, les arômes s'étagent et le plongent encore plus dans sa transe, chavirant ses sens en le faisant voyager de minute en minute sur l'orgue odoriférant qu'est le corps de Rosemonde durant l'amour. Étrange symphonie en six mouvements aromatiques, jouée par l'orchestre de sa mastication, dirigé par sa langue qui lento lance les thèmes, que Clampin passant d'un plat à l'autre écoute en mélomane.

De prime abord, l'arôme balsamique de la vanilline en violoncelle élève la basse de fond. La saveur de sa peau primitive. Ritournelle entêtante qui évoque cet instant où elle repose juste nue à ses côtés, quand aucun geste à peine songé n'a été esquissé. Puis le premier violon demandant le « LA » pour s'accorder. L'arôme floral de la camomille, commence à magnifier le thème. Il s'évade de sa chevelure en de fines gouttelettes de sueur courant lestement sur son front et ses tempes pour venir en un chant d'adieux, mourir sur ses seins et son ventre. Alors l'accord de basse renaît, remonte le thème pour libérer une nouvelle variante tandis que manifesté par la voix grave du basilic, s'éveille un alto qui imprime

déconcertant l'arôme végétal au mouvement présent., transmutant ainsi le goût de sa sueur attisée par l'envie d'être aimée. L'arôme fruité se dévoile, esprit de bergamote nichée dans son cou, trille d'une flûte traversière, feu follet qui sautille en cheminant dans les plis de son corps alanguit, l'enflammant d'allégresse. La caresse vient, mielleuse, efface de sa gomme de saccharose les notes de fond parasites, mêle sous sa douceur suave, uni et donne naissance à la quintessence, l'arôme épicé des doux parfums de sa vulve. Ils montent de ses lèvres violacées et charnues qui s'ouvrent lentement vaincues, libérant les perles de joie chargées d'essence de la menthe poivrée. Lento les arômes s'étirent à l'infini, se dissolvent et s'harmonisent. Chanté par deux hautbois le thème s'envole s'unit à l'aria de sa jouissance rauque, haletante, murmurée et s'amenuise pour mieux éclore fragile en un thème primaire inconvenant, l'arôme animal. Senteur subtile de musc mâtiné de civette, exhalaison de sa toison avant que l'amour ne soit qu'un souvenir de ce qui va se vivre. Tout y est et Clampin transcendé, temporairement anosmique, s'éveille, le sexe douloureux en érection,

soufflant au vestige de son amour de la ranimer
éternellement.

2ème Leçon : L'Empathie.

C'est sur le seuil de ta maison, que se contiennent mes ambitions.

Jamais je ne dois entrer, c'est l'extérieur qui entretient ma vision.

Au dehors de toi, je suis moi et ainsi je peux t'aider.

Extrait de Dans le creuset de dieu par Lazare
Clampin.

Atone, Rosie écoute et regarde ses parents. Sur la table de la cuisine, s'étalent les photos de ce qu'ils considèrent comme une vraie journée de vacances. En cadeau de Noël, ils l'ont sortie du bain, mais à quel prix, se demande-t-elle. Son père lui raconte le pèlerin, une étrange fête de village, à laquelle ils ont participé, tandis que sa mère lui vante M. Clampin et la chance qu'elle a de pouvoir être embauché par lui. Étourdie, Rosie prend en main les vues et observe la curieuse procession de gens devant trois énormes chaudrons, érigés en place public.

— Tu vois ici les gens viennent avec un bol et reçoivent leur soupe, insiste son père et là c'est moi et ta mère, on était au flegmatique.

— Au quoi ? demande Rosie déconcertée.

— Au flegmatique, c'est bien la peine de t'envoyer à l'école pour que tu ne saches pas ça, ironise sa mère, n'avouant pas qu'elle avait fait la même réflexion à Clampin, jetant un coup d'œil complice à son mari.

— La théorie humorale remonte à l'Antiquité grecque. Reprends son père d'un ton doc. Inventée par Hippocrate lui-même.

— Puis surtout développée par Galien, ajoute sa mère en servant le café.

— Si vous le dites, déclare Rosie ironique.

— Euh ! oui reprend son père, elle repose sur une conception particulière du monde. Le corps serait une réplique, en plus petit, de l'univers, tu vois ma fille un microcosme au sein du macrocosme, joignant les gestes à la parole son père dessine une sphère à l'intérieur d'une autre de l'index sur la toile cirée, juste sous son nez.

Enfin quelque chose comme ça. Ainsi, aux quatre éléments qui composent l'univers (terre, eau, air, feu) et à leurs qualités respectives correspondraient quatre substances liquides contenues dans le corps humain ou humeurs fondamentales : le sang, la pituite ou flegme, la

bile et l'atrabile. Selon que l'une l'emporte sur les autres, l'individu aurait un tempérament sanguin, flegmatique, bilieux ou mélancolique. Aussi la diète imposée doit varier en fonction du tempérament de chacun, voilà, termine son père d'un geste magistral qui fait trembler les tasses.

— Oui, et La Bosse m'a dit aussi, insiste sa mère, qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles, la plupart des praticiens prônent cette théorie qui, peu à peu, se diffuse dans la société et passe dans la culture populaire où, jusqu'au début du XXe siècle, sa cohérence et sa force explicative prédominent. Selon cette conception, la maladie résulte d'un déséquilibre des humeurs. Dès lors, et en toute logique, l'hygiène consiste à maintenir un sain équilibre entre elles.

Rosie ne les reconnaît plus, voilà qu'ils parlent comme un livre maintenant. Elle cherche d'un œil suspicieux la caméra cachée, mais il n'y a rien, juste les visages tout sourire de sa parentèle instruite. Son père continue de lui présenter les photos. Les vues s'enchaînent montrant les festivités, les manèges et autres attractions. Rosie les

yeux brûlant n'en peu plus. Les visages s'enchaînent les situations aussi.

— C'est ton père qui a eu la présence d'esprit d'acheter cet appareil-photo, assure en s'asseyant sa mère, ravi aux souvenirs suscités par les images en papier glacé.

— Donc au moment du déjeuner les gens venaient manger la soupe, reprend son père. Dans le village, ils font cette fête depuis 1864, mais les grands chaudrons c'est une idée du Maire m'a dit La Brosse, avant il faisait ça à l'auberge. J'te jure qu' on a pas ménager notre peine, tellement qu'il y avait du monde, puis le soir on à coucher à l'auberge, ajoute-t-il avec fierté, en lançant une œillade lubrique à sa femme.

— Oui, M. Clampin, nous à même prêté sa chambre, marivaude sa mère à l'évocation de cette nuit agitée, tu vas voir ma fille comme il est gentil cet homme.

Ma conscience curative est basée sur examen du vivant.

Son âge, son sexe, son alimentation, son environnement sont autant de matériaux pour étayer ma réflexion diagnostique et en déduire un régime susceptible de le rééquilibrer.

Extrait de Dans le creuset de dieu par Lazare Clampin.

Elle entre dans la salle de l'auberge, désertée après le maigre service d'épiphanie, appelle timide et ne recevant aucune réponse, se dirige vers la cuisine. Il est là, l'objet de son amour en vareuse blanche et pantalon pied-de-poule, officiant sur son piano, le visage suant sous les baisers des plaques coupe feu. Il ne l'a pas remarqué et elle profite de l'instant pour l'observer. Il a encore pris du poids se dit elle, comme toi ma vielle souffle une petite voix dans sa tête. Mais à ses yeux il est d'une beauté apollonienne, aux mensurations rondes et courbes parfaites. Elle a envie de lui là maintenant, mais elle refoule son appétence dans une moue dévorante.

— Bonjour, Géraldine, déclare Clampin sans se retourner la faisant sursauter.

— Euh ! Bon...bégaie-t-elle surprise, mais enregistrant au passage qu'il connaît son prénom, heureuse qu'il ne l'ait pas appelé comme ceux du village La Simple.

— Deux secondes et je suis à toi, annonce Clampin ignorant son trouble.

— J'attends à côté si tu veux Auguste.

— Non, reste, j'ai fini, on est mieux ici dans mon royaume, d'ailleurs bienvenue dans l'antre de l'ogre Dame Simple, annonce mutin Clampin en la saluant d'une révérence.

— Bien le bonjour M. l'Ogre répond Géraldine jouant le jeu.

Badins ils se mettent à rire et le rire de Géraldine résonne aux oreilles de Clampin comme un joyeux carillon.

— Que puis-je pour toi ?

— C'est Alcyon Binons, qui m'envoie.

— Alcyon, tu connais son prénom, étonné d'entendre le prénom du Cloporte dans la bouche d'une autre personne autre que La Brosse.

— Oui, nous sommes de vieille connaissance, il m'a aidé pour mon mémoire, assure Géraldine comme un privilège.

— Bien, alors nous sommes amis alors reprend Clampin, ironique une once de jalousie incoercible lui chauffant le cœur.

— Nous le sommes depuis longtemps, si tu te souviens de la communale, le désarme Géraldine d'une œillade assassine.

Clampin la regarde et se souvint de la gamine qui comme lui restait de long moment à la récréation, seule dans son coin, ne pouvant partager des jeux des autres enfants. Elle parce que aux yeux des autres, elle était la première en tout et lui simplement parce qu'il était le fils de l'Ogre. Il lui sourit, irrité contre son emportement.

— C'est vrai, excuse moi, je suis stupide. Viens, on va boire un café. Que me vaut ta visite, déclare en la précédant Clampin pour changer de sujet abruptement.

— C'est pour La Margueritte.

— La Grande Ca ! S'exclame Clampin se souvenant d'elle, la douairière du village.

— Oui, elle va mal, elle refuse de s'alimenter, raconte Géraldine en soufflant lentement sur son café. Geste si naturel qu'il émeut Clampin sans qu'il ne le comprenne. Alcyon à penser que tu pourrais l'aider.

— Comment ça ?

— B'en l'Apothicaire malgré elle lui fait livrer ses repas depuis que La Ragote la quitter, excédé par son caractère.

— J'ai entendu l'histoire, plaisante Clampin.

— Je me doute, ça a fait le tout de Meunerie, acquiesce Géraldine, mais du coup comme elle les trouve infâme, elle ne veut plus manger et L'Apothicaire est obligé de la faire nourrir par sonde avec des substituts de repas. Elle est trop faible pour protester longtemps, mais elle devient violente et Alcyon à penser que tu pourrais lui préparer quelque chose qui la mettrait en appétit.

— Un soupe de l'Ogre ? ironise Clampin

— Non tu sais bien que c'est pour le folklore ça, rétorque Géraldine.

— T'as raison, d'ailleurs beau travail, assure Auguste en la regardant dans les yeux.

— Comment ? S'étonne Géraldine.

— Je parle de tes recherches sur Lazare et Henri et de cette moderne innovation culturelle comme dirait Bougnat pour le Pèlerin.

— C'était son idée, assure Géraldine en riant devant l'imitation de Clampin.

— Je m'en doute, mais tu as fait un sacré boulot tout de même, assure Auguste avec sincérité.

— D'ailleurs si tu le permets, on en reparlera, j'ai besoin de ton aide pour d'autre recherche.

— Pas de problème ! Répond spontanément Clampin, s'avouant qu'il apprécie de plus en plus la présence de Géraldine, enregistrant des brides d'informations à son insu, tel que son odeur, les reflets de ses cheveux nattés, la courbe singulière de ses seins au travers de sa robe. Mais d'abord allons cuisiner pour la Grande Ca.

— Tu as besoin de moi, demande anxieuse de la réponse Géraldine.

— B'en oui pardi, assure Clampin la prenant spontanément par la main.

Longuement le contact s'établit entre eux par ce pont palmaire qui unit leur être involontaire. Clampin se laisse

aller et sent le frisson de plaisir qui camouflé dans le corps de Géraldine, attendait cette instant pour émerger. Il devine incongrûment le désir qui suinte entre les cuisses de Géraldine, trahit par l'émergence de ses tétins sous le tissu de sa robe et contrit sent venir un début d'érection. Mais magnétiques leurs mains refusent de se lâcher et les obligent à céder. Lentement en demi innocence, l'esprit cotonneux, leurs lèvres se cèlent dans un étrange baiser qui semble dire enfin.

— Pas maintenant, souffle Clampin exténué.

— Pourquoi ? demande Géraldine inquiète.

— C'est trop long à t'expliquer... Clampin hésite, il s'est aperçu que le don répondait mieux quand il était en sevrage sexuelle, comme s'il lui fallait cette énergie pour créer. Il faut s'occuper de la Grande Ca, après si tu veux s'excuse-t-il.

— Promis, s'inquiète Géraldine toute au désir et ne comprenant pas son rejet.

— Promis, lui dit Clampin en l'embrassant fougueusement pour effacer l'affront.

Ils entrent dans la cuisine, Clampin offre à Géraldine un coin de table pour qu'elle s'y assoit.

— Parle-moi d'elle, demande-t-il à Géraldine.

— Qui ? La Grande Ca, s'empourpre la jeune femme émue d'être là et d'avoir dans son bonheur naissant oublié l'objet de sa visite.

— B'en oui mon amour, murmure Clampin amusé et radieux.

Mon amour, ces mots frappent le cœur de Géraldine, lentement il l'irradie et elle succombe, depuis très longtemps on ne l'avait pas appelé ainsi. Certaine de sa sincérité, elle se résout à l'attente et raconte ce qu'elle a appris de La Grande Ca au cours de ses nombreuses visites. Clampin écoute en silence, puis sous les yeux émerveillés et voilés d'amour de Géraldine, il se met à l'œuvre. Infusions, extraits, arômes, les mots explosent en évidence à la périphérie de conscience de l'Ogrion. Un déficit ouvre une plaie béante dans son être qui prenant la présence de Géraldine pour phare se met à cheminer. Fouillant dans ses placards, il étale sur la plaque coup de feu une série de mini russes. *La dînette de l'Ogre* pense

Géraldine en voyant la douzaine de casseroles que Clampin emplit une à une d'ingrédients taillés, zestés, mixés, qu'il noie soit de bouillon, de fumet ou de bouillon. Fascinée, Géraldine écoute les clapotis, les chuintements, les grésillements, les martèlements des lames qui s'échappent ou chantent les recettes qui s'annonces. Frénétique et à gestes concis, Clampin œuvre, goûte, assaisonne puis satisfait, met de côté les plats finalisés. Enfin, sortant sa « Cutter » il broie longuement le contenu les mêlant parfois, de chaque russes, puis sortant une ribambelle de raviers, il les emplit étageant pour certain, combinant pour d'autre les couleurs des ingrédients. Enfin les posant sur un plateau les recouvrant d'un torchon propre et invitant Géraldine à le suivre il part faire sa livraison.

Je suis ton hôte !
Entre et prends place au banquet.
Poularde dodue ou freluquet.
Vous êtes tous égaux devant la table de l'Ogre.

Le chant de l'Ogre de Clampin Théodore.

Ils veulent me marier ou quoi ? se demande Rosie en les écoutants à nouveau, écœuré par le badinage de ses parents. Ils lui ont laissé que quelques jours de repos et les voilà qu'ils réattaquent à l'heure du dîner, juste après la galette avec les voisins.

— Oui c'est un bon, j'te le dit ma fille avec lui tu vas apprendre le métier, affirme son père en reprenant de la purée.

Rosie n'en peu plus, elle va craquer, hurler, mais son père lui sourit benoîtement, une lueur de fierté dans le regard. Perdu dans sa joie et de ce temps révolu ou lui aussi était compagnon et elle se résigne et demande tout de go.

— Mais il est où sur les photos M. Clampin.

— B'en attend dit ça mère en allant rechercher les photos sur un meuble, il doit être...

— Il y est pas, c'est lui qui prenait les photos, déclare son père en faisant défiler les vues d'un geste rapide.

— Mince alors, ce n'est pas grave t'auras tout le temps de faire sa connaissance, assure sa mère, fais-nous confiance ma fille.

Confiance, ce mot résonne avec une étrange intonation de maquerelle dans la bouche de sa mère, c'est sûr ils veulent me caser, s'insurge intérieurement Rosie.

Virginie au secours !

L'œuvre au blanc.

C'est dans l'athanor que tout va se jouer.
Le coulis lié est remouillé en être recomposé.
Un commencement pour l'achèvement.

Dedans je suis toi et moi où suis-je ?
Dehors il n'y a que moi, où es-tu ?
Alors comment être dedans et dehors pour
qu'enfin on se rencontre ?
Qui doit faire le premier pas toi ou moi ?

Dilemme de l'Empathie de Clampin Théodore.

Cérémonieux, ignorant les invectives de la Grande Ca,
l'Ogrion annonce le menu.

— Tout d'abord, voici pour commencer une mousseline
de noix de St Jacques sur lit de poireaux, suivit d'un
sauté de veau façon Orloff et sa jardinière et pour finir
une crème brûlée au zeste d'orange.

— J'en veux pas de vos trucs, j'ai pas faim maugrée La
Grande Ca.

Alitée, amaigrie, la veille défit du regard ses visiteurs.

— Allons Margueritte, l'Ogrion a fait cela pour vous,
l'interpelle l'Apothicaire venu au chevet de sa malade.

— Je vous dis que j'en veux pas, un fils d'Ogre faut s'en
méfier et c'est de la bouillie et pas la peine de me
remettre votre sonde, je vous dis que j'ai pas faim.

— Alors c'est moi qui le mangerais, affirme Géraldine exaspérée en prenant un des ravier et la cuillère en argent posée sur le plateau.

— Tout doux ma fille, explose La Grande Ca, irritée par le geste de Géraldine et l'odeur des plats qui monte à ses narines et éveille malgré elle sa concupiscence.

— Ha vous voilà raisonnable, se réjouit le docteur.

— J'ai pas dis ça, mais je veux bien y goûter, s'emporte la vieille mesquine.

Lentement Géraldine, puise dans le premier ravier et porte délicatement la cuillère aux lèvres de la malade. Celle-ci soupçonneuse tête un peu de la mixture et vaincu par les goûts exquis qui explose dans sa bouche, lappe le reste. Encouragée, par le succès Géraldine enchaîne les plats, de peur que l'acariâtreté de la vieille femme, ne s'éveille à nouveau. Repue, La Grande Ca, se laisse aller sur ses oreillers.

— T'es aussi doué que le Théodore, petit, annonce Margueritte un sourire aux lèvres. Bien plus même.

— Heureux de vous avoir fait plaisir, assure l'Ogrion gêné du compliment.

— Oui, heureux de vous avoir vu faire un vrai repas, ajoute de docteur.

— Tais-toi l’Apothicaire depuis le temps que tu me gaves avec ta merde en boîte, t’avais même pas pensé à lui. C’est Alcyon qui a eu l’idée et je dois dire qu’il avait raison. Demain on mange quoi ? Demande la veille mielleuse.

— Nous verrons ça, déclare Géraldine pour couper court, en voyant l’heure sur le réveil de la table de nuit, il faut vous reposer ma tante. L’Ogrion et moi on vous laisse.

Joignant le geste à la parole, elle prend le bras de Clampin et l’entraîne vers la sortie, plantant là tante et docteur.

— C’est ta tante, demande Clampin entre deux baisers de Géraldine.

— Oui, tu ne le savais pas, répond-elle essoufflée. Viens, je t’invite chez moi, on a laissé quelques choses en suspend, reprend elle malicieuse, les yeux brillants.

Mains dans la main, ils remontent jusqu’à la grande rue et Géraldine le pousse dans son officine, puis dans son appartement attenant et enfin sa chambre. D’un geste

précipité, elle quitte ses sandales, allume sa lampe de chevet et alarmée par le désordre, fait le ménage sur son lit, camouflant en dessous les bonbons et son linge sale.

— J'avais pas prévu de visite, dit-elle en guise d'excuse.

Clampin amusé, sur le pas de la porte la voit s'affairer. Du regard, il fait le tour de la chambre d'adolescente qui s'ouvre à lui. Posters au mur au-dessus du lit, piles de livres de botanique éparses sur le sol, carton à dessins, aquarelles, cayons débordant d'un tiroir sous un ordinateur. Peluches et poupées exposées dans une vitrine et dans un coin devant une chaîne HI-FI une table basse couverte de cendres et de bâtons d'encens et trois pouffes en peau de chèvre. Géraldine satisfaite, se relève et l'embrasse.

L'adagio de leurs baisers les emporte progressivement. Auguste défait méthodique les nattes de Géraldine qui proteste faiblement, appréciant au final l'ovale de son visage noyé par les mèches cuivrées qu'il a libérées. D'un geste si féminin, gentiment Géraldine le repousse et se penche en avant, saisit une brosse sur sa table de

chevet et se coiffe longuement. Elle se redresse en lui souriant, réorganisant la symétrie de sa coiffure.

L'imago de Matinée de Septembre un tableau de Paul Émile Chabas vient modéliser aux frontières de son esprit les sentiments qui l'éprouvent, subjugué, dans un souffle Clampin ose...

Prisonnière de l'instant, elle l'écoute les mots naïfs et laisse ce pirate de ses fantasmes juvéniles l'emporter en fermant les yeux. Elle accepte les mains d'Auguste défaisant les nœuds de sa robe de lin, ouvrant comme un marin paillard son bissac au port. Interminablement, elle tombe et s'effondre à ses pieds. Sa peau frémit sous le contact de l'air et s'échauffe, bouillonne, au passage des dextres de Clampin qui continuent leur exploration impudique mais consentie.

Son corps n'est qu'une nef gouvernée par ce capitaine. D'un clic délicat la dentelle noire de son soutien-gorge cède et pavillon bat se rend au désir qu'insufflent les doigts agiles de l'Ogrion, libérant les globes de ses seins marbrés de veinules bleutées frémissant sous sa respiration oppressée de prisonnière. Délicatement, Auguste, dans un salut malicieux, dépose sur leur pointe

un tendre baiser qui les fait durcir et porte Géraldine au supplice. Infiniment, les mains navires et la bouche gourmandes de Clampin explorent son corps, caressant, baisant ses épaules, son dos, son ventre rond zébré de fines vergetures blanches, ses seins aux aréoles discrètes pigmentées d'un léger oxyde ocre aux tétins timides légèrement plus foncé. Sans retenue, elle laisse voyager cette étrange armada, consciente qu'elle ne sera pas cette fois l'escale d'un corsaire. Sous un coup de bordée, sa Tanga craque sur le haut de sa cuisse droite, suivit de l'étrange roulis de son bassin qui fait frémir ses fesses replètes compensant l'acte flibustier. En berne, le tissu noir tombe sur ses cuisses, cachant à demi son sexe. Les doigts gourds d'émotion, aux ordres du Timoniers Clampin, les mains tirent sur les haubans élastiques qui s'effiloches et carguent le voile de sa Tanga contre sa cuisse gauche, avant de le faire glisser jusqu'à sa cheville. Dévoilant aux prunelles envoûtées de son conquistador ployant le genou devant son corps sous son ventre rebondit son sexe entièrement glabre. Elle reste ainsi offerte un moment puis les mains en coupe autour du visage de Clampin, Géraldine le relève pour l'embrasser.

— Je suis à toi murmure-t-elle suggestive dans son cou, en sentant les caresses et le désir de son amant ainsi transparaître. À moi maintenant souffle-t-elle ingénue en lui déposant un baiser sur chaque paupière.

Sans attendre sa réponse, Géraldine vengeresse défait un à un les boutons de la vareuse de Clampin, n’oubliant en rien de l’instant où elle n’était qu’une nef en perdition sur l’océan de son désir masculin. Vestale, elle danse autour de lui, savamment, extirpe les épaules et le torse de son amant et jette la peau de coton sur le sol. Se blottit féline contre le velours de son pelage roux qui foisonne sur ses pectoraux, en agace les mamelons à petits coups d’incisives qui font frémir Clampin. Hume, lappe, s’enivre d’un baiser langoureux aux perles de sueur emprisonnées dans l’entrelacs de poils. L’embrassant amoroso, elle glisse ses mains sous son ventre renflé et défait les boutons-pression de son pantalon, tête inquisitrice au travers du tissu de son slip poussant ainsi Auguste dans ses retranchements. S’agenouillant, elle force le passage massif des cuisses et culbutant Clampin sur le lit, elle délasse ses chaussures de sécurité et arrache

une à une les jambes du pantalon et ses chaussettes, qu'elle envoie dédaigneuse rejoindre vareuse et chaussures. Presque nu, à sa merci, ce satyre n'est plus qu'un homme.

Câline, elle s'étant sur lui danse en caressant de ses seins, ses cheveux, ses lèvres, ce corps inconnu mais au combien rêver sur cette même couche. Le savourant comme une friandise à chaque passage la douceur, la rondeur, le goût pain d'épice de sa chair de sa peau, refusant le moindre geste de sa part. Saisissant les mains de Clampin, elle l'attire et le force à se remettre debout, le laissant monolithique au milieu de la pièce. Passant derrière lui, en aveugle, elle fait rouler le slip de Clampin entre ses doigts sur ses hanches, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un trait bleu au bas de ses fesses et le laisse choir sur le sol. Elle caresse son dos, ses fesses de sa poitrine, souffle des mots d'amour dans son cou, murmure sa tendresse naissance à ses oreilles et enfin le contourne et ouvre les yeux. À ses pieds, elle observe petite fille le géant qui baisse ses yeux de braise devant elle. Son corps de lait clairsemé de taches de rousseur tréaille sous la nudité et l'envie, contractant régulièrement en d'infimes

soubresauts les muscles replets de ses cuisses, de son ventre. Géraldine hésite, comme Auguste ne bouge pas et semble amusé par la situation, elle s'attarde, attachant son regard à la verge de Clampin émergeant de sa forêt pubienne à demi amollie par la promiscuité. Étrange monde de chair à la couleur fortement diluée d'oxyde de fer rouge, ridé, plissé, grené qui va susciter injustement à l'instar de la chair obèse, le plaisir et l'envie en prenant de l'embonpoint, s'offre à son ignorante curiosité pudibonde.

Longuement, elle fait le parcours qui va du prépuce au périnée, mesure mentalement la distance entre les deux points, ressent l'étrange fragilité diaphane que suscitent les scrotums presque dénudés, alourdis et brunis du désir renaissant. Amoureuse, elle arrondit un baiser sur son gland violacé à demi décalotté encore endimanché de son prépuce épais. C'est la première fois qu'elle voit vraiment un sexe masculin s'animer. Les rares autres qui l'on soit disant aimé la culbutaient plus qu'il ne lui faisait l'amour. Pour eux, elle l'a appris à ses dépens, elle n'était qu'une expérience. Une petite grosse, voir boulotte pour les moins sagouins qu'on pilonnait à la va-

vite, juste pour savoir comment ça faisait de flotter en elle, voir si son vagin était aussi large que son ventre et si on pouvait en toucher les bords. Pas de préliminaire, un baiser répugnant et juste un doigt glissé vulgairement entre deux plis adipeux pour guider et engouffrer l'engin de ses maîtres de chantier. Qui après le matraquage répétitif et stressant de leur marteau pillons déversaient satisfait quelques millimètres de leur semence dans une poche en latex lubrifié heureusement et la quittaient aussitôt fini, sans une adresse, ni un téléphone. Oublieuse de ses roturiers, Géraldine remonte en minaudant jusqu'aux lèvres enfiévrées d'Auguste et s'attache à elles, le laissant prendre l'initiative de la chute sur le lit.

De l'Ogre on ne dit rien.
Se taire c'est s'assurer qu'il ne nous verra pas.
Pouvant ainsi vivre en sécurité.

Dilemme envers les Ogres de Clampin Théodore.

— Y'a de l'idylle dans l'air, assure gaiement
l'Apothicaire en entant dans le bar de Bougnat.

— Qui ça demande La Boulange, en levant la main
répondant au salut du médecin.

— B'en l'Ogrion pardi et avec La Simple en plus, déclare
l'Apothicaire conspirateur.

— Comment tu sais ça toi, l'interroge Bougnat en lui
servant un blanc limé.

Conscient d'avoir capté son auditoire, le médecin déballe
toute l'affaire de La Grande Ca et du départ précipité des
deux tourtereaux.

— La Simple, elle avait le feu au cul, pour entraîner si
vite l'Ogrion dans la rue et l'embrasser à pleine bouche.

— B'en c'est une bonne chose, si l'Ogre se marie avec
une fille du pays, il partira plus, se réjouit Bougnat.

— Tout de même, l'a pas pris la plus mince, ricane La
Boulange.

— Elle est mignonnette, rétorque le médecin devant l'affront du boulanger.

— Pt'êtr qu'il aime quand sa ballotte, quand il secoue l'Ogre, reprend La Boulange goguenard.

— Comment tu y vas, reprend Bougnat, y a des hommes qui aiment les formes, c'est tout.

— Bougnat a raison, affirme l'Apothicaire, elle est ronde c'est tout, je dis pas pour l'avoir vu souvent en sous vêtement lors de consultation qu'elle a pas été des fois obèse. Mais depuis un temps, elle fait attention.

— N'empêche que moi j'la trouve grosse La Simple, assure La Boulange irrité. Même s'il a trouvé de quoi tirer les rois, l'Ogrion va s'y perdre là-dedans.

— Tu dis n'importe quoi, rentre donc cuvé sur ta planche à pain de Léonie, riposte le médecin, touché par les injures du boulanger. Ce n'est pas leur faute aux gens qu'on dit obèse d'être si gros et crois-moi, ils sont souvent très malheureux. C'est une maladie, une pandémie de notre siècle, qui touche de plus en plus les jeunes.

— Oh La Boulange, on s'en fou de la vie sexuelle de l'Ogrion, commente Bougnat, appréciant Géraldine pour

le travail qu'elle lui a fourni pour le pèlerin. Ses bouquins se sont vendus comme des petits pains et abreuvé les caisses de la commune. Ce qui compte c'est qu'à la mort de la Grande Ca sa tante, La Simple, elle va héritée et bien et l'Ogrion s'il l'épouse aussi.

— Bougnat a raison ! acquiesce l'Apothicaire, du coup les deux plus vieilles familles du village seront réunies et l'Ogre, il partira pas.

— Peut-être bien se renfrogne La Boulange, mais je disais cela sur le ton de la plaisanterie.

— B'en y a des choses avec lesquelles, on plaisante pas. Sans La Grande Ca, ou sa descendance Meunerie perd l'exploitation des plus grands jardins carrés et sans l'Ogre plus d'auberge, dois-je te le rappeler.

— Non... Non... marmonne sous le regard amusé du médecin le boulanger, rappelé à l'ordre par son chef de partie politique.

— Alors buvons un coup à la santé des amoureux propose l'Apothicaire.

— Voilà, une parole sensée qui fait marcher le commerce, assure Bougnat en servant une tournée.

Tandis que sur les couettes, longuement leurs mains affolées, prééminent, caressent, palpent, les rotondités inconnues, suivent les contours des étranges tatouages sous-cutanés que forment les plis adipeux des tissus de leur chair généreuse. Leurs bouches ahanent apprenantes indolentes l'alphabet mystique de l'autre.

L'Y de l'aine... Cette chair replète qui en une moue boudeuse, amplifie en tant de remords les plis.

Le W pectoral ou culier... Là, où, seins, pectoraux, fesses ne sont plus que deux saillies dans les plis adipeux.

Le C sous-ventrière... Ligne avachie sous la lourdeur de la chair, comme écrasé sous la force de la pesanteur.

l'I vulvaire... L'ironie d'un sillon potelé, ponctuée par l'excavation clitoridienne, comme camouflé pour ne pas exciter.

l'O ventral... Bedonnant délateur d'appétences, offrant au monde les transgressions de cette chair.

l'F phallique.... Étrange perspective, illusionnant l'œil de petites, changeant l'échelle pour faire de l'original un modèle réduit.

Sans pudeur, ils s'offrent soumettant leur corps roide aux caprices buccaux de l'autre. Auguste émut contemple la vulve imberbe de Géraldine si différente de Rosemonde. Fugacement, il se sermonne mentalement d'oser cette comparaison et pourtant. Loin du buisson d'ombre brûlée couvrant les béantes portes rouge clair de Venise des grandes lèvres asymétriques du sexe de Rosemonde, la vulve de Géraldine évoque le fruit de l'amandier est si discrètement intimidante dans sa nudité que Clampin mendiant n'ose y toucher. En peintre courtois, la nature a posé le glacis nacré d'un rouge de Pouzzoles sur l'ovale de ses grandes lèvres courtes et bombées légèrement aplanies en leur sommet, soulignant ainsi l'insolente ironie verticale et pincée de ses petites lèvres d'un rouge ténébreux Ercolano. Renforçant libertine la démarque de ses cuisses couleur de l'ocre Iclès fortement diluée à la chaux. Seul sous l'effet du désir, émergeant de son capuchon, son clitoris affleure, brisant de son embonpoint naissant l'harmonie rectiligne vulvaire. Larmoyant devant tant de beauté, Auguste répond à l'invite envieuse de Géraldine qui plaque son sexe contre sa bouche. Il mord dans la chair idoine de ce fruit conin

perlée de cyprine, suçote, titille, le bourgeon clitoridien turgescent, s'enivre vorace de son jus suave aux accents acidulés de fruit de la passion qui s'écoule et se mêle à sa salive. S'anosmie à l'odeur poivrée des phéromones libérée par son corps de femme. S'abasourdit l'ouïe, des chants de râles s'expectorant de la gorge sèche de Géraldine qui enclin au plaisir à renoncer à partager. En oraison au temps présent qui fuit, Géraldine relâche le cri d'un orgasme fulgurant, ordonnant par une pulsion aux geôliers qu'étaient ses cuisses de libérer la tête de Clampin prisonnière de sa prison de chair. Essoufflé, mais satisfait, il se redresse sur un coude et amoureuxment admire les traits épanouis et las du visage de Géraldine. Les yeux mi-clos sous ses fins sourcils châains, elle semble être assoupie, rêveuse, la lippe enfantine, presque boudeuse. D'un geste simple, il passe la paume de sa main moite sur les hanches, les fesses de sa compagne. Taquin, il s'aventure comme un jeune chiot sous le ventre de sa mère pour quémander du rabe. Elle proteste languissamment, serrant ses cuisses pour lui en interdire le passage. Clampin rit, mais son rire se transmute instantanément en râle. Espiègle,

Géraldine à saisis la hampe de sa verge et enfournée son gland en bouche. Sans répit, elle offre au centuple à son amant les tourments de son enfer amoureux. Il ignore qu'elle n'a jamais fait cela à aucun autre, il ne le méritait pas... Adolescente, perdu dans son désert affectif, la vulve en émoi, à l'heure où les plus fines qu'elle, chasseresses, se jetaient sur le sexe érectile d'un mâle aux abois. Elle, La Simple, grosse, hideuse aux yeux de la gente masculine, juste bonne à être la copine de l'un, voir la confidente d'un batifolage échoué par inexpérience ou empressement d'une autre. Plongée, dans ses livres, avortait son désir à coups de chocolat, de sucrerie, de lectures absconses, le cœur tourmenté de ne pas être élue. Alors que même les plus moches trouvaient preneur pour peut qu'elles acceptent la bagatelle, jamais à cause de son obésité on ne lui demandait de sortir avec elle, un simple baiser, une pipe dans les taillis de la cuvette forestière des amoureux. À presque lui faire croire qu'aux yeux du monde une grosse est asexuée, que la peau en se distendant comblait, obstruait le vide vaginal en tirant sur les muscles anaux pour dilater l'orifice qui siège entre ses fesses flasques et immenses

l'aidant ainsi à évacuer le surplus de goinfrerie qu'engendre ce cercle vicieux au détriment d'un plaisir charnel. Longtemps, elle est restée une handicapée de l'amour, presque bigote, jusqu'à ce que le monde devienne une immense foire multimédia sous coup de baguette de la fée téléphonique. Véhiculant par bit les images, vidéos, sites et autres forums de rencontre, jusqu'à son modem. D'un click de souris, elle avait dévoré le fatras chaotiquement numérique qui entrainait dans son ordinateur. À 18 ans dans le non man's land de sa chambre, quelques jours avant son anniversaire, Elle avait presque failli commander un de ces jouets en plastique psychorigide pour s'émouvoir et se dépuceler. Triste réalité d'une vestale obèse, devenue obscène par manque de rets masculin. Avec une copine obèse comme elle à la fac, elle s'était risquée aux caresses des filles d'Aphrodite, mais cela n'avait fait que décupler plutôt que d'assouvir et bien qu'Anne, elle s'appelait Anne, lui voue un amour sincère, elle n'avait que de l'amitié et de la tendresse à offrir en retour. Néanmoins, ces gestes avaient ouvert une brèche dans son cœur et son âme et ainsi, elle s'était mise à vouloir maigrir, juste assez pour

être ronde et tenter certains mâles. Mais à quel poids est-on ronde ? Assise devant ses bols de repas diététique, elle s'était longtemps posé la question, la faim et la peur au ventre. Puis un jour, sur un forum, elle avait parlé avec un homme et avait accepté au bout de trois rencontres virtuelles d'allumer sa webcam et tout avait changé. L'indicateur était donc l'œil de l'autre, là dans cette prunelle humide d'envie. Il lui avait proposé de se rencontrer et elle avait accepté. Dans un bistrot près de la fac, ils se sont vus et l'autre la trouvait joliment ronde, ainsi le pari était gagné. Du moins celui-là, car quand robe retroussée jusqu'aux épaules, la tête dans l'oreiller, il l'avait laissé ainsi après une brève levrette sans préliminaire ni tendresse, son sperme brûlant s'égouttant de sa vulve anciennement vierge et présentement meurtrie, elle avait commencé à douter honteuse de l'amour des hommes. Pourtant après ça, on lui parlait, les filles fluettes osaient s'afficher avec elle au restaurant ou dans les couloirs universitaires. Ainsi par trois fois, elle les avait suivis en boîte dès le vendredi soir venu. Après une chaîne anesthésiante de mixe fortement sucré pour cacher l'alcool, elle suivait dans sa voiture ou chez lui,

l'inconnu de la bande, qui en elle n'en devenait plus un. Mais se métamorphosait après une passe rapide dans sa culotte, en un salaud qui beuglait texto au cercle de ses amis, la largeur de sa chatte, l'envergure de son rectum dans lequel il ne s'était même pas aventuré tout apeuré qu'il était d'être surpris en elle. Elle avait pleuré sous la calomnie et s'était replongée dans les études et les pots de pâte à tartiner. Puis quand l'envie devenait plus oppressive que l'élastique de sa culotte, certes, inélégante mais gainant. Elle surfait sur les sites porno pour estropier son âme pécheresse sous les coups de boutoirs vidéo ludique des acteurs fouraillant incongrûment leur partenaire féminine. C'est là qu'elle apprit les gestes rudimentaires d'une fellation. Partager entre ses appétences elle s'entraînait en secret sur des sucettes géantes, comblant d'une main son sexe avide et de l'autre sa bouche gourmande. C'est ainsi qu'experte malgré son manque d'expérience, elle jouait amoureusement avec la verge d'Auguste, qui capitulant sous sa dextérité linguale et gestuelle, s'effondre sur le lit, à sa merci. En ogresse, elle happe et titille, agace, le sexe de cet homme qu'elle aime profondément, qu'elle a toujours aimé. Oublieuse

dans sa volonté de tendresse, elle ne s'aperçoit pas du spasme incoercible, qui agite ses jambes puissantes et entend les muscles. Novice, elle ne ressent pas sous ses doigts la veine bleuie qui coure le long de sa verge, pulser son chant de vie. Le goût maritime la tire de sa transe, la main poisseuse, elle s'éveille. Clampin à demi inconscient le corps parcouru de frissons, amorphe, repose étourdi. Une brève vision répugnante s'attache aux relents salés qui empoissent sa bouche, lui donnant une étrange nausée. Elle vient de goûter l'eau de sa vie, sans vraiment le comprendre. Hébétée, elle reste une nanoseconde indécise, la verge de Clampin encore en main, puis en réponse à la féminitude qu'elle lui a offerte tout à l'heure, elle reprend le Priapre dans sa bouche pour un ultime baisé, dont elle savoure les essences toutes masculines. Presque qu'à regret elle quitte la verge qui s'amollit dans sa main et se tourne et s'allonge au côté de Clampin, encore abasourdit.

— Merci, lui murmure Clampin d'une voix rauque, en caressant ses cheveux.

— Merci à toi, répond-elle en déposant un baisé sur chacune de ses paupières.

— Je t'aime, murmure-t-il à son oreille, affolée d'entendre enfin ce mot.

— Je t'aime aussi minaudes-t-elle en couvrant son visage de baisés, tu es mon homme. Elle a énoncé ces mots comme une sentence, teinté d'espoir.

— Alors soit, je suis à toi, ajoute Clampin rieur, mais pour être en toi, il te faudra attendre un peu, ironise-t-il, tu es une démons mon amour.

Elle se colle contre lui cajoleuse, heureuse en son for intérieur, malgré cet instant de dégoût, de lui avoir donné le change et d'avoir osé. Ils restent un moment silencieux, absorbé par le bonheur présent et la plénitude de leurs âmes, puis Clampin rompt le silence.

— Je peux te poser une question.

— Hum...

— Pourquoi tu t'épiles autant.

— Tu n'aimes pas s'inquiète Géraldine.

— Non je n'ai pas dit ça, mais c'est si troublant de nouveauté que...

— C'est ma balance à moi, le coupe-t-elle.

— Ta quoi ?

— Ma balance, mon truc de fille attend ! Géraldine s'assoit sur le lit et impudique, jambes largement écartées, offre son sexe à la vision de Clampin, vois-tu mon amour, ajoute-t-elle en massant sa vulve de la paume de sa main, quand je peux plus la voir et la raser c'est que j'ai grossi, alors je me mets au régime. Bien sûr je pourrais tricher et me mettre devant une glace, mais je ne le fais pas, c'est mon pacte entre elle et moi., assure Géraldine.

— Alors si un jour, je me vois plus uriner, il faudra que je m'inquiète, glousse Clampin désarmé par la réponse de franche de Géraldine, en se tâtant le ventre.

— J'espère que tu en prendras conscience avant mon amour et toi c'est quoi ton truc ?

— N'en avait pas, mais je viens de le trouver, ce sera toi, affirme-t-il en la prenant dans ses bras pour l'embrasser.

— Mais dis-moi, pour cela, il faudrait qu'on ne se quitte jamais, réplique-t-elle onctueuse.

— Justement, j'ai pas envie de partir, dit-il en embrassant son cou.

À califourchon sur les cuisses de Clampin, négligement, la main de Géraldine s'est posé sur sa verge et joue avec, forçant machiavélique en embrassant Clampin, celle-ci a une nouvelle vigueur en l'humidifiant à la source de son propre sexe.

La faim est à l'Ogre.
Ce que nudité est à sexe.
Un éveil des sens.

Ogre mon ami de Géraldine Clampin.

— Tout de même c'est étrange, vous ne trouvez pas mon cher Bougnat, l'interroge l'Apothicaire assis devant une chopine.

— Quoi ? demande Cloporte tiré de sa rêverie.

— B'en ça fait trois jours.

— Quoi trois jours mon cher Bougnat.

— Que l'auberge est fermée, assure le médecin.

— Y 'a pas que l'auberge m'est avis reprend Bougnat conspirateur. Comment vous êtes pas au courant s'esclaffe le bistrotier hilare devant la mine déconfite du Cloporte.

— Comment le voulez- vous, je suis rentré de ce matin, j'étais parti visiter le salon annuel de ma profession.

— Vous avez pas vu La Brosse ? s'étonne l'Apothicaire.

— Non je n'ai pas vu La Brosse, s'emporte le croquemort et puis même.

— B'en L'Ogrion et La Simple, ils sont ensemble et ils n'ont pas quitté leur couette depuis tout ce temps si vous voulez tout savoir, déclare Bougnat radieux, devant la bouille étonnée du Cloporte.

— Oui, même que c'est gênant, je pensais que l'Ogrion continuerait les repas pour la Grande Ca, je ne sais plus quoi lui raconter, pour qu'elle accepte de manger en attendant son retour, assure l'Apothicaire embarrassé.

— Ils ont droit à un peu de bonheur, non ? s'emporte le croque-mort, ayant retrouvé ses esprits après l'annonce.

— Je dis pas, mais bon faudrait pas que sa dur, c'est tout, sans l'officine et l'auberge en fonction, on est pas prêt de retenir le chaland au village, si vous voyez ce que je veux dire, réproouve Bougnat pragmatique.

— Ça ne fait que trois jours, laissons leur le temps de s'aimer, lui répond le Cloporte, sourire aux lèvres.

— Oui, mais Bougnat a raison, il ne faudrait pas que ça dur, vous connaissez la Grande Ca, ce n'est pas vous qui êtes obligé de mentir, brocarde le médecin, émut par les souvenirs de ses amours nostalgiques de jeunesse qui l'envahissent en pensant au jeune couple isolé.

La porte s'ouvre et La Brosse tout sourire entre.

— Salut la compagnie ! Dites, vous connaissez la
nouvelle...

L'Ogre est à faim.
Ce que sexe est à nudité !
Une envie qu'il nous faut assouvir.

Ogre mon ami de Géraldine Clampin.

Dans la chambre de Clampin, Géraldine sommeille entre ses bras. Cette nuit en catimini, ils ont déménagé. Le réfrigérateur de Géraldine étant vide, ils se sont retranchés à l'auberge, barricadant porte et fenêtres. Les heures se succèdent de baisers en caresses et en de longs dialogues, où l'autre se raconte la peur au ventre.

La nudité du corps n'était qu'une étape, ils l'ont découvert. Outre l'exposition de ses formes tarées, c'est aussi appréhender ce qu'est cet autre charnel, ses appétits, ses fantasmes, les faire sien pour un instant et jouer.

Jouer pour sublimer les phobies, l'incongruité, l'obscénité, d'un geste d'une position que la morale ataviquement puritaine de la société a encre en eux, tatouant ses diktats dans les circonvolutions de leurs cerveaux, devenu ainsi aveuglement moraliste. Cela sans compter aussi sur leur morphologie qui s'oppose

rechigne, renâcle sous leur manque de souplesse qu'engendre leur surcharge pondérale incapacitante. Les fluets, comme les nomme Géraldine, ceux que l'on dépeint à longueur de journée dans les magazines, les panneaux publicitaires, les journaux, les émissions, ne pourront jamais, à moins de le vivre, comprendre ce qu'est de faire l'amour avec obésité. Pour eux l'indécence est une variante de leur jeu érotique, un piment qui éveille, réveille, exalte leur sexualité. Mais pour Géraldine et Clampin inassouvi d'une sexualité orale s'est devenu une obligation et dont ils ont fait les frais au fil des heures, où ils ont laissées parler leur chair, en inventant péniblement le Kamasoutra de leur corpulence. Là où le naturel esthétique de deux corps fins s'harmonisant pour s'offrir, apportant la jouissance, apprenant la magie de deux anatomies qui se tendent, il n'y avait pour eux que la spoliation de leur ressentit et parfois de la douleur. La frustration d'une verge écourtée par leur proéminence abdominale pour un simple missionnaire, obligeant Géraldine fesses au bord du lit, inconfortable, les cuisses écartelées par ses mains, à offrir, certes, une vue imprenable et terrible excitante sur

sa vulve, mais surtout un angle de pénétration plus adapté dès que la panse de d'Auguste fût en aplomb sur la sienne. L'ébauche d'une Levrette voulu par Géraldine, avortée par sa proéminence culière mais heureusement, pleinement réussit par l'imagination d'Auguste, qui couché contre elle en cuillère a trouvé pour variante l'équerre, malgré les douleurs ressentit par Géraldine frôlant la crampe dans sa jambe gauche supportée par Clampin. Déplaisir passer du bruit claquant du ventre tablier et des seins de Géraldine lors d'une Andromaque cavalière. Mais fort de leur apprentissage, ils ont appris à s'aimer, se promettant dans le souffle de la jouissance de maigrir pour aller plus loin en l'autre.

Géraldine, bouge dans son sommeil et délicatement Auguste lui caresse les cheveux et admire cette femme qui s'est livrée à lui bien plus qu'il ne l'a fait. Il le regrette, mais il n'a pas les mots pour le dire, seules ses mains peuvent exprimer ce qu'il est. Ainsi en cadeau, il s'extirpe du lit en douceur et se lamentant déjà de la laisser seul, il descend nu à la cuisine. Longuement à la chaleur du fourneau naissant, il cherche en lui tout ce qu'il a à lui dire et comment commencer sa narration

gustative. Pour elle, il fait quelques recettes des Ogres précédents. Fébrile, il refait Rosemonde, car il faut qu'il lui dise cette intimité qu'il a partagée dont il ne veut plus, puisqu'elle est là. Enfin, les yeux clos, l'esprit ouvert à l'écho de ce qu'il vient de vivre, il compose La Simple, choisissant volontairement son nom de village pour qu'elle comprenne qu'elle est la dernière et que dorénavant, il sera l'Ogre et non plus l'Ogrion. Il sait maintenant ce qu'Alcyon, voulait lui faire comprendre. L'Ogre crée pour les autres mais jamais pour lui. Il est sur le seuil jamais dans la maison de l'autre. Lentement, les larmes coulent et c'est ainsi que Géraldine, le trouve, en pleur, nu devant ses fourneaux.

— Qu'as-tu mon amour, lui demande-t-elle angoissée par son absence et les larmes qui coulent sur ses joues poupines.

— Rien, souffle Clampin, j'ai fait tout ça pour toi... pour que tu saches, toi aussi, qui et ce que je suis.

— Et qui est tu, lui demande Géraldine, inquiète le trouvant fiévreux.

— Je suis... Je suis Auguste, fil de Lazare, d'Henri, de Blandine, de Théodore, je suis l'Ogre, récite-t-il après un long silence. Et voici mon histoire, d'un geste il englobe les plats devant lui.

Sans attendre, plateau en main, souriant pour la rassurer, il pousse Géraldine hors de la cuisine et l'oblige à regagner le lit. De ses douces mains et d'une étole de soie, il lui bande les yeux, la rassurant d'une voix apaisante, lui demandant sa confiance, qu'elle lui accorde curieuse de l'avenir. Lentement par petite bouchée, il porte à ses lèvres, les prémices de sa dynastie, lui annonçant le nom des plats et leur auteur. Le consommé Madeleine, brunoise de raves au bouillon de volaille de Lazare, le salpicon d'écrevisses en salicaire, d'Henri, le soufflé Dyke au fort accent de muscade de Blandine, la salade Nandine de Théodore. Géraldine, écoute des papilles les fables que raconte Clampin à son oreille, découvre la genèse du don qui prône chez les Clampins et les histoires d'amour respective, qui l'ont révélé au premier, accentuer au second, sublimé à la troisième et enfin dévorer au dernier. Elle sait et comprend instinctif,

laissant remonter les souvenirs de son enfance et sa passion pour les plantes qu'elle partage avec sa tante. Souvent, elle a trouvée en elle des similitudes humaine et surtout les réponses à l'écho des détresses émises par les balises humaines qui échouent dans son officine, faisant la renommée de sa tante que beaucoup considère encore comme une sorcière et la sienne à l'heure actuelle, à qui l'on a donné le nom de La Simple non sans raison. Elle veut dire à l'homme qu'elle le comprend, qu'elle est comme lui d'une certaine façon, mais il l'en empêche. D'une voix grave de conséquence, il parle de Rosemonde, la suppliant de comprendre, ce qu'elle fût, précisant bien qu'elle appartient désormais au passé.

— Tu as peur que je doute, répond Géraldine devant son insistance.

— Non, mais... J'ai encore du mail à trouver les mots pour, le mieux c'est que tu la vois et surtout que tu la goûtes.

D'un geste tendre, il délie le bandeau et Géraldine cligne des yeux s'habituant à la lumière renaissante. D'un sourire, elle ravit la cuillère de ses mains et porte une

bouchée de chaque plat à ses lèvres. Tout comme pour Auguste, la mélodie s'éveille à nouveau, sauf que pour Géraldine les résonances sont différentes. Si elle n'avait pas vécu son histoire d'amour avec Anne, elle aurait eu du mal à mettre un mot sur cette expérience gustative et olfactive, perturbante, voire rebutante, tant les ressentis indécents émis par les goûts étagés semble réel. Pour qu'une femme non initiée au plaisir lesbien, accepte en bouche les saveurs étranges enchâssées dans les mets. Il faudrait qu'elle fasse référence à sa propre féminité et accepte ce voyage en elle, au moment où elle s'adonne au plaisir solitaire, et *peu l'oserait* pense Géraldine, accueillant sous la langue une goutte d'essence de la cyprine de Rosemonde transmuté par Auguste dans la larme de menthe poivrée.

— Tu as dû l'aimer vraiment, souffle-t-elle sans acrimonie d'une voix douce, en reprenant ses esprits, après ce voyage.

— Oui, mais moins que toi insiste Auguste, tout cela, n'est d'elle qu'un simple brouillon, ajoute-t-il en désignant les plats. La preuve, ils sont trop nombreux

pour exprimer pleinement ce qu'elle est. Par eux, je suis devenu ça. Il pince entre le pouce et l'index la graisse de son ventre.

— Je comprends, ajoute Géraldine, lui faisant lâcher prise au vu de la chair qui bleuit sous la pression digitale, portant la main sur son sein pour qu'il le caresse et arrête sa torture.

— Je sais que tu comprends et c'est pour cela que je t'aime. Il pleur fragile la serrant dans ses bras.

— Moi aussi, je t'aime, lui murmure plusieurs fois Géraldine, pour apaiser sa détresse. Au moins tu mangeais plus sainement que moi et chez-toi, ironise-t-elle pour arracher un sourire à Auguste.

— Bien mieux que des barres chocolatées industrielles cachées sous le lit, mais conduisant au même, lui atteste Clampin, séchant ses larmes.

— T'as déjà essayé de manger des plantes séchés toi, rétorque Géraldine en le frappant gentiment du poing.

— Non, pourtant, je vais te présenter quelqu'un qui... Voici La Simple, déclare Clampin en levant la cloche du dernier plat.

Sous le regard de Géraldine, Clampin expose une petite pâtisserie, ressemblant comme deux gouttes d'eau à une petite pêche au ton chair. Formée, de deux lobes briochés roulés dans un concassé de cassonade et de pain d'épice pour le croquant, recouvert d'un léger voile de fondant de la même couleur que la peau de Géraldine. Rien ne laisse transparaître de ce que leur cœur évidé renferme, mais l'odeur du tilleul et de la camomille, met la puce à l'oreille de la jeune femme, qui s'exclame.

— La Simple, je fais donc partie du bestiaire de l'Ogrion.

— L'Ogre à partir de maintenant si tu le veux bien et je peux te dire que, dorénavant tu feras partie intégrante de la carte de l'auberge.

— En quel honneur, s'amuse Géraldine.

— Pour dire au monde simplement que je t'aime...

— Voyez-vous ça, s'exclame ravie Géraldine.

— Oui, pour qu'eux, simples terriens puissent goûter inconscients cette femme fabuleuse que tu es, ignorant que tu es là en te trouvant si tendre à croquer.

— Alors que je sois la première à me manger, assure Géraldine en saisissant sa cuillère.

Lentement, elle brise la croûte amollie de la première brioche et fermant les yeux, porte la cuillerée à sa bouche. Passé le croquant mendiant, elle découvre comme elle l'avait pressentie, l'astringence des plantes médicinales, camomille et tilleul, anoblies par l'onctuosité d'une ganache au chocolat blanc et rancho de cognac. Jouisseyse, elle dévore avidement le lobe en entier.

— Merci, dit elle en embrassant Clampin, j'aime cette Simple, assure-t-elle. Mais c'est pas comme cela qu'on va maigrir, ajoute-t-elle à son oreille.

— Ho que si ! lui assure mutin, l'Ogrion, je connais un bon moyen de perdre des calories.

Sans plus attendre, chavirant les plats du lit, il l'étreint son ventre contre son dos, les mains croisées sur ses seins et sans prévenir amoureuxment entre en elle. Géraldine l'accepte, humide des joies qu'elle vient de vivre. Serrant fortement les cuisses pour ralentir son doux va et vient. Elle veut lui parler, pendant qu'il la possède. Prenant sa main dans la sienne, entre deux soupirs de plaisir, elle lui murmure.

— Jure-moi que tu m'aimeras à jamais comme je t'aime.

— Je te le promets, assure Auguste en lui embrassant le cou.

— Et jure-moi aussi qu'on va tout faire pour maigrir ensemble pour mieux se retrouver.

— Je te le jure, murmure-t-il, en écartant tendrement mais impérieux de sa main droite les cuisses de Géraldine pour accélérer son mouvement.

Dans son ventre, elle sent, les jets saccadés de semence réchauffés amoureusement ses entrailles et elle laisse enfin la jouissance l'emporter. Heureuse d'être vraiment aimé et des promesses qu'ils se sont faites et qu'elle attendait depuis toujours.

L'Ogre est un guide.
Qui nous emmène à la pitance.
Nul n'est besoin de pénitence pour y renoncer.
À ni l'un ni l'autre nous ne pouvons échapper.

Ogre mon ami de Géraldine Clampin.

— Vous voulez un coup de main ? lui demande l'inconnu du train.

Rosie dévisage le grand jeune homme blond, aux traits fins et sympathiques.

— Je veux bien, je voulais un chariot mais...

— Y'en a pas ici, c'est la première fois que vous venez à Meunerie.

— Oui, expire Rosie emmitouflée, lutant contre le froid glacé de février, excédée, déplorant déjà sa venue.

— Vous allez où ?

— Je dois rejoindre M. Clampin, assure spontanément Rosie.

— L'Ogre ! S'exclame le jeune homme.

— Euh ! Non... Clampin... Auguste Clampin, reprend Rosie en consultant le papier qui porte toutes les indications sur son voyage que lui a remis son père.

— Si vous voulez, c'est le même, mais ici c'est l'Ogre, vous allez être son commis ?

Rosie se rembrunit, agacée par ces questions et fait les gros yeux au jeune homme.

— Je suis le Mathieu de Bougnat, annonce son interlocuteur inébranlable en tendant la main.

— Euh ! Rosie répond elle surprise.

— Enchanté Rosie de l'Ogre alors reprend-il en souriant.

— Euh ! Rosie tout cour, insiste-t-elle.

— Si vous voulez, mademoiselle, mais faudra vous y faire, ici on est Le ou La de quelque chose, répond Mathieu dans une moue ironique.

Rosie ne répond rien et mentalement se demande, si elle ne devrait pas faire demi-tour.

— Tiens voilà l'Ogre justement, annonce Mathieu en désignant de la tête un homme corpulent qui marche vers eux. Je vous laisse, mon père m'attend.

Mathieu, lui tend la main et Rosie la serre, sans quitter la massive silhouette qui s'avance.

— On se verra au bistro, c'est mon père qui le tient, à bientôt, j'espère, déclare Mathieu.

Les deux hommes se croisent et se saluent de la tête et Rosie anxieuse attend, les valises à ses pieds.

— Bonjour ! Je suis en retard, la circulation, s'excuse Clampin, mentant effrontément, incapable de justifier l'appétit sexuelle que suscite Géraldine déambulant nue devant lui. Depuis un mois qu'ils sont ensemble, ils sont continuellement en retard, tant leur envie de l'autre grandit à chaque gramme perdu.

Impératif, il s'empare des valises de Rosie et la précède jusqu'à sa voiture et en silence, ils font le court trajet jusqu'au restaurant.

— Je viens juste de finir, les accueils La Brosse tout sourire sur le seuil de l'auberge.

— Merci le vieux, tiens, je te présente Rosie et voici La Brosse le cantonnier du village.

— Enchantée mademoiselle, j'connais bien votre père claironne le vieux la moustache frémissante.

— Bonjour, annonce Rosie timidement.

— Venez, je vais vous montrer votre chambre, annonce Clampin... Tu peux te charger des valises La Brosse.

— Pas de problème...

Clampin, précède Rosie et ensemble, ils montent l'escalier et s'arrêtent devant une porte.

— C'était le bureau de mon oncle, je l'ai transformée en chambre, voici la clé, je vous laisse vous installer. Si vous avez besoin, je suis en cuisine, déclare l'Ogrion en ouvrant la porte et en s'effaçant pour qu'elle entre.

Le Brosse essoufflé, dépose les valises sur le lit et descend à son tour en refermant la porte. Rosie stoïque, regarde les vingt mètres carrés mansardés, formant un rectangle unique au sol parqueté. Un petit lit, une table de chevet sous un vasistas, une vieille armoire normande, une table et sa chaise, occupe trois angles du lieu. Le dernier ouvre par une porte sur une minuscule salle de bain, renfermant une douche, une cuvette de toilette, un vieux lavabo sous un miroir taché. Rosie, refoule ses larmes devant l'austérité du lieu et ouvre la première valise. Réticente, elle range ses affaires. Prenant peu à peu possession de l'endroit, elle commence à se détendre et assis sur son lit fini par le trouver acceptable. D'un geste vif, elle glisse ses deux valises sous le sommier à ressort. Puis elle se change et endosse sa tenue de

cuisine, se mire un instant dans l'armoire à glace, empoigne sa mallette à couteaux, son tablier et ses torchons et sort rejoindre Clampin. Affairé au milieu de ses gamelles, celui-ci l'accueille avec bonhomie.

— Entre Rosie, la chambre te plaît, demande Clampin pour la mettre à l'aise.

— Euh ! Oui M. Clampin, répond-elle.

— Appelle-moi l'Ogre ou chef, mais pas Monsieur, je ne suis pas encore assez vieux, assure Auguste dans un sourire.

Rosie timide, regarde le jeune homme roux, potelé. Dont la silhouette évoque une certaine jovialité instinctive, son corps n'est fait que de courbes et de renflements, de rondeurs affectives qui tendent sa vareuse et attire la sympathie des gens. *Je suis sûr que M. Clampin est très gentil...* Rosie répond *oui* mentalement, à l'écho de la voix de sa mère devant tant de rotondité suggestive et se demande, combien il pèse ?

— Un peu moins de 200 livres pour 3.6 coudées , sans la toque, argue Clampin amusé par la surprise dans les yeux de Rosie.

— Je ne...

— J'ai l'habitude, j'ai eu du mal à mit faire, moi aussi.

Ironise l'Ogrion, bon allez maintenant que les présentations sont faites, il est temps de se mettre au boulot. Suis-moi, je vais te montrer ton coin.

Le coin, cette partie intégrante de la cuisine et qui lui est maintenant dévolue. Une simple étagère sous un plan de travail et un tiroir pour tout territoire. Comme l'Ogrion, lui montre, elle l'annexe. Les torchons filent dans le tiroir, tandis que sa mallette à couteaux se pose sur l'étagère. Elle sort ses livres.

— Je vois que tu as le Grégoire et Saulnier, bien...

— Un cadeau de mon père, assure Rosie en retournant dans ses mains le petit livre à couverture marron, sans trop savoir qu'en faire.

— Garde le précieusement, c'est la Bible des cuisiniers, on y trouve l'ensemble des recettes en abrégé, car nul ne peut se targuer de les savoir par cœur. C'est une sorte de pense-bête pour professionnel. Range-le dans ton tiroir, tu n'en auras pas besoin pour l'instant. Bon voyons tes couteaux.

Cérémonieuse, Rosie sort un à un ses couteaux. L'Ogrion s'en empare et en éprouve le fil.

— Ils sont tous neufs, dits-moi, il faut les baptiser.

— Aie !

Sans explication, l'Ogre s'est saisi de la main de Rosie et lui a entaillé l'index légèrement, puis dépose une goutte de sang sur chaque lame.

— Voilà, maintenant, ils ne te couperont plus, assure Clampin en libérant la main de Rosie, qui blême le dévisage les lèvres pincées de peur et de colère contenue.

Je ne voulais pas te faire peur, mais c'est une tradition dans la famille, maintenant, ils sont à toi, ne les prête jamais, respecte les comme tu respectes ton métier, ajoute Clampin ritualiste, énonçant les paroles de son oncle.

Rosie muette, porte son index à ses lèvres, se demandant dans quel pays de barbares, elle est tombée. L'Ogrion lui sourit essayant d'apaiser ses craintes et déclare.

— Bon, allez mets ton tablier, on va te trouver de l'embauche.

Tirant sur la bavette, Rosie noue le lien en un passant et s'apprête à endosser son tablier.

— Attends, c'est pas comme cela jeune fille. Il faut rouler la bavette du tablier plusieurs fois de suite comme ceci, pour former un bourrelet sur son ventre. Sinon, tu vas avoir des ennuis gastriques, la chaleur des fourneaux est traîtresse. La bavette, c'est pour les ménagères, surenchérit Clampin en riant. Rosie s'exécute...

— Voilà tu fais un tour avec les cordons autour de ta taille, un nœud et tu glisses l'excédant sous le bourrelet... Parfait.

Rosie se sent engoncée dans son tablier, elle a l'impression d'avoir absorbé des kilos de coton et d'être monstrueuse.

— Bon voyons les cheveux maintenant. Tu as une barrette ?

— Euh ! Non, avoues elle, prenant conscience de ses cheveux longs.

— L'idéal, c'est de les avoir court, mais je suppose que ce ne sera pas très féminin, assure Clampin, en réfléchissant...

Se détournant, un instant, il farfouille dans une caisse et exhibe rapidement une baguette chinoise.

— Ça devait faire l'affaire, qu'en penses-tu ?

Rosie regarde la baguette et comprend. Réunissant ses cheveux châains en chignon. D'une pose efféminée, elle le transperce de la tige laquée noire, que lui tend Clampin.

Jugeant la mise de Rosie acceptable, l'Ogrion l'entraîne à travers la cuisine, lui expliquant au passage les divers matériels, lui dévoilant les trésors enfermés dans les armoires et les placards. Patiemment, il lui apprend les noms des choses, tout ce qui compose désormais son univers. Elle se fait l'impression d'être une exploratrice, baragouinant avec son hôte autochtone, essayant de définir un langage commun. Répétant machinalement, les noms bizarres des plantes et des animaux peuplant l'île nommée Cuisine. Découvrant la caresse abrasive de la parmentière sous ses doigts, le beuglement poussif du four vapeur sous pression, le ra du batteur-mélangeur, le chuintement stridulant des portes de frigos, le carillon des rondeaux et des russes, des bassins, sauteuses et sautoirs,

les cliquetis des fouets, des spatules, des écumoirs et louches pendus en rebord de la hotte. Suant, les yeux plissés par la chaleur, elle apprend la topographie du fourneau, sa mer intérieure bouillante et fumante enclavée dans le cercueil courant sur sa longueur, les îlots rougeoyants des plaques coupe-feu, les volcans incandescent des brûleurs à plein régimes, la pente blanchie de la fournaise du gril, les atolls d'inox délimitant les lagons d'huile des friteuses.

Sournoisement, cette fournaise captivante, lui donne le tournis, happant vicieusement dans le chant de ses couleurs incandescentes la moindre parcelle d'humidité de son être. Atone, Rosie sent subitement ses aisselles ruisselées et auréolées sa vareuse. Ses seins pointent douloureusement puis hâtivement se ratatinent jusqu'à flotter dans les bonnets de son soutien-gorge. Un ru glacial de sueur coule le long de son dos et imbibe impudiquement le liséré de son string. Les joues rougies, le front dégoulinant, elle s'asphyxie.

— Hé ! Jeune fille s'exclame Auguste, reste avec moi.

D'une poigne vigoureuse, l'Ogrion l'entraîne vers la salle et l'assied sur une chaise.

— T'hé, la gamine a éprouvé le baiser du dragon, assure La Brosse en entrant et en découvrant Rosie suffocante.

— Oui, le vieux, répond l'Ogrion goguenard, je crois que maintenant, il a une nouvelle fiancée. Tiens ! bois cela, ordonne Auguste en tendant un verre d'eau à Rosie.

— Merci ... murmure-t-elle contrite.

— T'inquiètes ! lui assure Clampin... on a tous vécu cela, la chaleur est notre pire ennemi, notre outil de travail certes, mais notre pire ennemi, allez au taf, les clients ne vont plus tarder maintenant.

Sous les yeux attendris de La Brosse, mécaniquement, Rosie se lève et suit l'Ogrion dans la cuisine.

L'Ogre est à moi.
Trouve- toi le tiens.
Ne viens plus quémandez le mien.

Ogre mon ami de Géraldine Clampin.

— C'est toi ma fille ? demande La Grande Ca de son lit.

— Oui ma tante, j'arrive, j'ai votre repas, répond

Géraldine sortant de la cuisine un plateau en main.

— Comme tu es belle ! S'exclame la vieille en la voyant entrer dans la chambre.

— Merci... souffle Géraldine gêné, peu habitué à ce qu'on lui fasse ce genre de compliment. Mais pour vous je l'ai toujours été, ajoute-t-elle affectueusement en embrassant sa tante après avoir déposé le plateau sur le lit.

— Une femme amoureuse l'est toujours, ironise La grande Ca, théâtrale. Géraldine se met à rire. Et égoïste aussi, au point de ne pas venir voir sa vieille tante pour tout lui raconter, ajoute la vieille complice.

— Je sais, je... Pardonnez-moi...

— Ne t'excuse pas, ma fille, en mon temps j'ai été comme toi, mais apporte-moi ce délice que mon cher

gendre m'a concocté et raconte-moi tout. Insiste la Grande Ca en tapotant le matelas pour l'inviter à s'asseoir.

— Votre gendre comme vous y allez, rétorque Géraldine compère un sourire de malice éclairant son visage.

— Simple rhétorique, vous avez le temps, mais on cause au village et ce couillon de médecin, à la langue bien pendue, faut pas croire que de mon lit je ne vois rien, je suis certes alitée mais pas borgne, taquine la vieille.

Alors raconte...

Géraldine s'assied, regarde sa tante savourer délicatement le consommé que Auguste a fait. Les couleurs sont revenues sur son visage allongé, au nez corbin, aux traits ridés d'espièglerie. Ses yeux rieurs aux prunelles vert Phtalo pétillent à nouveau de malice. Comme le constate Géraldine ravie, reprenant sûrement goût à la vie, sa tante a peigné ses longs cheveux blancs qui descendent en cascade sur ses épaules jusqu'à ses fesses.

— Que dire... Géraldine hésite surprise de ne pas savoir raconter à celle qui à toujours été sa confidente le bonheur d'être heureuse.

— Que tu es amoureuse, je m'en doute, mais encore, comment est-il, tu prends des précautions au moins ? demande leste La Grande Ca pour l'aiguiller.

— Oui, ma tante, assure Géraldine, en bénissant intérieurement le médecin qui pensant que sa surcharge pondérale était liée à un problème hormonal, pour l'enrayer lui avait fait prendre la pilule quelques mois auparavant.

— Bien... va pas me jouer l'idiote qui une fois prise, s'en va sauter de la grande Tuffe pour chasser le petit. Toutes façons tu connais la recette de La Simple de Délivrance.

— Oui ma tante, vous me l'avez enseigné dès mes premières règles venues tout comme l'utilisation de l'herbe aux charpentiers pour les supporter, lui serine Géraldine levant les yeux au ciel.

— Je sais que t'es doué et que je me répète, mais en mémoire de ta pauvre mère je...

Géraldine patiemment, écoute la ritournelle de sa tante. Au village, certains prétendent que c'est ainsi qu'elle a fait fortune, en vendant comme ça mère avant elle, ses potions composées principalement de Grande Camomille qu'elle utilise pour faire passer la faute d'un soir, donnant ainsi le nom de La Grande Ca à sa tante. Mais Géraldine connaît trop bien sa tante et pour l'avoir souvent vu, elle sait qu'elle n'a jamais fait payer cet élixir à aucune femme du bourg demandant son aide. La sœur de sa tante, de trente ans sa cadette, qui était sa mère et qu'elle n'a jamais connue, que l'on nommait au village La Fripée faisant référence au fait que ses grands-parents l'aient eue très tard. Pour éviter le déshonneur vingt-trois ans plutôt, d'un abandon cocufié avec un représentant de commerce dans sa 27^e année, cachant sa grossesse, sautait régulièrement de La Grande Tuffe. Cet énorme rocher en tuffeau près de la cuvette des amoureux dans le bois qui borde Meunerie par le Nord. S'apercevant tardivement de son état La Grande Ca avait essayé de l'aider en vain. La grossesse était trop avancée et c'est entre femmes, sa grand-mère et sa tante que sa mère rendit son dernier soupir en la mettant au monde.

C'est en sa mémoire qu'on l'a prénommée Géraldine et c'est entre les mains de ses femmes que l'on surnomme les sorcières à Meunerie, qu'elle grandit et apprit le mystère des simples.

— Vu ta mine réjouie, il doit être bien membré notre Ogrion, ajoute-t-elle en finissant son sermon.

— Ma tante ! riposte Géraldine faignant l'offuscation, habituée à la gouaille légendaire de la Grande Ca. Ce luxe que sa tante s'accorde au vu de sa richesse pécuniaire et intellectuelle. Précieux mélange de « Catinbourge », comme elle aime à se nommer et qu'elle cultive avec amour depuis plus de 80 ans sans que personne au village ne s'avise à redire.

— Balivernes, je peux de dire pour les avoir bien connus que l'Ernest et le Théodore, ils l'avaient bien longue et droite comme un I, bien qu'avec les années et l'embonpoint le pauvre Théodore devait plus la voir beaucoup. Quant à l'Ernest, je ne te dis pas combien de fois je lui ai préparé de la Filjoyeuse qu'il trimbalait dans son sac pour combattre les morpions après un passage dans les bordels de Tanger et d'ailleurs. Je lui envoyais la

lotion par la poste et il me renvoyait l'argent par mandat. Quoiqu'il en soit ton Auguste est de leur lignée et c'est sûrement génétique, comme le fait que les femmes de notre famille aient pour certaines, d'une œillade Marguerite se désigne complice, goûtées au gourdin de l'Ogre. À force de vivre en paria on s'assemble, brocarde gentiment sa tante.

Géraldine se met à rire et vaincu se livre à elle. Longuement, elles parlent cachottières de leurs expériences. S'émouvant des similitudes d'affections gestuelles de leurs amants. Se gaussant amoureusement de leurs petites faiblesses passagères, ou de leur penchant pour certaines postures. Géraldine heureuse de parler, livre ses espoirs de connaître d'autres joies intimes quand leur poids sera stabilisé.

— Tiens-tu fais bien de m'en parler, assure sa Tante redevenue sérieuse. Va me chercher mon herbier, j'ai retrouvé dans les archives des fragments de recette qui pourraient vous aider.

— Comment, vous-vous levez ma tante.

— Ne soit pas gourgandine, à mon âge, on a bien le droit de se faire dorloter, puis la nuit, je ne peux pas dormir alors je travaille. Vas, tu nous fais perdre du temps là, ajoute la vieille faussement irritée.

Géraldine s'exécute et entre dans le laboratoire de la Grande Ca. Au centre d'un carré de meubles d'Apothicaire aux tiroirs annotés de l'écriture fine de sa tante sur d'élégantes étiquettes. Sur une paillasse carrelée de petits carreaux de terre jaune, sous deux balances romaines aux plateaux dorés accrochées à un clou, près d'un vieux réchaud à alcool. Après, les alambiques, éprouvettes, filtres et presses fémininement ordrés, Géraldine trouve enfin le grand herbier de la Grande Ca. Lourdemment chargée par le livre aux grandes couvertures cartonnées reliées d'un cuir anthracite, enchâssant fortement de leurs liens de raphia les pages de buvard bis, chargées de simples séchées, elle remonte le couloir pour regagner la chambre trouvant sa tante, debout devant son bureau.

— Pose le là, indique La Grande Ca, péremptoire et Géraldine s'exécute.

— Voyons voir, marmonne la vieille en délassant les liens, ouvrant comme une valise l’herbier par le milieu sur deux pages vide. Lentement, elle cherche les simples dont elle a annoté le nom sur un bout de papier, tiré miraculeusement de la poche de sa robe de chambre. J’avais pensé à une base de fumeterre, de bardane peut être, voir des pensées sauvages, pour purifier l’organisme et pour le diurétique un peu Reine-des-prés et de Criste-marine, qu’en penses-tu ma fille ?

— Pourquoi pas, on pourrait y ajouter une régulatrice de l’appétit, comme La menthe pouliot et un macéra de bourgeon de noisetier glycéринé dilué et dynamisé pour parfaire le nettoyage cellulaire.

— Parfait ! S’exclame sa tante satisfaite, tu es décidément ma meilleure élève. Viens-je dois avoir ça au laboratoire, on s’y met de suite.

Lestes, elles gagnent le laboratoire et balances romaines en main chacune se partage la pesée des éléments de la tisane, que la Grande Ca par gaillardise en faisant pouffer de rire Géraldine vient de surnommer l’Allonge, faisant

référence à la perte de poids qui leur permettra à ses
tourtereaux de se coller plus.

Il y eut des Ogres dont il fallait se méfier.
Il y avait des Ogres dont il fallait rêver.
Il y a l'Ogre qu'il faut aimer

Ogre mon ami de Géraldine Clampin.

En nage, pantalon et vareuse trempée, son tablier imbibé, roulé et coincé sous le bras, Rosie regagne sa chambre. Elle entend Clampin du fond de la cuisine, lui rappeler l'heure de la reprise. Exténuée, moite, mentalement, elle fait le décompte dans dix-sept heures. Arrivée dans sa chambre, elle s'extirpe et expédie, sa gangue de coton détrempeée dans un coin de la chambre. Ses sous-vêtements empoissés de sueur roulent sous ses doigts et rejoignent le tas de hardes. Nue, frissonnante, le corps endolori, elle entre sous la douche. Puis emmitouflée dans une serviette, à peine sèche, elle se jette au travers du lit et s'endort abêtie par la fatigue, la tête douloureuse sous les réminiscences des bruits méphistophéliques du service, la peau de main vieillie, ridée par l'eau bouillante et chargée des détergents de la plonge. La sonnerie de son portable, la fait sursauter et Rosie s'éveille. Nauséuse, elle reprend conscience avec la réalité. Dans son sommeil agité, sa serviette a chu sur le

sol, la nudité frissonnante, elle s'enroule dans le couvrelit pour prolonger sa sieste. Son portable Bip à nouveau et Rosie agacée se lève et ouvre son sac pour consulter ces messages inopportuns et maugrée contre les deux Sms publicitaire, qu'elle efface rageuse. Elle regarde l'heure qui s'affiche sur le cadran rétro éclairé, dix-neuf heures et se décide enfin, ouvre l'armoire, happe au passage ses vêtements et s'habille à la hâte, apprécie inconsciemment la fraîcheur du repassage récent de sa mère et réalise qu'elle n'a pas prévenu ses parents. Fébrile, assise sur le bord du lit, elle bâcle un texto comme une excuse, l'expédie et sort. Dans la salle vide, elle trouve sur la première table, un mot posé sous une clé sur un plateau portant son dîner. Elle le parcourt, comprend en substance, ce que l'écriture fine de l'Ogrion lui indique et soulagée découvre que ses parents ont appelé et qu'il les a rassurés puisqu'elle dormait. Elle enfourne dans la poche de son Jeans la clé de la porte d'entrée, picore la tranche de jambon dormant sur son lit de salade, se gave de petit pain rond, grignote la grosse madeleine ventrue du jour puis débarrasse son plateau dans la plonge délicieusement silencieuse et sort.

Incertaine Rosie remonte la route jusqu'au pont et essaie de s'orienter. Le village déserté, suffoque encore dans la chaleur du soir, seuls les bruits étouffés des téléviseurs suintants des fenêtres entrebâillées pour laisser passer l'air, l'assure d'une présence humaine.

— Ta première nuit à Trouducville, ma fille, murmure Rosie dans un soupir.

Le bourdonnement familier de moteurs attire son attention, sous les néons blafards d'un antique bistrot, elle voit deux jeunes crâner sur leur scooter. Une voix bourrue les admoneste et encourage Rosie à se diriger vers le bar. En arrivant à sa hauteur, Rosie trouve La Brosse en grande discussion avec eux. Un troisième sort de l'établissement et se mêle à la conversation. Rosie le reconnaît, c'est Mathieu. Intimidée, elle attend en retrait. La Brosse maugré par principe et cède au charme juvénile et à l'invitation de Mathieu.

— Viens aussi, l'invite Mathieu, qui se tournant vers ses comparses, la présente. Voici la Rosie de l'Ogre, ici c'est Nico et voici Dorien.

— Salut mademoiselle, répondent d'une seule voix les jumeaux, amusés.

— Z'allez pas me l'embêter la petite vous autres, ajoute protecteur La Brosse en toisant les jumeaux. Vous n'êtes déjà pas du pays et vous me faites déjà assez de saloperies sur mon trottoir, insiste-t-il.

— T'inquiète pas le vieux, sont pas méchants juste... jeunes, ironise Mathieu, allé je paies un coup faut arroser la venue de Rosie.

Saisissant naturellement la main de Rosie, Mathieu l'entraîne dans le bar et lui offre une chaise puis part vers le comptoir déserté. Timidement, Rosie s'installe en face de La Brosse. Mathieu revient avec cinq verres et une chopine de blanc. Méthodiquement, il sert les godets à raz bord. Effarée Rosie regarde le liquide mordoré dans son verre.

N'aimes-tu nue ?
En croque au sel.
M'aimes-tu crue ?
En robe des champs.

Ogre mon ami de Géraldine Clampin.

— Elle est comment cette Rosie, demande inquisitrice Géraldine, assise sur les genoux de Clampin tous deux sirotant une tasse de la fameuse Allonge.

— B'en c'est une fille de la ville.

— Et c'est quoi mon amour une fille de la ville ?

Minaude Géraldine amusée de l'embarras qu'elle lit sur le visage d'Auguste.

— Je sais pas moi, c'est une môme, que j'ai pris comme commis, t'as peur ou quoi ? se renfrogne l'Ogrion.

— De toi, oui, souffle Géraldine en lui baisant les lèvres, t'es tellement beau que j'ai peur qu'on te vole, c'est tout, ajoute-t-elle en soufflant les mots à son oreille.

— Alors si c'est cela, répond Auguste amusé, viens déjeuner demain avec nous, tu feras ça connaissance et tu verras que tu n'as rien à craindre d'elle.

— Oh d'elle s'est sûre, mais de toi... reprend Géraldine tenace, t'es bien un ogre, non ?

Auguste reconnaît cet air fripon et il sait comment cela va finir, terminant sa tasse d'un trait brûlant, il saisit un cousin près de lui et amoureusement, assène un coup sur la tête de Géraldine en la traitant de pomme. Commence alors, un pugilas entre eux deux, finissant rapidement en elle, qui ravit de suscité tant d'amour, les cuisses serrées, refuse de le libérer.

— Tu es mon Ogre et mon amour que j'aime dit-elle pour toute défense.

— Et toi une chipie qu'hélas, j'aime aussi, depuis pas assez de temps.

— Pourquoi, hélas, quête Géraldine les sourcille froncés.

— Parce que si j'avais su, c'est depuis la primaire que je t'aurais dragué. Que de temps perdu et de bourrelets en trop, assure Clampin amère, passant la paume de sa main sur son ventre.

— Un peu de patience, mon amour et en ce qui concerne la primaire, tu étais trop moche à l'époque, tympanise Géraldine, le forçant à rire en le chatouillant.

Lentement, Auguste vaincu caresse les rondeurs de sa femme et en riant, ajoute moqueur.

— Elles me manqueront tu sais.

— Et bien pas à moi, ni les tiennent non plus, rétorque Géraldine sérieuse, d'ailleurs on va les faire fondre plus vite, allé ! pousse toi un peu, on va se régaler d'une bonne tasse d'Allonge.

— Encore ! Ricane Clampin en s'extirpant du lit.

— Oui, et n'oublies pas de faire attention à ce que tu manges dorénavant, ma tante et moi on ne travaille pas pour rien.

— Je sais ma chipie, assure Clampin en flattant les fesses de Géraldine d'une main et de l'autre acceptant la tasse qu'elle lui tend.

C'est dans un cœur aimer.
Que l'Ogre affûte sa lame.
C'est dans la chair caressée.
Que la nuit, l'Ogre tranche.

Ogre mon ami de Géraldine Clampin.

Rosie s'avance dans la peine ombre, le vin blanc fait encore son office et martèle son crâne l'obligeant à marcher à pas mesurés. L'Ogrion est déjà aux fourneaux, elle l'entend œuvrer du haut des marches. Sans un bruit, elle descend et l'observe du seuil de la cuisine, attendant qu'il l'admoneste comme l'aurait fait son père pour ses frasques de la veille. Mais il semble ne pas la voir, les yeux absents, il officie devant une russe malaxant une mixions aux teintes boisées oscillant entre le rouge merise et l'ocre brun veiné d'un vert tendre. Il goûte d'un doigt discret, ajoute une pincée de sel, râpe de la muscade qui bruine sur le mélange. Encore un coup de spatule, puis il bourre une poche, sortant de dessous du plan de travail une grille garnie de ramequin, il les emplit délicatement, puis il parfait le tout d'une fine couche de gelée et range sa grille dans le frigo.

— Alors tu entres ou tu fais le pied de grue toute la journée, s'exclame l'Ogrion sans regarder Rosie.

— Euh ! Je... bafouille Rosie.

— Ma fille quand on fait la fête on assume le lendemain, ce que tu fais non ?

— Euh ! oui mais avec une heure de retard, ajoute Rosie contrite.

— T'inquiète La Brosse est passé et je sais tout, répond Clampin d'un air entendu. Pour ta peine, tu nous sers le café.

Passant dans la salle, Rosie s'exécute. Attablés, ils sirotent silencieux. Lentement la caféine fait son effet et Rosie s'éveille définitivement.

— Bon maintenant on va te mettre dans le bain, affirme l'Ogrion en se levant, emportant sa tasse dans l'évier. Tu vas aller chez La boulange me récupérer ma pierre à affûter les allonges.

— Euh ! Oui chef, répond Rosie, perplexe, mais c'est quoi.

— T'inquiètes, tu sais où se trouve la boulangerie, demande lui juste ça et tiens, récupérant un panier sur

une étagère, prend ça pour la transporter, ça devrait aller.
Mais manges toi, j'en ai besoin pour ce midi.

Rosie, panier sous le bras, remonte la rue jusqu'au centre du village et trouvant la boulangerie ouverte, entre, accueillit par La Léonie.

— Tiens La Boulange, y'a la Rosie de l'Ogre qui veut te voir, crie la femme du boulanger sans lui laisser le temps de dire bonjour.

Enfariné, le boulanger remonte bruyamment le petit escalier de bois qui même au fournil en dessous.

— Bon... jour, bafouille Rosie, je viens chercher la pierre à affûter les allonges, pour M. Clampin.

— L'Ogre, on dit L'Ogre ici ma petite, rectifie La Léonie pète-sec.

— J'ai... J'ai pas encore l'habitude, s'empourpre Rosie, intimidée.

— Oh La Léonie, t'as pas fini de te montrer aimable, s'exclame La Boulange, viens on va au fournil, je crois qu'elle est là.

Emboîtant le pas du boulanger, Rosie descend l'escalier et se retrouve suffocante devant la gueule d'un four,

ronflant sous la besogne, tandis qu'une fournée, se fait remonter la pâte par les bras d'acier articulés et bruyant du pétrin sur sa gauche. Se frayant un chemin entre les bannetons, le boulanger l'invite à le suivre et sans attendre sur un coin de marbre, il sert deux verres d'un blanc sec, qu'il réserve d'ordinaire au sirop de ses babas.

— Allez cul sec, et que la chaleur nous pèle le cul et que la fournée soit bonne, dit-il en portant un toast.

Interloquée, Rosie, goûte du bout des lèvres et grimace sous l'acidité du vin, mais courtoise devant l'insistance de son hôte, qui l'invite à gober ça d'un coup, elle le fait manquant de s'étouffer la trachée en feu.

— Alors, la pierre de l'Ogre, elle est où, soliloque le Boulanger, en remuant des sacs de toile. Suis- je bête, je l'ai passé à Bognat, va le voir, je crois qu'il est en cave. Il en avait besoin pour sarcler les barriques.

Incrédule, Rosie remonte jusqu'à la boutique, heureuse de quitter la fournaise du fournil précédé par La Boulange qui l'a salut et en sortant sur sa droite, remonte la rue centrale.

— Vous allez la tuer la gosse, assure La Léonie amusée malgré elle.

— B'en faut bien qu'elle soit baptisé, répond son mari, en buvant un verre d'eau pour ce rincer la bouche, du mauvais vin.

Faisant le tour et entrant dans la cour du bistrot, Rosie un peu pompette, appelle indécise au pas de la porte de la cave.

— Quoi encore, hurle Bougnat agacé.

— C'est M. Clampin, je veux dire L'Ogre qui m'envoie récupérer sa pierre à affûter les allonges, La Boulange m'a dit que c'était vous qui l'aviez.

— Ha ! Oui ! Attends, d'abord donne moi un coup de main, à tirer la barrique, après je suis à toi, lance Bougnat en fond de cave.

Rosie, entre et dans la peine ombre, trouve Bougnat pivoine, tablier bleu en jalousie sur sa cuisse droite et manches relevé aspirant sur un tuyau.

— Prends ça et remplace-moi je vais chercher des bouteilles et aspire, sinon, tu perds le flux et ça ne coulera plus.

Sans attendre sa réponse, Bougnat, lui colle en bouche, non sans l'avoir essuyé sur un pan de son tablier, l'extrémité du tuyau et s'assurant qu'elle a bien compris le principe, d'aspirer, de laisser couler un peu en bouche, avant de boucher avec la langue et de recommencer, s'enfonce dans les ténèbres du fond de sa cave. Rosie, méthodique, exécute le mouvement, bavant aux commissures des lèvres, le rubis du Cabernet en maintenant la pression par obturation du tuyau. Durant un espace-temps interminable, elle procède, entendant les cliquetis des bouteilles que brasse Bougnat. La tête cotonneuse, grisée, elle accepte son remplacement et observe la dextérité du Bougnat, qui à genoux, d'une aspiration amorce le siphon et transvase le vin dans les bouteilles.

— T'as fait du bon boulot, ma fille, déclare Bougnat en se relevant, souriant au visage benoît de Rosie. Mais la pierre je l'ai plus, c'est Cloporte qui me l'a emprunté, à moins que ce soit La Brosse. Maintenant faut que tu m'excuses, mais j'ai encore à faire et sans autre forme de procès la pousse dehors, refermant la porte de la cave

derrière lui, la raccompagnant dans la rue. Il me semble que la Brosse est près des grands jardins de la Grande Ca. Tu sors du village et environ cinq cents mètres après tu les trouveras.

Reprenant son panier, titubant un peu, Rosie, suivant les indications chemine sur la route verglacée et souffle heureuse sur ses doigts gourds pour les réchauffer en reconnaissant la silhouette du vieux.

— Rosie, que fais-tu là, ma fille, il est presque l'heure du service.

— Je...suis, venu. Elle pouffe de rire et continue incompréhensible, pierre, Ogre.

— Je vois, tu cherches la pierre à affûter les allonges.

— Oui... c'est ça, faut que m'e dépêche, sinon l'chef, il va r...r...râler, assure Rosie d'une voix avinée par les effets à rebours de l'alcool.

— Alors monte, déclare la Brosse, en l'aidant à entrer dans la bouette en bois. Souriant, devant l'ivresse de Rosie, qui commence à rire et à chanter à tue tête sans vergogne, désinhibé par l'alcool que le cul nous pèle.

Triomphaux, ils font le tour du village, Rosie chantante, amusant la galerie, puis se dirigent vers l'auberge et La Brosse appelle Clampin. D'un click, Auguste fait une photo avec son portable et se tournant vers Géraldine, déclare.

— Je t'avais dit mon amour qu'elle était charmante la Rosie.

— Je vois, oui, que tu t'es moqué d'elle, vous devriez avoir honte vous deux, ajoute La Simple en taçant Auguste et La Brosse hilares.

— B'on j'en fait quoi maintenant, demande le vieux entre deux quintes de rire.

— On l'emmène chez ma tante, des fois qu'elle est besoin de nos services, allé ! oust ! qu'on nous laisse entre femmes, bande de mâles ingrats, ajoute-t-elle en embrassant Clampin d'un baiser léger, réprobateur, mais l'accréditant de son absolution.

Sous les yeux amusés de Meunerie, La Brosse poussant Rosie délirante dans sa brouette, l'emmène jusqu'au palais de la Grande Ca.

Honteuse, nauséuse, Rosie, s'éveille sous la brise légère de la chaleur mourante d'un feu de cheminée. Allongée sur un immense canapé en rotin bordé de coussins amande, elle laisse à ses yeux douloureux le temps d'accepter la lumière qu'elle juge crue.

— Alors ma fille, on a baisé le cul de la perverse Népenthes, déclare une voix paraissant sardonique aux oreilles blessées de Rosie. Je te dis ça en référence à un passage de l'Odyssée d'Homère dans lequel Hélène mit de la drogue "Nepenthe" dans le vin afin d'endormir la vigilance de ses hôtes.

— Ma tante, je ne crois pas qu'elle soit en état d'apprécier la littérature en ce moment, souffle une voix aérienne de douceur.

— Géraldine, t'apprendra qu'une âme cultivée, ne saoule pas, elle s'enivre seulement et je pense qu'il est temps d'apprendre à cette jeune fille les rudiments d'une certaine culture.

— Mais je te dis qu'elle est tombée dans une embuscade, une sorte de bizutage culinaire.

— Foutre dieu, mon gendre à pas fait ça.

— Oh ma tante, primo ce n'est pas encore votre gendre et secundo, il paraît que ça fait partie de l'apprentissage.

— Des barbares, oui, assure La Grande Ca, faussement offusquée, cachant son amusement.

— Parce que pour vous traverser un village pour chercher de la poudre à perlimpinpin ce n'est pas de la barbarie, réplique Géraldine, forte de son expérience passée.

— Oh, tu ne vas pas remettre cette vieille histoire sur le tapis, ricane la vieille, se souvenant de la mise trempée de sa nièce à huit ans, qui colérique en rentrant bredouille sous une pluie battante, avait fait les frais de cette marotte de sorcières.

— Je vous signale que cela m'a coûté une bonne bronchite et des heures de veille en punition à vous et grand-mère.

— Oui, mais bon, la petite, elle ne risque rien, c'est juste une cuite, elle aura probablement, une bonne migraine.

— Non, ma tante, regardez !

Sous les yeux des femmes, Rosie se met à jaunir, sa peau et le blanc de ses yeux prennent rapidement la coloration jaunâtre symptomatique d'un ictère.

— Allez ! c'est parti pour une Cichorium, déclare la Grande Ca en repoussant gentiment sur le canapé Rosie, faisant mine de vouloir se lever. Géraldine, tu nous prépares ça, tu sais où trouver les racines de chicorée et mets y de la rhubarbe, aussi.

L'Ogre est un incompris.
Quand il sort, on a peur de lui.
Quand il est assoupi on s'ennuie.

Ogre mon ami de Géraldine Clampin.

Rosie la jaunisse, c'est ainsi qu'on la surnommait dorénavant au village, fâcheuses conséquences de son apprentissage, ce qui au début la mettait en colère. Mais cet épisode, lui a fait aussi connaître outre ses limites alcooliques, deux femmes extraordinaires. D'abord la femme du chef, Géraldine, même s'ils n'étaient pas mariés, cela sautait aux yeux de tous, que L'Ogre et La Simple étaient fait l'un pour l'autre et surtout une grande dame, qu'ici on surnomme la Grande Ca. C'est ainsi que commence la lettre que Rosie a envoyée à ses parents. Émus, massés sur une chaise, tenant chacun un bout des feuillets, ils relisent pour la cinquième fois, les lignes de leur fille, la première lettre en deux mois.

— Elle a de la chance notre Rosie, se réjouit Copeau.

— On a bien fait de l'envoyer là-bas, je lui avais dit que M. Clampin était gentil, ajoute sa mère, elle ne nous croit jamais.

— Puis t'a vu son écriture, comme elle est belle, on dirait celle d'un notaire.

— C'est Madame la Grande Ca, qui lui a enseignée, elle le dit là, regarde, affirme ça femme en soulignant de l'index un paragraphe.

— Je vois bien ! je ne suis pas myope tout de même...

— Oui, mais écoute ce qu'elle dit, insiste sa femme.

La Grande Ca est une maîtresse sévère, c'est l'Ogre qui pour me punir d'avoir fait une bêtise (excuse-moi papa, mais pour avoir des frites plus rapidement dorées pendant le service, j'ai versé du Spigol dans l'huile de la friteuse). Du coup, après le lavage intégral de celle-ci, il m'a fait faire des lignes avec un cornet et du chocolat sur toute la longueur du plan de travail (je ne recommencerais pas papa promis). Ainsi s'apercevant de mon écriture de sagouin (je sais maman me l'a souvent dite), il a demandé à la tante de sa femme, de m'apprendre à écrire et depuis, je suis son élève. J'apprends aussi les plantes, la philosophie, des tas de trucs et je lis beaucoup aussi. La Simple, je veux dire la femme du chef me donne des livres, ainsi que Cloporte le croque-mort. Enfin tous les amis de M. et Mme Clampin, surtout La Brosse, avec lui je fais de grands tours dans les

bois et les chemins, il connaît plein de choses sur l’histoire du village. Mais je dois dire que vous me manquez tous les deux. Je vous aime. Rosie.

— Copeau, c’est quoi le Spigol, demande sa femme.

— C’est du piment doux et du curcuma, mélangés avec des épices nobles, et des colorants, on en met dans la paella.

— Je te jure notre Rosie quelle idée, elle a eue, glousse sa mère, entraînant l’hilarité de son mari.

Un rire pour cacher la bouffée de fierté et d’amour, dont aucun des deux par pudeur ne veut avouer à l’autre l’existence. Celle suscitée par la lecture d’un *je vous aime et vous me manquez*, écrit de la main de leur fille et non pas *textoté* sur le clavier impersonnel de son portable. Heureux, répondant à l’heure du dîner, ils rangent à regret la lettre dans un tiroir. Repliant ignorant, les pages sur les demi vérités écrites par Rosie, qui avec émotion, a passé sous silence des pans entier de son existence à Meunerie Bourg, essayant d’adapter son style à celui d’un plus simple qu’ils puissent comprendre.

Cette solitude pesante qui malgré les flirts innocents, avec Mathieu et les jumeaux, ne se comble pas. La peine ressentit, lorsqu' un soir, elle a appelé Virginie, essayant de retrouver la complicité juvénile de leurs discussions nocturnes. Mais qui enceinte et fiancée à un coiffeur du village, ne la comprenant plus, lui assurait de se résigner à la chance qu'elles avaient eu de quitter la citée pour vivre en province et des joies de trouver un mari et d'être bientôt mère. Mais le plus lourd, était la connaissance. Certes, si La Grande Ca, La Simple, Cloporte et l'Ogre s'occupaient avec passion de son éducation, lui donnant ainsi amour et savoir. Il n'en était pas moins un gouffre de solitude, dans lequel, elle a sombré. Savoir et Compréhension l'obligeaient à réfléchir sur elle-même et comme elle ne l'avait jamais fait. Au lycée, elle avait refusé, l'enseignement des professeurs, s'adonnant volontairement à l'obscurantisme de la non-croyance élémentaire des matières qu'ils essayaient vainement de lui enseigner. Mais ici, elle n'a pas le choix, ici qu'importe avec qui elle parle, ils ont des avis sur tout et idiotie au début, elle acquiesçait, jusqu'à ce vexé de ne rien comprendre et surtout de répondre de travers, elle a

fini par se le sentir vraiment. Même Mathieu, dont elle repousse les mains empressées sur son corps et pourtant qu'elle commence à aimer profondément, lui fait peur par son intelligence et la bloque, près de lui elle se sent si gourde.

Elle qui pensait pourtant avoir assimilé la vie, le sexe, en comprenant qu'à onze ans, quand la bite grandit et que les premières règles tenaillent, les deux camps se séparent. Les filles partant sans comprendre, dans une étrange langueur romantique tandis que les garçons se tournent vers les copains.

Mais dans les livres et les paroles de la Grande Ca, Rosie avait dû admettre cette non-vérité qu'elle avait trop bien vécue au quotidien avec Régis son voisin de palier et premier flirt. D'abord les BÉDés de cul piqué au buraliste de la cité et planquées sous le matelas, avec en encadré, le vocabulaire pour exprimer qu'on veut et qu'elle aime cela. Régis, les lui montrait comme des trésors quand ils étaient seuls sans les copains. Mais l'image statique, unicolore, ne comble qu'un instant. À treize ans, Rosie se souvient de cet épisode à la piscine, il leur faut du vivant. Les Meufs, Régis et ses copains vont les mater dans les

vestiaires, où ils se font choper et dérouillés par le gardien.

Alors qu'il aurait suffi à Régis d'être tendre et attentionné, pour qu'elle, Rosie, lui montre ce qu'il cherchait. Mais c'était trop que de demander.

Puisque le naturel s'est trop risqué, alors dans un squat improvisé, la bande s'éduque devant les cassettes de porno. Le vocabulaire ne s'est pas plus enrichi, mais le geste lui... si. Le monde féminin se subdivise en deux. D'un côté les sœurs et de l'autre les femelles. L'une se respecte, l'autre on ne rêve que de cela. Une femelle, ça aime ça, ça déambule les miches à l'air en tortillant du cul, ça hurle à en réclamer, ça ne pense qu'à baiser. C'est ainsi qu'elle a cédé à quatorze ans sous la pression des copines pour ne plus être une conne, avec un Régis malhabile dans les chiottes du lycée pendant l'interclasse. Comme eux tous à cette époque, elle pensait que l'amour, était une illusion pour les journaux des Meufs, dont ses pseudos princes de la citée ne peuvent lire que les gros titres en ahanant, elle est certaine maintenant. Une utopie pour les mères de citée qui viendra avec le temps. Croyance aveugle initiée par des femmes, des mères

pourtant désabusées aux jeunes épousées, victimes d'un mariage arrangé. Une absurdité que sa génération d'illettrée a dû réinventer par faute de ne pouvoir la déchiffrer dans des livres pleins de mots et de phrases compliqués. À l'école, la maîtresse avait vainement tentée de leur expliquer, mais il fallait lire et ils sont trop feignants pour ça. Ici, Rosie a prit conscience de ses erreurs et des mensonges éhontés à ses parents pour rejoindre ses monstres d'ingratitude.

Le pire, pour elle, est de comprendre d'où elle vient et de finir d'avoir honte de sa famille, de ses racines. Prendre ses vieux pour des cons quand on est adolescent l'esprit empoissé de juvénilité, c'est excusable. Mais après une approche globale de la philosophie, c'est du cynisme, sauf comme le lui a dit la Grande Ca, si sa parentèle est incurable et n'a jamais manifesté une once d'amour envers vous. Longuement chamboulée, elle avait fini par en parler avec Géraldine et sa tante et se rangeant à leur côté, comprenant que c'était au plus grand de se mettre à la hauteur du plus humble et non pas l'inverse. Elle avait accepté les joies simples de la vie et écrit cette lettre, qu'elle n'avait pas omis de leur faire lire, acceptant la

solitude de cette métamorphose et la fierté d'être Rosie La Jaunisse, fille de Copeau le compagnon et d'Adèle ancienne ouvrière qualifiée en atelier de couture, qui pour l'élever à quitter une carrière prometteuse en s'enterrant dans un T3 cuisine d'une Z.U.P sensible quelques parts en France.

Dame des Simples un Ogre ai rencontré.
Parti glaner la chair à pâté, il faisait son marché.
Armé de son couteau il voulait me manger.
Holà ! Qu'ai-je d'une oie que tu veuilles me farcir ?
Bas les pattes maquignon.
Ce n'est pas dans ma chair rebondie que tu planteras ton vit.

Ogre mon ami de Géraldine Clampin.

— Elle progresse pas, il lui faut des jours pour apprendre des gestes simples, mais essentiels, assure Clampin fatigué.

— Laisse-lui le temps, c'est nouveau pour elle, minimise Géraldine et puis tu sais bien où est ta vraie colère.

— Quoi ? Demande Clampin soudain agacé.

— Elle s'ennuie, tout comme toi mon amour, chuchote Géraldine en asseyant dans la salle au côté d'Auguste surveillant Rosie du coin de l'œil.

— Je ne m'ennuie pas avec toi.

— Je ne te parle pas de nous, ça fait combien de temps que tu n'as pas composé ? Lui demande sérieuse la jeune femme.

Composé, le mot résonne dans l'intellect de Clampin. Ce mot que Géraldine a trouvé pour nommer cette fichue empathie dont il a été autrefois l'esclave par faute de sa non maîtrise, mais qui lui permet de codifier en goût l'essence des gens qu'il croise.

— Depuis La Simple, avoue Clampin penaud, dès que j'essaie, je reviens à toi.

— Alors, tu n'es pas l'Ogre, mais un simple Ogrion et La Brosse et Alcyon sont d'accord avec moi, affirme Géraldine fermement. Crois-tu que je ne travaille plus moi-même, que les gens ne sont plus malade parce qu'on s'aime ?

— Non, mais j'ai perdu le sens.

— Baliverne s'emporte Géraldine, comprend et fait la part des choses, si non... Je... Géraldine réfléchit. Je ne ferais plus l'amour avec toi, déclare-t-elle, le poussant du coude pour qu'il s'éveille.

— Tu ne pourras pas, affirme Auguste en riant devant Géraldine qui lui fait les gros yeux et moi non plus. Mais j'ai peur de reprendre de ça. D'une main, il flatte son ventre, qui comme celui de la jeune femme en est devenu

un, en avouant enfin la vraie raison. Je ne veux pas renoncer à nous pour...

— Idiot, tu n'es qu'un idiot, tu sais très bien pourquoi tu t'es fait grossir. Pour la chimère de Rosemonde.

— Et mon oncle alors, c'était aussi Rosemonde, réplique Clampin piqué au vif par celle qui l'aime et lui rappelle un souvenir qu'il voudrait effacer à jamais de sa mémoire.

— Théodore ! Théodore ! ne vois-tu pas que c'est du folklore, que pour ceux du village, l'Ogre doit être gros, comme une sorte de panoplie. Que ça rassure la clientèle aux yeux du commercial Bougnat. Bien avant lui, tes ancêtres, n'ont pas été toujours ainsi et la vérité, c'est que Théodore, ma tante te dira que c'est sa thyroïde qui l'a emporté et non pas son appétit.

— Comment tu sais cela toi, demande Clampin regrettant son ton acerbe.

— Je te montrerais mes archives, mais pour l'Ogre et La Grande Ca, ils étaient amant, crétin, lâche Géraldine exacerbée.

— Comment ? Mon oncle et ta tante.

— Et alors, toi et moi c'est merveilleux et eux c'est obscène peut-être, s'emporte encore plus Géraldine, devant l'air offusqué de Clampin.

— Non... mais... J'ai... Auguste recule sous le choc.

Géraldine rapidement avoue l'essentiel de la conversation avec sa tante, négligeant leurs secrets de femme. Théodore et la Grande Ca étaient des amoureux épisodiques, ignorés du village par leur grande discrétion. Trop amant pour être de simples amis, trop ami pour être de simples amants, partagés entre leur volonté de chair et la passion agnostique de leur art respectif.

— Alors me crois-tu mon amour, conclut posément Géraldine, pour rasséréner Auguste, qui objectant mentalement, fini par se laisser convaincre de la véracité des dires, se souvenant des soirs, où joyeux il allait coucher chez La Brosse, pendant les courtes absences régulières de son oncle, parti rejoindre ses paires les compagnons. Prétexte que même La Brosse, ne reniait pas, conscient du caractère secret et ancestral du compagnonnage.

— Oui, répond Clampin, l'esprit soudainement libéré s'avouant ses erreurs et reléguant son phantasme d'enfant émit par les lignes d'un livre d'aventure. OÙ le héraut tout comme son oncle, sous le couvert du secret, rejoignait son frère banni du village pour avoir aimé la princesse du royaume, obligé sous peine de mort de laisser derrière lui l'enfant unique né de cette passion. Une utopie, qui lui a permis de compenser l'absence de son père et d'attacher ses pas à ceux de l'Ogre.

Alors va, le libère Géraldine.

— Merci... murmure Auguste après une longue pose et l'embrassant tendrement, l'entraîne vers la cuisine.

Rosie, parle-moi de chez toi, lui demande tout de go Clampin.

— Holà, on voit grand le taquine Géraldine, devant la mine ahurie de Rosie, ne comprenant rien de rien, ni à leur engueulade de tout à l'heure, ni à cette demande, regardant ses carottes, persuadée d'avoir fait une erreur.

— Allez, dis-moi, insiste Auguste, en souriant à Rosie pour l'encourager, approuvant de la tête le tournage des légumes reposant dans le fond d'un bassin...

Rosie se met à raconter d'une façon décousue et Auguste en l'écoutant se met à l'ouvrage. Enfin assise sur le marbre, intimidée, fermant les yeux devant son chef et sa femme, Alcyon et La Brosse, que Géraldine a appelé comprenant qu'il allait se passer quelque chose. Rosie laisse son esprit se faire pénétrer par les perceptions émises des boutons synaptiques de sa langue. Fugaces, codifiés en impulsions, elles suivent le réseau de ses nerfs jusqu'au tronc cérébral. Véloces, elles se dédoublent en fratrie et empruntent simultanément les unes le système limbique, sous le cortex cérébral. Où, pitres, elles se griment d'une connotation émotionnelle en traversant l'hypothalamus saluant polissonnes le maître des plaisirs inconscients, puis réticentes s'échouent dans l'hippocampe, qui en analyste autoritaire et besogneux, les mémorise et les compare aux lignes du grand livre des souvenirs. Tandis que les autres studieuses forment le train, ajoutant les wagons des sensations émises par l'odorat et du touché lingual, s'ébranlent, roulent et entrent dans la gare du thalamus, qui en chef de gare conscient aiguille et traite chacune d'elles suivant son intensité et la nature de son message.

Tout y est et cela enfermé dans une simple salade composée. Rosie n'en revient pas. Bafouillante, elle avait sobrement raconté sa ville, sa cité et tout en écoutant le chef, avait pelé, rappé, émincé, émulsionné, extraire, condiments, légumes, jus, plantes. Composition anarchique, qui sous sa fêrulle s'était ordonné, répondant aux ordres de ce général organisant sa troupe, rangeant ses phalanges combattives de goût. Un lit de mâche et de pissenlit en fleur et d'épinard frais, perlé d'essence de girofle soumet l'âcreté bicolore de la pelouse bordée de fusains rachitiques devant son immeuble. Les grains de chicorée qu'elle croque par inadvertance simulent d'amertume asphyxiée l'odeur du bitume et de l'air chargé d'hydrocarbures émanant du périphérique proche. Les croûtons frits créoles au saindoux, évoque l'odeur nauséuse du tabac froid et d'urine prononcée par les grains de cassis en saumure, incrusté dans le béton brute de sa cage d'escalier et font grimacée Rosie. Légion acide qui sans qu'elle le sache prépare ses papilles. L'amour survient, naufragé sur cet océan vert. Radeau fragile de pain d'épice au mendiant d'autonome sauvant un fin médaillon de mousseline de volaille truffée au foie

gras en gelé de pimprenelle. Croquant dedans, Rosie se noie soudainement larmoyante dans cet amour familial emporté par les goûts oléagineux et suaves des noix, noisettes et raisin secs, mêlés de miel du mendiant, rappelant l'odeur du tabac à pipe de son père aromatisant ses baisers joviaux. Celle, des armoires de sa mère emplies de pot pourri antimite, des parties de fou rire avec Virginie quand celle-ci s'essayait la prenant elle et sa mère comme cobaye au shampoing au henné. Souvenirs, se conjuguant sous la douceur en bouche de la mousse de volaille pochée dans un bouillon aromatique et d'une lame de fois gras le tout conjugués à la pimprenelle. Saveur des joues paternelles fraîchement rasées, aux résidus cutanés de la crème de jour recouvrant les mains maternelles caressant ses cheveux les soirs d'abandon devant la télé la tête posée sur ses genoux. Puis lentement, à regret Rosie laisse le mirage se fondre dans réalité et clignant des yeux, abêtit, les fesses endolories, regarde Clampin.

— Comment ? Murmure-t-elle aphone.

— Ce serait trop long à t'expliquer pour l'instant, fais-moi juste confiance...

Prend cet instant pour ce qu'il est sans te poser de question, le secourt Géraldine, comprenant le dilemme et la fatigue de la réussite d'Auguste, prenant Rosie par l'épaule l'aidant d'une main à descendre du marbre en s'appuyant sur elle.

— C'est donc un succès, ajoute Alcyon ravi, l'Ogre est donc revenu.

— B'en moi je propose qu'on fête ça devant un verre, marmonne La Brosse la bouche pleine.

— Goinfre ! Le sermonne Alcyon, ne vous pouvez pas vous en empêcher, hein glouton que vous êtes, ce plat est à Rosie.

— Laissez, s'exclame Rosie, reprenant ses esprits, je n'ai rien compris, mais je sais que ça m'a fait du bien, encourageant le vieux à continuer d'un sourire, qu'il lui renvoie malicieux.

— Si c'est ainsi, laissez-moi goûter à cette merveille alors, vous permettez demande Alcyon à Rosie et celle-ci acquiesce d'un signe de tête.

Laissant les deux compères se chamailler, elle se tourne vers Clampin et timide demandant gestuellement la permission à Géraldine, elle dépose en remerciement, une bise sur la joue de son chef. Clampin sourit et prenant sa main dans la sienne et celle de sa femme de l'autre. Il les entraîne dans la rue et ensemble, ils vont fêter ça au bar de Bougnat.

L'œuvre à l'or potable.

La chair trépassée anoblie en la panacée.
L'Osmazôme a révélé.
Un commencement vers une autre faim.

Mon seigneur m'ayant toujours dit et je
comprends sa raison, que l'homme dans sa
modernisation se détourne
de la voix naturelle du créateur.
C'est donc à moi Syrachs de lui redonner le
goût des choses simple.

Moi Syrachs extrait de ses carnets.

Studieux, Géraldine, sa tante et Alcyon, comme depuis
bientôt trois mois, lors de leur rendez-vous
hebdomadaire. Penchés sur le bureau de la Grande Ca,
étudient inlassablement les manuscrits et les carnets des
ogres.

— Vous êtes sûr de votre traduction, demande Alcyon.
— Mon cher, certes, je n'y entends rien en matière de
thanatopraxie, répond La Grande CA, mais pour ce qui
est de lire, le grec, le latin, l'hébreux et le vieux français,
j'ai de l'expérience et j'ai pris le temps de faire bien.
Apprenez que nos femmes ancestrales, mon cher Alcyon,
en bonnes sorcières n'ont jamais omis de notifier leurs
recettes, leurs secrets, les lieux dans leurs livres, les
recopiant même plusieurs fois. Par faute de
l'obscurantisme masculin qui pour n'avoir jamais rien

compris à leur sexe, les a fait brûler sous le couvert d'hérésie, utilisant leurs livres en combustible pour comble d'ironie.

— Toux doux Margueritte, je ne suis pas de cette race-là, affirme Alcyon pour toute défense.

— Oh suffit ! Regarder plutôt cela, s'emporte Géraldine désignant sur un des carnets, une ligne de l'index. Syrahs est notifié ici et regarder ce qu'on retrouve là, le nom de PatibleSyrahs montrant une inscription sur une vieille carte de l'implantation en 1890 des grands jardins carré, que sa tante à recopiée.

— C'est un reg, portant une partie du nom en vieux français dirait-on, curieux que je ne l'ai pas remarqué, affirme sa tante vexée, on pourrait le traduire par gibet Syrahs.

— Mais elle est à plus d'un kilomètre de l'auberge, s'étonne Alcyon. Vous êtes d'accord que celle-ci est bâtie sur les ruines de l'abbaye qui devient plus tard une minoterie.

— Ça c'est ce qu'a toujours affirmé Cachet, enfin Maturin le Couillu un des anciens notaires et maire de Meunerie quand j'étais gamine, dommage que ma mère

soit morte, elle aurait pu nous en dire plus, déclare Margueritte.

— C'est peut-être sa tombe ou du moins ce qu'il en reste, PatibleSyrahs comme pour dire ici Syrahs est mort pendu, affirme Géraldine émoustillée par les recherches.

— Cela prouverait qu'il est bel et bien existé alors, s'enflamme Alcyon, mais qui était-il ?

— Le commis de Lazare, mon cher, ça fait maintes fois qu'on essaie de vous le faire entendre, répond doc la Grande Ca.

— Blandine, ne nous a jamais parlé de lui, affirme Alcyon et durant nos recherches, nous n'avons jamais trouvé sa trace, pourtant nous avons remué la terre de la cave et des environs avec La Brosse et Théodore.

— Le vieux fournil ! Annonce La Brosse en entrant, pardonné mon intrusion la Grande Ca, mais j'ai frappé et vous n'avez pas entendu.

— Oui, qu'importe, c'est quoi cette histoire de fournil ? L'interroge la vieille imperturbable.

— B'en en fouillant derrière l'auberge, on a trouvé les vestiges d'une porte d'un vieux fournil, hein Alcyon.

— Oui, c'est vrai, je l'avais complètement oublié, Blandine, après notre découverte, nous interdis d'y aller, et en condamna l'accès en plantant un bosquet de noisetiers.

— Alors avec un peu d'huile de coude de La Brosse, on peut sans doute en retrouver la trace, assure la Grande Ca dirigeante, ça vous apprendra à écouter aux portes assure-t-elle, faisant taire toutes traces de rébellion du vieux.

— Oui, mais avant, il faut que j'en parle à Auguste, les reprend Géraldine, c'est tout de même chez lui.

— Alors entendu, va parler à mon gendre, assure la Grande Ca.

— Votre gendre, assure Alcyon amusé.

— Oui mon cher, sachez que chez-nous, nos femmes ne se donnent pas à la légère et ce petit mérite bien le droit d'être mon gendre.

— Oh, je suppose qu'il a toutes les vertus culinaires requises, pouffe La Brosse, jetant une œillade à Géraldine, faisant référence à la bonhomie qui s'affiche sur le visage ridé de la Grande Ca si sévère autrefois.

— La Brosse, allé donc chauffé vos muscles et pas au bistro dans peu de temps nous aurons besoin d'eux et vu

votre âge, je serais magnanime, je vais vous préparer un
sinapis pour les courbatures qui suivront, se renfrogne
Margueritte pour avoir le dernier mot. Ce qui fait rire
l'assemblée, prenant congé.

La mise en place est au cuisinier.
Ce que l'ordre est à l'univers.
Un amas chaotique, d'où surgit la beauté.

Le Métier par Rosie La Jaunisse.

Peinant sous la chaleur, le stress, Rosie désorganisée, seule en maître officie au fourneau. Clampin est absent pour la matinée. Il lui a juste laissé le menu et l'économat des plats dans des plaques à rôtir et un mot disant qu'il serait là pour le service. Depuis, elle court, volant de four en russe, de rondeau en sauteuse. La plonge est un immense champ de métal, de cuivre, d'aluminium, marécageux de mousse lessivielle, dans lequel elle dérape dès qu'elle vient y ajouter un ustensile à laver. Elle évite la catastrophe en sortant de justesse sa tarte aux pommes légèrement trop hâlée. La clarification du beurre est prête et Rosie s'appliquant monte sa béarnaise, commençant son cours de math Romain Latin, comme le lui a expliqué l'Ogre en astuce mnémotechnique. Elle trace un C le symbole de 100 en romain pour décoller la réduction de poivre en grain, d'échalotes ciselées, d'estragon haché et de vinaigre. Puis imprime

une nouvelle charte graphique le grand M de millier en latin et enfin conjugue le tout pour obtenir en fouettant le fond de sa sauteuse dans un mouvement répétitif, fatiguant son poignet, un huit couché, symbole de l'infini, dont elle mesure la justesse du nom en versant d'une main malhabile le corps gras séparé du petit lait du beurre clarifier, le bras déjà douloureux. Regardant sa montre, elle s'assure du temps et de l'heure où elle devra enfourner le filet de bœuf. Enfin goûtant son potage cultivateur, elle le met au point, vérifiant au passage si la section des légumes taillés est conforme et surtout s'il n'y a aucune trace sanguinolente, son pouce gauche ayant succombé au chant binaire de la lame de son éminceur tapant du talon sur la planche, embrassant sauvagement l'acier d'un baiser perçant. Machinalement, elle regarde l'emplâtre de poivre et de sel qu'elle y a déposé, comme le lui a montré son chef pour endiguer le flot vermeil de leur amour irresponsable. Le jugeant satisfaisant, elle le débarrasse dans un bain marie et plonge le récipient dans le cercueil. Soulevant l'assiette de dessus sa sauteuse, elle vérifie une dernière fois l'allure mousseuse de sa béarnaise. Les éléments de celle-ci, comme des amants

réfractaires au concubinage ayant la fâcheuse habitude de se désunir prestement, chacun emportant avec lui quelques molécules de l'autre en un souvenir, comme une vieille histoire d'amour. Parfois quelques larmes d'eau peuvent rabibocher ses enfants terribles. Ou alors dans les cas extrêmes, quand le dialogue est devenu impossible entre eux, la fraîcheur dépayssante d'un citron, promesse d'un séjour fruité redonne de la fougue à ses gandins. Mais le mieux est de les tenir à l'œil, sous la main cajolante d'une chaleur constante d'humidité. Certains... lui a enseigné l'Ogre, se posant en un juge marital intraitable, préfèrent enfermer à perpétuité leur folie dans la camisole d'une farine de blé ou de maïs, dénaturant volontairement les parfums aromatiques de leur consentement mutuel. Onze heures sonnent à la pendule de la salle et presque prête, Rosie se tourne vers la montagne de vaisselle qui l'attend. Longuement, les mains, le ventre moite, les pieds suintants dans ses chaussures, elle se demande comment fait le chef pour ne pas salir autant de gamelles. Après un grand coup de raclette sur le sol, elle enfourne son filet de bœuf et s'octroyant une pause-café, entre dans la salle.

— Bonjour, ma fille, annonce une voix familière du fond de la salle.

— Papa, maman, mais que faites vous là, s'étonne Rosie, les larmes aux yeux.

— C'est M. Clampin qui nous a invités, je t'avais bien dit qu'il était très gentil cet homme, dit sa mère en l'embrassant généreusement.

— Oui, il est venu nous chercher à la gare, même que...

— Merde mon filet ! s'exclame Rosie alarmiste, plantant là ses parents, disparaissant dans la cuisine.

Ouvrant à la volée la porte du four, au risque de se brûler, Rosie agrippe les anses de la plaque à rôtir et la dépose sur le tablier du gril éteint. Puis tâtant du pouce la rotondité Sienne Calcinée pour s'assurer de la cuisson, glisse sous le filet de bœuf une assiette retournée, le laissant ainsi s'égoutter de la graisse et du sang concentré et retourne en salle.

Ils sont tous là, les gens qu'elle aime et ceux qu'elle a appris à aimer. Ses parents, la Grande Ca, Géraldine, La Brosse, Alcyon, Mathieu et son chef Clampin. Ils lui sourient et elle godiche ne sait que dire, que faire.

— C'est aujourd'hui ton examen, assure Clampin et voici ton jury. D'un geste théâtral, il englobe l'assemblée.

— Mais, je... Balbutie Rosie pivoine sous la surprise.

— Quoi ma fille, depuis quand une fille des Simples recule devant un combat, la moleste gentiment la Grande Ca, utilisant son surnom d'initié, sous les yeux de Copeau et d'Adèle éberlués, non encore habitué à la verve de Marguerite.

— Allons, je suis sûr que Rosie la Jaunisse s'en est tiré avec brio, assure Clampin en les priants de prendre place autour d'une table miraculeusement montée et décorée avec soin.

— La Brosse et moi, on s'occupe du vin, déclare Alcyon en dépaillant les bouteilles empruntées à sa cave.

— Alors Maître Rosie, nous sommes à tes ordres et la faim nous gagne, l'invite Clampin en s'asseyant près de Géraldine, face à Copeau et Adèle émerveillés.

Intimidée, Rosie entre en cuisine et commence le long pèlerinage de leur appétence grandissante sous chaque plat, qu'elle prend soin de leur présenter. Ceux-ci comme un vrai jury, écrivent clandestinement, sur des cartons

des notes et des annotations., tout en se régaland des histoires de La Brosse, des anecdotes de compagnonnage de Copeau, du vin d'Alcyon. Adèle trouvant un écho de ses maux de ventre coutumiers, écoute avec passion la Grande Ca, lui vanter les vertus de l'origan entre deux « Hein ma fille » demandant l'approbation de sa nièce qui légèrement pompette, s'attarde trop souvent au cou de Clampin. Mathieu, quant à lui, écoute timide, ne s'émouvant vraiment qu'aux entrées de Rosie, qu'il trouve vraiment désirable, s'imaginant volontiers jouant aux dames avec elle sur l'échiquier de son pantalon pied-de-poule.

Autour du café, l'heure du verdict tombe et bien loin des sentiments et des états euphoriques, Clampin et Copeau en maître de cérémonie, ayant récupéré les suffrages des autres et après une courte délibération, exprime le ressentit généralisé de tous. Longuement, ils formulent leurs reproches techniques, l'encourageant par des si... à opérer d'une façon plus appropriée une prochaine fois. Puis c'est au tour des femmes d'apporter leur contribution et d'un sourire matinée de baiser sonores sur ses joues, elles accréditent sa réussite. Enfin, Alcyon, La

Brosse et Mathieu en dégustateur lambda, l'assure du plaisir qu'ils ont partagés. Rosie gênée, tremblante reçoit ses communions, ne réalisant qu'à demi ce qui se passe. Soudain Copeau se lève et prenant des mains de Clampin un long étuis rigide en cuir, s'approche de sa fille. Solennel, il le dépose devant Rosie, tandis que Clampin d'un geste précis, l'entrouvre. Sous les yeux brillant de larmes, Rosie découvre un immense éminceur dont la lame et le manche sont forgés d'un seul tenant. Sur la lame oxyde jaune et noir de Rome dilués, en acier damas, elle peut y voir son prénom finement gravé. D'un élan, elle pique païen son index à la pointe aiguisée et dépose sur le couteau une goutte de sang, le faisant par le baptême sien définitivement. Reprenant une pose plus féminine, elle accepte la vareuse que Géraldine et La Grande CA lui tendent et touchant la broderie, reconnaît le travail de sa mère, qui méticuleuse a en fil de soie festonnée ses initiales et son prénom sur le col et le pan gauche de celle-ci. En larme, elle les regarde, ne sachant que répondre à ses marques d'affection. Mais un La Brosse salutaire met fin à son dilemme par un "Et si on sablait le champagne !"

Allez mange- moi quoi ?
Soit sympa ! Mange-moi !
Je suis rond, gentil, avenant.
Soit sympa ! Mange-moi !
Mes frères les fourrés sont déjà engloutis et tu
ne veux pas de moi.
Tout ça parce que je n'ai que la peau sur les os.
Puisque c'est ainsi, je vais me noyer dans le
bol de lait.
Adieu !

La complainte du biscuit sec et du gourmand
auteur inconnu.

En liesse c'est chez Bougnat qu'ils célèbrent l'examen de passage de Rosie, quoique simple a réussi son menu. Mathieu, présente les parents de Rosie à son père et à la Boulange. Noyer dans le vin et du jus de fruit pour Rosie La Jaunisse, ils discutent allègrement, félicitant le Copeau et l'Adèle d'avoir fait une fille aussi bien. Puis c'est en cortège, qu'ils finissent la soirée chez la Grande Ca. Autour d'une flambée, ils dînent frugales de cochonnaille et de pains surpris commandés par Clampin à la Boulange. Entraînant Adèle dans son laboratoire Marguerite heureuse d'avoir trouvé un auditoire lui dévoile divers secrets de Simple. Tandis qu'Alcyon, La Brosse, Auguste et Géraldine savourant un vieux cognac,

écoutent des ritournelles de compagnons, chanter d'une voix de basse par Copeau, reprenant en cœur les refrains sous sa directive. À l'écart, Rosie et Mathieu les observent un instant, se sentant presque étranger au groupe.

— Qu'auraient-ils fait si je n'avais pas réussi, souffle Rosie à l'oreille assourdit par les chants des autres devenu franchement paillard.

— L'Ogre m'a dit, qu'il aurait fait la fête de la même façon, c'est une idée de Géraldine et de la Grande Ca, la venue de tes parents, l'Ogre en accord avec ton père, c'est juste contenté de te tester, hurle-t-il en réponse.

— Et Alcyon et La Brosse, ils étaient forcément du complot.

— Oui, ce sont eux, qui se sont chargés des modalités de transport et de logistique.

— Et toi ose-t-elle enfin, quémandant une réponse espérée.

— Je suis venu pour toi, assure Mathieu simplement. Disons que L'Ogre et son entourage, ne sont pas

insensible à ce que j'éprouve pour toi , avoue-t-il dans un souffle.

Rosie, hésitante, se rembrunit et cédant mijaurée aux avances et à la liesse de son père, elle se laisse entraîner dans une valse lente, plantant là un Mathieu indécis. Puis dans une heure pâissante d'une pleine lune au zénith, ils se séparent bonne compagnie. Comme prévu, la Grand Ca, héberge pour la nuit les parents de Rosie. Alcyon et La Brosse compères, bras dessus, bras dessous, ivres, décident de brûler leur nuit chez le vieux autour d'un armagnac, augurant que le sang de la terre doit être fêté longuement avant d'être répandu innocemment par les canons du destin, opinion non partagée par les voisins jalonnant leur parcours qui s'éveillent atrabilaires sous leurs braillements. Géraldine et Auguste, accompagnent Rosie et Mathieu avant de les quitter d'un air partisan, plein de sous entendus. Arrivé devant la porte de l'auberge, Mathieu l'embrasse timidement. Un baiser qui sur les lèvres à un curieux goût d'une « bonne nuit amicale ». Rosie fait la moue et prenant sa main l'entraîne vers sa chambre. Refusant qu'il allume, d'un

souffle, elle le quitte prendre une douche et Mathieu incertain, se décide et se déshabille et entre dans le lit. L'eau coule et il est là étranger, épiant les bruits. Interminables minutes de cécité, où son adolescence arrogante s'attise des parfums de Rosie comme de vaines promesses, dans les draps plissés qui ont gardé l'empreinte de son corps. La lumière filtre un instant de la porte, lorsqu'elle entre dans la chambre. Humide, la chevelure encore perlée de rosée, elle se glisse auprès de lui.

Elle attend juvénile et Mathieu incontrôlé, le sexe en érection force oppresseur le barrage de ses cuisses qui se refusent. Désharmonie d'un temps, de deux egos, qui font se tendre les mains de Rosie pour repousser ce corps soudard, sous les cris d'horreur de son âme rêveuse d'absolue, rendue malingre par ses expériences passées, clamant...

Plus jamais comme ça.

Rageuse, Rosie presse le commutateur de la lampe de chevet et le regarde, allumant fébrile une cigarette pour donner l'illusion de sa contenance. Elle le veut, mais ne sait pas l'exprimer au péril de le perdre, lui reste interdit,

la verge débandée de stupeur. Gouffre d'ingratitude et d'incompréhension qui les avale de minute en minute sans qu'aucun des deux n'ose tendre la main pour ralentir leur chute qui les entraîne vers l'abîme. Colérique, Mathieu veut prendre ses vêtements, mais suspend son geste. Par bouffées la honte appesantie son esprit, le rendant brumeux, désilant ses yeux, effaçant les dernières traces de sa virilité qui se recroqueville au-delà du repos. Il se sent subitement médiocre, comprenant l'exécration de ses actes, dans les yeux miroir de Rosie. Vouloir n'est pas un pouvoir de mâle lui apprennent les larmes qui suintent à commissures de ses yeux bleus.

— Excuse-moi..., je pensais que..., je ne suis qu'un idiot, je m'en vais, bafouille-t-il au visage fermé de Rosie expectative, nimer de fumée.

Contrit, il se lève, cachant involontaire son sexe d'une main pudique, substituant le témoin de sa responsabilité au regard de Rosie pour ne plus l'offusquer. Comme un étau dans son dos, les bras de Rosie se referment sur lui et lentement d'une infinie douceur, elle pose une main sur son ventre musclé et l'autre sur la main prude de

Mathieu qu'elle fait glisser, dévoilant au monde sa verge. Sans un mot, dominatrice, elle l'enserme malhabile, confondue de sa petitesse, de la douceur de sa peau fripée. S'accordant sur son souffle qui se brise humide et mentholé sur le cou de Mathieu pantois, elle commence un lent va-et-vient. Partagée entre peur et désir naissant sous le reflex cérébrospinal Mathieu subit l'angoisse qui lui paralyse les jambes lui tétanise les cuisses. L'ignominie de l'acte, le fait suffoquer, formant le mot *viol* dans sa pensée. Mais la violence psychique du geste ordurier s'annihile sous les mots d'amour qui remplacent les effluves glacés de la respiration de Rosie, encourageant son désir naissant. Dardant vers le haut, monolithique, son phallus se dresse et pour la première fois de sa vie, Mathieu en découvre la vraie nature, naïve et candide, bien loin du despotisme virilisé dont tortionnaire, il a toujours fait preuve envers ses partenaires. Rosie, le sentant venir sous ses doigts, plaque son sexe, dans un râle fulgurant, il essaime son propre ventre, éprouvant la fournaise de la jouissance, se glaçant instantanément, empoissant ses poils pubiens qui débordent en un trait sombre jusqu'à son nombril. Rien,

ne l'avait préparé à ça et s'éveillant à sa féminité dormante, Mathieu laisse couler les larmes, qui lavent son âme toute masculine emplie de faiblesses, de préjugés, de morgue. Vaincu, il se tourne vers Rosie, l'embrasse mettant en ce baiser toute la force de ses espoirs porteur d'un renouveau. Subjuguée par son audace, Rosie, la tête au creux de son épaule, savoure ce réel moment d'intimité. D'un coup cela avait été plus fort qu'elle, exit la Rosie serpillière, aujourd'hui grâce à l'amour de ses parents, de ses amis, elle était quelqu'un. Subtilement, les longues conversations avec la Grande Ca avaient porté leurs fruits, sans qu'elle en prenne conscience avant ça. Raisonnant en Fille des Simple, elle avait laissé les gestes s'épanouir sans savoir ce qu'il adviendrait et...

Il est là, couvrant maintenant son corps, ses seins de baisers fiévreux et elle savoure l'instant, regrettant de ne pas avoir gardé son string, pour faire la nique à Virginie, certaine que son Mathieu l'aurait volontiers arraché avec les dents. *Son Mathieu*, que de mots succulents à prononcer, à associer présentement. Rosie amoureuse et conquise entrouvre les cuisses et laisse non pas la verge

pusillanime de Mathieu passer cette fois mais son visage,
offrant consentante à la lubricité de son amant son sexe
velu et dans un souffle lui murmure

— Mange-moi.

Les secrets sont secrets.
Quand ils ne le sont plus ce sont des rumeurs.
Ces bêtises qu'on apprend par cœur et
auxquelles
on ajoute son grain de sel pour mieux les faire
passer.
Qu'on mange à cru en comité.

Voilà pourquoi je ne le dis pas par Blandine
Clampin.

Arc que boutés sous la poussée barre et hommes essaient d'arracher les racines du noisetier. Clampin, La Brosse et Copeau unis sous l'effort tentent vainement de dégager l'entrée de la porte du vieux fournil, qui cachée par un rideau de lierre, était là comme promis par La Brosse. Dans un craquement qui fait sursauter les femmes pensant aux pires, le bois cède enfin manquant de faire chavirer les hommes, qui éclatent de rires, heureux sous la besogne. À coups de serpe, la Brosse sectionne les dernières racines et ils tirent l'entremêla de tronc plus loin, pendant que Géraldine, Adèle et Marguerite remontent sur les côtés à grande brassée le rideau de lierre en jalousie. En soliste sur la scène de ce théâtre improvisé, une porte en métal vert-de-gris, fermé par un cadenas, apparaît à stupéfaction générale.

— B'en la Blandine, l'a eu peur qu'on y retourne,
s'étonne La Brosse.

— C'est tout à fait elle, ajoute Alcyon arrivant,
découvrant le spectacle.

— Bon il ne reste plus qu'à ouvrir le cadenas.

— Je m'en occupe, assure Copeau, prenant un pied de
biche proche et qui expert le fait céder.

— Jolie coup de main s'exclame La Brosse, admiratif.

— B'en à force de vivre avec les mêmes de la citée, on
fini par apprendre d'eux, surtout quand on veut essayer
de protéger son bien dans une cave.

— Si je comprends bien, on apprend à voler, avant de
protéger, atteste Alcyon.

— C'est un peu ça, répond Copeau d'un sourire triste.

— Mon cher Auguste, je crois que c'est à vous que
revient l'honneur du lieu, l'invite Alcyon, allumant une
lampe torche, sortie de pas poche.

— Non, je crois que... Puis prenant la main de
Géraldine, il ajoute, allons-y.

Ils entrent dans la petite pièce à demi-circulaire aux murs
brutes de meulière, le sol carrelé de tomettes rouges

disjointes. La Brosse remarque la présence d'un vieux circuit électrique antique. Gainé de tissus, les fils courts accrochés par des pitons ancrés au plafond aboutissant à une ampoule nue antédiluvienne. Alcyon balaie les murs, trouve les vestiges poussiéreux d'un pétrin au bois pourri, de bannettes à l'osier mité, en cherchant l'interrupteur. Mais le voyant dans sa porcelaine sénescence, renonce à l'actionner. Sur le mur face à eux, sous le faisceau de la lampe, se dessine une porte en métal rouillée marquée de l'inscription Fonderie du Creusot 1862 en son centre gardant d'une lourdeur hermétique la gueule close du four à pain. Se saisissant de nouveau du pied-de-biche, Copeau, aidé de Clampin force et ouvre celle-ci, qui proteste contre ses vandales en grinçant sur ses gons, livrant ses secrets. Contre toute attente, ils trouvent un Bric à braque de boîtes à biscuits en fer blanc, vestiges de la dernière guerre, de vieux journaux d'époque, d'ustensiles de jardin usés, comme si au fil du temps ce lieu avait servi de débarrât. Une à une sous le faisceau de la lampe, ils les ouvrent impatient. Trouvant dans une, de vieilles lettres jaunies et illisibles, dans une autre de vieux francs périmés et dans la troisième une série de cuillères

en argent patinée, déposées sur de la bourre. Exaltés mais un peu déçut, ils cherchent dans l’antre du four et parmi de vieilles bouteilles de vin vides ou brisées, ils trouvent emmailloté de papier goudronné, un livre.

— Le voilà, assure Géraldine en le prenant précautionneuse, le portant au dehors pour l’étudier.

— Ne l’ouvre pas, s’exclame sa tante en la suivant, vaut mieux l’emmener dans mon laboratoire, la différence de température risque d’endommager les pages.

Gamins, ils remontent à toute allure jusqu’à la maison de la Grande Ca. Géraldine, sa tante et Adèle qui ne la quitte plus, s’éclipse et entre dans le laboratoire, sous un “on vous appellera”, laissant les hommes interdits.

— Seuls comme au moment de la délivrance, nous voilà donc encore exclus d’un secret de femmes, ironise Alcyon.

— B’en en attendant la venu du petit on peu toujours boire un coup, soumet La Brosse.

— Bonne idée, déclare Copeau, les travaux de terrassement ça donne soif.

— Auguste, vous venez, demande Alcyon en regardant le jeune homme restant inerte devant la porte close du couloir menant au laboratoire de la Grande Ca. C'est leur découverte et je doute fortement que ce qu'elles ont dénichées aille changer le court de l'histoire de Meunerie. Allez, croyez-moi, il est des temps, où il faut laisser les femmes seules. La Brosse et Copeau sont déjà en cuisine, insiste Alcyon pragmatique en le tirant par le bras, l'entraînant.

Notre devise est
ILLA EDERE MEORUM SOMNIORUM
CORPUS
« Mangez ceci est le corps de mes rêves »

Par les fondateurs de la société secrète de
Meunerie.

Moi Henri de la Tourtenlière dit Henri Clampin par adoption, en cette année 1904 je reprends l'écrit de Syrahs pour clore le chapitre. La Mandragonne s'est éteinte la semaine passé peut avant ses soixante-deux ans, laissant son bien à Margueritte sa fille pour qui se suit devenue un oncle. La Mandragonne et moi-même avions décidé cela à sa naissance deux nuits après la mort de son père, pensant qu'il en serait pour le mieux. Ainsi comme promis à la mémoire de Syrahs, j'ai aidé mère et fille les installant faisant de La Mandragonne une honnête femme aux yeux de tous, surveillant l'éducation de Margueritte, lui offrant les chances dont la vie avait bafoué son père. Loin du caractère de ses parents, sans opprobre, elle exerce dorénavant seule le métier d'apothicaire dans la boutique que je viens de lui céder, feu son époux était l'un de mes employés et est mort dernièrement, renversé par un fiacre alors qu'il effectuait une livraison de simples. Ce qui fait

d'elle à 32 ans et sans enfant, un des plus beaux partis du village et les galants se bousculeront bientôt pour ses faveurs. Grâce à la bonne gestion de l'argent de mon père, j'ai prospéré et acquis enfin les ruines de l'abbaye et toutes ses dépendances. Récupérées un temps par les minotiers, après l'incendie causé par la foudre sur l'oubli innocent d'un novice, laissant pour se joindre aux vêpres, un sac de poudre noire destinée à l'énucléation des noyaux calcaire, ces roches qui tapissent le lit de la Nu et entravent l'exploitation des boues, devant la porte de l'herboristerie abbatiale. Stupide incident qui, sous la mort de l'abbé et la ruine des bâtiments, donna la main mise aux minotiers qui en principaux créanciers réclamèrent leur dû. En compensation, ils installèrent un moulin à eau sur le flot de la Nu, abandonnant l'exploitation de la boue de ses berges, redéployant sous leur férule l'économie locale et donnant fièrement et définitivement le nom de Neunerie Boug au village. Il m'a fallu plus de trente ans pour qu'ils cèdent la place et m'accordent ce que je désirais en mémoire de mon père Lazare Clampin. Je ne suis pas seul dans ses desseins, mes amis Ferdinand Bidnons croque-mort de son état et Marcellin Couperet le médecin du village m'ont aidé dans cette entreprise, achetant à leur compte, puis me revendant leur bien pour que se réalise le rêve de notre société secrète

« ILLA EDERE MEORUM SOMNIORUM CORPUS ».

Une folie que nous partageons avec La Mandragone. Dans mon restaurant, installé dans l'ancienne grange qui servait aux cérémonies du partage. Reprenant la théorie de mon père adoptif et celles de Brillat-Savarin qui en 1825 publiât la physiologie du goût, en adjonction du savoir illustre de chef de cuisine du Tsar de Russie d'Antonin Carême décrit dans son art de la cuisine au 19ème et du succulent almanach des gourmands de Grimod de la Reynière parut en 1802, ainsi que des travaux sérieux de Nicolas Apert qui, en 1842, réussit la préservation des aliments par l'invention de son procédé l'appertisation , et de ce cuisinier suisse Favre Joseph qui publia une de nos références "le dictionnaire universel de cuisine et d'hygiène alimentaire". Nous travaillons secrètement sur l'Osmazôme et l'Endocannibalisme. Le premier est la recherche de l'essence, du principe sapide des aliments, le second est quant lui celui qui consiste à manger les membres de son groupe humain.

Ainsi nous avons inventé un mot désignant nos recherches Endocannibalisosmazonique né de l'incorporation de l'Osmazôme, non pas pour manger réellement l'être mais être l'hôte de l'autre, en suggérant une image mentale au travers des goûts. C'est une sorte de

métaphore dont il est question ici, (sinon Syrachs aurait été notre apôtre), d'entourer le plat d'un ensemble de connotations, artistiques, poétiques, sexuelles, humain, personnel... Avec ce type d'appellation, les goûts titillent le désir, exhalent les saveurs, les amplifient dans la résonance du symbolique et de l'imaginaire. L'être de chair peut être codifié en essences évoquées dans l'esprit de celui qui, en le ressentant, le recrée puis transmis en goût à celui qui le déguste.

C'est sous l'impulsion cognitive qui nous a fait nous reconnaître, que nous avons décidé d'unir nos vies et de travailler en secret, cet art étrange que nous avons en nous et qui nous fait éprouver ce que mon père nommait empathie. C'est La Mandragone avec son habileté en la chiromancie qui nous a ouvert la voix, mettant en mot ce que chacun de nous depuis l'enfance nous ressentions sans pouvoir le nommer. Cette sensation de vivre ou de revivre la vie des autres, en simple spectateur, retrancher dans la forteresse de notre âme. Je sais qu'il est difficile à concevoir cela, mais c'est un fait et nous n'y pouvons rien. Enfant nous étions souffrance, car elle hurle dans sa délivrance, alors que l'amour elle se murmure. Mais grâce à La Mandragone, mes amis et moi-même avons pu exprimer ses ressentis. Ferdinand c'est dans l'art

thanatologique qu'il exprime son besoin d'aider l'autre, il cherche à mettre au point l'essence du vivant pour obtenir le parfum d'un non oubli, tandis que Marcellin veut découvrir l'odeur mentale de l'être et éviter des examens traumatisants, quand à moi, fidèle à mon père, c'est dans l'art culinaire que j'exprime ma volonté de partager le beau de l'être. La Mandragone, par son enseignement des simples nous permis à chacun de faire des avancées spectaculaires dans nos domaines, nous octroyant une renommée, qu'hélas, l'imagerie populaire, héritière des crimes Syrachs pour certains esprits ou par convoitise de nos biens nous a fait surnommer les Frères Ogres. Il est vrai que notre embonpoint peut porter à confusion. Ferdinand dans l'utilisation des simples de conservation obtient des masques mortuaires de toute beauté, transcendant l'être jusqu'à l'angélicité. Marcellin dans l'incorporation d'une médecine moderne des principes actifs des plantes, surtout celles évitant la douleur, est recherché jusqu'au-delà du bourg. Quant à moi, reprenant l'utilisation des épices, l'associant aux extraits des simples et divers procédés de cuisson, j'obtiens dans mes marmites, des saveurs nouvelles déroutantes et mon restaurant ne désemplit pas. Mais la recherche nous pousse plus avant tenaillant nos

esprits, nous obligeant à abandonner aux autres la
réjouissance de nos lauriers...

Pourquoi courir après lui quand il suffit de regarder.
Regarder au-delà de nos peurs, pour voir où il est caché.
Pour enfin l'apprivoiser, lui cet Ogre si redouter.

Mon ami l'Ogre par Géraldine Clampin.

Fébriles, elles ont travaillé toute la nuit, laissant les hommes s'assoupirent sur la table de la cuisine, sans leur prêter la moindre attention.

— C'est incroyable, s'écrie La Grande Ca, en désignant les feuilles éparses sur la paillasse, dont la plupart des pages sont illisibles tant l'encre a passé, laissant juste l'ombre d'un trait de plume.

— Oui, Syrahs, à donc existé et c'est lui qui est à l'origine de l'Ogre, du moins c'est ce qu'on a pu lire dans les feuilles encore déchiffrables, reprend Géraldine.

— Lui et la jalousie de leurs contemporains, assure Margueritte.

— Il nous reste une dernière page, on s'y remet, demande Géraldine, en se frottant les yeux, s'étirant les mains en coupe sur le dos pour combattre sa lassitude.

— Allez ! On est plus à une heure près et puis je suis trop excité pour arrêter et toi ?

— Moi aussi ma tante, assure Géraldine en souriant à La Grande Ca, devant les ronflements d'Adèle endormit sur une chaise.

Les voix royales de l'Empathie sont au nombre de trois.

Le sexe, l'appartenance, la haine.

Le sexe, dans ses fonctions cérébrospinales et hormonales, est la plus simple pour ressentir l'autre, il suffit d'écouter ce que l'autre nous évoque en se réjouissant sans y adhérer.

L'appartenance dit aussi le Cercle, puisque l'autre nous ressemble, ou s'assemble, il est plus facile d'isoler sa propre conscience (forgée aux règles et à l'éducation du groupe), de ce qu'elle induit pour découvrir la nouveauté.

La Haine, parce qu'elle hurle en naissant laissant dans la chair et l'esprit de l'autre une marque indélébile, un chemin qu'il suffit d'emprunter jusqu'à l'origine.

Les voix de l'empathie par Henri Clampin.

Pourquoi ça marche pas, s'étonne Rosie, qui avec juste un tablier pour draper sa nudité, déambule dans la cuisine les pieds nus. Elle ouvre les portes des chambres froides et longuement regarde les viandes, légumes, laitages, qui ornent les rayonnages, sautillant pour se réchauffer sous le froid ventilé. Elle a laissé son Mathieu se reposer, pour une fois, elle accorde au mâle du repos tant leurs étreintes furent fougueuses. Rosie jetant les préservatifs dans la poubelle de la salle de bain, les a comptées. Elle sourit

pleine de malice en y repensant, sept fois, on a fait l'amour sept fois, presque huit si son vagin cuisant n'avait pas crié grâce, l'obligeant en sueur à refuser cette dernière union, finissant l'acte d'une main devenue habile, acceptant après avoir ôté la protection devenue inutile trois gouttes insignifiantes d'éjaculat sur son ventre induré par l'amour. C'est l'esprit enfiévré du souvenir, quelle est descendu ici pour offrir à son homme et ses hommages, un petit déjeuner digne de ce nom. Mais repensant, à ce que son chef avait fait avec la salade, portant en elle sur elle les essences pour attiser les souvenirs, elle s'était mise à l'ouvrage pour transmuter sa joie solitaire. Testant, les épices, elle avait longuement cherché des corrélations, léchant le dos de sa main, ses seins, ses doigts passés entre les plis de ses lèvres intimes. Certaines s'approchaient, d'autres au contraire l'enflammaient et l'obligeaient à rebrousser chemin sous les ondes électriques qui contractaient, démangeaient son ventre et son sexe, l'emmenant vers un ailleurs inconnu. Mentalement, elle prit note du nom de ces chants odoriférants, qu'elle se promit de tester plus tard avec Mathieu. Incomprise, elle s'assoit sur le marbre, laissant

inconvenante l'emprunte de ses fesses marquées, la surface gris rosé. Cheminant sur les sensations de ses heures passées, elle recherche en elle les mots évocateurs des goûts ressentis. Sucre, piment, chocolat menthe, acidité. Chaque vocable s'associe à un geste, une posture, un instant dans son esprit. Tout est là, mais comment le décoder, comment séparer le bon grain de l'instant d'ivresse. De sa jeunesse novice, elle chine voulant s'approcher au goût caractéristique de son homme. La saveur de ses cheveux détremés aux tempes, lui évoque le goût du chocolat amère, celui de la couverture brute que son chef utilise en cuisine, dont la lourdeur en bouche vous oblige en grimaçant à suçoter plutôt qu'à mordre. Les bouquets fragiles de sa peau, diaphanes aux commissures de ses lèvres, gras aux muscles de ses épaules qu'en lionne elle a mordu dans la jouissance, piquant dans les plis de ses cuisses de ses aisselles qui démarquent l'aîne, ses épaules, où amoureuxment elle s'est réfugié en position de repos, lui retracent le goût écœurant de la menthe glaciale. Pas celle des bidons qu'achète sa mère au supermarché, mais la mixture que fait Clampin lors de sa soupe de pêches. Quand sanglé

par la glace pillée, le mélange de vin de Sauternes, additionné de feuilles de menthe pillée se fige sirupeux et que d'un doigt ravisseur, elle goûte, laissant passer le sucré pour apprécier à rebours l'acidité pimentée au vermouth qui rehausse la menthe transie. Boudeuse, elle réfléchit et ignorante, prend l'une des voies royales qui ouvrent le ressentit empathique. Son sexe, l'image s'est formée dans son esprit. Huit heures durant, elle a joué et s'est joué de lui, enregistrant inconsciemment une multitude de détails. D'autres mots apparaissent, sel, amidon, lait, amandes. Mathématique, la formule explose dans son cerveau et sur sa langue. Goût de sa semence asséchée en grains d'amidon aux saveurs d'un lait amandé, mâtiné d'une pointe fraîche crissant sous la langue, voilà la flaveur de son homme, du moins le ressent-elle ainsi.

Mais comment mettre tout cela au fond d'une marmite pour l'exprimer, comment l'Ogre y arrive-t-il ? L'esprit embrumé par ces questions, elle monte en se résignant à l'étage plateau en main, pour s'offrir un nouveau repas, décidée à parfaire la théorie avant de commencer ses travaux pratiques. Doucement, posant son plateau sur le

sol, elle se glisse et murmure en ogresse à l'oreille de
Mathieu pour l'éveiller

— j'ai faim de toi.

Je suis l'athanor sur lequel ton âme vient se réchauffer lentement.

Laisse moi le temps de transmuter l'essence de ce que tu es.

Pour qu'enfin émerge en plat l'or potable, cet équilibre parfait entre l'existence et toi.

L'athanor de Théodore Clampin.

Émue, je tiens en cette année de 1912, le corps frêle de Margueritte II, dont je suis le parrain, fille de Margueritte, petite fille de La Mandragonne. Une volonté de ma femme Élias qui n'est autre que la sœur du mari de Margueritte. Ils sont arrivés en 1905, cherchant de l'ouvrage, Maturin entra comme coursier chez Margueritte ma nièce, tandis qu'Élias entra dans ma brigade, défiant une nouvelle fois la chronique en acceptant comme ouvrier cuisinier une femme. Nous nous mariâmes ensemble Margueritte et Maturin, Élias de 30 ans ma cadette et moi un an plus tard, fêtant nos noces respectives dans les thermes de l'abbaye des mes amis Ferdinand et Marcellin, devenus copropriétaire et exploitants des boues de la Nu. L'ironie du sort veut que je sois parrain avant que d'être père d'un âge avancé qui plus est, Élias mon épouse ne devant mettre au monde notre enfant que dans un mois, une fille d'après

les dires de Margueritte, que nous nommerons sûrement Blandine, le prénom de ma mère. En mémoire de mon père adoptif, Ferdinand devenu maire de Meunerie, Marcellin et moi, avons décidé d'offrir une festivité aux gens du village, que nous nommons le Pèlerin, une fictive cérémonie du partage, cher à mon père adoptif Lazare Clampin. Occasion où, nous, membres de *ILLA EDERE MEORUM SOMNIORUM CORPUS*, allons déposer dans le secret comme à notre habitude, nos familles ne sachant rien de nos travaux, qui maintenant stagnent, ce livre dépositaire de la genèse des conspirateurs que nous sommes. En fouillant dans les ruines de l'abbaye pour y construire une nouvelle auberge, le restaurant de la grange étant trop vétuste, nous avons trouvé un ancien fournil datant de la suprématie minotière. Estimant qu'ainsi, la symbolique de notre histoire y serait finalisée, nous déposerons après les festivités ce livre, ainsi que quelques reliques issues des personnages de ce roman de vie. Les cuillères aux armoiries de la famille de mon père adoptif, le couteau de Syrahs, des échantillons de simple de La Mandragonne en témoignage pour les générations futures.

Rattrapée par l'histoire, abasourdit, La Grande Ca, regarde sa nièce, sa mère était donc la petite fille de La

Mandragonne, mais pourquoi n'en avait elle jamais parlée, le savait-elle au moins.

— Je ne pense pas, déclare Géraldine devant la question de sa tante. Si tu regardes bien, tout a été fait par Henri pour effacer des mémoires le nom de Syrahs, pas étonnant que grand-mère n'en sache rien.

— Ce n'est pas Blandine qui aurait pu lui dire non plus, rien ne prouve qu'elle ait ouvert ce livre, assure sa tante.

— Je comprends maintenant son nom La Magritdeux. Sûrement une contraction de ceux du village de Margueritte II, reprend Géraldine.

— Au moins maintenant nous savions que notre ligné à toujours été lié à celle des Clampin, s'enorgueillit la Grande Ca, toi et l'Auguste, vous bouclez la boucle mes enfants.

— C'est vrai, mais comment on va leur dire ça.

— T'inquiètes, le plus tôt sera le mieux, je pense qu'on peut aller prendre notre petit déjeuner.

Réalisant l'heure qu'il est Géraldine réveille Adèle qui s'est assoupie depuis longtemps sur une chaise et s'inquiétant pour son amour, les précèdent dans la

cuisine. Auguste joyeux les accueils se levant pour leur servir un café.

— Les autres sont partis chercher des croissants, déclare-t-il, Euh ! était, reprend Clampin entendant la porte s'ouvrir.

— Salut la compagnie, annonce La Brosse et Copeau en pénétrant dans la cuisine, Copeau se précipitant pour embrasser son épouse.

— Mesdames, salut Alcyon, paquet de viennoiserie en main. Que diriez-vous d'un petit croissant.

— Ce n'est pas de refus, mon cher approuve La Grande Ca, après on vous raconte tout.

— Non, pendant, se sera plus facile, assure Géraldine, aidant Adèle à mettre la table.

Festifs, ils déjeunent, tandis que Géraldine et La grande Ca, racontent ce qu'elles ont découvert. Des pans entiers d'histoire reprennent leur place dans ce contemporain, temporisés par Alcyon qui leur demande parfois des détails. Légitimes les origines de l'ogre se tracent dans l'esprit d'Auguste. Ainsi c'est un fait ses parents n'ont

jamais mangé d'être humain, seul Syrahs est responsable de ce surnom stupide.

— Ainsi nous sommes tous des ogres alors, s'exclame Alcyon apprenant que ceux du village jalousant la réussite de leur parentèle, les avaient surnommés ainsi.

— Puis mon arrière-grand-père, c'était un type bien, vu qu'il voulait effacer la douleur des gens, se réjouit La Brosse, avec bonhomie en aparté avec Copeau.

— Il semblerait, déclare La Grande Ca, mais la question maintenant est, qu'est-ce qu'on va faire de tout cela.

— Rien, assure La Brosse, ça fait partie de notre héritage, j'veux pas que les autres ils aillent farfouillé dedans.

— Allons le vieux, s'emporte Géraldine, raisonnant en chroniqueuse, c'est historique et l'on ne peut pas laisser le village dans l'ignorance.

— Il faut attendre réplique Auguste, il y a une chose que je voudrais approfondir.

— Quoi mon amour, demande Géraldine.

— L'Osmazôme, qu'est ce que l'Osmazôme ?

— C'est facile s'étonne Copeau, chaque cuisinier, c'est cela, c'est ce qui résulte d'une cuisson lente au bouillon.

— Un fond ? Interroge Clampin.

— B'en oui un fond, C'est Nicolas Bonnefons en 1654 qui pose ce principe révolutionnaire, loin de la cuisine du moyen-âge dont le goût des aliments était masqué par des épices, lui veut retrouver le goût de la denrée qui compose un plat. Bref il voulait que sa soupe aux poireaux ait le goût du poireau. Le cuisinier devient alors alchimiste et comme tel fait passer par trois étapes l'aliment sur l'athanor. D'abord l'œuvre au noir, on fait rassir la viande et une fois parée, on utilise ses parures et une garniture que l'on fait passer par une cuisson lente pour que les principes sapides s'égouttent. Puis vient l'œuvre au blanc, on lie la cuisson, foulée et passée au chinois, et l'on recommence à la faire réduire longuement à feu très doux pour obtenir l'or potable ou or liquide, une base d'un équilibre infini du moins d'après Brillat-Savarin dans la physiologie du goût. Mais en fait, il ne s'agit que de la peptone de l'hydrolysate de protéine, des corps solubles qu'on obtient dans un bouillon après 3h de cuisson.

— B'en mon Copeau, s'étonne Adèle devant l'auditoire soufflé par tant d'érudition.

— C'est au compagnonnage qu'on m'a appris ça, réplique-t-il ravit.

— Bénit sois les compagnons alors assure Alcyon, avec eux n'ont est pas prêt de perdre l'essentiel de la cuisine.

— Faut pas en vouloir à Auguste, maintenant, on a plus le droit de faire du fond, on le prend en poudre et avec un peu d'eau le tour est joué, ajoute Copeau. Le métier c'est plus ce que s'était, j'espère simplement qu'on ne va pas perdre la magie de la saveur et les vertus qu'elle suscite tant à l'aliment qu'au cuisinier.

— Pas temps qu'il y aura des vieux comme toi, assure La Brosse, admiratif.

— Copeau un grand merci, s'exclame ému Clampin, Alcyon, je crois comprendre comment fonctionne le don de l'Ogre maintenant, ajoute Auguste se tournant vers lui.

— Quoi ! Quel Ogre, demande Adèle perdu, je croyais qu'il n'y avait pas d'Ogre ici.

— Ma chère Adèle, on ne vous a pas tout dit, affirme La Grande Ca...elle regarde les autres attendant leur approbation.

— Allez-y, approuve Alcyon, Copeau a déjà compris, je pense. Auguste qu'en dis-tu ?

— Oui, murmure Clampin, la tête ailleurs.

Alors après un autre café, on va, tout vous expliquez ajoute Géraldine, prenant la main d'Auguste anxieuse, qui lui sourit et l'embrasse.

Il y a l'empathe et l'empathique.
Le premier est un don ou une malédiction.

La révolution des Ogres par Auguste Clampin.

C'en était resté là, Auguste avait demandé aux autres d'attendre et surtout à Géraldine de se faire aider par sa tante pour mettre noir sur blanc la légende de l'Ogre, il avait une idée, il fallait juste qu'ils lui fassent confiance. Avant leur retour, Auguste en secret, avait longuement discuté avec Copeau et Adèle. Ceux-ci sourire aux lèvres étaient rentrés joyeux après avoir embrassé Rosie, qui toute à ses amours avec Mathieu, ne se trouva qu'à moitié peinée, même si elle s'était habituée de les avoir auprès d'elle ici à Meunerie. Rosie tout à son bonheur progressait rapidement, se plongeant dans ses livres de cuisine, dès qu'Auguste quittait le restaurant en attendant Mathieu qui pour moderniser le bar de son père en prenait la gouverne dès le vendredi soir. Loin des chopines et des cartes à jouer du jour, il devenait bar d'ambiance sous les spots et une antique machine à karaoké, louée par Bougnat suspicieux de voir si cela allait faire augmenter le chiffre d'affaires. Pour lui elle

inventait des recettes exotiques, incorporant comme elle se l'était promis les épices qu'elle nommait démoniaques. Souvent après ses séances de dégustation, ils faisaient impies, l'amour dans la cuisine, devant la tiédeur du fourneau refroidissant l'acte rendu enfin au naturel, depuis qu'ils avaient fait le test et que Rosie avait opté pour une contraception chimique gravant ainsi en eux le plaisir d'être enfin possédé par l'union de leur sexe, insouciant de l'usure de leur bonheur. Chaque soir, depuis maintenant trois mois, Alcyon, La Brosse et Clampin, se réunissait et travaillaient au projet d'Auguste qu'ils avaient nommé la révolution des Ogres, titre du livre sur lequel œuvrait Géraldine qui avait bien essayé de découvrir ce à quoi, ils travaillaient mais sans succès. Même La Brosse après s'être fait cuisiner longuement par La Grande Ca, n'avait soufflé mot, ce qui était de sa part un exploit. La saison s'approchant tous s'impatientaient. Puis convoquant le conseil municipal au bar de Bougnat, Auguste mis enfin en forme la révolution des Ogres. Devant un Bougnat et la Boulange médusés, aidé de Géraldine, il présenta son projet.

— Donc si je comprends bien, assure Bougnat, vous me demander d'investir une somme colossale dans des travaux d'aménagement.

— Oui, répond Alcyon, quoique colossale est un peu démesuré, vous savez tous la vérité sur l'histoire de Meunerie et il est temps de la rétablir.

— Sans compter qu'avec ça, le touriste, il viendra, ils sont frillant d'historique les gens, ajoute La Brosse, s'étant laissé convaincre qu'on farfouille dans le passé de ses ancêtres.

— Oui mais le pèlerin là-dedans, il devient quoi ? demande La Boulange.

— On ne touche pas au pèlerin, je veux juste qu'on aménage un parcours pour la saison d'été, qui ira des jardins carrés à l'auberge.

— Tout pour vous alors, ironise La Boulange.

— Que tu peux être bête mon homme, j'te jure y a des fois où, s'emporte La Léonie, tu vois donc pas que l'auberge est à deux pas du village, moi je dis qu'elle est bonne cette idée.

— Je le pense aussi, il faut nous moderniser, je le vois bien depuis que j'ai eu l'idée d'organiser des soirées

Karaoké, les jeunes reviennent, argue Bougnat, reprenant comme à son habitude à son compte les idées des autres surtout si elles rapportent, ce qui fait sourire l'assemblée devant tant de mesquineries.

— Donc, nous sommes d'accord Bougnat, tu finances le parcours et garde l'argent des visites, mais par contre tu abandonnes les droits sur tous les livres de Géraldine, qui, ignorante de cette condition s'étonne, résume Auguste.

— Holà ! comme tu y vas, les livres rapportent à la commune, ça s'est sûr, par contre le parcours.

— Le parcours, nous appartient, le reprend Alcyon et sans notre accord, tu peux rien n'en faire.

— C'est exact, atteste Cachet, qui quelques jours avant dans le secret de son étude a fait les papiers nécessaires à la légitimation de tous à la révolution des Ogres.

— Tout de même, c'est une somme et que ferons-nous si cela n'engendre pas de bénéfice.

— Décidément Bougnat t'es aussi stupide que tu es cupide, s'emporte La Grande Ca, je vais le financer moi le parcours et après je te demanderais une redevance, réfléchit donc un peu.

— Margueritte a raison, ne vous voyez pas qu'il y a des sous à faire, rebondit La Léonie, alors laisses tomber tes royalties littéraires et vote moi ce fichu projet et toi aussi La Boulange sinon je te fais la grève de la bagatelle jusqu'à ce que tes gonades soient grosse comme des miches, s'emporte la femme du boulanger sous les rires de l'assemblée.

— Bon ! Bon ! Maugré Bougnat, zieutant le boulanger qui contrit plonge le nez dans son verre.

— Une chose encore demande Clampin, je veux qu'on embauche à demeure Copeau et Adèle pour le parcours.

— Oh mais non ! S'emporte La Boulange, là t'abuses.

— Réfléchissez, la saison approche et l'on a encore personne pour la buvette et avec le parcours La Brosse et moi on ne pourra s'en occuper. Donc on peut les embaucher, l'été pour la buvette et l'hiver pour le pèlerin, voir aussi en renfort pour la cantine scolaire.

— D'accord à condition que tu nous laisses utiliser tes locaux pour la buvette gratuitement cette année, demande Bougnat ne désarmant pas.

— Moi, je veux bien, mais si tu regardes les plans, la buvette aussi se modernise et c'est pour cela que tu as

besoin de Copeau et d'Adèle, car ils feront tous sur place, mais maintenant si tu tiens absolument à utiliser mes chambres froides, je suis d'accord, ironise Clampin.

— Alors j'ai pas le choix, mais à une dernière condition Auguste.

— Laquelle Bougnat.

— Promets-moi de ne jamais te présenter aux municipales, avec tes idées tu risquerais d'être élu.

— Promis, assure Clampin en riant, je laisse à Alcyon le soin de te combattre.

— À la bonne heure s'enflamme La Grande Ca, pourtant je dois dire qu'un gendre maire ne m'aurait pas déplu.

— Ma tante suffit ! S'empourpre Géraldine.

— Je sais, je sais, n'empêche que... Bon Bougnat tu nous la sors ta bouteille qu'on fête ça et pour la peine c'est moi qui régale, alors nous mets pas de ton mousseux des grands jours, l'apostrophe La Grande Ca.

Devant le notaire, chacun passe et signe l'acte de cession de la révolution des Ogres sous les conditions énoncées et ils se séparent.

— Merci pour mes livres, déclare Géraldine sur le chemin du retour.

— Il est temps que justice soit rendue aux femmes de ta famille, assure Auguste sérieux.

— Tout de même, tu m'as épaté, je n'aurai jamais cru que c'était à cela que tu travaillais.

— Tu sais mon amour Alcyon et La Brosse on leur part aussi, sans eux cela n'aurait été qu'un projet.

— Sûrement, remarque maintenant La Brosse, ne sera plus obligé de regarder ses chaussures en marchant, comme il le faisait ces derniers temps.

— Il comptait ses pas pour évaluer les distances, c'est le moyen le plus sûr qu'il est trouvé sans éveiller l'attention, puis comment tu t'es aperçu de ça toi.

— Il parlait tout haut en additionnant, je l'ai entendu une fois quand il passait devant mon officine.

Clampin se met à rire devant les mimiques de Géraldine, singeant le vieux le nez dans le caniveau.

— Il me reste encore une chose à faire et j'ai besoin de ton aide, assure Auguste en poussant la porte de leur appartement.

— Mais je suis à votre disposition Monsieur l'Ogre, réplique joyeuse Géraldine en faisant une révérence.

Mais pas de suite, j'ai bien peur d'avoir été contaminée.

— Pas qui ou quoi Mademoiselle La Simple? s’amuse
Auguste, devinant la suite des évènements.

— Viens dans la chambre, c’est là l’origine de mon mal,
il me semble, assure Géraldine en le poussant gentiment.

Il y a l'empathe et l'empathique.
Le deuxième s'apprend comme des astuces
d'illusionniste

La révolution des Ogres par Auguste Clampin.

Dans une vieille camionnette de location, ils arrivent après 2h de route. Ils ont vendu aux voisins tout ce qu'il pouvait, ne gardant que l'essentiel à leurs yeux, heureux de partir vers cette nouvelle vie. Ils avaient eue du mal à y croire et à s'endormir après le coup de téléphone de Bougnat qui leur ordonnait de se présenter à ses bureaux sous 30 jours si possible. En une quinzaine, ils avaient tout bâclé, Copeau son travail de cuisinier dans une cafétéria du centre commerciale et appartement et mobilier pour Adèle. À cinquante ans chacun ils allaient enfin réaliser leur rêve, s'installer et travailler ensemble. Même si ce n'était pas le petit restaurant dont ils avaient toujours rêvé, d'après les détails d'Auguste, c'était une sorte de guinguette, Copeau et Adèle se faisaient fort d'en faire une référence dans les mois à venir. La Brosse, les accueils et leurs faits les honneurs du Chélidoine

grande maison de plain-pied, que leur a offert La Grande Ca pour qu'ils s'y installent.

— C'est l'ancienne maison de Tricotin notre regrettée couturière, vous y serrez très bien, assure La Grande Ca en entrant.

— Margueritte quel bonheur, répond Adèle en la voyant, se laissant guider par elle pour faire le tour du propriétaire, mais pour le loyer ajoute-t-elle.

— Vous occuper pas de cela, réplique d'un ton sec La Grande Ca, Tricotin y est resté plus de vingt ans sans me verser un sou, il ne sera jamais question d'argent entre Filles des Simples.

— Tout de même c'est un palais, ajoute Copeau ayant entendu Margueritte en entrant les bras chargés de cartons, commençant leur déménagement sous l'appel de La Brosse.

— La belle affaire compagnon, je n'emporterais pas mon héritage en tombe. Vous entretenez mon bien et il y a même un bout de terrain pour y faire un jardin et surtout je vous aime bien, alors laissez tomber le loyer.

— Merci ajoute émue Adèle en embrassant Margueritte.

— Puis Adèle, vous étiez couturière, il y aura bien de l'ouvrage pour vous, depuis la mort de Tricotin cette profession nous fait défaut au village, il me semble qu'elle avait son atelier par là.

Bras dessus, bras dessous, elles passent de pièce en pièce et découvrent l'ancien atelier de Tricotin.

— Tout est resté comme elle la laisser, je n'ai pas eu le courage de chambouler tout ça.

— Margueritte, c'est merveilleux, répète Adèle, repérant les mannequins, les patrons, les boîtes de fils et de boutons entassés pêle-mêle dans la pièce exigüe.

— Bon je vous laisse, vous installez ce soir, on dîne à l'auberge, Rosie nous a préparé la soupe.

— Bien Madame, s'amuse Copeau, en déposant un nouveau carton

— Rigoler pas compagnon, ce soir vous aurez sûrement besoin de moi, pour soulager les douleurs de votre vieille carcasse, assure La Grande Ca les yeux plein de malice, heureuse de leur venue, faisant un clin d'œil complice à Adèle, en s'éclipsant, croisant au passage un La Brosse extirpant le bric à braque de la camionnette, échevelé sous l'effort.

Le soir venu, après avoir fini leur installation et un excellent repas où Bougnat fût convié, devant les plans d'aménagement, ils tirent conseil, Clampin répartissant à chacun ses tâches. Bougnat pragmatique avait emmené les contrats d'embauche pour leur faire signer ce qui finit de les rassurer. Après avoir fait visiter leur maison à Rosie et l'avoir un millier de fois bisé partageant leur joie. Ils se sont préparés pour la nuit, fermant porte et volets, sursautant parfois sous les bruits inconnus de leur nouvelle demeure, craquant dans sa vieillesse. Comme promis par La Grande Ca, Adèle massa longuement les épaules et le dos de Copeau endoloris avec un onguent à base de thym et de camphre pour éviter l'aggravation des courbatures de celui-ci. Puis ils se sont couchés avec l'étrange impression de vivre un conte de fée. Tandis que Rosie de retour, secrète, Mathieu animant une soirée au bar de son père, persévère dans ses recherches. Elle a observé à la dérobée son chef pour comprendre le principe de ce qu'elle nomme la copie. Mais qui, hélas, n'apparaît dans aucun de ses gestes, C'est devenue une obsession illogique tant son amour pour Mathieu la dévore, elle voudrait trouver le goût de son homme, puis

le sien et enfin tout comme leur union, les mêler et les offrir en cadeau, à l'inverse de ce gâteau que fait La Boulange et qu'il nomme les divorcés. Ces deux choux bourrés l'un d'une crème au chocolat et l'autre au café, glacé indépendamment d'un fondant d'une couleur contraire au parfum de la crème pâtissière qui les garnit et relié par un feston de crème au beurre vanillé. Soupirant, jetant à la poubelle son essai, elle éteint et monte se coucher, demain commence la saison et elle veut dormir un peu avant que de faire l'amour avec l'homme de sa vie.

En grande pompe, Bougnat en tête le flanc ceint de son écharpe multicolore, coupe le ruban qui inaugure le parcours de l'Ogre, sous les applaudissements de ceux du village. En cortège, ils remontent le chemin, s'arrêtant à chaque animation. Un spectacle de guignole dans un petit théâtre de bois près de la buvette, reprenant les grands classiques de la mère l'oye, amuse l'assistance sous la générale du petit poucet. Copeau et Adèle grimés en aubergiste des années 1800, leur offre la régalaude, la dégustation des pommes Copeau, remplaçantes officielles des frites surgelées de La Boulange.

Dans son art compagnonique, Copeau rieur devant les yeux médusés de certain, artiste, taille habilement chaîne de rôtiiseur, pomme en cage, que Rosie fait frire, pomme soufflée farcie d'une crème fortement aillée, qu'Adèle débonnaire distribue à tour de bras avec un verre de blanc frais. Enthousiasme, enfants en tête, la visite se poursuit. Face à l'auberge, dans la vieille grange reconstruite à l'identique, chacun visite le musée, apeurée, surpris par la présence dès leur entrée, de Lazare, Henri et Syrahs, officiant de leur corps de cire pour la cérémonie du partage, les visiteurs tenant le rôle des quidams qui y participaient. Plongeant le touriste dans l'atmosphère, un petit film projeté sur le mur demi sphérique, retrace les principaux éléments de cette cérémonie, annoncé par la voix nasillarde de Bougnat qui pour l'affaire s'était improvisé Voix-Off en récitant les textes de Géraldine. Les maîtres couteaux ont trouvé leur place dans une vitrine parmi les écrits de Syrahs et Henri. Une rangée de mats de cocagne borde la route et emmène les chalands jusqu'à la place du village, animé par divers étales et un antique fournil mobile, La Boulange ayant fait pour l'occasion le pain d'Ogresse, un mélange d'épeautre et

d'épice, ainsi que l'Ogrion en reprenant la recette du bonhomme en pain d'épice. Pour préserver le pittoresque, un peintre sous les ordres de La Grande Ca, qui archives en main surveillait l'adéquation de l'ouvrage, a refait les devantures ramenant Meunerie 200 ans en arrière. Ainsi chaque commerçant s'est vu remettre pour la saison la tenue de ses ancêtres fabriqués par Adèle dirigeant comme elle le pouvait, La Léonie et ses ouailles. Un jeu de piste fait rayonner le touriste sur les anciennes rues de Meunerie. Lui faisant découvrir s'il le désire les Jardins carrés, les vestiges des boutiques et des officines. Lui offrant surtout l'opportunité s'il trouve La Brosse déguisé en ogre parcourant les chemins, aiguillonnant de ses histoires, les chercheurs d'un temps ancien la tombe de feu Syrahs, d'être le gagnant d'un repas à l'auberge de Clampin, une collation chez La Boulange, un verre chez Bougnat ou des échantillons de simple chez Géraldine. Mais le clou du spectacle, c'est Alcyon qui en a eu l'idée, embauchant une troupe de théâtre pour jouer après l'avoir écrite aidé par La Grande Ca une pièce « Le creuset de l'Ogre ». Véritable spectacle musical aménagé dans les Jardins Carrés sur le terrain de la vieille ruine du

« Malvaceae » l'un des tout premiers séchoirs du village et où Syrahs s'était réfugié, elle retrace en 90 minutes devant 150 places en gradin circulaire, neuf tableaux de l'histoire de Meunerie. La générale touche à sa fin et c'est en liesse, que Bougnat, invite comme quoi tout peut arriver, la troupe de théâtre, Géraldine, Margueritte, Adèle, Rosie, Copeau, Alcyon, La Brosse et Clampin à fêter l'évènement à la guinguette. Par groupes, ils rebroussement chemin et longeant la Nu, se dirigent vers le caboulot. Bougnat enfiévré, ne tarissant pas d'éloges, échafaude déjà de nouvelles attractions devant un auditoire stupéfié de son enthousiasme. Comme à son habitude, Nâne, troisième chanteuse de la troupe, nonchalante lambine et ignorant l'embranchement, remonte vers le village. Apercevant le bar de Bougnat, elle y entre persuadée que c'est là qu'ils ont rendez-vous et tombe nez à nez avec Mathieu se croyant victime d'une apparition, devant la ravissante mise paysanne de la jeune femme en costume.

— Sont pas encore arrivés, demande Nâne étonnée.

— Qui, interroge Mathieu, resté au bar pour réceptionner et ranger les commandes de son père.

— B'en les autres, le gros, il nous à invité à fêter la générale.

— Le gros ? s'étonne Mathieu.

— Oui, celui avec l'écharpe de maire, il était rouge comme une pivoine à force de siffler et d'applaudir le spectacle.

— Vous parlez sûrement de mon père, quoique je doute qu'il puisse montrer tant d'enthousiasme ou alors devant une cuvée 1954, ironise Mathieu

— Votre père, bafouille Nâne, gênée.

— Il semblerait, c'est le seul maire de Meunerie et c'est ici son bar, que puis-je vous servir alors, puisque c'est lui qui régale.

— Une menthe à l'eau, demande-t-elle rouge de honte.

— On ne fait pas de ça ici, réplique Mathieu amusé en servant deux verres de rosé résiné, tenez, la cuvée spéciale du gros comme vous dites, ajoute-t-il en levant son verre pour porter un toast.

— Je suis désolé, déclare Nâne en reprenant sa contenance.

— Faut pas, de si jolie yeux, ne peuvent dire que la
vérité, répond Mathieu charmeur.

Ils se mettent à rire et oublieux des autres, ils conversent,
en flirtant chaste, pris sous l'aura magnétique de leur
innocence, qui s'attire.

Toc ! toc ! toc !
Qui est là ?
L'Ogre pardi ! Allez ouvre-moi ton cœur ta vie
ton lit.
Et pourquoi je vous prie ?
Mais par ce que tu t'ennuies...

Mon ami l'Ogre par Géraldine Clampin.

La saison est montée en flèche et depuis plus de deux mois, tous courent, accueillent, officient, jouent sous les yeux émerveillés des touristes et de Bougnat, qui à la hâte a puisé dans le cheptel étudiant du village pour canaliser le monde. L'ancienne colonie de vacances s'est transformée en un camping saturé tant les festivaliers sont enthousiastes. L'auberge et la guignette ne désemploient pas. Copeau et Clampin rivalisant d'ingéniosité pour attirer le touriste. Compétition amicale, où avec Rosie et Adèle, les deux cuisiniers se sont jetés, notant en score leur nombre de couvert sur un tableau dans le bar de Bougnat, tenu régulièrement par Mathieu, puisque Bougnat acteur joue son rôle de Maire en décernant les prix du jeu de piste tout en surveillant ses saisonniers. L'équipe adverse ayant promis en cas de

victoire de payer et de sabler le champagne au premier 1000ème couvert servit. Leur capacité d'établissement étant identique et à raison de deux services le midi et un le soir, les marques se maintiennent. Pour ne pas désavantager Copeau et Adèle, Clampin, Alcyon et Rosie donnent régulièrement un coup de main au service de la buvette, les après-midi. La Brosse épaulé par La Grande Ca, captivent les visiteurs petits et grands de leur histoire en déambulant bras dessus, bras dessous dans les ruelles. Margueritte, s'étant prise au jeu, s'est confectionné un costume de La Mandragone et faussement acariâtre houspille l'ogre La Brosse sous les regards amusés des gens toutes les après-midi, la matinée étant réservée à sa clientèle et au renfort de Géraldine à l'officine. C'est exténué, mais ravis, qu'ils se retrouvent tous le soir à la guignette pour partager de rares moments de repos. La troupe s'étant rodée sous les représentations, les rejoint souvent. Sauf Rosie qui jalouse, c'est aperçu de l'attirance de Mathieu pour Nâne, une blondasse, molle, qui minaude en permanence, d'après son regard. C'est vrai que depuis le début de la saison comme beaucoup, leurs jeux amoureux, se résument à peu de chose, une

folie par-ci par-là lors d'une matinée de congés, consacrée souvent à dormir. Ils se voient peu et elle le regrette, mais comme le lui a dit son Père, dans le métier faut s'y faire, on s'amuse toujours quand le convive s'en va et pour l'instant comme l'écureuil faut engranger de la noisette. Sous ses conseils paternels et la charge exténuante de travail. Elle laisse s'envoler impuissante comme à l'instant tout habillée, son Mathieu dans les couettes bienfaisantes de son lit, espérant le retrouver la bise venue, non sans une mise au point. Entendant du bruit en dessous, Rosie lasse se relève, irritée d'avoir oublié un quelconque volet. Sans allumée, elle descend doucement l'escalier. C'est Géraldine et Clampin, ivres, en pouffant qui se font un frichti. Sans dénoncer sa présence elle les observe les trouvant touchant ainsi. Depuis peu, renforcée par les litres d'Allonge de la Grande Ca, et leur travail intensif, à leur grand bonheur, ils sont revenus à un poids plus que convenable et Rosie cachée dans l'ombre les trouvent beaux. Se retenant de rire elle-même sous les esclaffes de Géraldine et les *Chute !* de Clampin, elle repense à son Mathieu et délaissant le couple, elle se glisse à l'extérieur, désireuse

comme le dit Copeau de baiser la chandelière . Regardant sa montre, elle marche en direction de la guinguette, qu'elle trouve close. Elle se résigne alors à remonter au bar pour voir si Mathieu y est. En chemin, elle rencontre La Brosse, le vieux lui apprend qu'il y plus d'une demi-heure que Bougnat a fermé et qu'il n'a pas vu Mathieu au bar ce soir. Désolée, elle rebrousse chemin et remontant la berge de la Nu, se dirige vers les jardins carrés, laissant une colère sourde grandir à chaque pas. Dans la nuit volée, elle entend des gloussements et des clapotis sur sa gauche, précautionneuse, elle s'approche, résistant à l'envie de débouler comme une furie, sachant que le soir venu, les berges de la Nu deviennent souvent le rendez-vous de bal des reinettes. Non pas qu'elles soient peuplées de cette race de grenouilles, mais de la contraction villageoise de reine et nénette d'après la Grande Ca qui le lui expliqua un jour où elles revenaient des jardins après une cueillette, surprenant involontairement un jeune couple batifolant ici même. Jadis, à Meunerie les feux de Saint-Jean étaient jour de l'élection des reines. Ces jeunes filles à marier qui arboraient pour l'occasion une couronne de fleurs. Quand

elles trouvaient galant, elles se baignaient nue avec lui et faisaient l'amour sur les berges, laissant la brise estivale porter les bruits singuliers de leur jouissance. Mais dans les années 70, la mode dans son modernisme voulut que l'on renomme les reines, nénéte, mot désignant souvent une femme dite libérée à cette époque et au vu des naissances au village cette année-là, elles furent légion. Mais comme toute mode passe et que la jeunesse adore dans son insolence réinventer la tradition, on fit la contraction entre les deux noms et cela devint le bal des Reinettes, jusqu'à ce que La Puritaine, mairesse de Meunerie en 1980, le déclara outrageant et par de la même l'interdit. D'après Margueritte, cela lui coûta la mairie, ça et ça campagne anti-avortement. Pourtant ce bal offrait aux filles blêches souvent l'opportunité de trouver un homme. Car d'après elle il n'est pas rare de trouver des perfections, des seins généreux, une taille bien faite, une vulve aguichante, sous une tête laide et la montagne de jupons empesant cachant ces trésors par la honte d'être taré. Nombreux étaient les hommes à se faire prendre au piège et à défendre l'honneur de leur femme à coups de poing, sachant le joyau mésestimé qu'elle était.

Son successeur, ne le réinstaura pourtant pas et le bal tomba dans l'oubli. Ainsi à couvert, elle s'approche le cœur battant à tous rompre, prêt à fuir pour ne pas importuner.

Prenant naissance aux commissures de ses yeux, les larmes roulent lentement sur ses joues en réponse à ce qu'elle redoutait. Tétanisée par la vision de son Mathieu et de cette Nâne, elle reste ainsi accroupie, voyeuse, à les observer. Comme dans un mauvais roman de gare, qu'elle piquait à sa mère. Ils sortent nus de l'eau main dans la main, riant sous le bonheur, s'embrassant en de torrides baisers sulfureux, s'enlaçant prudes sous un ciel constellé dans cette nuit bleue, comme le veulent les scénars chastes de ces ouvrages dégoulinant d'amour mielleux, écrits à deux mains à la petite semaine par des nègres sous payés, suivant malgré eux un cahier des charges tortionnaire de leur imagination. Inconvenante dans tel récit à l'eau de rose, l'érection de Mathieu témoigne de son envie de la jeune femme blonde, dont les seins pointent sous la légère brise, ramenant Rosie à la réalité sordide de l'adultère. Spectatrice de ce film X donc par définition sans scénario, elle voit la verge

dressée de son homme, la trouvant si petite de sa position, devenir oppressant à la porte d'une vulve au poil blondasse et drument frisotté sous un piercing nombriliste dans une levrette ordurière. Une once de compassion parcourt un instant le cœur de Rosie quand elle voit Nâne, se faire prendre sans préliminaire, dans une sauvagerie toute Mathieusienne qu'elle a combattu. Mais Nâne, semble adorer, relevant encore plus son bassin devant son soudard pour accentuer la pénétration, ce qui anéantit Rosie, qui recule devant l'assaut et rentre. La salle résonne sous ses pas quand elle monte se coucher, Géraldine et Auguste sont partis. Dans la nuit, elle laisse couler les larmes de désespoir. C'est ainsi que Rosie voit se lever le jour qui filtre par les persiennes. Après une douche tiède et un énorme café, elle parachève sa métamorphose. Puisant dans ses ressources, elle se bouge et reléguant ses amours antiques, elle allume le fourneau. C'est fini, voilà ce qu'elle souffle à la flamme multicolore qui s'élève. Tout comme la saison qui s'achève ce matin dans les brouhahas des stands et des gradins qu'on démonte. Elle avait oublié cette nuit qu'hier c'était le dernier jour d'ouverture du parcours. Ce

qui explique l'extra de Géraldine et Auguste et sûrement le comportement de Mathieu pressé par l'évènement. Vers midi, saisonniers et acteurs s'apprêtant au départ, reprenant avant rendez-vous pour l'année prochaine. C'est l'heure des bilans et ils sont tous positifs. Rosie froidement voit partir sa rivale d'une nuit et l'opportunité si elle le désire de retrouver sa place auprès de Mathieu, après un test, on ne sait jamais. Bougnat et La Boulange se retranchent dans la mairie cossue et envisagent déjà le Pèlerin. Sans qu'on puisse les départager, Copeau et Adèle, après le ménage et la fermeture des volets, ont mis au repos la guinguette avant de profiter d'une semaine de congé. Adèle pense reprendre son travail de couturière, tandis que Copeau va renforcer l'équipe de Clampin. Géraldine et lui s'octroyant quelques jours de vacances d'abord. La Brosse, quant à lui fait une dernière fois le tour des installations et note les travaux à venir. Alcyon souffle aussi, avant de préparer un colloque prochain. Meunerie se rendort dans ses hivernales habitudes.

Le potentiel !
Il fut un temps où le commis volait les secrets
du chef.
On lui disait petit va me chercher des oignons
dans la réserve.
Durant son absence, le chef exécutait sa sauce
en secret.
Jusqu'au jour où les oignons il les met dans
ses poches.
Le potentiel c'est ça en cuisine, finir pas ne
plus se faire avoir.

Mon métier par Rosie La Jaunisse.

Vacances finies pour tous, voilà qu'elle croule sous les responsabilités, inséparable son père et son chef travaillent de concert sur un étrange projet, lui laissant la mise en place. Rosie, n'arrête pas de courir en plus. Son père et la Grande Ca se montrant intraitable avec elle. Seule Géraldine lui apporte un peu de douceur dans son quotidien, lorsqu'elles profitent de leurs papotages entre filles, où copines, elles se livrent leurs secrets en dévalisant les magasins de vêtements de Surmeunerie, maintenant que la taille de Géraldine le lui permet, tout comme elle le faisait avec Virginie qui est restée sourde à ses lettres et qui lui manque toujours un peu. Cachotterie féminine, secret de boudoir comme les nomme La

Grande Ca. Surtout un qui lui a redonné dernièrement son Mathieu après une lente confession hésitante, où elle lui a avoué ce qu'elle a vu et lui son repentir, sincère semble-t-il et une longue période d'abstinence. C'était la semaine dernière, durant la promesse cuitée d'une cabine rendue commune à la piscine du bourg surchargée par la reprise des activités sportives de l'école. Sans pudeur, elles se sont changées ensemble pour gagner du temps. Rosie étonnée par l'épilation du sexe de Géraldine, elles en avaient discutée en toute simplicité et elle avait appris des confidences et des conseils de son amie l'art du rasage intime. Mais loin des considérations avertissant Géraldine d'une prochaine surcharge pondérale, Rosie les avait mises en pratique le soir même pour essayer et par vindicte moraliste envers Nâne épater Mathieu. Celui-ci enthousiaste, acheva sa pénitence sous couverture, en redevenant son amant, plus aimant et attentionné qu'avant.

Elle se doutait que ne serait pas facile de travailler avec Copeau, mais là c'est le baignoire. Ce n'est pas qu'il rechigne à la tâche ou qu'il lui laisse toute la plonge, non lui et Auguste ont pour habitude de tout faire eux-mêmes,

mais c'est qu'il devient d'une exigence comme elle ne l'a jamais connu depuis son enfance. Comme s'il lui livrait dans le geste journalier son testament. Reprenant, vérifiant sans cesse, ses mises en place, ses sauces, sa tenue, c'est agaçant. Elle a essayé d'en parlé à sa mère, mais celle-ci fait front avec son père et la Grande Ca. Avec elle et Alcyon, c'est pire philosophie, histoire, géographie, mathématique, dissertation sont son pain quotidien et elle en peu plus de ce régime sec, même si parfois, La Brosse l'emporte dans des fous rires quand chargée d'une mission de cueillette des simples commandés par Margueritte, il la chaperonne et lui raconte les potins du coin. Mais ce qui l'inquiète le plus, c'est cette union entre Clampin et Copeau, lui donnant l'impression que c'est son père le maître et Auguste l'élève. Dès qu'elle le peut, elle les surveille, mais ils ont tôt fait de la renvoyer à ses études ou au suçage de la pomme à Mathieu comme dit gentiment son père. D'ailleurs profitant de cette remarque et du peu de client qu'elle a eu au service, elle s'éclipse d'un

— À plus les chefs pour rejoindre son homme qui l'attend.

— Auguste, tu ne crois pas qu'on y va un peu fort avec ma Rosie. Demande Copeau en rechargeant le petit fourneau à charbon, qu'Auguste a dégoté dans une brocante pendant ses vacances.

— Géraldine pense que oui, mais elle a le potentiel, jamais je n'ai vu gamine aussi attaché à son métier, t'as vu son consommé ce midi, assure Clampin.

— Du velours, une clarification parfaite et sa brunoise une merveille de petitesse, j'te remerciais jamais assez pour l'avoir prise avec toi, tu sais Petit, Copeau utilisant leur prénom secret de l'I.E.M.S.C, dont avec sa femme ils font partie, même si Adèle n'y entend pas grand chose.

— Tu n'arrêtes pas de me le dire Cop, répond Auguste de même, mais ce que tu m'enseignes n'a pas de prix, je n'ai pas eu la chance d'être comme l'oncle et toi compagnon du tour.

— Tu sais j'en ai connu des chefs qui ne l'ont jamais été, j'ai même eu un singe dans ce cas, et je peux te dire qu'a

partir du moment que tu aime ce que tu fais, ça vient tout seul.

— Comme Blandine ?

— On leur a tout piqué aux femmes, leurs recettes, leur savoir-faire, avant nous on chassait et elles cuisinaient.

Puis on s'est élevé et en fainéant on les a laissés aux fourneaux. Pour finir par leur enlever ça... en nantis sous les prétextes d'une idéologie de masculinité supérieure, leur laissant le quotidien, ne gardant que le festif. Puisque l'homme est grand, c'est à lui de faire de grande chose. Une véritable connerie, car honnêtement je n'ai jamais aussi bien mangé que quand c'était ma mère qui cuisinait.

— Je ne peux pas dire, c'est mon oncle qui a toujours cuisiné, pouffe Auguste, mais on tient notre revanche, on a notre Rosie et je te jure qu'à nous deux on va en faire le plus grand... Non, la plus grande Chef de France.

— Oui, mais y a du boulot, surtout, si elle nous vire encore sa mayonnaise en oubliant de clarifier ses œufs, répond Copeau en riant, songeant à sa fille désolée devant son cul-de-poule, fouettant énergiquement le mélange pour qu'il prenne.

— Encore tu ne sais pas tout, le pire, je crois, c'est quand elle a cherché partout retournant la cuisine, la machine à friser le persil. Figures-toi que le livreur avait livré cette fois-là du simple alors que dans sa recette on lui demandait d'y mettre du frisé. Elle est rentrée dans une colère et j'ai bien cru qu'elle était prête à aller me chercher son Babyлис pour lui faire la mise en plis à sa botte de persil.

Les deux hommes se mettent à rire franchement, se souvenant, eux aussi des loupés dans les débuts de leur métier.

— Alors toujours à ta recherche de l'Osmazôme, demande Copeau.

— Oui Cop, plus que jamais, mais la mienne celle de mon don, tu m'enseignes celle des anciens, celle que mon oncle comme toi en compagnon à découvert, mais il me faut découvrir les secrets qui dorment en moi.

— Alors soit, on commence, que le fourneau devienne athanor, s'amuse Copeau.

Les mains d'Auguste sous l'oeil de Maître Copeau répètent les gestes bicentennaires maintes fois répétés

ramenant les deux hommes à l'époque de cette découverte. Devant l'athanor redondant de la braise ardente, grésillant des scories de houille. Sous couvert de l'œuvre au noir, les mains de Clampin enclin d'alchimie s'apprêtent. Elles s'arment d'un des maîtres couteaux, celui au nez usé large et pointu, au visage de hêtre dont les yeux rivets renvoient des éclats métalliques en luisant sous la lumière et que l'on nomme le Boucher. Ainsi fortifiées, silencieuses et émérites elles parent. Mouvements amples, où la graisse se récite, où le tendon s'effiloche sous la morsure pétulante du fil affûtant l'acier, abandonnant sous le chant de cette faux, la mort nue candide dans les rondeurs mortifiées d'un pigment pur de rouge écarlate de cadmium en cœur, se brunissant jusqu'à devenir un pourpre de cadmium en périphérie qu'Auguste satisfait débarrasse dans la chambre froide. Puis comme le bourreau a fini son office, il cède la place à un autre le couperet de boucher encore plus craint. La brute d'acier polie d'un seul tenant, d'un peu moins de quatre livres, inciter par la main de Clampin, élève sa forme triangulaire et concasse insensible l'os des veaux en retombant lourdement. Sortant une plaque à rôtir,

Clampin, y étale les os de veau, les parures de bœuf. Ouvrant la demeure d'Hathor faisant passer par Hat (porte de la maison de Hor l'agent égyptien du feu solaire) sa plaque pour qu'Hathor dans sa maison du feu les farde des tons luisants d'un Sienna Dorée d'Italie, pendant qu'Auguste taille une mirepoix de carotte et d'oignon. Les yeux papillonnant sous la chaleur, satisfait de la coloration, il y ajoute sa dernière offrande. Les légumes suent rapidement dans les entrailles d'Hathor imagées par le four pour ses alchimistes que deviennent Copeau et Clampin. Son ventre est le récipient du feu dans lequel tout brûle et tout se transforme en faisant couler son jus devenant le coulis et en une dizaine de minutes, la mirepoix luie de ses sucs. Précautionneux, Auguste débarrasse le tout dans une marmite en y ajoutant de l'ail de la tomate fraîche concassé et un bouquet garni et enfin mouille le tout à l'eau froide. Alors poussant lentement la marmite de l'Égypte à la Grèce, muant l'oraison d'Hathor en un chant funèbre de Thanatos, ils commencent la transmutation, achevant la transformation du fourneau le faisant Athanor (Hat Than Hor). Abandonnant durant les six prochaines heures les

substances animales et végétales à la fusion, en élevant très lentement l'eau jusqu'au bouillon commençant la métamorphose. La gélatine provenant de la décoction stagnera en fond de cuve, tandis que le précipité soumit à l'évaporation transformant son âme en eau et air, libérera l'Osmazôme finissant l'éveil de la conscience de Copeau et Clampin a cette alchimie.

Respectueux du mode préparatoire, Copeau et Clampin, après un café, commencent la mise en place du lendemain pour soulager Rosie, patientant en écumant régulièrement. Puis, Clampin foule au chinois le bouillon, asséchant consciencieusement la moindre parcelle de matière, récupérant le liquide odorant d'une couleur brun jaunâtre dans une russe en inox, qu'il place en cellule vu l'heure tardive. Laissant un mot à Rosie pour qu'elle range la mélange dans la chambre froide quand elle rentrera, Clampin enclenche le minuteur et raccompagne Copeau un bout de chemin.

On fait un métier de pute, vous savez.
Comme elles cent fois on attend le client.
Elles un sac tournoyant, nous une carte
et avec cet appât on tente le chaland.
Mais si elles font de l'amour leur métier et nul
ne peut juger.
Nous nous faisons du Métier notre unique
amour.

Le Métier par Rosie La Jaunisse.

Elle s'assoit sur le lit, c'est la première fois qu'elle vient dans la chambre de Mathieu. Ils ont passé l'après-midi chez les jumeaux à jouer à la console. De retour, refusant les avances d'un Mathieu aigri et oublieux, ils remettent les choses au point. Rosie voulant libérer sa conscience exigeante, refoulant son ressentit devant les images qui remontent, lui avoue en block tout ce qui lui est passé par la tête après la découverte de l'adultère.

— Si tu avais été tendre avec Nâne, je me serais peut-être joint à vous, pour partager votre bonheur, t'aimant charnellement avec celle qui n'aurait plus été une rivale.

— Tu aurais pu faire cela, demande Mathieu étonné et immédiatement honteux, bannissant l'image mentale des deux femmes s'aimant pour lui.

— Enfin je crois... et puis non...elle était bien plus belle que moi, je dois l'admettre et je comprends ton désir, du moins j'essaie.

— Mais non, elle ne comptait pas, s'excuse maladroit Mathieu, c'est toi que j'aime ajoute-t-il banale.

— Tu vois, tu parles d'elle avec la même insignifiance que ton coup de rein perforateur qui a salutairement effacé cette envie, induite par mon amour devenu souffrance en vous voyant.

— Mais c'est toi qui... bafouille Mathieu, ne comprenant rien

Subitement, Rosie cède à une haine sourde, dénonçant d'une voix glaciale, la laideur de l'acte, se sourit d'aise de Nâne quand les mains de Mathieu pétrissaient ses seins insolents et ballotants sous le mouvement des grands coups de batoirs fouraillant dans sa chatte béante. Elle se sent vulgaire et aime cela, l'injuriant par les mots posés à l'instar du papier peint de sa chambre cette nuit-là, qu'elle a traité de sale pute, de salaud, retrouvant en ses motifs les silhouettes en ombre chinoise du couple illégitime.

— Je suis désolé, avoue Mathieu. Je ne pensais pas que...

— Ça pouvait faire mal, ce n'est pas de ma faute si le boulot me prend du temps, si je suis trop fatigué pour devenir ta chienne et le cul à l'air t'exciter, l'enguirlande Rosie toujours dans le même registre.

— Je sais cela, mais j'ignore ce qui m'a pris et puis merde à la fin, s'emporte Mathieu d'impuissance, excédé d'exprimer son repentir, réalisant sa faute et son pragmatisme à la réparer, à convaincre, je ne l'ai pas forcé et c'est elle qui a voulu que l'on fasse dans cette position.

Nous y voilà, pense Rosie, souriant intérieurement. Cette mise au point, elle en avait parlé avec Géraldine durant les confidences de la piscine, lui avouant l'infidélité de son homme, lui demandant conseil. Car ce qu'elle veut c'est que plus jamais, Mathieu ne recommence, que cet amour qu'elle lui donne soit remboursé avec l'intérêt. Elle veut le même amour qui unit ses parents, Géraldine et son chef. Cet amour avec un grand A, absolu de vérité résonnant aux échos de son cœur fleur bleue. Elle s'est

trop fait avoir et attend qu'il se calme. Les muscles endoloris, les yeux brûlants de retenir ses larmes, la gorge sèche de peur, la voix enrouée, elle se fortifie en résolvant à accepter d'être cocu et de pardonner comme le lui a dit Géraldine, car sans cela le mouvement ne peut reprendre. Cocu, étrange sentiment qui vous laisse à mi-chemin entre ce qui a été et ce qui aurait pu être. Singulier séjour d'ubiquité où nulle part est partout et bien sûr non remboursable par l'agence de voyage adultérine, qui vous l'a vendu. Sans alternative, enfermé dans votre case, mouchoir en main, vous contemplez sur l'écran géant de votre esprit, les souvenirs partagés avec l'être que vous avez aimé et ceux qu'il fabrique avec l'autre ce gentil GEO, ce spoliateur de bonheur, dont vous imaginez la teneur, faute de les vivre.

— As-tu aimé au moins lui souffle Rosie, en prenant dans ses bras, son homme fragilisé qui en larme, lui demande son indulgence.

— C'était différent, renifle-t-il, il n'y avait pas la douceur de nos unions, c'était plus une impulsion, un désir sans amour et j'en suis désolé.

— As-tu compris la valeur de ta faute, récite Rosie d’une voix sonnante fautive à ses oreilles en achevant le rituel enseigné par Géraldine, guettant sa réponse.

— C’était purement physique, elle voulait juste un homme et sans réfléchir j’ai répondu à son appel, t’ignorant comme une andouille que je suis.

— Tu es une andouille et moi aussi, le taquine Rosie, acceptant sa part de responsabilité, sa passivité qui les a conduits à se déchirer.

— Je t’aime, murmure Mathieu, quémendant ses lèvres.

— Moi aussi, déclare Rosie, acceptant ce baiser de réconciliation définitive.

Pour la première fois, dans le petit lit de Mathieu, ils commencent à faire l’amour, empressés qu’ils sont de se retrouver. Fougueuse, Rosie se repousse, quittant leur étreinte. En silence, elle ôte son collant et Mathieu comprend son impulsivité, mais doute en la voyant remonter sa jupe sur ses reins et s’agenouiller en travers du lit, laissant à Mathieu barguignant l’initiative. Fébrile, troublé par la vision des fesses nues de Rosie gainées d’un menu triangle de satin bleu nuit, il accepte penaud,

terriblement excité cette dernière leçon en quittant ses jeans et caleçon retenant indécis sa respiration. Pour Rosie pourtant ce n'en est pas une, elle veut juste vivre ce que Nâne l'usurpatrice d'une nuit lui a volée, racheter par l'audace ce temps révolu. Écartant le fond du string de Rosie, en le crochetant d'un index anxieux, il entre en elle mais avec une extrême douceur. Sous la jouissance qui les emporte, ouvrant son corsage Rosie libère ses seins de leur gangue de satin y déposant dessus les mains fiévreuses de Mathieu, baissant la tête pour regarder celles-ci les caresser avec science. Elle expie ainsi, d'avoir été si dure avec Mathieu et l'acrimonie engendrer par Nâne, copiant ses désirs de femelle. Rosie se cambre encore plus dans cette douce violence pour observer impudente le sexe roide à l'extrême de son homme, qui appréciant l'effleurement du tissu le long de son parcours imprime le mouvement en elle, lui accordant un orgasme fulgurant sous chaque poussée. En se jugeant indéniablement plus jolie et bien meilleure que Nâne sur ce coup-là.

Barbare, bavard, grivois tel est le cuisinier.

Le Métier par Rosie La Jaunisse.

Dans la chambre froide, il repose dans sa russe, comme un diamant dans sa gangue de rocs. Simple coulis attendant de livrer son dernier secret. Doucement pour ne pas en renverser Auguste le sort de sa morgue et commencent l'œuvre au blanc, Clampin dépose la russe sur le tablier du fourneau, qu'avec Copeau, ils ont allumé à l'aube. Les deux hommes attendent que le coulis passé, monte en température puis Auguste le lie au roux et le remouillant une seconde fois il pousse la russe en lisère de fourneau, observe un moment l'ébullition fine et très lente, contrôlé par l'œil de Maître Copeau qui d'un sourire approuve. Satisfaits, ils l'abandonnent à l'athanor, pour que naisse le fils de Thénard. Rosie descend en cuisine et retrouve son père et son chef autour d'un café.

— Bonjour ma fille, la salut Copeau joyeusement.

— Bonjour ! bonjour annonce-t-elle distraite,
chamboulée par sa nuit.

— Salut Rosie, répond Auguste, c'est ton jour de chance aujourd'hui, on te donne ta journée, Géraldine t'attend pour aller dévaliser les boutiques.

— Quoi ? s'étonne la jeune femme.

— B'en oui, on a fait ta mise en place hier et on pense que tu en a besoin, assure Copeau conspirateur.

— Allez file te changer et cours rejoindre Géraldine.

— Euh ! oui hésite encore Rosie, trouvant cela anormale tout de même, ayant l'impression qu'on la met dehors.

Néanmoins, heureuse de profiter d'un peu de repos et devant l'insistance des hommes, elle remonte dans sa chambre et en quinze minutes, s'échappe. Géraldine la retrouve sur le chemin et l'engouffrant dans la voiture, elles partent vers la ville.

— Bon on va pouvoir finir, notre œuvre conclut Clampin.

— Je me doutais bien que c'était ça que tu avais en tête Petit, répond Copeau reprenant leur nom secret se sachant seuls.

— Oui, ça Cop et surtout pour faire plaisir à Géraldine, tu sais bien ce que femme veut dieu le veut.

— Ho que oui, s’amuse le vieux, l’Adèle n’est pas mieux, je te jure que quand elle a quelques choses dans le cul, tu ne peux rien faire. Mais c’est pour ça qu’on les aime non ?

— Ben oui puisqu’il y a toujours un impondérable quand tu les écoutes, souffle Clampin d’une mimique résignée typiquement féminine, qui les fait rire aux éclats.

— Alors si je comprends bien je m’occupe du service de ce midi et toi tu bosses sur le projet, résume Copeau en reprenant ses esprits.

— Non, y’en a encore pour plus de cinq heures, on fait le service et après on s’y remet, a moins que...

— Salut les gens ! déclame La Brosse en entrant, j’ai vu la Rosie et Géraldine foncer à tombeau ouvert. Y’a un problème.

— Non juste, un impondérable, ironise Clampin dans un sourire, se moquant du vieux.

— Tu veux dire un grand impondérable faisant référence à la stature du vieux, je suppose que je sors la bouteille, reprend Copeau, hilare.

— Quoi c’est quoi cette histoire de nain, demande La Brosse inconscient.

— Oh laisse tomber, assure Auguste et vient plutôt boire un coup.

Toute à leurs joies, ignorante des moqueries des hommes, Géraldine et Rosie entre boire, elle aussi un café dans un bistrot du centre-ville.

— Alors quel est le programme demande Rosie.

— Lingerie, jupes, robe, resto, cd, livres, folie, ça te va.

— Pas de problème, il faut que je fasse blêmir mon Mathieu, déclare Rosie ne sachant pas vraiment comment lancer le sujet dont elle meurt d'envie de parler avec Géraldine, qui d'ailleurs rebondit.

— Alors raconte cette réconciliation, s'empresse-t-elle.

Comme à une sœur, Rosie lui raconte le repentir de Mathieu, son acceptation du cocufiage, sans cachotteries, ni pudeur en toute intimité.

— Tu le crois sincère, demande Géraldine.

— Oui, souffle Rosie, du moins j'espère, je voudrais simplement que ce soit comme dans les livres de la Grande Ca.

— Parfois c'est, rétorque Géraldine, parfois non, on est des humains pas des personnages de roman, l'amour

n'est et ne sera jamais comme on se l'est imaginé, mais plutôt d'infimes instants enclins de cette délicatesse et je crois que l'on peut nommer cela le bonheur.

— Je comprends, en tout cas j'ai décidé que la saison prochaine, je m'organiserais un peu plus pour l'avoir à l'œil et sous la main, assure Rosie décidée.

— Pas facile, mais faisable, réplique Géraldine espiègle, c'est quand même grâce à cet argent si péniblement gagné que l'on peut dépenser sans compter et entretenir la flamme.

— T'a raison, j'ai jamais eu autant sur mon compte et pour ce qui est du feu, je crois que j'ai été un peu pyromane hier soir.

Sans réfléchir, Rosie raconte l'instant et cette volonté qu'elle a eu de vivre ce que Nâne lui avait volée et la jouissance de son audace.

— On est bien tous les mêmes, ces besoins que l'on a de comprendre, de savoir ses différences de l'autre. On ne supporte jamais d'avoir été spoliées, dès la maternelle on veut toujours la poupée de l'autre, alors un homme t' imagine, ironise Géraldine pour dédramatiser. Personne

n'a le droit de juger ce que tu as voulu, seules toi peu le faire, t'es une Fille des Simple non, et de notre temps la culotte fendue servait pas qu'à pisser, continue Géraldine doigt levé en imitant péremptoire sa tante, ce qui faire rire Rosie aux larmes.

Dans leur crise de fou rire, Géraldine, lui avoue en confidence, avoir fait de même avec Clampin dans la cuisine, se souvenant encore de la froideur du marbre prit comme appui sur ses seins fêtant en expresse ainsi leur perte de poids.

— Allez viens, on va dépenser nos sous en achetant des mèches pour la mise à feu, j'ai vu des strings de toute beauté chez Cloé, déclare Géraldine en payant, ce qui déclenche une nouvelle crise d'hilarité entre elles.

Formes et matières.
Chaleur et fer.
Voilà ce qui fait rêver le cuisinier.

Le Métier par Rosie La Jaunisse.

En pas moins de 15h l'élixir de vie s'est livré

— Nous y voilà, assure Copeau penché avec Auguste sur la russe, l'Or potable est là, que vas-tu en faire maintenant Petit.

— Rien répond Clampin, on finit la vaisselle d'abord.

De concert, ils finissent la plonge et le nettoyage de la salle et de la cuisine et après un café, ils se retrouvent devant le fourneau à charbon.

— Te voilà avec de la demi-glace, assure Copeau, la base suprême de perfection de n'importe quelle sauce.

— Enfin, souffle Clampin en contemplant le liquide brun foncé et légèrement translucide.

— Alors que vas-tu en faire ?

— Ceci, répond Clampin.

Sortant une plaque de la chambre froide, il étale sur la planche, blanc de volaille, légumes et aromates.

— Tu m'as bien dit que l'osmazôme était plus ou moins présente en toute chose.

— Oui l'osmazôme se retire surtout des animaux adultes à chairs rouges, noires, et qu'on est convenu d'appeler chairs faites, on n'en trouve point ou presque point dans l'agneau, le cochon de lait, le poulet, et même dans le blanc des plus grosses volailles, du moins d'après Brillat-Savarin, récite Copeau.

— Donc si j'utilise ces bases comme toile de fond, je peux leur donner le goût que je veux.

— En principe oui, comprenant où Auguste veut en venir. Tu veux faire comme le peintre et utiliser la demi-glace en diluant pour tes pigments alimentaires.

— Pas qu'en diluant, mais en fixateur Cop.

— B'en je comprend pas tout mais montre moi.

— C'est simple, enfin je crois, insiste Clampin, les Ogres avant moi utilisaient, surtout le visuelle et le goût associatif pour énoncer leur création.

— Un peu comme la Madeleine de Proust.

— Oui, la fameuse histoire de la madeleine de Marcel Proust que les psychologues ont donné à la mémoire olfactive le nom de *Syndrome de Proust*. Le parfum d'une

madeleine trempée dans du thé avait ravivé chez le romancier des souvenirs très anciens qu'il croyait perdus. Mais ce que je veux c'est ça plus l'osmazôme de l'autre.
— Tu vas faire bouillir les gens, rassure-moi, annonce Cop faussement alarmiste.

— Quoi que chez certain, doit y en avoir trop ou trop peu, réfléchit Clampin rieur.

— Oui, comme la connerie ou la compassion, rebondit Cop.

— Peut-être, qui sait, mais bon, je vais pas faire bouillir les gens, où du moins je serais l'athanor.

— Mais comment ?

— Tu l'as dit toi-même Cop en devenant le peintre des gens, regarde...

Séparant la demi-glace en plusieurs russes, Clampin prépare sa peinture, puis choisissant un blanc de volaille, de la poitrine de porc fumée, une carotte, quelques feuilles de choux vert blanchies, un poivron, des champignons. Il commence ses préparations, taillant, hachant, éminçant certain, les faisant cuire avec la fraction de demi-glace qu'il leur assigne. Enfin, ouvrant

son blanc de volaille à cru, il le garnit des lanières de poivron, avec en cœur la réduction des champignons et d'échalotes hachés. Il roule le tout dans un film alimentaire, qu'il plonge dans un peu de demi-glace, allongé à l'eau et additionnée d'épice et d'une fleur de camomille séchée. Pendant la cuisson, il plie ses feuilles de choux en aumônière qu'il garnit avec une mirepoix de carotte et de lard blanchi et utilisant le fond de cuisson du blanc de volaille, il cuit minute ses petits paquets. Puis vérifiant l'appoint, Clampin sort une assiette. Bâtisseur, il émince le blanc de volaille qui arbore des tons mordorés et dépose en corolle les fines lamelles piquées de rouge et vert des poivrons comme une fleur. Écrasant du plat de son éminceur les aumônières de choux, il stylise deux feuilles asymétriques autour d'une fine branche de persil déposée en guise de tige. Délaissant son tableau qu'il dépose sous la salamandre tiède, Auguste s'attaque à ce qu'il considère comme le moment le plus fragile. Fermant les yeux, il se remémore et après une pause commence. Avec de la crème de riz, Auguste lie les différents fond de cuisson, obtenant ainsi un échantillon d'essence et un dégradé ambré. Puis les goûtant un à un,

il les met au point ajoutant pour certaine des épices et pour d'autre des aromates. Enfin, saisissant des pochons, il les dispose dans chaque russe. Comme un parfumeur, il commence l'assemblage réunissant les extraits dans une russe centrale où s'échauffe peu de la demi-glace. Il procède par petite touche hésitant puis satisfait, sortant l'assiette il nappe de sauce sa fleur, y déposant çà et là quelques gouttes d'essence pure. Copeau admiratif épiant le moindre geste attend.

— Va nous chercher un verre et des couverts Cop demande Auguste en finissant.

— Voilà.

— Installe-nous ça sur la planche, si tu veux bien Cop et le vieux s'exécute.

— C'est superbe assure Cop devant l'assiette que Clampin reprend pour mettre au chaud.

— Pas tout de suite raminagrobis, s'amuse Clampin en voyant les yeux concupiscent de Cop.

Il faut commencer l'itinéraire pour que tu comprennes. Du dos de la cuillère Copeau goûte une à une les essences, grimaçant, savourant, s'écoeurant sous certaine.

Puis se rince la bouche plusieurs fois, il entame la fleur de Clampin. Longuement, il mâche, appréciant l'équilibre des saveurs, identifiant instantanément les essences pures, structurant le tout. Bien loin de Rosemonde, ce coup si les goûts ne s'étagent pas, ils sont unis, formant un tout simple mais subtilement composé, comme un puzzle. Tout est parfait, la cuisson, les goûts, l'onctuosité, seul une sensation étrange trouble Copeau. Bien qu'il ne connaisse pas la recette, il a l'impression de l'avoir déjà vu. Ce n'est pas un plagiat du moins se rassure-t-il en fouillant dans sa mémoire, non c'est... C'est... au bout de sa langue et lui échappe. Se tournant, il regarde Auguste qui impassible attend, stoïque devant son incertitude. Rageur, il croque dans un autre pétale de la fleur et subitement ses jambes se dérobent et l'obligent à se rattraper au bord du plan de travail des deux mains. Les larmes suintent d'un coup à ses yeux et son visage se crispe sous l'horreur une fraction de seconde pendant que son esprit accepte et associe ce qu'il vit à la réalité. Dans un souffle, il expire.

— Adèle... Tu as fait Adèle... Mais comment je...

— Je ne voulais pas t’effrayer, assure Clampin devant la face déconfite de Copeau.

— C’est pas ça, c’est si...

— Nouveau, je sais, c’est le don de l’Ogre.

— Mais c’est incroyable, tu as tout mis, son tempérament de feu des femmes du sud, sa douceur et le parfum de sa peau, celui de la poudre de riz qu’elle pose toujours sur la naissance de ses seins et qui me rend fou. L’essence de son souffle aux accents de camomille. Dis comment ça marche, on peut changer la viande de base...s’emporte le Copeau devenu fiévreux sous la découverte.

— Doucement Cop, j’en suis aux balbutiements, c’est à nous maintenant de découvrir cela.

— Dis-tu crois qu’un autre peut découvrir qui elle est en mangeant.

— Non, j’en suis certain, il faut aussi le syndrome Proust en détonateur, les autres n’y trouveront qu’un plat parfait.

— Et si j’appelais Adèle pour qu’elle goûte ?

— Si tu veux Cop, je n’ai pas pensé à cela, mais pourquoi pas, appelle les autres aussi.

— Ok Dac, répond Copeau en liesse, se précipitant sur le téléphone de la salle pour appeler, Adèle, la Grande Ca, Alcyon et La Brosse.

Adèle arrive la première, un peu empressé par peur de trouver Copeau à l'agonie tant il semblait nerveux au téléphone. Sans attendre, son homme la pousse devant une table et lui servant un peu de la fleur lui demande de goûter.

— T'as vu l'heure, lui demande Adèle irrité par la fièvre de Copeau.

— On te dit de goûter pas de gueuletonner, réplique péremptoire Cop

— Bon, bon, mais si je ne mange pas ce soir il ne faudra pas m'en vouloir.

— Ha les femmes s'emporte Copeau devant un Auguste souriant mais attentif.

Adèle du bout des lèvres, goûte et trouvant cela bon attaque franchement le morceau, devant les hommes impatients.

— Alors, lui demande Copeau agacé.

— Alors quoi vous allez mettre ça à la prochaine carte, questionne Adèle en faisant un clin d’œil complice à Auguste.

— Bonté divine, ce n’est pas ce qu’on te demande, tu trouves ça comment, ça ne te rappelle rien.

— B’en maintenant que tu le dis, je dirais un peu le chapon que tu nous as fait à Noël juste avant qu’on fasse notre Rosie, tergiverse Adèle, s’amusant de mettre son homme en boule.

— Ce n’est pas possible d’être aussi oie ma femme, réplique acerbe Copeau.

— Oh Copeau faudrait pas me prendre pour ce que je suis pas, ce plat c’est moi, tu crois que j’ai pas compris, que je connais pas mon odeur ni le goût de ma sueur ou de ma peau, je me lave moi tout les jours et puis zut ! ce qui se passe dans la salle de bain te regarde pas, assure Adèle avec une froideur contrôlé presque amusée.

— J’voulais pas dire ça ma chérie, mais c’est...

— Je me doutais bien qu’avec toutes vos cachotteries, vous me prépariez un truc comme ça, puis La Grande Ca, m’a dit le don des Ogres.

— Alors...

— Alors mon Copeau, ce n'est pas à toi que je vais faire la bise, ça c'est sûr mais à lui.

Joignant le geste à la parole, elle dépose un baiser sonore sur la joue de Clampin, en lui murmurant maligne à l'oreille.

— Auguste, mettez moins de poudre de riz la prochaine fois, ça me l'existe de trop mon Copeau, j'en mets juste certain soir, vous voyez ce que je veux dire...

Auguste se met à rire aux éclats, les larmes aux yeux sous la confiance et devant un Copeau incrédule embrasse Adèle en lui disant tout bas.

— Promis, mais merci d'avoir accepté de goûter.

— Refuser à celui qui enseigne à ma Rosie, ça jamais, bon en attendant je vais retourner à mes affaires, réplique Adèle, vous permettez que je vous emprunte votre arpette, demande-t-elle à Auguste d'un sourire complice.

— Mais je vous en prie, laisse, je fermerais Cop, assure Clampin en se tournant vers lui.

— Copeau, viens avec moi, j'ai une boîte de poudre de riz à déplacer et je ne pourrai pas le faire seule, ironise

Adèle en entraînant son homme vers la sortie, sous le regard conspirateur d'Auguste.

— On a manqué quelque chose ? Demande La Brosse en précédant Alcyon et La Grande Ca.

— Ça, annonce Clampin en servant une assiette à chacun.

— Qui est le sujet d'étude, demande Alcyon.

— À vous de me le dire, répond Clampin.

Lentement, en gourmet, ils goûtent, mastiquant longuement pour libérer les arômes et les saveurs.

— Je vais vous dire que c'est parfait, assure Alcyon.

— Oui, une merveille d'équilibre, mais je ne vois pas...

— Ha les hommes toujours la vue étroite, celle du ventre et de ce qu'il y a en juste en dessous, brocarde La Grande Ca. Y'a qu'une femme pour reconnaître une femme, je dirais poudre de riz, camomille, poivrons, c'est Adèle n'est ce pas ?

— Oui, souffle épatée Clampin.

— Adèle ! S'étonnent Alcyon et La Brosse en cœur.

— Et oui Messieurs, mais je vous dirais contrairement à vous qu'à force de travailler avec elle, je connais son odeur et le goût de sa peau pour l'avoir assez massé.

— Donc, c'est réussi, annonce joyeux Auguste.

— On peut dire cela, c'est au-delà des autres Ogres et le mystère, c'est que chacun peut y voir ce qu'il a envie, pour ma part cela m'a rappelé une de mes anciennes conquêtes, une femme charmante, mais marié, confit Alcyon.

— On s'amuse donc dans votre métier, s'étonne La Grande Ca.

— Jamais pendant le service, je puis vous l'assurer, réplique le croque-mort.

— Décidément mon cher, vous ne cesserez jamais de me surprendre, insiste Margueritte, narquoise.

— B'en moi je dis, que c'était très bon et tant pis si on a pas trouvé, bravo Petit, les coupe La Brosse.

— Merci le vieux, répond Clampin.

— C'est quand le prochain, demande La Grande Ca en gourmande.

— Ceci n'était qu'un essaie, laissez-moi le temps de peaufiner et surtout savoir si cela peut s'enseigner.

— Ha ! mon gendre voilà une parole sensée, l'enseignement n'est-il pas la base d'une éducation, annonce avec éloquence Margueritte.

— Si et je pense que l’art culinaire participe directement aux progrès de l’homme, manger c’est apprendre à s’aimer, on ne peut haïr un peuple quand on apprécie sa cuisine, ajoute Alcyon.

— Euh ! Oui, bon s’excuse Clampin, il me reste encore du travail et Géraldine, ne vont pas tarder à revenir alors...

— Oh oui excusez-nous Auguste, assure Alcyon, tendant le bras à Margueritte, l’invitant à venir finir cette conversation chez-lui.

Seul La Brosse, hésite à les suivre et se ravisant, il se dirige vers la plonge pour aider Clampin.

— Ton oncle serait fier, tu sais, déclare le vieux en frottant les russes.

— Je sais, mais en même temps, je suis si loin d’eux, répond Clampin en essuyant ce que La Brosse a déjà lavé.

— Fait attention Petit, va pas te perdre dans tout cela, n’oublis pas que ça n’a pas une importance primordiale, tu connais le bonheur maintenant, alors ne t’enferme pas dans la solitude.

— Promis, puis tu seras là pour me rechercher si jamais je m'é gare.

— Ça oui, j'ai pas réussi avec ton oncle, mais toi je t'ai à l'œil.

— Alors entendu maman La Brosse, s'esclaffe Clampin.

Pour toute réponse, il reçoit gamin du vieux, une russe d'eau, alors, une bataille s'engage qui inonde rapidement le plonge et c'est trempé comme des soupes, qu'ils finissent le nettoyage et après un verre de vin, ils montent jusqu'à chez Clampin, qui l'invite à dîner.

Les voix royales de l'Empathie sont des leurres.

Le sexe, en champion se pose, par lui la voix est rapide et droite.

Pourtant en vérité, je vous le dis, méfiez-vous de l'utiliser.

Même à l'eunuque, il arrive d'aimer.

C'est que persuader d'avoir ainsi contraint votre esprit que vous voyagerez vers l'obscurité.

Certain d'avoir annihilé tous désirs pour percevoir l'autre mortifié par la petite mort de la jouissance, mais en lui vous vous perdrez.

Souvenez- vous voyageur infortuné que même un eunuque peut aimer.

Les voix de l'empathie par Henri Clampin.

Goûtant la chaleur et la quiétude de l'autre, encore l'un en l'autre ils savourent l'instant. Loin des fougues des jeunesses de Rosie et Mathieu, de Géraldine et Auguste, ils ont fait l'amour en cuillère, la position devenue favorite pour d'Adèle, celle où les bras de son homme croisés sur sa poitrine, elle se sent comme englobé dans son monde. Les mouvements de Copeau ralentis par ses cuisses qu'elle enserre, sont enclin d'une infinie douceur qu'elle peut contrôler. Il leur a fallu trente-six ans pour apprendre à s'aimer comme cela et qu'ils acceptent ce

que leur criaient leurs âmes depuis tout ce temps. Ce il était une fois où, dans sa quatorzième année qu'elle a rencontré son Copeau. Il était apprenti chez Magloire, un restaurant de son quartier en bordure du canal et elle la fille unique du couple d'éclusier habitant la petite maison d'en face et en apprentissage de couture chez sa propre mère. C'est quand il est venu faire ajuster ses vareuses, qu'elle l'a remarqué. Il n'était pas comme maintenant grisonnant, le visage plissé par les soucis et une spasmophilie chronique, qui depuis qu'ils habitent à Meunerie a complètement disparu, sûrement induite comme le suspectaient les médecins par le stress de la ville et de son travail insipide à la cafétéria. Mais d'une jeunesse arrogante, séductrice, incontrôlable étonnante qui l'avait séduite et le fait qu'ils aient vingt-huit ans à eux deux. Malgré les années et les ennuis, il a gardé sa chevelure foisonnante, le gris envoûtant de son regard andalou surmontant son nez cassé et ses lèvres émaciées, sa taille de guêpe et la même force dans ses mains. Ses mains qui en ce moment caressent ses seins, agaçant ses tétins, la fierté de son homme. Ses mains en or capable de sortir des merveilles au boulot et sur son corps tant elles

ont les doigts fins et extrêmement agiles et pourtant capables en se fermant en un poing de casser un nez pour une broutille un soir de bal. Il leur a fallu d'ailleurs un bal pour qu'ils osent se retrouver et partir sur une vie de misère. Une vie où les autres ont toujours décidés pour eux, les parents d'abord sous prétexte de leur jeune âge refusant leur mariage. Ils ont dû attendre la fin de leur apprentissage, l'armée de Copeau et une situation stable pour l'envisager en douce, s'unissant à la va-vite dans la mairie du quartier entre deux témoins, les patrons de Copeau. Puis la longue errance imposée par les tours de France Compagnonnie, avec à chaque fois un métier intermédiaire dans des usines ou à domicile quand ils changeaient de ville et la solitude d'un ventre infécond. Puis enfin la naissance de Rosie à trente-six ans, comme rattrapage de la vie oubliée de leur désir d'être des parents, depuis si longtemps. Mais aussi une installation définitive pour ses nomades et un boulot de merde pour son Copeau. Fini les grands restaurants et leurs horaires élastiques, leurs coupures, leurs fêtes travaillées, Rosie est là et il lui faut de la stabilité et de l'amour permanent et tant pis s'ils vivent chichement dans une citée. Une vie

à être dirigé par d'autres, à se conformer au quotidien, à s'oublier, à avoir un rapport mensuel à peine consenti par eux comme une vieille habitude qui vous bâcle ça dans un missionnaire en cinq sept, avec un soupçon de tendresse. Ce n'est pas qu'ils ne s'aimaient plus, non juste que dans leurs murs pas plus épais que leur papier peint ringard, leurs habitudes, le malaise de Copeau, les voisins, les vacances jamais dépaysantes puisque toujours à l'appartement, ils se sont croisés sans jamais se voir vraiment. Jusqu'à ce qu'enfin on vienne les libérer et ce fût l'Ogre qui d'ordinaire aurait dû faire peur aux enfants qu'ils sont, il les a emportés vers un ailleurs et la redécouverte timide du plaisir. Un Pèlerin pour amorce, où grisés par la joie d'avoir trouvé un havre de paix et un métier pour Rosie, le vin, le travail ensemble, ils avaient osé se retoucher, bousculer leur conformiste au péril de se perdre. Puis leur venue définitive ici à Meunerie et l'apaisement de l'esprit de Copeau, qui a raccourci la fréquence et enfin ce soir. Loin de la compréhension, en récompense de ses années où enfermée dans la salle de bain, Adèle prenait soin de son corps, de son être pour entretenir une vie amoureuse imaginaire en elle. Essayant

les solutions pour mettre le feu dans son couple comme les titres aguicheurs des revues de Rosie le prétendaient et qu'elle lisait en secret pendant que sa fille était à l'école. S'efforçant dépitée par l'atonie de son mari avec le jet de douche ou la main, moyens préconisés par lesdites revues en cas d'abstinence ou de célibat, d'entretenir sa libido. L'Ogre avait frappé une nouvelle fois à la porte de leur bonheur et aux souvenirs de tout ce qu'elle avait lu, vu, espérée, ressentit, elle les avait amenés ce soir faisant fit du convenable, Copeau et elle dans l'éden de leur premier instant. Revivant à nouveau dans son corps d'adulte les prémices de leur union sacrée. Ce qu'elle avait mangé, avait ouvert une brèche dans son esprit et voyeur, se laissant porter par les caresses préliminaires de Copeau, mais gardant le contrôle, elle avait observé la juvénile Adèle du haut de ses quatorze ans et demi, donner apeurée pour la première fois avec une main étonnée et malhabile du plaisir à celui qu'elle aime dans une barge de sable amarrée pour la nuit. Elle avait accompagné la gamine de seize ans sur l'itinéraire emprunté par obligation afin de calmer l'ardeur et éviter d'être enceinte lors d'un après-

midi de mai. Dans un dernier salut, elle a revéçu lui tenant la main la déchirure hyménée, la douleur, l'incompréhension du partage d'une adolescente de dix-huit ans à peine dans une chambre d'hôtel. Même ça on leur a volé, s'est-elle aperçut, pauvres parents moralistes et puritains d'une société dictatoriale, où seul le labeur devait procurer du plaisir, ou les cries de jouissance tolérés sont travail, famille, patrie. Vie d'acrimonie, où même une pseudo révolution sexuelle n'a rien changé tellement leurs parents et leurs ancêtres avant eux de génération en génération, avaient instillés le poison moraliste d'une vie saine où l'on naît, procréé et meurt en silence, sans fantaisie. C'est dans un cri mental qu'elle avait crié merde à tout cela et d'une cinquantaine décatie, ils se sont aimés.

Sur le lit ancestral, comme un blasphème, ils se sont assis, Adèle à califourchon sur lui et dans l'écume des baisers de Copeau, elle l'avait laissé l'effeuiller de sa robe ressentant la chaleur de ses mains tâtonnant sur sa peau camouflée par un soutien-gorge avec armature et une gaine-culotte, six baleines pour un excellent maintien et une taille fine. Fermeture entrejambe. Agrafage

devant. 79 % polyamide, 21 % élasthanne Lycra. Comme le ventait la pub du catalogue de vente par correspondance achetée depuis longtemps pour retenir le poids des ans. Ironie d'érotisme torride qui pourtant n'a pas rebuté Copeau, qui sans l'aide d'Adèle a cherché longuement l'ouverture facile du soutien-gorge, libérant ses seins zébrés des traces des armatures. Elle qui jeune n'en avait pas, s'était vu affublé d'un 95D après la maternité, cadeau d'une fille à une mère. Jusqu'alors, ils n'avaient servi qu'un temps à nourrir Rosie et à dénoncer sa condition féminine aux yeux du monde et mensuellement à être oppressé contre le buste de son homme avachit sur elle. Mais là, il bénéficiait d'une attention particulière, comme un éveil, ils se dressaient fièrement appétissants dans leur robe de peau halée aux soleil ancestrale des femmes berbères qui compose sa lignée. Les aréoles cuivrées captaient magnétique inlassablement la touche avide de Copeau, qui s'enhardissant croquait amoureusement leurs tétins saillants aromatisés à la poudre de riz. Je suis une femme aimée voilà ce que lui déclamaient ses caresses en faisant se décharger des ondes électrisées entre ses cuisses.

Longuement, elle laissa son homme se repaître de sa chair abondante aux goûts du patchouli, tant les micros orgasmes étaient fabuleux. Puis acrobate Copeau sans quitter des lèvres son sein droit entreprit de fouiller cette voleuse d'amour, luttant contre les agrafes de sa gaine, il chercha le butin. Fin limier, il bagarra entre ses cuisses puis se résolut à la coucher sur le bord du lit et forçant fit craquer les anneaux de fer, qu'Adèle se promit mentalement de recoudre, et fit glisser sa mue de lycra. Prenant cela comme un intermède, à sa grande satisfaction, il la rassit sur ses cuisses, reprenant place dans l'empreinte de leur corps sur le couvre-lit. Torse nue en culotte de coton blanc, elle se sentit un peu laide, offrant ainsi la vision de son ventre flasque à triple menton, la naissance de Rosie ayant définitivement désintégré dans une césarienne son Grand oblique et son Grand droit. Les champions du ventre plat que des jeunes femmes musclées affirmaient pouvoir raffermir avec la pratique quotidienne de l'Abdominis, un engin de torture qu'elle a achetée sur une chaîne de téléachat, en rognant pendant des mois dans le plus grand secret sur l'argent

des courses et sur lequel elle s'échinait enfermée dans sa salle de bain.

Mais les mains douces et bouillantes de Copeau se sont posées sur eux, les faisant fondre miraculeusement sous leur chaleur interne. Laissant Adèle se réchauffer le cœur et l'âme à leurs contacts sur son dos, ses épaules, ses seins, son cou, son visage, son ventre, ses voyageuses n'oubliant aucune parcelle de son être, avec parfois en oasis pour cette ancienne fille du désert, les lèvres de son homme sur les siennes ou sa peau dodue parfumée au lait d'amande. Essoufflé, légèrement affolée, elle avait senti la main de Copeau franchir l'ultime barrière, leste elle s'était introduite pourtant gênée par l'élastique. Adèle le front appuyé contre les lèvres de son homme, avait regardé cette main fourailler sur son sexe, formant une bosse dans sa culotte, la ramenant trente-six ans plutôt. Ses instants volés, ou nubile, elle cédait aux caprices de son homme pour qu'il ne parte pas, qu'il aille voir des filles de mauvaise vie. Ignorante, elle le laissait presser sur ses lèvres intimes, appréciant moyennement le contact, c'était comme un passage obligé qui semblait le ravir et l'apaiser. Mais cette fois, elle y prenait un réel

plaisir, les doigts magiques de Copeau volaient, pinçaient, s'introduisaient sans qu'elle y trouve à redire. Même quand son autre main flatta ses fesses endolories, les soulageant de la tension, cherchant ce que son homme appelait la rosette, dévergondé elle le laissa faire, se soulevant légèrement pour qu'il puisse y pénétrer. Longtemps, ce fût l'orifice de leur office dominicale douloureux, l'unique conseil que lui donna sa mère avant leur mariage pour ne pas tomber enceinte de suite. Les préservatifs n'étaient pas encore en vente libre et faire l'amour était aussi risqué que maintenant, sauf que la maladie qu'on attrapait était celle des petits pieds qui poussent et non pas celle mortelle du SIDA. Alors sans autre explication sur le mode opératoire, sa mère lui avait préconisé à demi mot dans l'atelier, qu'il passe par la porte arrière pour se soulager car si jamais... il ne fallait pas compter sur eux pour l'élever ou lui fournir l'argent nécessaire. Existée, mais pas apaisée, elle avait accepté de Copeau qu'il la couche enfin, il avait en un jeu nouveau, détremper longuement sa culotte en lui dévorant le sexe au travers. La jouissance fut lente à venir tant Copeau l'entrecoupait en introduisant son

index en elle, par amusement ou inexpérience, elle ne le sus pas vraiment, mais le jeu l'emporta sur la probabilité tant la fougue de son homme se lisait dans ses yeux et son sourire. Quand enfin, il la libéra de sa culotte la gardant en main comme une relique, laissant libre court à sa langue épanchant sa soif aux goûts poivrade entre ses cuisses, lui accordant un monde de volupté dans lequel elle sombra, abandonnant cuisse ouverte sa vulve âgée à l'œil de son mari. Comme le reste de son corps, elle aussi s'était avachie, mais bien moins que son ventre heureusement. Sous la broussaille ébène s'amenuisant jusqu'à la lisière de sa culotte formant un triangle épais entre ses cuisses, qu'elle ne taillait que rarement, ses grandes lèvres bien plus replètes et plus larges qu'avant formaient toujours le manteau pour ses nymphes et son clitoris en un sillon moins fin et plus profond, comme si le temps avait accentué cette cicatrice naturelle pour éviter quelle ne se ferme définitivement et devienne sourde aux joie de l'amour sous les cris hormonaux d'une ménopause tardive. C'est en sentant la tête de Copeau sur son sein, qu'Adèle reprit connaissance en sanglots, l'orgasme l'ayant projeté violemment vers l'inconnu.

Amoureusement, il murmurait des mots tendres à son corps et son être, flattant parfois d'une caresse d'un baiser sa beauté. Jamais, il n'avait fait cela et elle se confondit en encore plus en larmes, elle était l'Unique à ses yeux et s'était trop de bonheur, mais si dur à porter. Lui qui n'avait en rien cherché à se défaire de ses vêtements, ni à se satisfaire sous l'impulsion du désir, il ne s'était consacré qu'à elle, cherchant dans son ataraxie la joie, l'embrassant tendrement inquiet pour sécher ses pleurs. Ils étaient restés un moment dans les bras l'un de l'autre, soudés éternellement comme des gisants. Puis Adèle s'était éveillée et sans pudeur entreprit d'exprimer la voie de son innocence. Copeau était comme elle l'a toujours connu, en vareuse et pantalon pied-de-poule, cette tenue de travail qui lui a toujours collé à l'os comme une seconde peau. Il sentait comme à l'ordinaire l'oignon, les épices, la sueur des coups de feu et la graisse rance nichée permanente dans sa chevelure comme de la gomina. Odeurs si rassurantes qui quand il travaillait tard la rassérénaient dans son demi-sommeil, dès qu'il rentrait. Lui aussi avait vieilli et ôtant sa vareuse et son Marcelle, elle découvrit le torse hirsute de poil gris

presque blanc recouvrant abondamment ses pectoraux. Câline, elle vint se nicher contre ce nounours, humant l'acidité vinaigrée de sa sueur séchée aux accents de civette de son eau de toilette. Cette odeur masculine qui l'a tant effrayée quand elle commençait à sortir avec lui, de peur que le nez de sa mère ne découvre leur liaison en lavant ses vêtements. Mais à cet instant cette odeur avait celui d'un vin capiteux enivrant qui la fit chavirer. Longuement, elle caresse de ses mains, de la pointe de ses seins, de ses lèvres le torse et le ventre rebondit de son homme. Lui c'est la bière qui pour un moment fut son menu quotidien qui lui a gâté l'asymétrie de son corps. Ce demi pression horaire qui l'aidait sans l'enivrer à faire passé le temps perdu dans son travail et à supporter les jérémiades des clients de la cafétéria. Tout en minaudant sur son torse, les mains d'Adèle on défait la ceinture et les boutons-pressions du pantalon de son cuisinier, d'un geste brusque, elle l'a confisqué, laissant Copeau en slip kangourous blanc allongé devant elle. Jamais, elle n'a pu le faire changer de lingerie, ni de couleur tant ce modèle inélégant est inscrit dans sa routine. Pourtant malicieuse, elle avait trouvé une autre

utilité à cette poche dénomminative. Sans se presser, elle avait circoncis entre ses doigts la verge doucement endormit émergeant du rabat. Copeau est comme ça depuis sa maladie, un bande mou, comme si sa verge s'effaçait honteuse de vouloir, à force elle s'était habituée. En souvenance de ce qu'elle venait de vivre, en volonté de femme, elle avait tiré avec violence sur le tissu et l'arrachant comme une insanité s'offrant le loisir de contempler ce pénis timoré.

Même jeune, il lui a continuellement paru vieux, tant il a toujours été plissé. Pourtant il n'est pas un nabot, un de ses vilains dont il faut se méfier, elle l'apprit quand sous le couvert d'un cadeau de Noël, elle avait offert à Copeau son abonnement à une chaîne cryptée pour qu'il puisse suivre ses matchs de foot et elle dans le secret enregistrer le film X mensuel qu'elle avait regardé quand elle était seule à la maison. Loin de l'émouvoir, il avait été pour elle un film d'anatomie dans lequel, elle put vérifier que son homme était dans la moyenne. Copeau était le seul avec qui elle ait couchée et il lui fallait combler son inexpérience. Souriant à son homme s'inquiétant de cet examen, elle avait pour une fois détaillé en pleine

lumière par ses caresses se sexe inconnu, d'habitude ils faisaient ça dans le noir pour ne pas gêner. Il était doux et brûlant sous sa paume, la peau rosée et tendre parcourue de fines ridules sous un pubis aux poils anthracite longs et fins. Elle suivit après l'avoir remarqué la veine bleue qui courrait en dessous jusqu'à la naissance de ses bourses brunes presque imberbes. Elle le trouva touchant de naïveté et déposa sur son prépuce un baiser léger comme un souffle. Faisant fit de ses souvenirs juvéniles, elle le décalotta lentement et admira la tête oblongue rose foncé du gland qui saillait. Dans sa fragilité, elle le sentit attirant et le prit en bouche, il avait la saveur d'un bonbon au coquelicot et le trouvant à son goût l'englouti, sentant magique sous le va-et-vient de ses mains en coupe et sa langue se raidir, s'amplifier, s'éveiller entre ses lèvres et depuis longtemps bander avec une force et une intensité redoublée à chaque passage. Elle a écouté les plaintes poussives de son homme, s'acharnant à leur décrue en jouant sur la hampe dressée pour elle. La chaleur était revenue en elle aussi et abandonna à regret son ouvrage, elle aurait voulu l'emmener vers la jouissance et boire à sa coupe la cigüe de son amour,

mais les ondes de son bas-ventre étaient trop oppressantes. Alors sans attendre, elle s'était empalée dessus, écartant d'une main poils et les lèvres de son sexe et dans un Han ! avait capturé Copeau. Il était si dur en elle, qu'elle fût alarmée de se sentir si emplie, comme si Copeau touchait le fond de son vagin. Ils firent l'amour ainsi, lutant contre les crampes de leurs articulations rouillées, puis sous le désir Copeau l'avait renversé l'allongeant sur le ventre, elle n'avait pas eu la force de relever le bassin et il était entré doucement en elle. Mais la pénétration était trop courte pour les satisfaire, alors elle avait pivoté, plaqué son dos contre le ventre de son homme en levant une cuisse pour l'aider à entrer. Sous la fougue de leur union, qui les faisait râler de plaisir à haute voix, ce qui les surpris de s'entendre, la verge de Copeau s'évadait souvent. Dans une échappée Adèle s'en était saisi et sans le consentement de son homme, était allé chez le voisin voulant revivre les frasques de leur jeunesse laissant ces nouvelles sensations diluer les obligations passées en un jeu érotique. Mais après, quelques minutes, c'est en elle que Copeau revint et cela la comblât de joie, entendant le souffle court de son

homme dans son cou, elle lâchât prise et jouie en même temps que lui, passant à la trappe tout un pan de sa vie, se promettant de ne plus se concentrer sur le présent. Ce présent d'ailleurs où elle ressentait Copeau qui ne l'avait pas quitté, prit d'une nouvelle vigueur s'agiter de nouveau en elle. Adèle sourit et bénissant une nouvelle fois l'Ogre qui sommeille en chacun de nous, l'éjecte d'un coup de rein et se retournant l'embrasse pour calmer son inquiétude. Dans un souffle, elle lui murmure à l'oreille et il sourit, sans attendre elle redescend finir le travail qu'elle avait laissé, il lui manque un goût pour parfaire cet instant celui de son homme.

Nous sommes tous les enfants de la même
terre nourricière.

Alors mangeons en frère à la table de notre
mère.

Humons, goûtons les jus de sa vie.

C'est en chacun de nous que se tient l'unisson.

Alors Mangeons !

Prière du Grand Partage pat Lazare Clampin.

Depuis l'Adèle, lui et Copeau travaillaient d'arrache pied tous les jours, l'après-midi Rosie en coupure, Géraldine ou la Grande Ca les rejoignait et prenait des notes, établissait les recettes, les modes préparatoires. Ils avaient testé avec Copeau différentes viandes ou légumes et tous se prêtaient aux plaisirs de l'Ogre, seul comptait l'association. Prenant un convive dans la salle Clampin se lançait parfois un défi et inaugurait une recette, souvent réussie. Ignorant, le quidam qui se laissait convaincre d'accorder sa confiance à Auguste se voyait servir une nouveauté et celui-ci observait à la dérobée le résultat. Les gens méconnaissant leur propre goût, ils ont en eux plus souvent celui de l'autre, mais rarement le leur, comme s'ils ne s'aimaient pas vraiment, ou qu'ils n'avaient pas le vocabulaire pour énoncer ce qu'ils sont,

cela se soldait généralement par une satisfaction gustative. Pourtant un jour, un représentant de commerce en lingerie, qui perdu était venu se renseigner chez Alcyon et invité par celui-ci après plus de trois heures passées à converser, gratifiât spontanément en dernier client Auguste d'un, je n'ai jamais été aussi bon. L'Ogre réclama de la part d'Alcyon une explication, croyant à une supercherie, mais d'un regard, celui-ci avoua son incompréhension et sa surprise. S'invitant à leur table, Copeau et Clampin écoutèrent religieusement le ressentit de l'autre.

— Ne soyez pas étonné, je suis ce que d'autres nomment à tort un épicurien. Bien que l'épicurisme professe que pour éviter la souffrance il faut éviter les sources de plaisir qui ne sont ni naturelles ni nécessaires et surtout la surabondance en tout. Mais comme tel je me revendique amateur de la cuisine et la première chose que je fais en goûtant s'est d'identifier ce qui me gêne dans un plat. Soit un goût, un arôme, une texture. Ce n'est pas négatif, mais plutôt sélectif. Je veux comprendre, mais pour cela, il me faut faire abstraction d'une personne primordiale,

c'est-à-dire moi. Comprenez, je, nous sommes chargés d'une foule de souvenirs qui nous moulent alors comment faire pour les ignorer.

— Se connaître avance Clampin timidement.

— Exacte se connaître et c'est ainsi que j'ai appris mes propres goûts, mes propres saveurs et c'est ce que j'ai retrouvé en mangeant ce magnifique tournedos. Il y avait dans votre sauce, l'essence même de mon caractère, ce mélange de douceur et d'absolu. Mais une question me chiffonne, le faites-vous exprès.

La panique s'empare alors de Clampin, jamais jusque-là, il n'avait avoué son don à un inconnu. Répondre par l'affirmative c'est voir débarquer une foule quémendant son portrait culinaire, alors qu'une réponse négative c'est se renier. Détaillant l'homme d'une soixantaine débonnaire, aux cheveux en brosse d'une rigueur toute martial, coiffant un front large et des yeux verts aux prunelles larges comme des soucoupes s'ouvrant sur le monde, au nez légèrement empâté et à la lippe grasse et avenante, il essaie de trouver le piège.

— Je suis en étude, dit simplement Clampin.

— N'ayez craintes, je ne vous trahirais pas, je suis incapable de comprendre comment ça marche, le voudrais-je, je n'en suis pas sûr.

Merci souffle Clampin rassuré.

— Je vais vous dire autre chose dans la lingerie, j'ai appris à respecter la pudeur. On ne contraint pas les gens à porter ce qu'ils ne veulent pas. Même si on est tous victimes de la mode qui à grand renfort de publicité nous serine que oui le string, le boxer etc. s'est top et que pour être dans la mouvance, il faut en mettre, homme ou femme qu'importe. Les gens ont tendance à se partager en deux factions, ceux qui aiment la dentelle, les broderies, privilégiant le côté sexy de l'ensemble, et ceux qui ne jurent que par l'épuré, sans fioritures, tout en discrétion sous le vêtement moulant. Tous partagent cependant une priorité que ce que vend ne se repère pas sous le vêtement. Leur obsession depuis la fin des années 1990, c'est la discrétion. Alors imaginé si demain sur la place, quelqu'un leur vend leur propre goût, certes, vous feriez fortune avec la première faction, mais la deuxième vous brûlerait en place publique.

Auguste, Alcyon et Copeau, sourient.

On a toutes peurs de ce que l'on est, on est des discrets qui vivons leur vie par procuration et rares sont ceux qui comme vous et moi, osions relever la tête. Souvenez-vous de l'allégorie de la caverne de Platon¹¹, je dis cela car vous me semblez érudit en la matière. Les idées existent indépendamment de nous qui les fécondons, formant ensemble la seule véritable tangibilité. De plus le philosophe est rarement cru, alors de là à être cuit.

Ce trait d'humour les fait rire et emportés par leurs inclinaisons philosophiques, ils discutent sur l'art et la méthode et bien d'autres sujets en partageant une mirabelle de toute beauté. C'est Géraldine qui met fin à leur rencontre et en se serrant la main, ils se séparent.

— Je reviendrais peut-être un jour par ici, qui sait, mais quoiqu'il en soit, essayer de transmettre votre savoir, il

¹¹ L'allégorie de la caverne est une très célèbre allégorie exposée par Platon dans le Livre VII de "La République". Elle met en scène des hommes enchaînés et immobilisés dans une demeure souterraine qui tournent le dos à l'entrée et ne voient que leurs ombres et celles projetées d'objets au loin derrière eux. Elle expose en termes imagés la pénible accession des hommes à la connaissance de la réalité, ainsi que la non moins difficile transmission de cette connaissance.

n'y a plus de bûcher pour brûler l'hérétique alors, y a sûrement de l'espoir.

La méthode je ne l'ai pas encore, la recette est
là en moi.
Que vais- je faire de tout ça...

Le Métier par Rosie La Jaunisse.

Chez Alcyon, ils se sont réunis, conspirateur de
l'I.E.M.S.C. tous même Adèle définitivement adoptée.
Autour d'un petit encas, ils grignotent débattant.

— Alors ce sera notre Rosie, annonce Adèle.

— Oui, elle est bien meilleure qu'avant et l'on ne pourra
pas tenir le secret trop longtemps.

— Copeau a raison, je l'ai toujours dans les pattes à
vouloir deviner ce que je fais, annonce Clampin en
souriant.

— Alors, il lui faut une bonne base de philosophie, ajoute
La Grande Ca, sans éducation, elle ne comprendra rien.

— Sans doute mais, a-t-elle le don, questionne Alcyon.

— On l'ignore, mais moi je l'ai vu dans la nature et la
Petite, elle n'est pas insensible et peut-être qu'elle est
comme moi une empathie catalysé, suggère La Brosse.

— On dit catalyse, le reprend Géraldine amusée.

— Là n'est pas la question, justement, on veut savoir si par la méthode, elle peut appréhender le don des Ogres, assure Auguste.

— Juste une question, si cela marche, qu'en feras-tu après, demande Géraldine tenant le rôle de candide.

— Une martyre pardi, s'amuse Clampin, ou une sainte qui sait, non sérieusement je ne sais pas, je n'arrive pas à tout comprendre moi-même et je vais bafouiller pour l'expliquer à Rosie, alors de là à penser à sa réussite.

— Moi ce que je peux dire c'est qu'elle sera meilleure cuisinière qu'avant c'est tout, affirme Copeau, j'ai testé les recettes et celles-ci restent de simple recette aux yeux d'un profane, souvenez-vous de votre étrange compagnon Alcyon, seul lui c'est retrouvé et depuis l'expérience ne s'est jamais reproduite.

— Certes, Copeau a raison et Géraldine aussi, qu'en sera-t-il de notre Rosie après l'enseignement, s'inquiète Alcyon.

— Que vous êtes nouilles parfois, s'étonne Adèle, surprenant tout le monde, elle sera une femme avec des armes pour se défendre. Vous ne voyez-vous donc pas tout ce que vous lui avez enseigné sans son consentement

et tout ce changement en elle. J'ai vécu avec Copeau le don de l'Ogre et je peux vous dire que si cela la libère ne serait-ce qu'un dixième de ce que nous avons dû endurer dans notre chienne de vie, alors je veux que ma Rosie essaie. Ça va pas me la tuer, ni me la rendre folle, juste l'armée pour faire d'elle une femme meilleur. Ou alors s'ouvrir au monde est un crime et nous sommes ici des criminels.

Estomaqués par le monologue, un long silence s'installe entre eux, seul Margueritte prenant la main d'Adèle lui assure de son soutien. Après son éveil sexuel, c'est auprès de La Grande Ca qu'elle s'était tournée, pour essayer de comprendre ce qui avait provoqué ce changement. Elle avait pris conscience que leur venue à Meunerie, avait bouleversée la donne de leur vie. Le travail en commun, la réalisation de leur rêve, l'épanouissement de Rosie, avait renforcé ce renouveau. Mais c'est La Grande Ca qui à ses yeux avait été le détonateur, qui comme un pavé dans la mare en ondes croissantes avait balayé tous ses préjugés, ses croyances, la laissant nue aux yeux du monde et surtout d'elle-

même, sans parlé de son Copeau. Par le menu, elle s'était confiée à Margueritte, qui l'écoutant, l'emmena dans ses archives lui montra les écrits d'autres femmes et leur combat quotidien pour l'être. Des subterfuges employés depuis la nuit des temps pour éviter une grossesse, l'onanisme qu'ils avaient pratiqué longtemps avec Copeau et surtout celui qu'avait préconisé sa mère n'étaient que des exemples parmi d'autres, légitimant ainsi ses désirs féminins, mais en lui recommandant l'emploi d'un lubrifiant pour les prochaines fois assurant que cela aiderait à la manœuvre. Elles avaient ri en découvrant les recettes secrètes pour aider à la pédication. Margueritte n'épargnant rien à Adèle lui parlant aussi du lesbianisme, qui avait été une source de volupté dans sa jeunesse et celle de Géraldine, ce qui l'étonna, mais dont elle ne fit aucun commentaire retenant surtout cet autre duel avec le monde pour les femmes. Margueritte lui montra les photos, les livres, les dessins, de ces femmes qui dans l'ombre de la puissance de l'homme ont combattu avec finesse pour faire entendre leurs idées, leur voix. Alors si, tant de souffrances, d'amour avaient réussi à faire avancer le

monde, elle se devait d'accepter et de vivre cette liberté que toutes ses sœurs lui avaient fait gagner et la transmettre à sa fille.

— Alors c'est entendu Copeau et toi Auguste, vous l'aidez à devenir un Ogre, assure Adèle en brisant le silence, l'espoir au fond des yeux.

— J'essaierais, souffle Clampin, Cop ?

— Moi aussi, assure Copeau, les yeux mouillés de larmes.

— Nous l'aiderons tous, affirme la Grande Ca, Alcyon et moi allons mettre au point un programme d'enseignement, toi La Brosse, tu vas lui apprendre la nature, les plantes, enfin tous ton savoir. Quant à toi ma nièce, tu seras son chaperon et si tu vois que cela la perturbe de trop, alors on en restera là. C'est entendu.

D'un oui franc, tous les membres de l'I.E.M.S.C. signèrent le pacte oral, avant de revenir étancher leur soif à la poire fruitée de La Brosse.

L'ogre s'apprivoise, un cœur et une âme pure ne suffisent pas.

Il voit tout et ce tout en toi doit être le chemin sur lequel vous cheminerez.

Ne renie rien accepte ce que tu es, tares, aversions, félicités, acrimonies, il te veut entier.

La voix de l'Ogre par Géraldine Clampin.

Depuis plus de trois mois, maintenant, les cours d'Alcyon tournent autour de l'allégorie de la caverne de Platon et Rosie en a la tête brisée, sans parler de ses papilles mises à rude épreuve par les dégustations en aveugle des Simples par La Grande Ca et des kilomètres parcourus avec La Brosse dans les bois alentour. Sans compter sur les leçons culinaires de son père et de Clampin. Elle est vannée. Seule comme à son habitude, Géraldine la soustrait de ces obligations en l'emmenant en ville, la sauvant de ce quotidien pesant, mais dont elle sait qu'il est important, tant tout ce qu'elle découvre est passionnant. Forte de son nouveau savoir, roulant sous ses doigts un cylindre de pâte composé d'amande en poudre de lait concentré sucré, lié au blanc d'œuf légèrement salé, elle sculpte honteuse une forme

vaguement phallique en dernière tentative. Elle a tout essayé pour offrir un cadeau original à son Mathieu la veille de la St Valentin. Du bonhomme en passant par un visage enfantin, mais de ces agglomérés de pâte aucun n'exprime la beauté de son homme. Alors elle a osé contraignant sa pensée à l'obscénité dans l'espoir qu'ainsi surgirait une idée, ses mains à pétrir et faire surgir cette chose sous les dicta pusillanime de sa féminité outragée par des millénaires d'opprobre masculine. Le sexe est partout et l'on n'arrête pas de nous vanter les mérites des amants mécaniques, alors pourquoi tant de honte à tenir cet ersatz du sexe de Mathieu, lui souffle une partie d'elle-même lutant contre la peur atavique, qui la fait trembler. D'un geste rageur, elle écrase le cylindre en hurlant c'est nul ! Pourtant léchant la paume de sa main, le goût est là qui glisse sur ses papilles, mais la forme du bonheur est absente. Insatisfaite, elle jette le tout à la poubelle et pour que personne ne découvre son secret, elle s'empresse d'aller la déposer à l'extérieur dans l'appentis. Revenant, elle fait sa vaisselle, l'essuie et la range, puis s'assurant que tout est en ordre, monte se coucher.

— Ça ne marche pas hein !

— Chef... Euh... je bafouille Rosie honteuse, le voyant assit dans l'ombre à une table près du bar.

— C'est comme une obsession, on a tous les goûts sur la langue et l'on ne peut en exprimer les mots.

— Oui, c'est un peu ça, avoue à demi Rosie en s'asseyant sous l'invite. J'ignorais que vous étiez là.

— C'est ce que je vois, puisque tu me vouvoies, n'ai pas peur, je vais pas t'engueuler, l'ai-je fait vraiment une seule fois.

— Non, affirme Rosie, encore penaude de s'être fait surprendre. Vous... tu sais depuis longtemps pour la copie.

— La copie, c'est comme cela que tu la nommes, pourquoi pas, mais pour répondre à ta question non, c'est juste que j'avais encore une déclaration de TVA à faire et quand je suis redescendu, je t'ai vu.

Rosie se sent un peu rassurée de savoir qu'elle avait bien caché son secret, au pire elle pourra prétexter que c'est la première fois que...

— Ne me dit pas que c'est la première fois, je ne te croirais pas, déclare Clampin annulant son alibi. Tu as le regard de l'itinérant, c'est ainsi que le nommait Henri.

— C'est que... cafouille-t-elle incapable d'avouer ce qu'elle recherche.

— C'est Mathieu... affirme Clampin.

— Oui, je voudrais... Rosie hésite et se lance comprenant qu'Auguste ne lâchera pas, c'est comme quand tu as fait cette salade, je voudrais faire une pâtisserie pour la St valentin, avec une part de moi et de lui dedans, je l'aime et...

— Doucement, Rosie, la rassérène Auguste, on n'est pas au tribunal et je ne suis pas l'avocat de la partie civil. Il faut que je t'explique quelques choses que je suis aussi incapable d'exprimer clairement. Alors viens suis-moi. Rallumant la cuisine et le fourneau, Clampin l'invite. Rosie intimidée entre.

— Refais-moi ta recette, lui demande Auguste.

Tremblante, Rosie s'exécute et sans peser, elle mélange les ingrédients. Puis ne sachant qu'en faire attend.

Auguste estime la mixtion et reconnaissant pour l'avoir si souvent goûté aux lèvres de Géraldine assure.

— Une des voies royales, mais celle où se perd souvent, même un eunuque peut aimer.

Rosie l'écoute soliloquer, ne comprenant rien et troublée s'approche, laissant Auguste dans son dos lui prendre les mains, fermant les yeux comme il le lui ordonne. Comme la fois précédente, il lui demande de parler de Mathieu. Elle cherche dans son esprit les allégories, mais comment avouer son amour, ses envies de femme, cette passion à un autre homme. Géraldine oui, elle est comme une sœur, mais Auguste... Lentement, elle sent les mains de Clampin sur les siennes et comme à un enfant, elles lui enseignent le trait. Elle se revoit à la maternelle, la maîtresse ainsi penchée sur elle, guidant ses petits doigts maladroits sur le tracé d'un personnage à colorier, l'obligeant à ne pas déborder. Il malaxe avec elle l'étrange pâte l'échauffant sous sa paume et le mot vient en une confession lente.

— Ouvre les yeux maintenant, ordonne Clampin et elle le fait.

Sur le marbre, comme un pierrot attendant sa Colombine, il se tient. Petit bonhomme en pâte dont elle n'a rien senti

de sa création, juste, ressentit sous la tiédeur de ses mains l'animation. Il est trognon et chou à ses yeux de jeune femme, craquant même. Clampin à ajouté d'autre ingrédient à sa recette et elle les goûte sous une rognure qu'il lui donne.

— À toi maintenant, annonce Clampin.

— Euh comment ?

— On fait de même, cherche-moi les ingrédients de bases.

Depuis si longtemps qu'elle travaillait sur Mathieu, elle en avait oublié de penser à sa propre recette. Mais Auguste saisissant son poignet l'oblige à se goûter. Les saveurs camouflées s'étagèrent et bénissant La Grande Ca, elle identifie les notes primaires, heureuse de constater qu'elle aussi est sur un accent de vanille comme son homme. Ainsi, elle prépare le goût de Rosie, ajoutant une note de violette en grains pillés, si proche de sa féminité. Reprenant sa place, elle laisse à nouveau son maître la guider et découvre rapidement la petite colombine en jupette mauve tenant la main de son pierrot. Elle aurait voulu s'arrêter là, tant sous l'émotion,

les larmes aux yeux elle se sentit comblé. Mais Clampin continu. Sortant un mini fond de tarte en pâte sucrée, il ordonne et plonge Rosie plus avant. Cette fois c'est eux qu'il faut qu'elle exprime. Ce Nous symbolique, symbiotique, oppressant, empressé. Là est l'Ogre, dans la racine des choses, des êtres et apeurée comme marmots, il faut qu'elle écoute son chant. Il vient à elle, battant le sol de ses semelles ferrées, la plongeant dans ses souvenirs. Lestement tenant la main de son guide, elle s'approche de lui et d'une révérence le salut respectueuse.

— L'Ogre s'appriivoise annonce son guide, un cœur et une âme pure ne suffise pas, il voit tout et ce tout en toi doit être le chemin sur lequel vous cheminerez. Ne renie rien accepte ce que tu es, tares, envies, félicités, acrimonies, il te veut entier. Je ne serais que l'ambassadeur de vos négociations, neutre à vos souhaits et pourtant présent, maintenant allons rejoindre la table de son banquet.

La voix de Clampin se meurt et elle ressent une étrange solitude subitement, mais la chaleur est là sur ses mains

qui s'activent. Un bref instant Auguste l'a laissé en présence du maître et est allé quérir les victuailles qu'elle énonce pour le banquet. En aveugle, elle taille, coupe, tranche, râpe, mélange, incorpore, fouette, compote, emplît et la rupture s'annonce. D'un sourire l'Ogre la remercie et sortant son Maître couteau tranche le lien, la libérant. Humide, frissonnante sous la sueur coulant dans son dos et sa poitrine haletante, Rosie ouvre les yeux qui papillonnent en revenant sous le couvert de la réalité. Auguste s'active devant le four en sortant la tartelette, qu'il dépose sur le marbre en la faisant glisser de la plaque. Les narines palpitantes, Rosie découvre la composition que Clampin recouvre d'un voile de chocolat amer. Poivrons confits, pointe de gingembre, soupçon de Phlox cette petite fleur vivace aux accents épicés. La couverture refroidie, Clampin y dépose sur le dessus les deux personnages et s'efface. Les larmes inondant ses joues Rosie regarde le portrait de son amour, ce Nous devenu tangible après tant d'essais.

Voilà la joie du métier.
Un chef qui grogne.
Des convives pressés.
La plonge pour salaire
Et des nuits sans horaire.

Le Métier par Copeau compagnon cuisinier.

Ce fût un rêve duquel elle émerge, le corps usé, battu, fripé, la vulve douloureuse, les articulations grippées. Tout était parfait, le dîner dans l'amour, le désert dans la chambre, le sexe dans l'acrobatie. Se levant avec deux heures de retard, elle rejoint son père et son chef déjà au taf. Ils sourient entendu la voyant arriver. Comme si de rien n'était Clampin lui donne sa mise en place du jour et en messe basse continue son travail avec Copeau, s'activant tous les deux sur la présentation de saumon et de volaille en chaud froid pour le club des ouailles de Léonie. Rosie envoie rapidement sa mise en place et sans un mot, les rejoins. Binôme aphasique ils agissent comme un seul homme. Ils sont les deux mains d'une même entité enfilant les séries. L'une taillant à la mandoline de fines lanières de carottes, de navet et l'autre les transformant en écaille sous la poussée d'un

emporte-pièce, les empilant sur un plateau, près de monceaux de losanges rouges, oranges, verts. Puis historiant carottes, pommes de terre, navets, tomates, ils fabriquent un gigantesque bouquet, réservant certaine de leur création dans des bains d'eau additionnée de colorant pour créer une diversité chromatique. Clampin sortant des grilles garnies de cuisses de volailles entièrement désossées et farcies d'une garniture aromatique et coulée dans une béchamel collée à la gelée, l'invite à les aider. Se postant devant un tas de losanges, aiguille à brider en main, elle continue la rose des vents qui s'amorce sur chaque morceau en y déposant sa flèche, poussant sa grille une fois terminée, enchaînant sur une autre. Quatre fois de suite, elle voit les mêmes grilles passer sous son nez, jusqu'à ce qu'en une rigueur toute mathématique les rosaces soient ajustées, sans qu'aucune ne puisse se différencier de sa sœur. Satisfaite Rosie les abandonne aux soins de son père qui amoureuxment les lustre d'une gelée claire, avant de les déposer sûr de long plat en argent. Au moment de les rejoindre, Rosie avait voulu dire bonjour et remercier

Auguste pour l'avoir aidé, mais son père d'un doigt devant la bouche l'en avait dissuadé.

— Dans la série, le calme est l'ami du cuisinier, lui avait-il dit à voix basse et elle comprenait maintenant pourquoi. Le silence et la redondance de ce travail sont rassurants. Le cerveau comme une machine à tisser, le motif imprimé dans les rétines, les mains du cuisinier piquent et posent sans hésitation, oublieuse de la lassitude du geste garantissant l'exactitude. En plus comme si les deux hommes l'avaient deviné dans leur sourire entendu, ils permettaient à Rosie de cautériser ses cordes vocales déchirées par les cris de jouissance de la veille et de soulager ses muscles endoloris tant les assauts de Mathieu avaient été fougueux. Se joignant définitivement à eux Rosie entreprit le saumon que son père déposa devant elle et mécaniquement méthodique, elle déposa une à une les écailles alternées de la tête à la queue du salmonidé. Enfin suivant la charte des couleurs imposées par Auguste, elle décore le plat avec le bouquet floral dans une parfaite exactitude. Que Copeau entre en chambre froide près des chauds-froids.

— Voilà un des secrets du don, déclara enfin Auguste satisfait, brisant le mutisme monacal et Rosie grimace sous le poids de sa main sur son épaule. Elle avait refusé sa douche matinale pour garder l'odeur de son homme, mais son corps fatigué le lui faisait regretter amèrement.

— La série ?

— Non, ma fille, s'exclame son père, la constance à ne pas confondre avec l'endurance, la première est morale tandis que la seconde est physique.

— Donc, forte de cet enseignement, tu vois ce qu'il te reste à faire, ajoute Auguste avec sérieux, malgré la lippe joviale de Copeau.

— Euh ! Non ?

— La plonge ma fille, dans la constance, on englobe l'exactitude, tu sais cette sonnerie du réveil que l'on écrase en bougonnant, persifle son père.

— C'est malin, affirme Rosie en maugréant, prenant l'acuité de la leçon qu'ils viennent encore de lui donner.

— Rosie, ajoute Auguste montant d'un cran, en sortant de la cuisine pour aller boire un café, quand on veut baiser le cul de la chandelière on le fait jusqu'au bout. Il y aura d'autre Saint Mathieu et demain tu seras sans

doute à la tête d'une brigade qui comptera sur ta présence.

— C'est ça la joie du métier ma fille, un chef qui grogne, des convives pressés, la plonge pour salaire et des nuits sans horaire.

— Copeau, tu viens oui, pantomime Auguste du bar.

— Oui ! Chef ! J'arrive, s'exclame Copeau en souriant sous cape.

Le nez dans la mousse, honteuse, lasse, Rosie voit se diluer les parfums de son homme dans la sueur et l'eau de la plonge. Les saligauds avaient préparé leur coup et caché derrière les échelles, il y avait une montagne d'inox et d'aluminium qui l'attendait, rutilante sous les néons, avec une étiquette sur laquelle elle put lire noter au marqueur,

2h de retard.

Pourquoi ?
Parce que nous sommes des Ogres.
Et que comme tel nous nous devons de le
montrer.

Pourquoi de Théodore Clampin.

Depuis l'épisode de la St Valentin, Rosie assidue, chaque soir après le service, retrouve l'Ogre avec Clampin comme émissaire. Grâce au travail d'archiviste de Géraldine, qui dans la masse des écrits laissés, des carnets des Ogres précédents et ses recherches sur Internet l'aide dans la formulation du don de l'Ogre, Auguste reprenant les principes de l'empathie avance à gros pas, enseignant à Rosie les voies royales, celles dont il faut se méfier et ne les prendre que pour des mains courantes. Alors que la haine fût balayée par la puissance d'une pointe de pili-pili, dont Rosie éprouva le baiser sur ses lèvres et sa gorge en feu, comprenant à jamais le danger de cette voix et son parcours de souffrance induite, l'appartenance fût une des voix les plus compliquées pour Rosie tant la subtilité y est reine. Bien que sachant se positionner par rapport à sa vie, son

milieu, elle n'arrivait pas en comprendre le péril d'avancer sur cette voix. Reconnaître l'autre sans s'impliquer, voilà ce que fait l'Ogre, mais sur cette voix le danger potentiel est celui de céder à la sympathie de l'autre. Comprendre qu'avec l'autre on puisse entrer en résonance et de ce fait influencer ses ressentis par amour, refus, envie et entrer dans la forme d'un jugement. La neutralité exigeant d'isoler ce que l'on est, en devenant un simple observateur, comme le font les chiromanciens. Être l'équilibre mais pas l'équilibriste, répondre avec modestie j'entends à l'autre qui dit suppliant je veux . Longuement, Auguste l'a fait travailler sur les acides, les acidulés, l'aigre, la faisant s'exprimer par l'addition de ses bases dans les sauces. Travaillant ainsi à recréer le goût de la colère, l'aigreur, les désarrois, la peur, comme un dessinateur animant des personnages de bande dessiner. Lui enseignant la complexité de la nature humaine et la recherche associative des goûts.

— Tout comme nos émotions, les bases des sauces demeurent cachées à la vue, jusqu'à ce qu'elles s'expriment en bouche, affirme Clampin.

— Alors que les arômes en sont le visuel, récite Rosie, tout comme la peau qui rougit exprime l'embarras sans que l'on sache le pourquoi.

— Exacte, reprend Clampin, le quidam voyant cela partagera ce sentiment, alors que l'Ogre lui écoutera les autres manifestations, comme la sueur, la dilatation des pupilles et recherchera l'origine de l'embarras délestant sa vision des éléments parasites. Chaque être est pétri d'une base d'émotions contradictoires qui dessine sa personnalité avec suivant l'instant d'autres qui passagères embrouillent la vision.

— Si tu veux pouvoir exprimer la réalité, cherche les bases, plasmodie Rosie.

— Tu as tout compris.

— Enfin je pense, mais dis-moi pourquoi cela, ça sert à quoi, à part faire de superbe recette, demande Rosie épuisée par la compréhension.

— Nous sommes des Ogres, voilà pourquoi... pourquoi crois-tu que le peintre ou le photographe existent, ils ne font que copier ou immortaliser ce qui est. Crois-tu que cela soit utiles, ils suffiraient que tout un chacun aille

voir le paysage ou se trouve à l'instant pour voir l'œuvre existante. Quel besoin avons-nous de vouloir garder.

— Pour se souvenir, avance Rosie, pour ne pas oublier.

— Et nous les Ogres sommes-nous des peintres ou des photographes ?

— Non, nous travaillons dans l'éphémère, rien ne subsiste de ce que nous créons.

— Alors justement pourquoi ?

— Nous sommes comme eux les témoins légitimes de ce qui existent, nous sommes une sorte de mémoire de ce que l'évolution, la nature, dieu qui sait, crée et l'on se borne simplement à montrer aux autres que cela est, sans autres prétentions. Nous sommes ce que nous sommes et je n'arriverais jamais à t'expliquer ce pourquoi. Nous sommes comme beaucoup dans divers domaines un paradoxe et cela me suffit, mais une chose est certaine ce que je trouve beau alors je le recopie et si cela apporte un bonheur aux gens, je m'en réjouis.

— Ne jamais utiliser le don par obligation, juste par envie, affirme Rosie.

— La contrainte est l'ennemie de l'art, n'oublies jamais que tout est un don de soi, c'est en toi que tu puises

l'offrande, c'est ce qu'a voulu enseigner Lazare, qu'importe la matière, ce qui compte c'est que tu te dises, j'aime et qu'en répondant à la question voilà pourquoi j'aime, tu donnes à sa juste valeur.

— Je serais donc une écorchée toute ma vie alors, plaisante Rosie.

— Nous le sommes tous et pourtant non, car comme tous artistes, tu sais en quoi et par quoi tu souffres ou aimes et tu laisseras tes mains s'exprimer pour la beauté du geste recherchant l'harmonie en équilibre.

— Peut-être, mais y a du boulot avant de devenir une artiste, ajoute Rosie, laissant ces longs discours imprégner son esprit, espérant un jour vraiment comprendre le pourquoi.

— Oui, tu as raison, ce soir y a de la plonge, réalise Clampin en voyant le monceau de matériel utiliser.

— Alors de mes mains créatrices, je vais aller exprimer dans la mousse, ma copine de toujours la beauté de la propreté, ironise Rosie en enfilant une paire de gans.

— Mais on dirait que le métier rentre, s'amuse Clampin en l'aidant.

À eux deux, ils expédient le travail et Rosie prenant congé d'Auguste monte se changer pour rejoindre Mathieu. Clampin ferme l'auberge et rentre retrouver Géraldine, qui sur le canapé sirotant une tisane à la mélisse, l'attend et joyeuse l'accueil d'un baiser.

— Que vas-tu faire après mon amour, demande Géraldine en caressant amoureusement la tête d'Auguste posés sur ses genoux, tous deux maintenant assis dans le canapé.

— T'épouser je crois, plaisant Auguste en lui embrassant la main.

— J'y compte bien, mais sérieusement.

— Enseigner, Auguste lâche cela comme une évidence tout en se relevant.

— Tu veux dire partir d'ici, s'alarme Géraldine.

— Non je veux dire ouvrir un centre de formation, un peu spéciale, ici à Meunerie.

— Racontes, s'enthousiasme Géraldine.

— J'en ai parlé avec Alcyon et Margueritte et au vu de la réussite du parcours de l'Ogre et des résultats de Rosie, ils sont prêts à s'associer à moi pour ouvrir le premier

centre de formation de l'I.E.M.S.C. Un centre où l'on enseignera les Simples, la Cuisine, la Thanatopraxie. Copeau, fera un bon professeur et...

— Et moi dans tout cela ? coupe à brûle pourpoint
Géraldine.

— Toi mon amour, tu enseigneras les Simples et surtout tu écriras. Tu es trop doué pour cela et il est temps que tu te consacres à ta passion. Géraldine sourit, consciente qu'il ne plaisante pas.

— Et Rosie et l'auberge ?

— Elles vont de paire maintenant et il est temps que l'Ogre engendre sa descendance.

Depuis quand les filles grosses du bâtard doivent monter au noble en précipitation.

Le Métier par Copeau compagnon cuisinier.

Elle n'a pas le choix, il faut y passer, mais c'est la première fois qu'elle passe un examen et elle a peur, même si comme lui annonce son père le Certificat d'aptitude professionnel va être une simple formalité, même en candidat libre. Elle a refusé qu'ils l'accompagnent, les laissant tous les deux, Auguste et son père à l'auberge et les voilà devant elle comme membre du jury, quelquefois Rosie se sent maudite.

— On t'avais pas prévenu que la chambre des métiers dont le président est un ancien collègue de la cuisine centrale où je travaillais, nous à convié comme examinateurs ton père et moi, affirme avec amusement Auguste en prenant sa carte d'identité pour vérifier son inscription sur la liste des candidats.

— Vous êtes des traîtres, assure Rosie faussement offusquée, mais ravie intérieurement qu'ils soient ici, se sentant protégé.

— Oh mais n'attend de nous aucune gratitude ma fille, à partir de maintenant, tu es seule, ajoute son père en lui faisant tirer son sujet.

À sa table, elle ouvre l'enveloppe et découvre en deux bons d'économat : Consommé brunoise et Poulet cocotte Grand-Mère.

Nonchalante, elle se remémore les recettes et patiente en regardant les autres candidats. Certains affichent un air ravi en découvrant leur sujet, alors que d'autres font la moue en se grattant la tête. Rosie compte les participants qui sont au nombre de huit, elle comprise pour cinq examinateurs. Au top de Clampin, ils se lèvent et rejoignent leur poste de travail. Installés devant un demi fourneau ils trouvent sur un plan de travail les ingrédients nécessaires à leur recette. Déjà Rosie s'installe, ouvrant sa mallette, elle sort ses couteaux, son tablier et ses torchons. Toque vissée sur la tête, elle débute la clarification de son consommé. Taillant une brunoise de poireaux, carottes, céleris en branche, qu'elle mélange à cru avec du steak haché et un blanc d'œuf, elle prépare le filtre qui tout en enrichissant le bouillon, l'épurera. Une

fois le bouillonnement obtenu, elle dépose son filtre dans la russe et pousse la plus loin possible sur la plaque coup de feu, s'assurant ainsi d'une chaleur parfaite pour commencer la clarification étudiant un moment le circuit de l'ébullition très lente, gage d'une totale réussite. Il faut comme le lui a dit son père que le bouillon s'émeuve, qu'il s'égaie en une myriade de bulles fine comme du champagne et que ses filles grosses de leur amour incestueux avec le bâtard montent vers les cieux et se purifient dans la couche du noble et s'évanouissent dans ses chants d'amour. Satisfaite, elle l'abandonne et se consacre à sa volaille. Chétive le poulet hormonal, la regarde de son œil morne. Rosie, le retourne plusieurs fois cherchant comment on peut faire une viande de si piètre qualité, elle qui à l'auberge a l'habitude des volailles dodues, joyeuses même dans le trépas, certaines qu'entre ses mains elle vont vivre la palingénésie. Puis se décide, s'armant de son éminceur, elle tranche net les ergots, ne gardant que le doigt central et le bout des ailerons. Elle vide son poulet, s'assure qu'aucune plume ne reste collé à la chair, pare son foie, son cœur, qu'elle réserve, puis le trousse et regardant l'heure, le dépose

dans la cocotte en fonte, qu'elle a préalablement mise à chauffé avec un naf-naf et une gousse d'ail. Observant son fourneau, elle voit qu'on a touché à son consommé, sans rien dire, elle repousse sa russe vérifie l'ébullition et satisfaite, office en main tourne ses pommes de terre, écoutant le chant de son poulet famélique. Rapidement, elle expédie ses tonnelets à sept faces parfaites, quatre pommes de terre par convive soit seize au total. En les mettant à blanchir, elle voit un des candidats involontairement avancer sa russe de consommé.

— Hé vous là, depuis quand les filles grosses du bâtard doivent monter au noble en précipitation, questionne Rosie sans réfléchir à qui elle demande ça, offusquée qu'on touche à sa cuisine.

— Comment ? demande surpris le jeune homme au visage émacié.

— Depuis quand les filles grosses du bâtard doivent monter au noble en précipitation, répète Rosie avec aplomb, jugeant l'autre, je parle français non.

— Quelles filles, quel bâtard, questionne celui qui d'ordinaire dans sa cuisine on appelle l'Arpète.

— Vous avez appris le métier où, s’insurge Rosie, jamais on ne vous a dit qu’un consommé ne se bouge pas, vous voulez le troubler ou quoi, sûr que si vous étiez dans ma brigade, je vous aurais appris cela, continue-t-elle hors d’elle à présent, réagissant par l’instinct inscrit en elle par ses heures pénibles où elle a appris de son père et Auguste.

Alarmés par les cris, Copeau et Auguste arrivent à grands pas, délaissant leur candidat qui profitant de l’aubaine pour certains discute entre eux, essayant d’obtenir des infos sur un mode préparatoire.

— Que se passe-t-il Rosie demande Auguste en la découvrant rouge pivoine, s’engueulant avec un cuisinier devant le président du jury.

— C’est monsieur qui va me faire troubler le consommé chef, il n’arrête pas de me bouger la russe. J’ai eu beau lui dire que les filles grosses du bâtard doivent monter au noble sans précipitation, il me comprend pas.

— Euh ! Oui ! Simon je te présente Rosie, déclare Clampin pour désamorcer la situation, tu te souviens je t’en ai parlé.

— Oui Rosie la jaunisse, quoique je devrais dire Rosie la hargne. Enchanté Rosie, affirme l'homme en souriant, devant une Rosie dépité.

— Bonjour, Monsieur, bredouille-t-elle, contrite, oubliant le jeune homme près d'elle.

— Il n'y a pas d'offense, voilà donc celle qui officie chez Auguste et qui m'a régalée d'une timbale de fraise de veau poulette la semaine dernière, ton père m'a dit que tu n'étais pas commode, mais je dois dire que je suis stupéfait, n'y a pas de doute, tu as l'étoffe d'un chef.

Quant à vous monsieur, Simon se tournant vers l'Arpète, écoutez bien cette jeune fille et apprenez qu'on ne bouge jamais un consommé.

— Je... J'ignorais, assure l'Arpète, émotif.

— Je suis vraiment désolée, assure Rosie à Simon et au cuisinier.

— Bon je vous laisse chef Rosie, je vois que l'on a plus rien à vous apprendre, assure Simon en regardant approbateur, le plan de travail net et la cuisson du poulet qui s'annonce parfaite, sans parler du consommé.

S'éclipsant avec Auguste et Copeau, il leur murmure.

— Jamais vu un commis pareil, t’as de l’or chez toi, elle a du tempérament la gamine, j’aurais jamais osé dire ça à mon chef moi.

— Pourtant le père Toinin, il était pas brillant, plaisante Auguste.

— Oui, tu te souviens, du bain-marie à sauce plein de son vin blanc aigre, remémore Simon.

— Oui, allez moule petit moule qu’il nous disait tous les quarts d’heure et du coup, on finissait le service sans lui, plaisante Auguste.

— En parlant de ça, si on allait s’en jeter un, le temps de laisser aux mômes un peu de liberté, le mien n’est pas brillant assure Copeau.

— Le mien se débrouille, bien qu’il manque de finesse.

Rejoignant les deux autres examinateurs, ils vont à l’office et en buvant un verre, se remémorent en plaisantant leurs premiers pas dans le métier et des patrons plus ou moins bons qu’ils ont eux.

Figolant sa mise en place, avec plus d’une heure d’avance, Rosie observe son voisin. Dans le jus, l’Arpète essaye vainement de monter sa hollandaise, s’empêtrant

dans le mouvement, versant trop tôt son beurre clarifié. Ce n'est pas qu'il n'aime pas son métier l'Arpète, bien au contraire, mais comme son surnom l'Indiqueon l'a mal préparé, lui faisant faire la plonge ou les pluches, plutôt que de lui apprendre les bases. Il n'a pas eu de chance c'est tout et est tombé sur un chef gargotier, comme maître d'apprentissage.

— Une main sur ta sauteuse, trace l'infini, assure Rosie à voix basse, en le regardant, dessinant un huit couché sur le bord du fourneau avec son doigt.

— Oui c'est vrai, merci souffle-t-il, en sueur.

— Laisse ton beurre clarifier encore plus et ne met pas le petit-lait et surveille la paume de ta main si elle te brûle t'es trop chaud.

L'Arpète s'exécute et suivant sculpturalement les consignes de Rosie monte sa hollandaise, qu'il débarrasse près du consommé veillant à ne pas le déplacer. Copeau entre en cuisine et annonce qu'il leur reste encore 1h avant le début de l'envoi. Rosie, attendant que son père soit ressortit, observe l'Arpète, qui panique de plus en plus.

— Le feuilletage c'est comme les jupes plissées des filles, la pliure se met à droite, t'es puceau ou quoi ? le tance Rosie entre ses dents.

— Euh ! non mais... je m'en sort pas.

— T'inquiètes, t'es à combien de tour ?

— Cinq, je crois.

— Tu crois, on ne croit pas en cuisine, on s'assure, vu la tête de la pâte t'es à quatre maxi. Remets le en chambre froide un quart d'heure, il sue trop pour que tu fasses du bon boulot et range ton plan de travail pendant ce temps.

L'Arpète, s'exécute à nouveau et écoutant Rosie, qui discrètement pour ne pas se faire remarquer fait mine de nettoyer son coin. Copeau annonce enfin l'envoi et Rosie abandonne l'Arpète pour dresser ses plats. Pour elle s'est joué mais pas pour l'Arpète, qui panique, au risque de faire brûler ses allumettes aux fromages. Leur four étant commun, Rosie les lui sauve de justesse. Les filets de soles sont trop cuits, mais heureusement la Hollandaise nappe le désastre et Rosie lui donna discrètement des carottes et une pomme de terre à cru historiées en fleur pour décoré son plat. Devant un jury un peu chaud par le

bourgeois, ils passent pour obtenir leurs approbations et encouragements pour la suite. Rosie lisant la fierté dans les yeux de son père et de Clampin, prend congé et en sortant retrouve l'Arpète, qui assit sur les marches du centre de formation, fume une cigarette en tremblant de rage.

— T'inquiètes, c'est dans la poche, assure Rosie, en lui prenant dévergondé une taffe.

— Pas dit j'ai merdé, si t'avais pas été là, j'aurais rien envoyé et dire que si je me suis planté, va falloir que je retourne chez l'autre con.

— Un peu de retenu devant une dame s'il te plaît, plaisante Rosie et puis viens, on va boire un café, je te dois bien ça.

— Non je t'invite, c'est qui ton maître d'apprentissage, lui demande l'Arpète, aigrit de son échec.

— Un Ogre répond spontanément Rosie.

L'Arpète se met à sourire incrédule et sans approfondir la question tant Rosie l'étonne par son assurance, il déclare en prenant ses affaires.

— Moi un con qui m'appelle l'Arpète.

— Et ton prénom c'est quoi ?

— Valentin, lui répond l'Arpète, timidement.

— Moi c'est Rosie, assure-t-elle en lui tendant la main.

En cuisine ma fille, on ne croit pas,
on s'assure...

Le Métier par Copeau compagnon cuisinier.

Ils s'ennuient, Rosie et Valentin, ayant fini les écrits, attendent sagement la possibilité de sortir avant les autres. Comme le lui avait dit La Grande Ca, les écrits furent vraiment une formalité, tant ce qu'on lui a demandé était d'un niveau inférieur à son enseignement reçut. Quoique, Rosie, le réalisât en patientant, il y a deux ans, elle aurait peiné comme les autres candidats, se torturant l'esprit pour trouver en coin de mémoire une réponse probablement fausse aux questions posées. À sa grande satisfaction Valentin a fini en même temps qu'elle. Plusieurs fois, irritant un Mathieu de moins en moins présent, il l'avait appelé sur son portable, juste pour savoir comment elle allait et Rosie avait dû s'avouer qu'elle prenait plaisir à ses coups de fil, où ils discutaient, à faire exploser leur forfait. L'examineur annonce que ceux qui le désirent, peuvent sortir et remettant ensembles leur formulaire ils sortent. En ville, ils croisent Géraldine et Clampin commençant leur

périple administratif pour ouvrir le centre de formation. Bognat avait voulu s'y associer, heureux de faire encore du bénéfice, mais Clampin avait été ferme et poliment, lui avait assuré qu'il ne voulait pas de lui. Ce projet était l'aboutissement philanthropique de vies vécues des Ogres, de leurs compagnes et compagnons et si tout se passait comme prévu en moins de deux ans, il serait ouvert. Simon, au vu des résultats affichés par Rosie, leur avait accordé son soutien et ouvert quelques portes, qui allaient en ouvrir d'autres, avec un peu de diplomatie et quelques repas à l'auberge.

Après un café partagé et les sourires entendus de Géraldine et l'invitation d'Auguste à l'auberge pour fêter les résultats, ils reprirent leur errance dans les rues de Surmeunerie. Main dans la main, ils explorent quelques vieux bouquinistes à la recherche de livres de cuisine anciens, partageant leur passion commune. C'est ce qui plaît le plus à Rosie, ce même amour qu'ils ont du Métier et cette envie d'aller plus avant, qu'ils expriment en de longs discours. Si la maîtrise manque à Valentin, ce n'est pas le cas de la théorie, seul dans sa chambre de bonne, besogneux, il l'a étudié, essayant de la mettre en pratique

sur son petit réchaud à gaz et ses maigres finances d'apprenti, augmentés par les extras durant ses jours de repos. Sur les quais, romantique, ils s'embrassent et dans la chambre de Valentin, ils s'aiment, étonnés de cette contraction temporelle. Loin des turpitudes de Mathieu, Rosie apprend les joies sybaritiques. C'est en esthète qu'aime cet homme au corps maigre, aux membres longs, à la peau complice de la loi de Pareto pigmentée du brun chocolat d'une mère nègre marron chaulé par les gènes d'un père germanique. Anéantis tous deux par l'obscurantisme de l'Apartheid, laissant Valentin aux mains d'une ONG, qui l'abandonnât à cinq ans aux offices de l'assistance publique, sans espoir de retrouver ses racines. Sous ses mains aventureuses et son regard bleu acier, ses lèvres timides, son nez fin aux narines palpitante des effluves de son parfum, Rosie succombe, apprenant la patience du désir naissant. Jouant aux marmottes, ils s'inventent les recettes de leur amour. Brident, troussent, le membre dans leurs mouvements indolents. Rissent la peau dans les sucres, de leurs caresses ardentes. Déglacent l'envie des vins doux, acides, amères de leur chair. Mouillent l'être des coulis

de leurs essences humaine. Saute, compote, glace, l'âme suintante sur l'athanor de leurs exigences. Inventant La coupe de dextres Valentin sur Florida d'agrumes Rosie en croquant de broderie arachnéenne pistache et son coulis de sueurs aigrettes. Savouries Valentin de banane Plantin déguisé et son sabayon fraîchin. Méli-Mélo de nymphes Rosie sur lait vanilline et menthe bergamote. Selle Valentin sur croupe Rosie en crapaudine sauce diable, dégustant en gourmet sur leur corps seul ou ensemble les goûts de l'autre gourmand.

Ils somnoient et le portable de Rosie, les ramène à la réalité, reniée durant plus de cinq heures. C'est Mathieu qui s'inquiète. Rosie jaugeant Valentin allongé près d'elle, dont le sexe entièrement glabre annonce déjà une nouvelle érection. Machiavélique devinant son interlocuteur, tentateur lui sourit. Rosie frappe simplement Nous c'est fini... habilement sur son clavier et s'assurant que le message est parti, éteint son portable et se réfugie dans les bras tendus de Valentin en se remémorant l'adage de son père, En cuisine ma fille, on ne croit pas, on s'assure...

L'amour c'est comme la cuisine.
On y comprend rien,
il suffit parfois de mélanger pour que ce soit bon.

Le Métier par Rosie La Jaunisse.

À la veille de la saison Valentin, diplômé en poche, rejoint enfin Rosie. Aider de Clampin et de ses relations, il a pu casser son contrat dans le restaurant miteux de son apprentissage et entrer comme commis sous les ordres de Rosie promu chef de partie et d'Auguste comme chef. Mathieu, après une très brève déception de trois textos et quelques culbutages en règle de clientes du Karaoké, renoue avec ses amours, ayant retrouvé Nâne. Copeau et Adèle vont reprendre la guinguette, La Brosse sa place d'Ogre avec La Grande Ca qui grâce au travail d'Adèle va abhorrer un nouveau costume. Alcyon avec Géraldine s'occupe du projet du centre de formation et Bougnat se tient prêt à encaisser les bénéfices. Partageant leur dernière soirée de liberté, ils dînent à l'auberge, occasion de présenter Valentin, ce que fait Rosie en défilant dans ce raout.

— Content de t’avoir avec nous l’Arpète, annonce rieur, Copeau en découvrant aussi l’amant de sa fille.

C’est Valentin, rectifie Adèle en donnant un coup de coude à son mari.

— Non papa a raison, assure Rosie, dans la cuisine et sous mes ordres, il sera l’Arpète, même si dans mon coeur et dans mon lit, il sera mon Valentin.

— C’est une Fille des Simples tu vas en chier, annonce Copeau goguenard en portant à toast à Valentin.

— Quoi qu’avez-vous contre les Filles des Simples, Maître Copeau, s’emporte La Grande CA, en se détournant de sa conversation avec Alcyon.

— Moi rien, vous avez transformé ma femme en un être merveilleux, je ne peux que louer votre magie, répond Copeau, riant sous les pincements d’Adèle.

— Les Filles des Simples qu’est-ce donc ? Demande Valentin.

— Vous viendrez me voir avec Rosie, on vous expliquera tout, bien que je perçoive en vous le raffinement, le travail sera donc plus aisé. Quoiqu’il en soit Margueritte déposant un baiser sur la joue de Rosie riante et de

Valentin surpris, je vous souhaite tout le bonheur du monde.

— N'ayez pas peur, le rassure Alcyon en lisant la stupeur dans les yeux de Valentin. Nous ne sommes pas un village de fou, juste un village d'Ogres et demain nous vous ferons l'honneur de la visite. Moi je suis Alcyon dit Cloporte.

— Bonjour, répond Valentin en serrant la main tendue.

— Moi c'est La Brosse, b'en ma Rosie tu nous l'a prit bien beau ton commis, assure le vieux en serrant vigoureusement d'une main ferme celle de Valentin, qui d'emblée aime cet homme.

— On a bien le droit de joindre l'utile à l'agréable non ? Comme moi, se réjouit Géraldine, arrivant avec Auguste et embrassant Valentin.

— Bienvenue Valentin, annonce Clampin, lui servant un nouveau verre. Je sais bien que cela te paraît un peu nouveau, mais tu t'y feras, tu n'as ici que des amis et si Rosie t'embête t'as cas me le dire. T'as vu ce que cela donne lors de la pratique du C.A.P.

— Oui, et j'en suis heureux, assure Valentin en embrassant discrètement Rosie.

— Alors Rosie La Jaunisse, t’as trouvé à qui faire faire la plonge maintenant, ironise Mathieu.

— Et oui, tu pourras te consacrer exclusivement à Nâne
Maintenant, répond désinvolte Rosie en embrassant la jeune femme au bras de Mathieu.

Rosie présente les deux hommes et guette leur réaction. Même si elle n’a rien caché de sa relation avec Mathieu, elle ressent un peu d’appréhension. Mais Valentin d’une poignée de main et d’un sourire amical, désamorce ses craintes en saluant son ancien rival et complimentant diplomate sa compagne, leur déclarant :

— On fait tous des chemins de vies, pour s’attendre aux intersections et l’essentiel, s’est de se trouver, non ?

— Oui, sûrement, bien que cela soit un peu philo pour moi, assure Mathieu abandonnant la partie.

D’une tape sur les fesses de Nâne qui roucoule, ils s’éloignent vers le buffet, laissant Valentin et Rosie un peu honteuse essaie de garder sa contenance.

— N’ai pas d’embarras, j’ai moi-même dans mes tiroirs d’étranges femmes que j’ai aimé, la rassure Valentin en l’embrassant.

— Tu me raconteras ça alors.

— Promis, lui assure Valentin, mais l'heure est à la restauration, j'ai faim, tu viens.

— Mon amour, on ne peut pas quitter la soirée, minaude Rosie.

— Je parlais du buffet, ce serait dommage de ne pas goûter à tout ce travail, assure Valentin en l'entraînant, vers les tables débordantes de plats multicolores.

En cuisine on se quitte seulement.
Jamais d'adieu juste un simple au revoir.

Le Métier par Rosie La Jaunisse.

Le temps maussade a pourri un peu la saison sans pour autant la rendre catastrophique. Ainsi les touristes se montrèrent moins nombreux cette année, mais ceux qui délaissant le soleil des plages se ruèrent sur le parcours de l'Ogre, ne furent en rien déçus. Valentin trimant sous les ordres de Rosie et les conseils de Clampin et de Copeau, rattrapa son retard technique. Même si le soir dans leur lit, ils étaient amants, le jour Valentin se pliait sans effort à la volonté de fer de Rosie préservant l'harmonie de leur couple sans compétition. Au grand étonnement d'Auguste et de Copeau qui en connaissant les difficultés de travailler en couple pour l'avoir vu bien des fois lors de leur apprentissage, se remémorant ses couples déchirés sous un chiffre d'affaires en péril ou par lassitude de voir la même trogne et ses petits travers. Ces couples de singes s'engueulant impudiques devant leurs employés, finissant souvent par se réfugier dans l'alcool par ennui pour finir en habitude. Ils s'étaient alarmés

quand Rosie avait émis cette hypothèse avant la saison. Mais l'idée de transmettre l'auberge étant plus que jamais d'actualité au fur et à mesure que le centre sortait de terre. Auguste avait accepté l'idée car contrairement à ce qu'il avait escompté, son projet ayant séduit plus d'un notable, les fondations émergeaient déjà du terrain de La Grande Ca, situé entre les grands jardins carrés et l'auberge. Tout en préservant l'allure pittoresque du village, le grand battît en plein pied de 2000 m², regrouperait bientôt les trois écoles des Simples. C'est ainsi qu'ils l'avaient baptisé Margueritte, Géraldine, Alcyon et lui, après un vote secret pour les départager. Comme le ventait la plaquette créée par Géraldine. Elles offriraient des stages aux professionnels ou aux amateurs avertis désireux de parfaire leurs connaissances. Avec pour la partie cuisine trois thèmes, L'utilisation des Simples aux recettes traditionnelles. L'étude de l'empathie dans la cuisine (dénommé « Ograsisme »). Cuisine et Sexe étude d'une voix royale en perfectionnement de l'Ograsisme. La seconde école confirmerait les herboristes par l'étude de l'héritage de La Mandragonne, celui des Simples anciennes, maudites,

nouvelles. Quant à la troisième, en retour aux découvertes de Ferdinand l'ancêtre d'Alcyon, ce serait l'utilisation des Simples dans la thanatopraxie et l'embellissement du défunt. En attendant Auguste rodait ses cours sur un Valentin qui telle une éponge absorbait se savoir durant les coupures, quand il n'était pas accaparé par La Grande Ca. Appréciant son esprit ouvert, elle lui donnait la science des Simples en condensé, tant il était boulimique. Le soir venu dans leur lit, il révisait ses bases avec Rosie et quand elle dormait, il les consignait en secret dans un carnet. Dans les histoires de compagnonnage de Copeau, qu'il rejoignait les après-midi pour les aider Adèle et lui, il s'était pris à rêver à des voyages vers les bouts du monde succombant à une voix intérieure qu'il contraignait malhabile au silence sous l'amour de Rosie et de ceux qu'ils considèrent comme des amis. Conscient de son ingratitude il s'en était ouvert à Alcyon et La Brosse, appréciant la neutralité du premier et la sympathie du second. Comme, il l'avait espéré, ceux-ci l'avaient compris et reconnaissant en lui le syndrome Lazare, lui affirmant qu'il était de ses hommes en quête d'absolue, dont rien ni

personne ne pouvait détourner la voie. Pour clarifier son esprit Alcyon lui avait donné le livre de Géraldine sur la vie de celui qui marche et qu'on appelait l'Itinérant. Il l'avait dévoré en une coupure et décision prise, prépara son départ avec l'aide de La Brosse.

— Que vais- je dire à Rosie, s'inquiète Valentin.

— Rien, tôt ou tard tu serais entré en compétition avec elle, vous avez le même feu sacré et je la connais raisonnablement pour savoir qu'elle s'en remettra, lui assure Auguste, qui prenant conscience du trouble de Valentin, après une discussion avec Alcyon et confirmé par une bourde de La Brosse, lui avait proposé d'en parler.

— Mais tout ce qu'elle, vous avez fait pour moi, réfute Valentin.

— Elle, je l'ignore, mais nous on t'a juste transmis un savoir, ce que tu en feras n'appartient qu'à toi, lui assure Clampin, sachant combien pour l'avoir vécu avec son oncle, il est difficile de franchir la porte.

— J'ai peur...

— Alors part maintenant Valentin, prend ton sac et va, on finira la saison sans toi, t’inquiètes et puis pour Rosie, quand tu seras loin écrit lui.

Encore hésitant, Valentin, prend l’enveloppe que lui tend Clampin, dedans se trouve son salaire en liquide et sa fin de contrat. Puis prélevant un euro dans l’enveloppe pour ne pas couper leur amitié, Clampin lui tend un écrin dans lequel Valentin trouve un éminceur, gravé à son nom.

— Copeau s’est joint à moi, assure Auguste, un cadeau de chefs à l’Arpète que tu n’ai plus.

Souriant en comprenant que son départ n’était en rien resté secret, celui-ci l’accepte et s’entaillant le doigt le baptise et refermant le couvercle de l’écrin, l’enfourne ému dans son sac, y ajoutant une vareuse à son nom brodé par Adèle et un pendentif en argent représentant une coquille st jacques, symbole du Pèlerin, que La Grande Ca, Alcyon et La Brosse ont achetés et qu’Auguste lui tend. D’une main tremblante, rosie de sang, il serre celle d’Auguste et part.

Je suis Rosie dite l'Ogre.
Fille d'Auguste, de Théodore, de
Blandine, d'Henri, de Lazare.

Extrait des Mémoires de Rosie.

Les derniers clients quittent l'auberge, d'un salut chef les serveurs et les cuisiniers de l'équipe du soir partent, la laissant enfin seule. Sortant pour fermer les volets, elle regarde vers les veilleuses brillant dans l'école des trois Simples. Ils sont venus ce soir, tous ceux qu'elle aime, dîner avec des nouveaux stagiaires. Géraldine, sa mère en accompagnatrice, Auguste, Alcyon et son père en maître de stage présentant en sa cuisine les résultantes de la session et La brosse fidèle à lui-même parce que c'est bon. Comme à l'accoutumé, elle a échangé avec ceux qui viendraient peut-être renforcer sa brigade, savourant leurs étonnements, répondant à leurs questions.

La salle et la cuisine s'endorment lentement pour leurs congés hebdomadaires, l'écho du service s'estompe laissant la place aux ronronnements familiers des moteurs frigorifiques, des chuintements de décompression de la machine à laver, de l'autoclave, des steams. Seule

caracole encore la machine à glaçon en libérant sa charge. Elle fait un dernier tour pour vérifier que rien ne traîne, que toutes les lumières sont éteintes. Elle aime cet instant précis, où loin du chant de bataille de l'aboyeur, des jurons des piétons serveurs, des cliquetis d'acier des russes, des couteaux ripant sur les fusils, des cris de ralliement des parties¹², l'auberge qu'elle gère pour Clampin, lui appartient vraiment. Elle monte lentement l'escalier qui mène à l'étage et pousse délicatement la porte, laissant un rai de lumière sensible filtrer. Les rideaux de ses paupières tirés sur l'émeraude de ses yeux, il est là reposant en chien de fusil, nu sur le drap. Émue, elle le regarde, écoute sa respiration régulière qui soulève son torse et fait frémir ses narines. Ses bras et ses épaules noueuses, couverts d'éphélides portent les stigmates du drap plissé. Sa verge épaisse dans son toupet roux repose mollement entre ses cuisses, coinçant à demi ses testicules fraîchement rasés. Ses jambes tressaillent sous la dépression causée par la porte entrouverte et il frotte inconscient ses pieds pour se réchauffer.

¹² Noms donnés aux groupes qui composent une brigade de cuisine.

— Sébastien mon amour, si tu savais combien de fois ils t'ont mangé ce soir. Souffle-t-elle au dormeur, sans l'éveillé.

Sentant la sueur, refoulant son envie, elle se dévêt et sort prendre sa douche dans la chambre d'à côté qui lui sert de bureau. Puis jetant sa serviette sur le fauteuil, elle s'installe nue à son bureau et trop exténuée pour dormir, pense à cet article que lui son amour en journaliste culinaire veut faire sur elle. Elle la première femme chef, perdue dans un bourg de France. Durant le service, elle a cherché comment lui raconter sa vie, à lui venu faire son reportage. Elle l'a rencontré deux jours plus tôt et elle a craqué subitement, le plongeant dans son lit, son corps et sans lui dire dans sa marmite. Elle regarde le Dictaphone posé devant elle à côté de la bouteille d'un vieux cognac dont elle se sert un verre et la dernière carte postale de Valentin devenu son amour de cœur et maintenant arrivé en Inde. Puis s'installant profondément dans le fauteuil, elle enclenche la touche enregistrement.

— Je suis Rosie dite l'Ogre

Fébrile, elle appuie sur stop, rembobine, écoute et trouvant sa voix nasillarde veut tout arrêter. Elle réécoute et des visages du passé affleurent dans son esprit la faisant sourire. Elle s’empare du verre de cognac, porte un toast à la cantonade et enclenche de nouveau la touche enregistrement.

— Je suis Rosie fille d’Auguste, de Théodore, de Blandine, d’Henri et de Lazare. Je suis une fille d’Ogre et cette histoire commence par ...

Fin.

Achevé le 17/12/2006 à 10:23:58.

Révisé le 02/02/2011 06:47

Dernière révision le 07/09/2011 20:12

Glossaire:

Piano :

Nom donné au fourneau dans le jargon de l'hôtellerie

Cercueil :

Nom donné au long bain marie posé sur le dessus du fourneau et dans lequel, les cuisiniers maintiennent les sauces au chaud.

Pochon :

Petites louches réservées pour le service des sauces.

Noria :

Chauffe-assiettes électrique de forme cylindrique, doté d'un plateau supporté par des ressorts qui remonte les assiettes au fur et à mesure du service.

Feuille :

Instrument tranchant monté sur poignée annelée, à lame très large et fine presque rectangulaire, dont l'une des extrémités de la lame est arrondie et servant à fendre en deux les pièces.

Russes :

nom donné aux casseroles en cuisine.

J.B. Thénard :

Doyen de la faculté des sciences créateur du terme Osmazône. (1777-1857)

Baiser la Chandelière :

Faire la fête la nuit venue jusqu'à l'aurore, en sortant des lieux de débauche au moment où l'on mouche les lampadaires, devenue électrique depuis et repartir au charbon. Dans la restauration, on a toujours alterné travail et sortie par de brèves phases de repos, faisant vivre le commerce local avant et après la saison.

La déesse Hathor :

Symbolise le creuset de la création ou matrice universelle. C'est dans son corps que s'élabore l'alchimie de la vie. Depuis les temps les plus reculés elle représente les forces qui supportent la création du monde. Son rôle est lié à la vie et à la mort de tous les êtres et de toutes les choses. Elle est incarnée par une vache ou par une créature féminine pourvue d'oreilles de vache et coiffée d'une couronne formée de cornes bovines..

Z :

Nom donné au ticket final qui retrace l'intégralité des ventes enregistrées sur une caisse enregistreuse.

